



La Vie Inspiree D' emerson

1. [Notice](#)

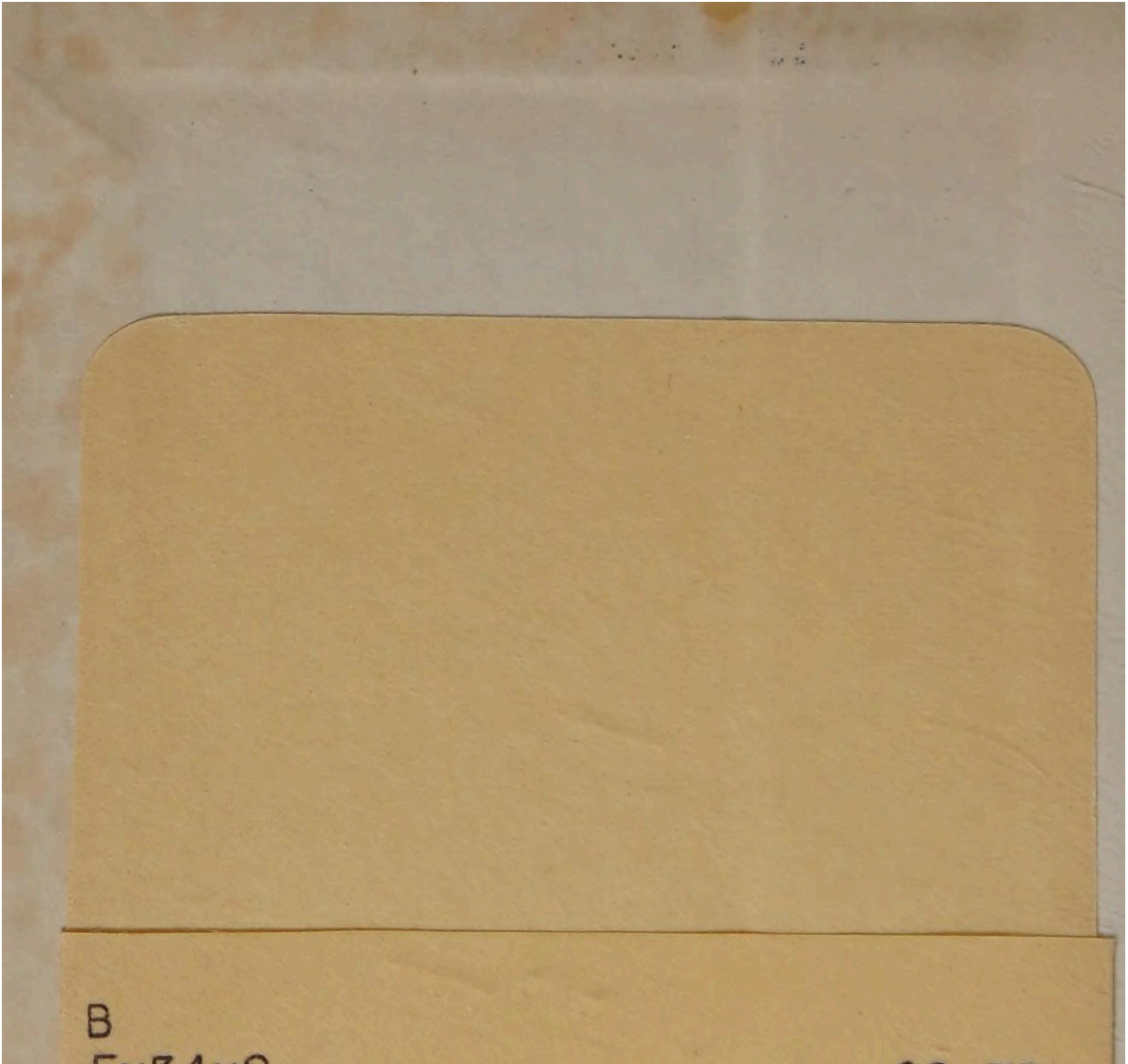
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

ç ; i , 7 WT ot of nea ee te : oe 62 75 - MICHAUD ' VIE
INSPIREE D EMERSON LA 150 = _ SAN FRANCISCO PUBLIC
LIBRARY



The text on this page is estimated to be only 29.60% accurate

INTERNATIONAL ied i bed) 'meu



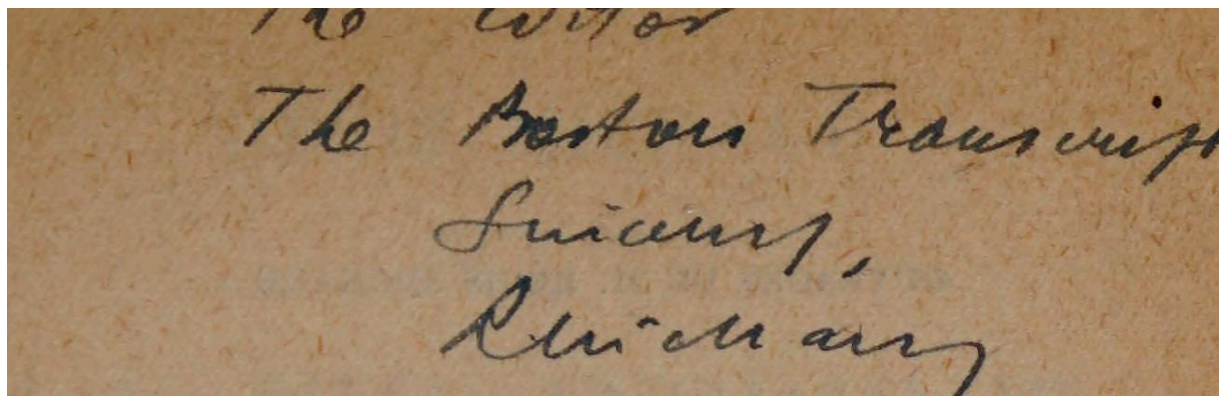






The text on this page is estimated to be only 43.80% accurate

ak LA VIE INSPIREE. i



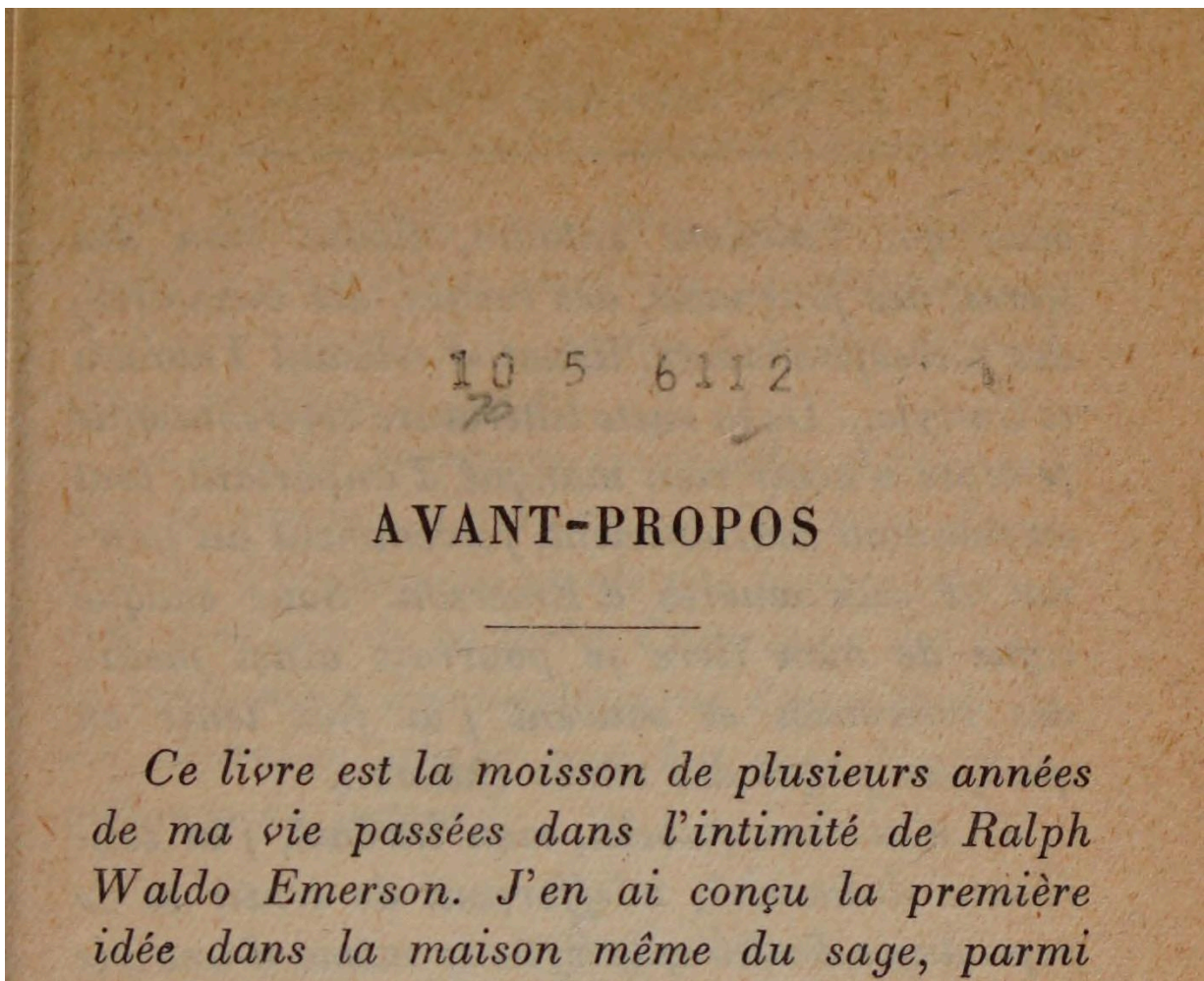
ovvnscrs 1 DE M. cis pet oo te ; ' vio . > ¥ ay ; Autobiographie
 @'Emerson. 2 calahioy a. Corts). = : Mgstiques et réalistes anglo-saxons
 (A. Cou). ae : ; (Ouvrage couronné par UV Académie française, prix mone
 nad. % 4 a Pensée américaine. Autour d'Emerson Gane - Bossanp). %, * 4
 L'Esthétique d@'Emerson (F. Avca). <* er a 'Panorama de la littérature
 américaine contemite _ poraine (S. Kaa). » s te sae ? Le Roman américain
 d'aujourd'hui. Critique : a4 i \$s, -d@une civilisation (Bory et C*). Fi i ey ,
 a FRE (Ouvrage couronné par IV Académie française, prix Montyon.) ows
 a . LiAme américaine. (Boryiy et C). ayes ; r G a Rnaneaay des écrivains et
 penseurs américains _ % (Borvin et C®), aq : RPaynir H. L. Mexcxen.
 Préjugés. 4 SAG Lupwic Lewisony. Vérité et Poésie, (Trad. R. Mi- | Bee
 chaud et F. Scheell). ; H.-D. Tuornrav. Un Philosophe dans les bois = (Sous
 presse). 'Heyny Avaws. Civilisation (En préparation). i En préparation ' . a
 Bi Trilogie américaine : Edgar Poe, Walt Whitman, _ . ..Henry James. _
 Inventaires (Etudes de ce temps). _ Lvpwie Lewisoun. OU vas-tu, Israël?
 (Srocx). ee 4 Ce volume a été déposé a la Bibliothèque Nationale en 1930.
 ee

The text on this page is estimated to be only 42.62% accurate

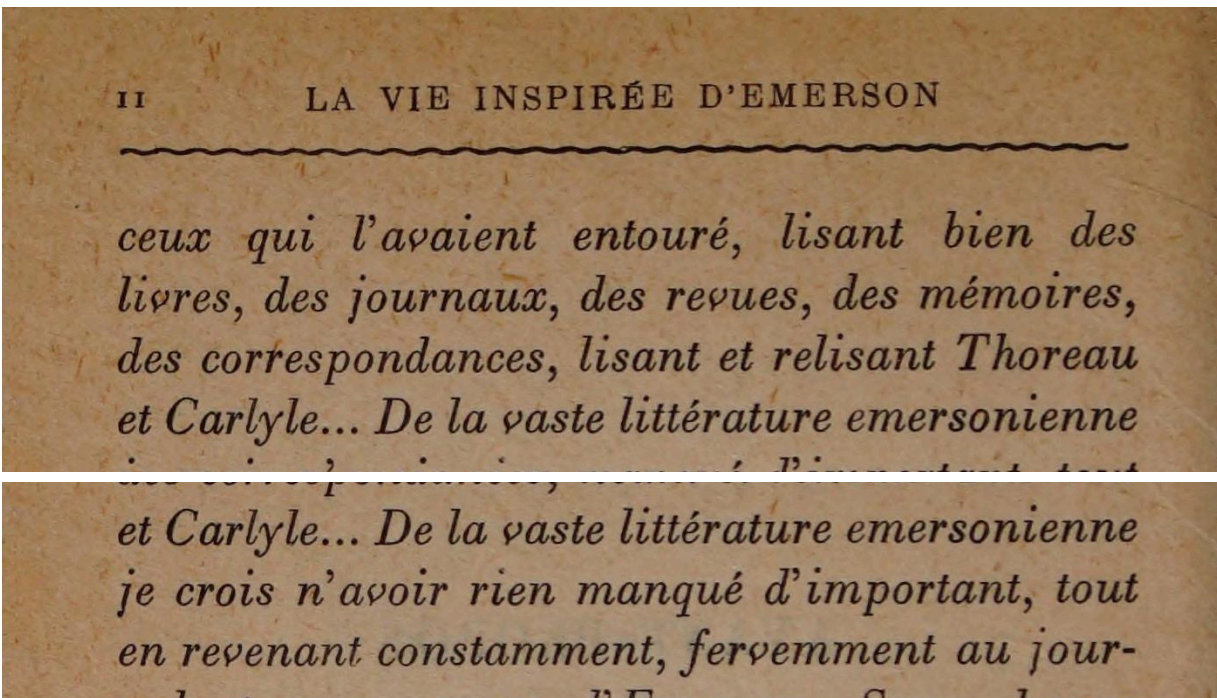
re! * s : : = Ue “ae Fi Saag eS i 5 s é % - ‘ - at a ¥ra og ge ae eye
he) « La vie est une extase » 7 , \ <= a ‘ R. W. E, \ Bsns ‘ PARIS ; ;
LIBRAIRIE PLON LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT~ -
IMPRIMEURS- EDITEURS — 8, RUE GARANCIERE, 6°” Tous droits
réservés os x Te a ; aes . agk ~ y ~ 2 q sf e. = x 5 ‘ ig ti

ep Font a3 Ym me SAN FRANCISCO PUBLIG LIBRARY 3
4223 00350 8182 Copyright 4930 Librairie Plon. Droits de reproduction et
de tr Nashets réservés four tous pays, y compris l'U. R,

oar iA ste es i > “ 1° . : ae Ff , , 2 os AVANT-PROPOS Ce livre
 est la moisson de plusieurs années 2 de ma vie passées dans l'intimité de
 Ralph Waldo Emerson. J'en ai conçu la première
 idée dans la maison même du sage, parmi
 ses livres, ses cahiers, parmi ses paysages familiers. J'ai refait pas &
 pas ses lectures, ses promenades, j'ai interrogé ceux qui l'ont connu.
 Comment oublierai-je jamais ces ses mains d'enchantement sous les beaux
 ormes — de Concord, dans la forêt d'érable ou la pinède, au bord de
 Walden?... Comment oublierai-je — l'hospitalité touchante à la famille
 Emerson? P Des années sont passées. Dans ma musette de soldat j'emportai
 les Essais de la petite édition Nelson pendant trois années de guerre. Puis
 j'ai continué mon exploration dans les bibliothèques américaines et, pour
 mieux connaître le sage, j'ai pris à cœur de ressusciter avec ses yeux faibles ”



Caryl. De la vaste littérature emersonnienne 4 “je ne crois n avoir rien manqué d important, tout en revenant constamment, fervemment au jour et au soir à Emerson. Sous chaque “des Se aris et souvent j’ai fait tenir en rs quelques pages des tomes entiers.. : Je n’ai rien embelli, rien embellie] et seulement dramatisé, m’efforçant de sentir et de Be apolliire Vallure, le rythme même d’une vie ~ une entre toutes, vie toute en pensée. De roman au sens populaire du mot, il n’y en a @ pas ~ L’ombre dans l’existence d’Emerson. « Les événements extérieurs ne sont rien, déclarait-il, l’homme intérieur est tout. » Et cependant, il n’a cessé d’affirmer la valeur hautement romanesque de l’existence. Sa vie a été une perpétuelle curiosité, une perpétuelle attente, une __ perpétuelle admiration. Le romanesque dont Emerson aimait & parer l’existence était un romanesque d’idée. Le roman de la vie, selon lui, c’était la rencontre, le rapprochement possibles du réel et de l’idéal, de l’univers vécu et de l’univers pensé dans un esprit vaste et un = an



The text on this page is estimated to be only 38.60% accurate

¥ Be darai-; -je atteint mon but sans lasser a & 'patience du
lecteur? 'e : 5 = , — Xi ote 4 4 ;, Sa > a ~ ie ee » + % s £ 4 ~ 4 8 H ' ? by J
wa = rs (a Fig > rat ¢ * ia * he x /

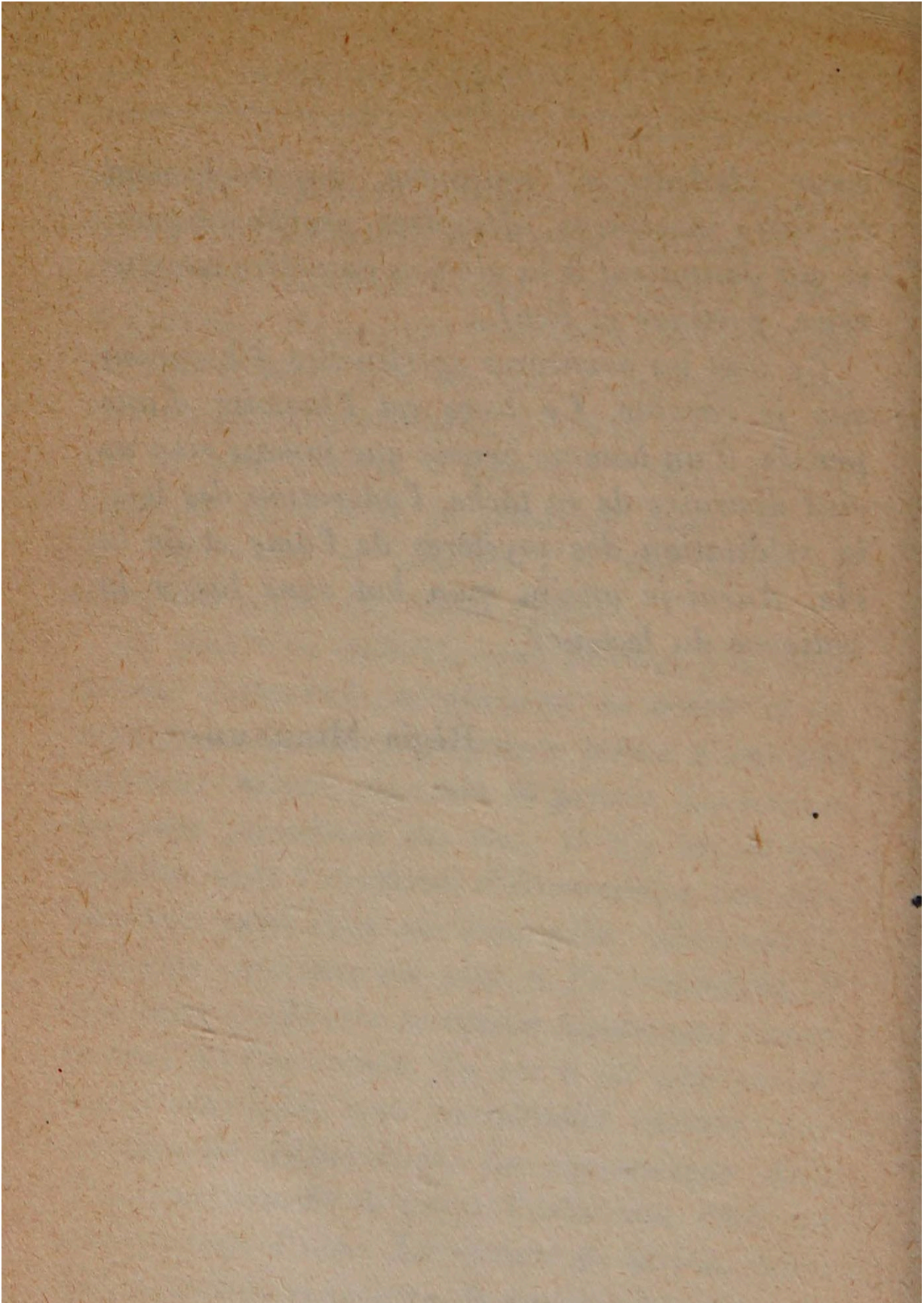
LA VIE INSPIRÉE D'EMERSON

III

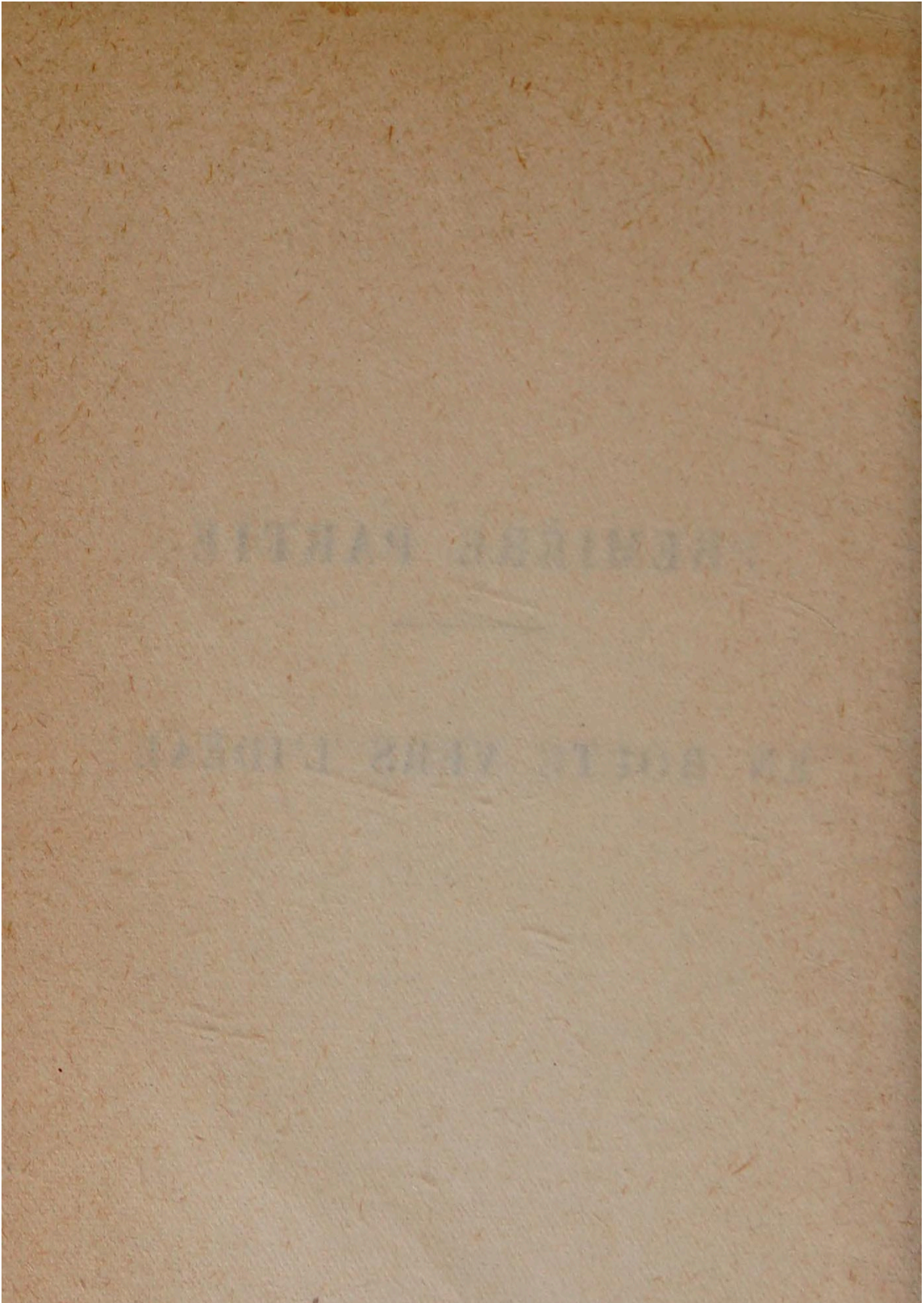
*cœur chaleureux, rencontre, rapprochement
toujours incertains, aléatoires, problématiques,
et qui donnaient à la vie son caractère aventu-
reux, poétique et fictif...*

*Ce sont les aventures spirituelles d'Emerson
que je raconte. Ce livre est l'histoire d'une
pensée, d'un homme-pensée que jamais rien ne
vint distraire de sa tâche, l'adoration des lois,
la méditation des mystères de l'âme et de la
vie. Aurai-je atteint mon but sans lasser la
patience du lecteur?*

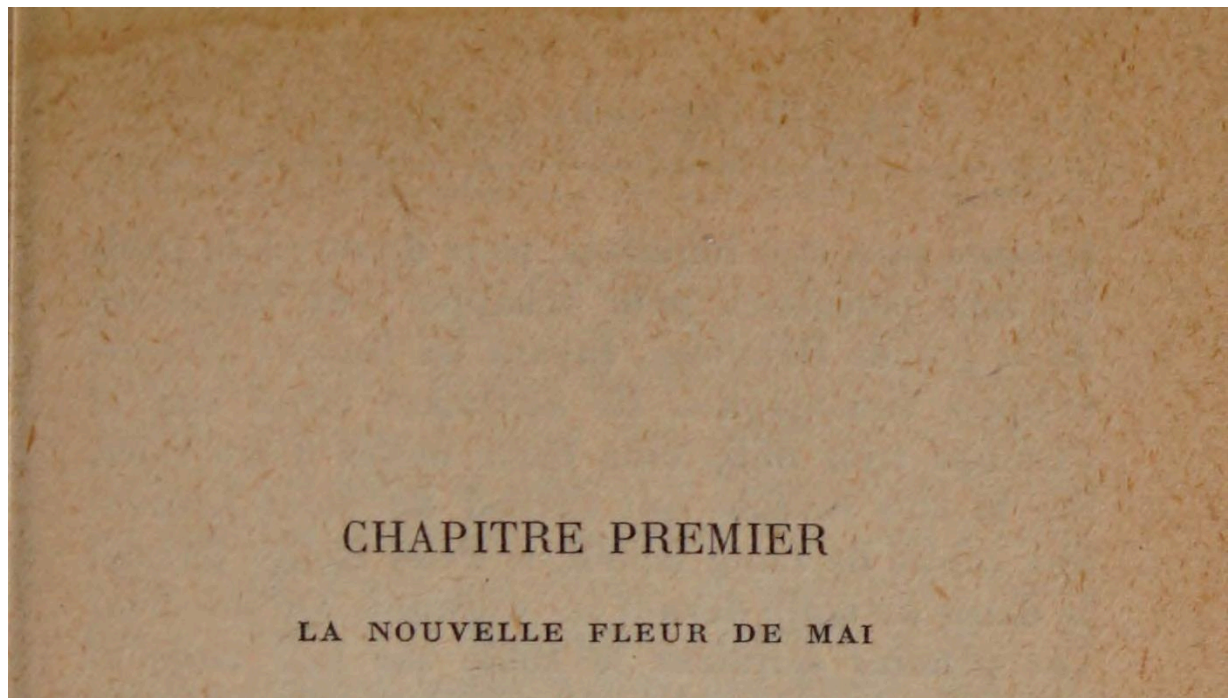
Régis MICHAUD.



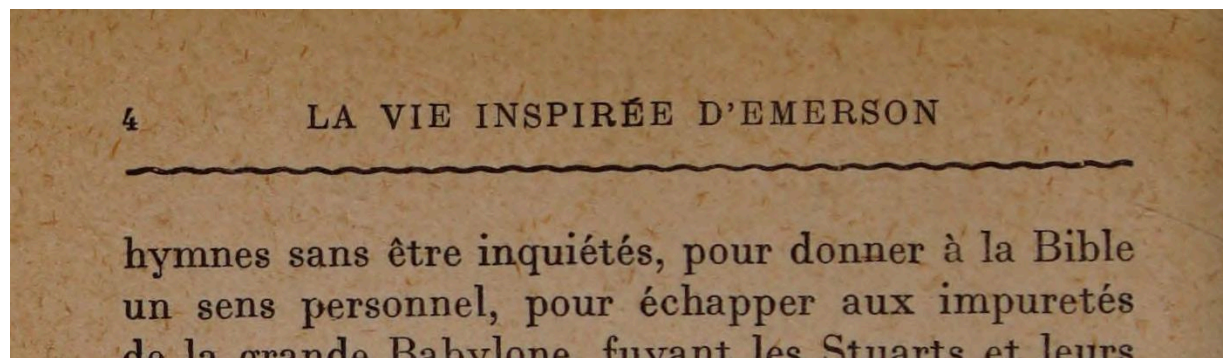
PREMIERE PARTIE EN ROUTE VERS L'IDEAL



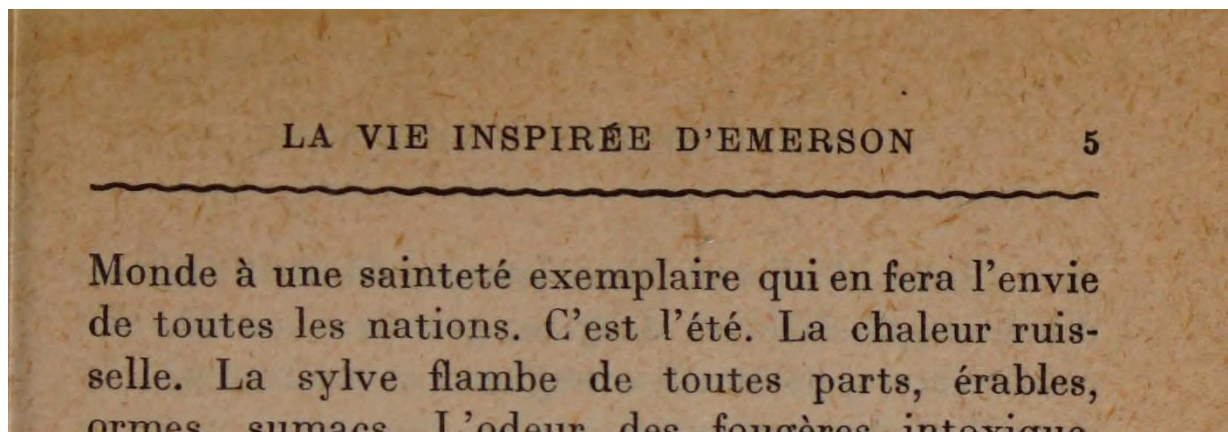
y ; _ mis A nicher sous le comble des vieux hangars. Le ; F mt 4
aS ewe ee _ CHAPITRE PREMIER ~ LA NOUVELLE FLEUR DE MAI f
A Boston, a deux pas de Ja maison de Benjamin Pe eakiclin ke 25 mai 1803
(un an avant le sacre de | ~ Napoléon a Notre-Dame), les yeux bleus d'un |
petit garçon s'ouvraient & la lumière. Mai, printemps tardif et violent d'
Amérique. Les bourgeons _ roses des érables se sont épanouis en larges
feuilles triangulées. L'orme (ulmus americanus) balance au vent ses harpes
et ses lyres. L'oiseau bleu, survenu dans les flocons du dernier blizzard,
s'est merle accorde son flageolet dans les cédres. Le | _ rouge-gorge
américain inspecte minutieusement les" _pelouses et pêche les vers 4
grands coups de bec. "Puer natus est nobis, un petit garçon aux yeux — V4,
couleur d'empyrée nous est né de la rude souche Ligh, puritaine. Il descend
en droite ligne de ces pèlerins idéa- rt listes émigrés outre-mer sur des
caravelles de for'tune pour chercher aventure et servir Dieu en _ liberté. Au
dix-septième siècle, les dissenters de la _ Grande-Bretagne prenaient & qui
mieux mieux la route du Nouveau Monde. Pour chanter leurs é :



nes 'sans iat inquistés, 'pour donner : n sens personnel, pour
 échapper aux -impur és de la grande Babylone, fuyant les Stuarts re -
 évêques simoniaques, ils mettaient entre eux et Europe trois mille cinq
 cents milles d'eau 'salée. a: Sur la rive revêche qui s'étend du Saint-
 Laurent by "aux sables de Long Island, le Peau Rouge dansait — kee da
 danse du scalp devant ses wigwams. Qu'importe? ae 5 Les pèlerins
 serraient la Bible sur leur coeur et. ee entraient dans la sylve, le mousquet
 sur Pépaule, — ee ee - gouliers A-boucles, ample manteau, feutre en pain a
 F a . a es "de sucre et collerette. En ce temps la les lis flot- — --taient sur
 Québec, les émissaires du roi de France- yédaient le long du Saint-Laurent,
 de l'Ohio et | San -- du Mississipi. C'est environ Phangue ou Richelieu ~
 BS -fondait Académie, oi Corneille montait le Cid, ~ ou, soldat de la guerre
 de Trente Ans, Descartes ; - 'méditait le Cogito ergo sum... En ce temps-la,
 un ae — fellow de Saint-Jean & Cambridge abindesdeu: iM sa paroisse de
 Woodhill, dans le Bedfordshire, et passait au Nouveau Monde pour
 défendre le Ebb oe examen et conquérir un royaume A Dieu. Il s'appe- _ -
 lait Peter Bulkeley. Saluons-le, c'est lancêtre et 'le fondateur de Concord ot
 son descendant, l'en-* fant aux yeux bleus, Ralph Waldo Emerson,
 _wiendra adorer la Surame. Sur les vagues atlan- tiques, Pexilé puritain est
 secoué d'importance. La prédestination assombrit ses nuits de cauchemars,
 mais il croit aux promesses des Eeritures et il est nourri des traités stoiciens.
 Il débarque, il brandit sa charte. Il prend possession de l'Amé- rique ad
 majorem Dei gloriam. Il voue le Nouveau



Dh tulia aetadoce Fchciitatin: av 'on fein Ten fond ae: e toutes s les nations. Cest été. La chaleur ais : ; rs -ormes, sumacs. ay odeur des fougères intoxique. re ii 4 } i cs. | ; » % ila terre est molle et tiède et le Peau-Rouge aiguise — ses sagettes. Vade retro Satanas! Puis, tout & coup, — voici l'étal d'une eau calme. Musketaquid, rivière driers, un blockhaus, une maison d'assemblée, un _ hôtel de ville. Aide-toi, le ciel t'aidera! Ce que Peter Bulkeley, apêtre ds VEvangile, fonde ainsi ia dans son covenant, c'est Concord, la ville d'Emerson, ety Ste; 'hone aidssi Ba Ktate-Uniaid' Amérique | sortis tout armés des visions de l'Ancien Testament. Et la généalogie des Emerson commence. Thomas genuit Joseph qui genuit Edward qui genuit.: Is sont six ancêtres, du dix-septième au dix-neuvième siècle, Thomas, Joseph, Edward, Joseph II, _ . William, William II. Parmi les femmes il y a des A, Elizabeth, des Mary, des Ruth, des Phebe, des - Rebecca. C'est une Rebecca, femme d'Edward Emerson, qui glisse le prénom de Waldo dans la famille, en 'honneur de Pierre Valdo ou de Vaux, fondateur des Vaudois, sectaires provengaux du douzième siècle dont on nous dit qu'ils étaient « remarquables par la pureté de leurs mœurs ». ~L'histoire ajoute que Francois Jer les extermina, 'mais elle ne nous dit pas si c'était a cause de ae: mœurs irréprochables. Parmi tous ces ancêtres, eg & het oe des prairies ! « Je te baptise Concord, la paix, in _ nomine Domini, amen. » Vite une heaichove des ma- me ' Se aS S> ies, te DAF eit ci a Fe ee ee) ide =¥ 5 ¥ we a a 5 lea il y a deux civils; tous les autres sont des clergy-



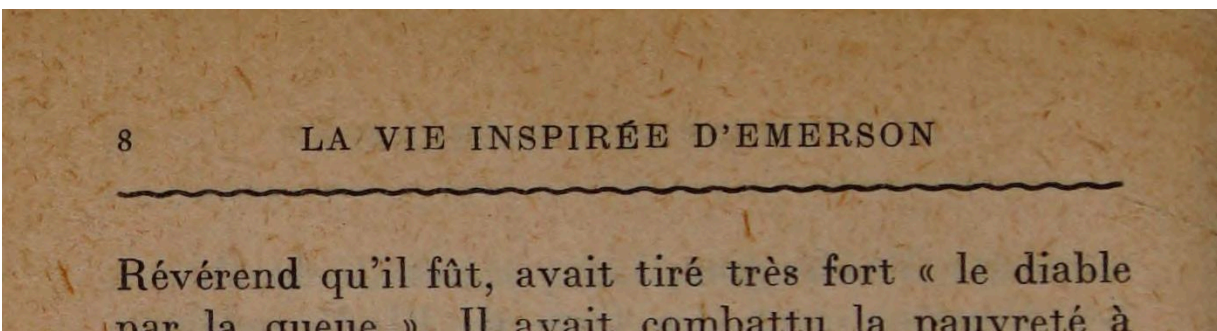
uA * ere 5 . nt ne pétrole, rois de l'acier, de l'or ou du cuivre, maîtres ' __tectes des gratte-ciel (toujours plus haut! toujours o AS loin!) et des ponts géants, vous qui avez construit le chemin de fer du Pacifique, amateurs de rears y a de plus grand, de plus gros, de meilleur au monde, et vous, Maniaques des sports, et vous re oh : *, ') pauvreté. Ils n'avaient lu mil'A. B.C. de Vargent de _ Carnegie, ni la Vie intense de Roosevelt. Is avaient _ ni les voleurs ne menacent. Renoncement, prière, _) pauvreté, c'était le pain quotidien des Emerson, i les soirs pour que ses descendants restent pauvres. -. paire de chaussures de sa femme. (Ah! ces Yankees, murmure l'avocat du diable, humoristes jusque dans Ja charité!) Ce ne sont pas des gens a la _ Greuze. Ils n'ont pas la glande lacrymale hyperwe trophiée, les femmes surtout. La bru de Joseph _ Emerson laisse le cadavre de son mari tout chaud _ sur son lit, pour courir au culte. 1776! Fifres et \ a { : ; rs 2 S \- 1 re _ du monde et de la mer, regardez ces idéalistes, fon- oe a dateurs de votre Amérique, regardez ces lis des = 0S) \charhips qui ni ne travaillent, ni ne filent. Archiee BA A as _ - choisi la meilleure part, ces trésors que ni la rouille, , a de père en fils. Il y en a un qui fait sa prière tous — Un autre donne aux indigents comme lui Punique | jazzistes et saxophonistes, voyez. Ceux-lA avaient _ tout quitté pour suivre la parole du Matire. Leur - Toyaume n'était pas de ce monde. Liberté, prière, Parke +e ' :

men. Tous idéalistes, tous lettrés, dûment frottés d'hébreu, de latin et de grec, grands amateurs de controverses, polémistes fougueux et maîtres passés dans l'art d'argumenter.

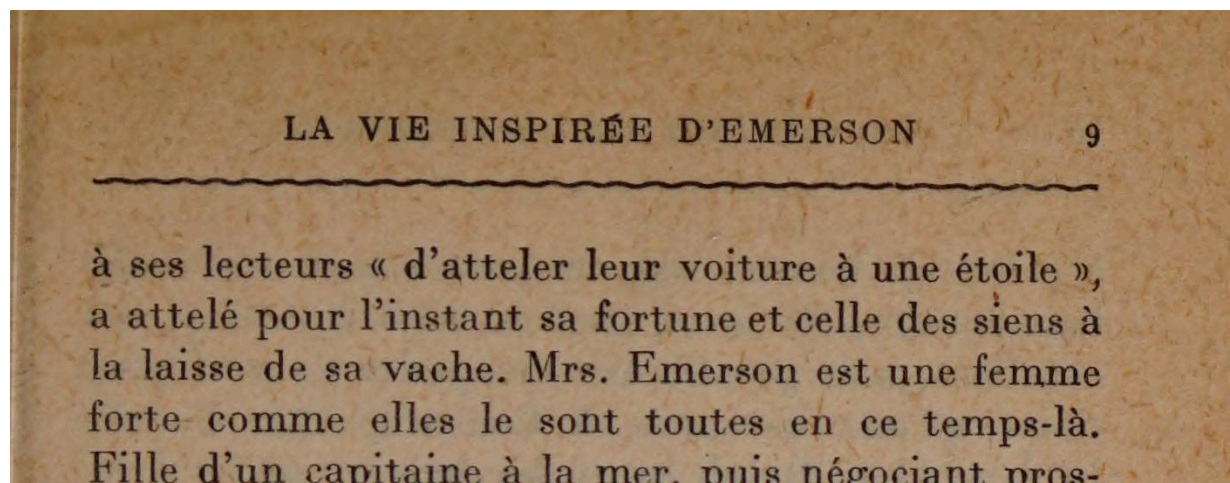
O vous, banquiers, trasteurs, agioteurs, rois du pétrole, rois de l'acier, de l'or ou du cuivre, maîtres du monde et de la mer. regardez ces idéalistes fon-

, _ ' LA VIE INSPIRE D'EMERSON ° 7 LL I Is ' tambours,
Washington, Lafayette et Rochambeau. Les Emerson sont des fêtes de l'
Indépendance. William I habite le Vieux Presbytère & Concord et voilà
justement qu'une bataille rangée vient se jouer sous ses fenêtres, entre les
francs-tireurs américains et les grenadiers hessois du roi Georges, six pieds
de haut, casaque rouge, guêtres blanches, ° un shako tout en cuivre en
forme de gratte-ciel. Ce jour-la, fut tirée la fameuse salve qui devait retentir
dans le monde entier. William I, auménier militaire, mourut des fièvres 4
Varmée. C'était le père du père de Ralph et de sa terrible tante, Mary
Moody. Idéaliste jusqu'au feu inclusivement, Emerson revendiquera un jour
l'usage du _ fusil pour tout honnête homme qui se respecte. Le père de
l'admirateur de la Surdme était naturellement, lui aussi, un clergyman. Il avait
conçu Ralph dans une nuit d'été indien, — effluves de chaleur tardive,
sérénité, beauté, abandon, mirage, — quand les champs de la Nouvelle-
Angleterre sont pleins de « baguettes d'or » et que la forêt d'érables ne
laisse rien & envier & la pourpre des rois. Le père d'Emerson est un homme
avenant, -enjoué, fort lettré comme les clergymen de l'époque. Il aimait les
livres comme ceux qui les aiment bien, jusqu'à leur sacrifier son dernier
sou. Il avait des goûts musicaux. Son instrument favori était la contrebasse
sur laquelle il exécutait des soli, mais un jour, le révérend William se vit
contraint de porter au mont-de-piété son violon. On manquait de pain au
logis. Avant de devenir pasteur de la première église & Boston, William
Emerson, tout 7 {

vérend qu'il fat, 'avalp t tiré rds' Fort™« e diab la queue ». TT avait 'combattu la pauvreté a méricaine, en essayant. 'de tous les métiers, pen- Wi "sion de> famille, legons au cachet, travaux des, > _ champs. A Boston, Athènes de la Nouvelle-Angle- _ JENA terre, il fit très Lanne figure. AS 'Tl était beau, disert, sociable, jovial, distingué, ae rien de la timidité qui paralysera son fils. On van- — _ tait son éloquence fleurie comme on l'aimait alors. - Chapelain du Sénat de Massachusetts, adminis- _ : trateur de Harvard, le Révérend Emerson était un | fervent amateur de belles-lettres. Il fonda des — revues, lanca des bibliothèques et des athénées. | Cet excellent homme auquel, somme toute, son fils ressemble assez peu, sauf pour l'amour des livres, laissait Ralph orphelin & huit ans. On peut _ ~ le regretter. Eft-il vécu, Ralph, & son contact, ~ aurait probablement fondu' sa glace. Il se serait "eke davantage abandonné au côté ensoleillé de sa nature - que l'on voit briller dans sa jeunesse, puis s'éteindre tout a coup. : A la mort du père, en 1844, il y a cinq petits . Emerson, tous des garçons au-dessous de dix ans, ~ dans le dénuement, et leur maman avec eux. _ _ . Rien a boire, rien & manger', rien pour se chauffer - . et Dieu sait si, d'octobre A mai, les hivers de 'Boston sont rudes. Edward et Ralph n'ont qu'un * pardessus entre eux deux. Le bon oncle Ripley envoie de Concord une vache laitière et c'est Ralph . qui la mène au patis de son pas souverain. (Il marche déjà « comme si la terre n'était pas assez bonne pour le porter ».) Lui, qui conseillera un jour ap

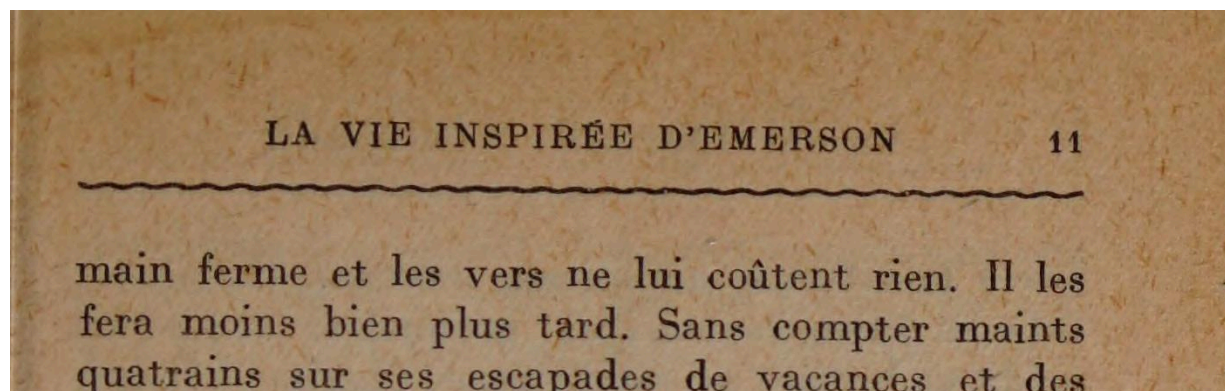


forte- comme elles le sont toutes Hep ce Sucteae ae Rie Fille d'un capitaine a la mer, puis négociant pros- ~ “ «~père, elle était douce et énergique, dévouée mais __ peu expansive, amie encore plus que la mère de ses enfants. La grand'mère maternelle d' Emerson F avait eu son treizième enfant a vingt-huit ans. On | “ne pratiquait pas encore le malthusianisme en Amé— I riche. Rien ne trouble la sérénité et l'assurance en_ 4 plein malheur de cette sainte que d'ailleurs la _ charité amicale n'oublie pas. William, Ralph, Edward Bliss, Robert Bulkeley, Charles Chauncy, »: rps dans l'ordre descendant, de dix a trois ans, voila ee 'la nichée confiée a la Providence. Liinfahch ds. #2 ~ ces petits n'est pas gaie. Elle est austère, mais sans ie tension, moins de propos délibéré que par la faute | ~ __ des circonstances. Les Emerson font bellement vertu de nécessité. On s'amuse peu chez eux, on _ prie beaucoup et l'on travaille plus encore. Les Emerson sont précoces. Il y a d'excellentes écoles | a Boston. Dès cinq ou six ans, ils sont au latin et -aux humanités. Dans le cas de Ralphil n'ya que les mathématiques qui clochent. Transcendanta— liste en herbe, impossible de Jui faire croire qu'un et un ne font que deux. Pour lui, ils font mille. Ralph, a dix ans, a déjà un joli brin de plume, un ferme bon sens, un esprit positif, comme il paraît d'après ses lettres. C'est un excellent petit gargon, _ consciencieux, docile, pas querelleur, pas tapageur, = |



Ogee ans ae Be a a ay de loin en loin, un pain s et une éco. . He is an excellent little Bose Cee : lent petit ‘garçon. Les escapades ne sont pos: les qu’aux vacances, & Concord, chez T’oncle I pley. Alors Ralph court les bois et pêche a la 1. A Boston, le train de ‘vie est sévère. Ralph e lave au petit jour, allume le feu, dispose la table . . pour les prières, réveille maman. On déjeune d'une — tasse de chocolat et de réties non beurrées. Le jour - parait, Ralph se met a ses lecons et file A l'école. - (Ila, parait-il, de la difficulté pour apprendre & bee. Et la journée se passe ainsi. La Bible au logis, Virgile a Vécole et les classiques de langue anglaise appris par cceur. De retour 4 la maison, © — ies hal fait les commissions, porte le bois (et n Gubledea ; ~ pas la vache). On dine frugalement, on chante des _ hymnes, on lit Ja Bible en famille, un chapitre du a _ bon Rollin, parfois on déclame un beau morceau oe @anthologie. A huit heures tout le monde est au lit. Le dimanche soir, la discipline se relache lége. rement. Il y a des visites, des parents, des amis, danciens paroissiens auxquels on sert tant bien que mal des rafraichissements. Il n’y a pas de ciné _ matographes pour les enfants a cette époque, et y a-t-il même des enfants? Il y a cependant les . pompiers, les irrésistibles pompiers d’ Amérique, les soldats qui défilent aux grands jours et, en 1842, lors de la guerre avec l’ Angleterre, Ralph se souvient d’être allé creuser des tranchées a l’entrée du port de Boston. A neuf ans! Il doit bluffer! Son talent littéraire est très précoce. A douze ans ~ ail est plein de citations. Il manie la plume d'une »

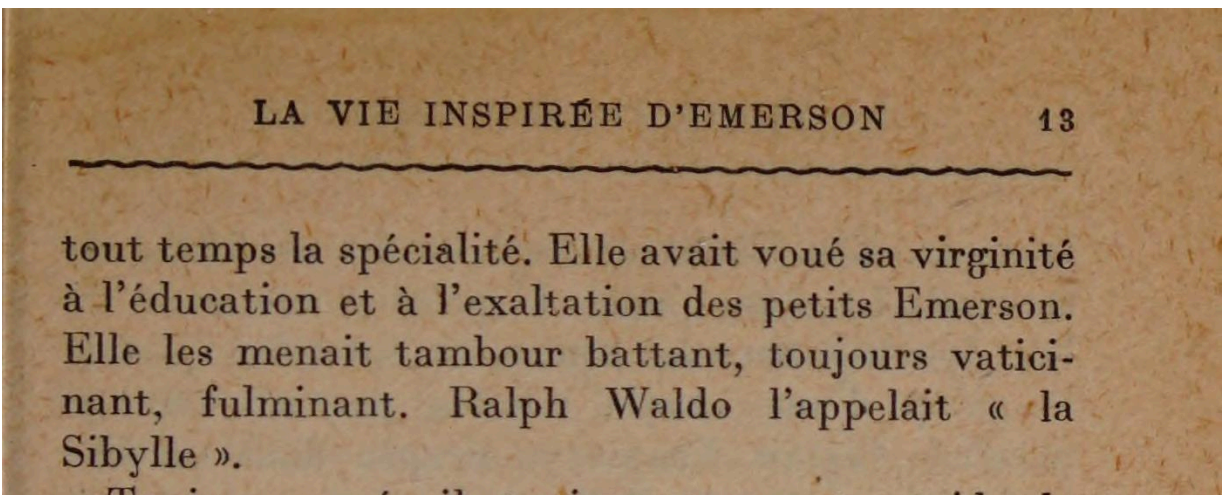
es ms bien he pny ce compter ae quatrains s sur ses escapades de vacances et - Vauteur d'un poème épique, Fortus, « poeme de." - chevalerie, complet en un volume, avec notes i critiques et explicatives par Ralph Waldo Emerson, _ LL. D.» (ce qui veut dire « docteur és-lettres » !) On _y voit un paladin pourfendre des légions de cava- é z hers flanqués de deux dragons. Les vers blancs de _ Ralph Waldo coulent de source, ils ont de la tenue, 3 de la vigueur, de la verve. VoilA A quoi s'amusait i y { - Pauteur des Essais, 4 douze ans, l'année même de Waterloo. Les endear sont très littéraires. Ralph a déjà lu, et en partie retenu, Shakespeare, Milton, — _ Addison, Pope et Young. En frangais, il connaît très bien son Télémaque et le Charles XII de VoldY - Lare. Il y a une tare physique dans la famille, une — ae infirmité congénitale, un ressort faussé. On n'a pas la poitrine bien solide chez les Emerson, mais, en revanche, on y est morbidement nerveux. Robert Bulkeley est un innocent, Edward Bliss a des accès de démence et disparaît prématurément, Charles. » Chauncy de même, William, l'ainé, ala maladie du _ serupule et manque sa vocation. Quant a Ralph ge' _ Waldo, il se plaindra de bonne heure « qu'une — souris lui grignote la poitrine » et il souffrira toute _ + ga vie de sa froideur, de son apathie héréditaire _ qwil appelle ironiquement sa silliness, sa « bétise ». _ Mais quelle charmante nichée et quel bel accord de



Se: © ae ‘ses miatlaahe menèrent un jour A la sorte de ; : ecethe & Weimar et qui, malgré les conseils oppor- | tunistes du maître, abandonna la chaire pour le 2 « barreau. Ralph, lui, devait désarmer le destin. “hostile d’un sourire et le vaincre par Vabandon. En | - somme, rien de guindé chez les Emerson. La reli2 gion y est virile et active, mêlée de belles et solides a _ lectures. Aucune trace de bigoterie. Ralph confesse ~ de très bonne heure des distractions a Téglise. I] _ oe sy divertit fort des gens graves déployant d’im- — ya menses mouchoirs et ébranlant de leur tonnerre ye hassel les votites du sanctuaire. En guise de livre de _ . prières, il y portera bientôt les Pensées de Pascal. ae > . Mme Emerson faisait des stoiciens de ses fils. La - tache d’en former des idéalistes revint a tante Mary Moody, Tnamurya, comme l’appelait fami_ ligrement Ralph Waldo. Elle était fille du chapelain militaire de Ticonderoga, mort au champ | @honneur. Elle aimait la guerre; elle en faisait léloge et rabrouait vertement le pacifisme du grand orateur unitaire, le doux Channing. Elle avait le genie de l’objurgation et de l’apostrophe et faisait » uruption dans les controverses avec la fougue dont ~ on déclenche un assaut. Etrange femme et presque terrifiante, bien différente en tout cas des paisibles vieilles filles dont la Nouvelle-Angleterre a eu de ¥

frères talentueux, ambitieux, précoces, éloquents ! Edward Bliss, sentencieux, profond et auquel on prédit un brillant avenir d’avocat, Charles Chauncy, scholar, panthéiste et poète, tête grecque sur des épaules yankees, William, théologien et exégète que ses scrupules menèrent un jour à la porte de Goethe à Weimar et qui, malgré les conseils oppor-

jateen “ ps Ta ii nant, otis Ralph Waldo. Pappele « ae ‘Sibylle >. age Toujours en éveil, isdisay pressante, vided cs Riigtinstion pour ses neveux, elle leur jetait brusque- _ ‘ment des conseils a Eaarorke: pièce : « Méprisez les _ bagatelles. » —« Visez haut. » — « Faites hardiment _ ce qui vous coite le plus. » C’est elle qui éveilla fad a Ralph Waldo de sa léthargie, l’arrachant aux con4 tingences et quien fit un transcendantaliste. « Ralph, “ . regardez en haut! Ralph, fi de la gloire, de hon; neur, de l’argent ! Excelsior, excelsior!»—« Allons, _ . hop, au galop! » On dirait qu’elle fouette un cheek sf os _ de cirque. Le jeune Emerson écoutait bouche bée. 4 ‘La voyante était irrésistible. Tnamurya s’était J ~ comme désincarnée dans la solitude dont elle avait ~ Bos la hantise et qu’elle ne cessait de vanter a son Leo neveu. Elle habitait un ermitage dans les bois, au x. Val de ‘Orme, au pied de la montagne de YOurs. pee Du haut de son aire on découvrait, plus au sud, - Ja chaine des Montagnes Blanches. Un étang, une - maisonnette, un arbre de Judée, une cellule froide ___ - et nue. Levée dès l’aube, la Sibylle vaquait aux travaux du ménage, cuisait son pain, puis médi- um, tait la Bible, Milton, Mare Auréle et les sermon- © ' naires puritains. Elle s’était fait un étrange cock~ tail de calvinisme et de romantisme, lisant Herder, Byron dont elle avait fait apprendre par cceur le Don Juan a ses neveux. Elle avait le godt du fantastique et vivait dans la pensée habituelle de me z “ “ a



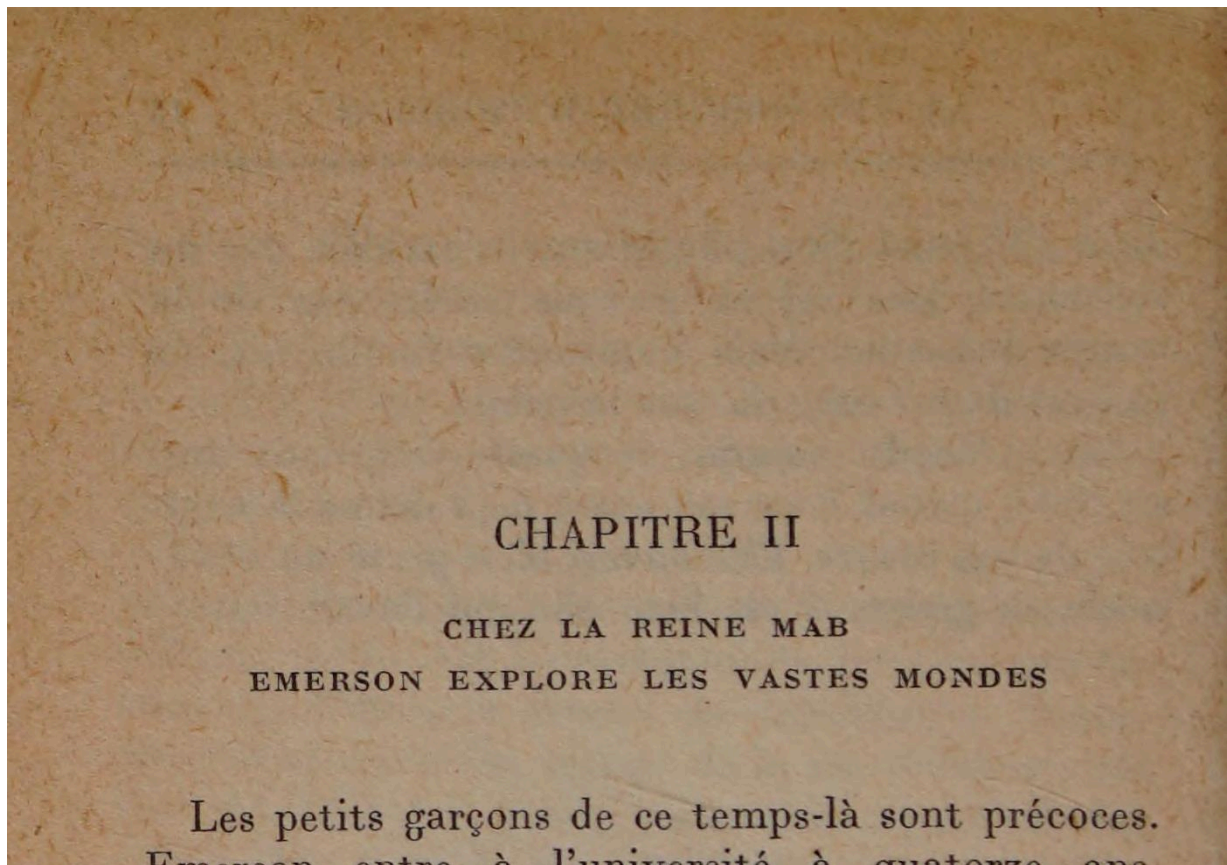
eres r t pee soir, Sanne ‘le premier cro pane «dun » louchait sous les ormes, on entendait parfois: * oe -galop d’une cavale montée par un: étrange _ 7 avalier. C’était Tnamurya drapée dans en ha -ceul, qui jouait a la Valkyrie. 4 se Pitoat autre que Ralph Waldo aurait eu peur, — “mais son bon sens yankee, aidé de son apathie natu- _ ~a a relle, le sauva. Il se laissait gronder, fouailler par ee ' voyante. C’était la rangon de lexaltation. Tante ___ Mary connaissait les secrets de la vie intérieure ets Vart d’éveiller « la petite voix calme» au fond du ~ eceur. Très sensible au pittoresque et au symbo- ~ _ lisme des mots, elle avait le don des 1 images. Ralph - ¥ e ses lettres et, quand il devint auteur, il en mit 2 dans. ses livres. En la lisant, elle le faisait penser au passage du vent dans la montagne, a Vondulation des fleurs, au vol des oiseaux et tout cela - flottait entre * veille et le rêve, Ralph voulait être ~ poète et il confiait ses ambitions & Tnamurya. Mais savait-il bien ce que c’est que la poésie? Ah, ' frappe-toi-le cceur, lui répondait-elle! C’est la que -* Maissent et s’épanouissent les douces, les immor__ telles images, comme les anémones dans les jardins ; _ glauques de la mer. Qu’était-il besoin de professeurs de style et de rhétorique! Le langage naissait en nous spontanément. Il suffisait de vivre dans l’intimité de la nature & laquelle Mary Moody parlait familigrement et qu'elle prenait en pitié, comme si elle était une Ame en peine. Elle anathématisait le temps. Elle vivait dans la durée pure, ? ce z

ate mourait : : ans, , quan Emerson avait éja donné le es . e son,
cuvre. Elle P 'avait bien hpi un a de \ ay

dans l'Éternel. Son panthéisme n'excluait pas un sentiment très vif et presque sardonique de la misère humaine. Mais l'optimiste Ralph, lui, ne prenait dans tout cela que la poésie.

Mary Moody mourait à quatre-vingt-huit ans, en 1863, quand Emerson avait déjà donné le meilleur de son œuvre. Elle l'avait bien porté un demi-siècle en gésine. C'est bien elle qui l'avait fait.

CHAPITRE II = . CHEZ LA REINE MAB \ _ - EMERSON
 EXPLORE LES VASTES MONDES Les petits garçons de ce temps-là sont précoces. ' Be ersdh entre a Vuniversité & quasars ans. — Harvard n'est encore, il est vrai, qu' un « collège », une académie & l'anglaise. Il y a vingt-quatre pare ued -fesseurs, et environ quatre cents étudiants. C'est . institution aristocratique, ur collège pour genf— lemen. On y fait de très fortes études classiques, ~ @excellentes humanités. On y prépare des clingy oa : men, des avocats, des médecins, des professeurs. — § Gree, latin, hébreu, histoire, philosophie, littérature, voilà la base de l'enseignement. La « faculté » — compte de très bons scholars, des professeurs émé-* rites, très au-dessus de leurs élèves par la science et l'Age, ce qui n'est pas mauvais pour les « élever ». Il y a George Ticknor, brillant conférencier, en - langues romanes, Edward Channing, le frère du grand orateur unitaire, professeur de rhétorique excellent qui, a travers les livres, cherche homme et forme le caractère. Channing ne se contente pas d'un vernis superficiel. Il entend que ses élèves — _ . approfondissent les auteurs qu'ils lisent et, comme 16 P rh

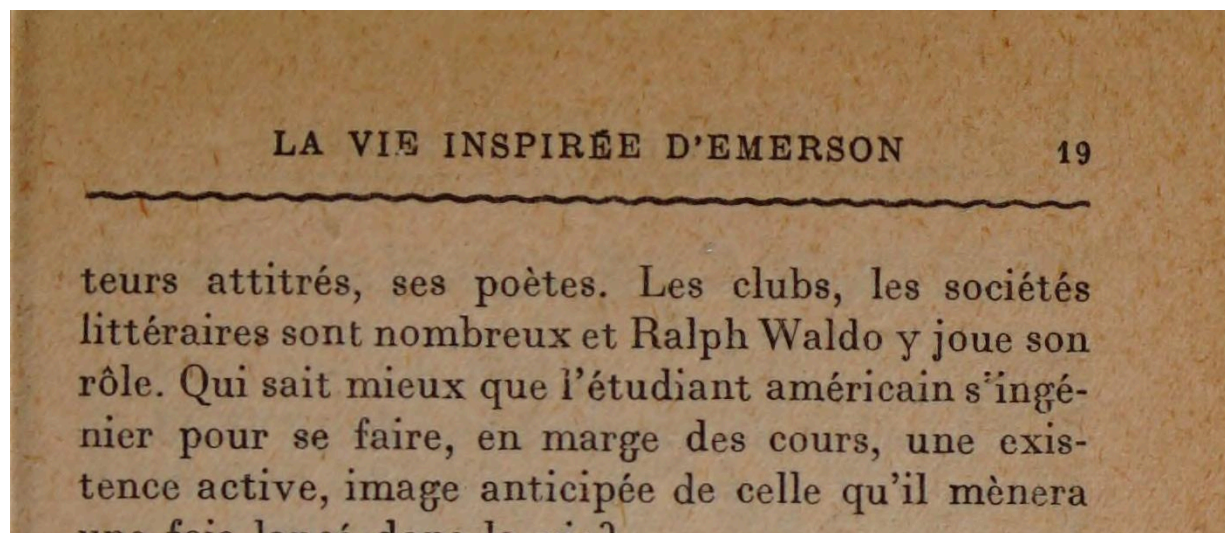


aign e. qu' PS GM Sol Fat hain ; sent en sang et 'nourriture.
 Esprit très clair et' | & ennemi de tout mysticisme, il n'en a pas moins "mis.
 Ralph sur la voie et c'est lui qui lui 'a donné — 'Phabitude de tenir un
 journal intime. Edward © pesagh professeur de littérature antique, est un —
 homme d'un savoir très étendu. Il a été étudiant a — Geetingue, il a
 approché Goethe. C'est un savant _ : -helléniste mais point desséché par sa
 science. Il ressent pour les anciens un véritable enthousiasme. Il a le culte
 des héros et c'est lui qui chauffe la ferveur naissante de Ralph pour les «
 hommes vm * -représentatifs ». Everett est aussi un orateur habile 5 _ dans
 le profane et le sacré. Le jeune Emerson le suit a la piste partout ot il parle.
 b. A côté des humanités, la philosophie et ce qu'on nomme la théologie
 naturelle occupent une place _ importante dans les programmes de Harvard.
 Citadelle du libéralisme protestant, Harvard forme des ' gentlemen et des
 chrétiens. Il les arme pour les controverses éventuelles. La science et la foi
 _ marchent la main dans la main dans les collèges - américains. Mais les
 gens de Harvard sont raisonnables. Leur christianisme est un christianisme
 — très élargi par les débats d'idées du dix-huitième -siècle et par la
 nécessité de former avant tout des _ hommes pratiques, des hommes
 d'action. Nul mysticisme dans leur cas. Le champion de la raison ~— ' mise
 au service de la foi, c'est Locke et son essai ___ sur l'entendement humain,
 apologie solide, froide | _ et calculée de la raison raisonnante que Ralph ~~
 - Waldo dénoncera un jour et & laquelle il opposera _ 2 avs

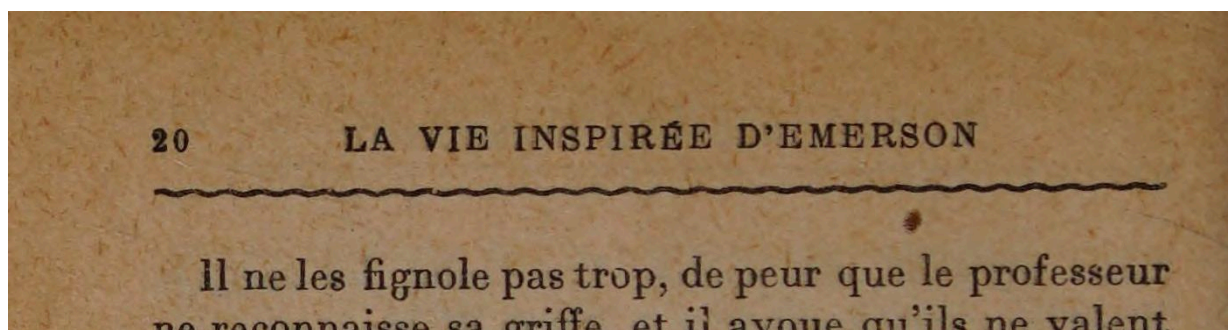
a cane rer, appe a da rescousse Ja "philosophic écoséai au fond presque aniter froide que Locke. Pour as défense directe de la foi, Harvard s'en remet aux -apologistes de profession, Ils sont bien sees pour la plupart, & en juger par celui d'entre eux qui { fait -autorité dans les séminaires, ce William Paley dont . la « théologie naturelle » mobilise naïvement ye ; planches GiaSomiiyice et qui prouve Dieu par <ieps ; _merveilles de la trompe d'Eustache ou de celle de : » Léléphant. Si rien ne le désignait pour mettre _ cach Waldo sur la voie de la surime, du moins — - put-il lui donner lV'idée de rapprocher la science de — tes "Vhomme de celle de la nature et d'étudier les ana. - logies, les « compensations » (le mot est dans le. _ bon Paley) entre les deux ordres. Nul n'était moins -disposé que notre étudiant, en tout cas, & accepter le divin par raison démonstrative. A tout ce qui est _ science sèche ou purement rationnelle, Ralph Waldo ~ - Emerson ne mord guère, pas plus d' ailleurs qu'aux ; iigathehaebiques quwil déclare franchement hair. Mais les méthodes de Harvard sont déjà celles des universités américaines d'aujourd'hui. La jeuMesse y est très remuante, très sociable, l'esprit de) corps très développé. La démocratie américaine . fait une grande consommation d'éloquence. L'exercice de la parole publique est en grand honneur & ' Harvard. Il y a des débats, des joutes oratoires, des concours publics. (Chagas promotion a ses ora

les révélations de la chaleureuse intuition. Pour mettre un peu de flamme sur ce glacier, Harvard appelle à la rescousse la philosophie écossaise, Dugald Stewart, Reid, théoriciens du sens moral, au fond presque aussi froids que Locke. Pour la défense directe de la foi, Harvard s'en remet aux apologistes de profession. Ils sont bien secs pour la plupart, à en juger par celui d'entre eux qui fait autorité dans les séminaires, ce William Paley dont la « théologie naturelle » mobilise naïvement les sciences naturelles pour étayer la théodicée de

a eSaed fe s'ingé nicer poe se ira: en marge des cours, une exis-
 Ee: tence active, image anticipée de celle qu'il mener une fois lancé dans la
 vie? , Ceasg Crest en marge des cours que la vocation ag Ralph ' ' Waldo se
 dessine. Gentleman parmi des gentlemen, _ — la vie lui est dure. Dame
 Pauvreté lui a fait escorte mp Vuniversité. La nichée des Emerson est dans
 le 7 ein, mais cela ne l'empêche pas d'envoyer Ralph ita _ et deux de ses
 frères au collège. La pauvreté n'est — pas une honte en Amérique. Les
 parents, les amis' veillent, Ralph a des bourses et il met en pratique la
 devise américaine : « Aide-toi, et le ciel t'aidera ! », iM vas cette self-
 reliance sur laquelle, il composera un bel essai. Le président de Harvard l'a
 pris directement -& son service. C'est lui qui transmet les ordres du '
 recteur, assigne les devoirs et les punitions. Cela (ne le rend pas populaire,
 mais sa grande droiture personnelle lui fait tout pardonner et il a son loge-
 ment pour rien. Il donne des leçons, il sert ses con- — i disciples 4 table.
 Que lui importe? N'a-t-il pas fa déjà mené aux champs la vache de la
 famille? _ Idéaliste en herbe, il a les pieds sur la terre et la ~ - tête dans les
 nuées, et il aime tellement sa mère, il est si fier de lui acheter un chAle ou
 de lui payer _ des notes avec ses économies. Il y a des paresseux, des tire-
 au-flanc, & Harvard comme partout. Ralph confectionne a leur usage de
 petits essais qu'il leur vend et dont i] n'est d' ailleurs pas très ' fier.

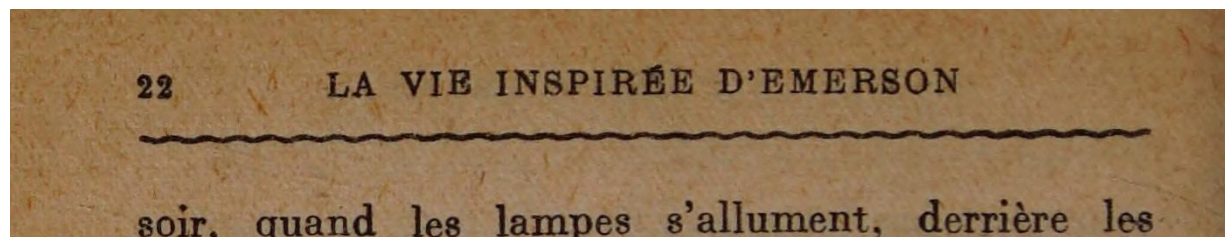


Genie tess er le peur que ne reconnaisse sa griffe, et il avoue qui .
les c nquante cents qu il touche. tind ede . de stoicisme et de transcendance,
Ralph Waldo se _-débrouille et il met en pratique les conseils de — end
Tnamurya : : « Fais ce qui te cotite le plus, » « Vise ut, » « Fi des
contingences! » Il n'est d 'ailleurs ? 8 5 petit sauvage que l'on pourrait
craindre. Ses camarades lui savent un joli brin de prea. _ prose et en vers.
Quand ils ont besoin de quelques — 2 carmina burana, d'une chanson a
boire ou d'un couplet satirique, ils s'adressent au futur auteur "des Essais,
lequel ne se fait pas tirer loreille. — - Maintes de ces improvisations sont
fort bien venues. — 'Les amis de Ralph ont fondé un club au nom , sonore,
le Club des Pythologiens. C'est lui qui enest — le secrétaire. Les
pythologiens tiennent des séances + a date fixe; ils se spécialisent dans la
lecture pu-~ _ blique et la discussion d'essais sur un theme d'ac~~. tualité,
d@'histoire ou de morale. Chacun choisit son sujet. « Qu'est-ce qui assure
le mieux le bonheur de Phomme, le mariage ou le célibat? » — « De -.
Vamour ou de l'ambition, quelle est la passion la plus forte? » — « Vaut-il
mieux vivre & Ja ville — ~-* qu'aux champs? » Ralph Waldo a traité les
deux _ derniers sujets, on ne nous dit pas dans quel sens, mais, tel que nous
le connaissons et que nous le eonnaitrons encore mieux tout & Pheure, nul
doute qu'il ait parié pour l'ambition contre l'amour. Quant &la vie aux
champs ou & la ville, l'auteur de Societé — et Solitude a da se livrer A des
distinctions tout _ en faveur de Visolement et de la flAnerie par les a



em une Seiois de dix faliors pour quiconque e au 'théâtre. Force est bien de se créer des divertissements d'ie gplncadtstanar collective. Les autorités universitaires ayant expulsé quelques fortes têtes, 3 toute la promotion de deuxième année prend fait — ' et cause pour eux et quitte l'université en COrrps.y, h 4 Ralph Waldo s'en va bien sagement & la maison y pour laisser passer l'orage. On chante entre cama; rades, on boit. L'Amérique d'alors est encore - humide et Ralph qui décrètera un jour que le seul ie "e nectar digne du poète, c'est de l'eau pure dans une — coupe de bois, Ralph, pour l'instant, ne dédaigne ~*~ pas les libations. Il avoue avoir pris godt *au ma-. Jaga de V'épiciers du coin, mais il ajoute, 6 ironie! que plus: il en boit, pils le vin le rend triste. Il préfère s'enivrer d' Moausnen:s, Freshman, Sophomore, Junior, Senior, quatre = années d'université sont vite passées. Ralph Waldo, en réalité, a vécu, tout ce temps-la, d'une vie sou- yee terraine. Ceux qui voient passer sous les ormes de Cambridge ce grand gargon dégingandé, timide et taciturne, ne se doutent guère de Vélectricité qu'il © porte en lui. Ralph Waldo ne brille guère dans les _cours, il muse, il est lent au travail et se fait même admonester, mais c'est qu'il a Vesprit ailleurs. Le

reaux des pen quan aoe hee inte ø du j jour rosit les vieux murs
deh ique du ecco age, Ralph excursionne au pays des fées. Il a \$s livres,
mais il a surtout ses rêves, ses châteaux” es qu il construit a grands coups de
plume | aa (Miondes », nis del fe anasns qui entr’ouvrent — devant lui leurs
halls éblouissants, leurs bosquets — La tout n’est qu ordre et beauté, Luxe,
calme et volupté... z Mab qui jetait des pois au nez de Sylvestre Bon- 3 -
nard, Gloriana sa compagne, les elfes, les gnomes, Ze svlphes, les esprits de
la Terre, dp VPEau et du _ Feu, accourent au rendez-vous avec le roi Arthur
, et les paladins antiques. Comme la petite Alice, Ralph explore le royaume
de la Féerie. Il courtise — les Dames Blanches descendues vers lui dans un
~ * rayon de lune. Il commence un roman intitulé — le Magicien. Ainsi
naissent au pays des merveilles les notes au jour le jour dou sortiront les
Essais. Ralph se meut dans le surréel et la transcendance. Il rêve éveillé,
pratique Vécriture et la parole — automatiques, dessine des hommes-
poissons, consulte les sorts virgiliens. Il croit aux présages, aux
envotitements, aux influences involontaires. Cela ¥ faillit Tui jouer un
mauvais tour. Un jour, en classe, : il reçoit le choc électrique de deux yeux
bleus ones = | Matiques qui le hantent et le pénètrent jusqu’au



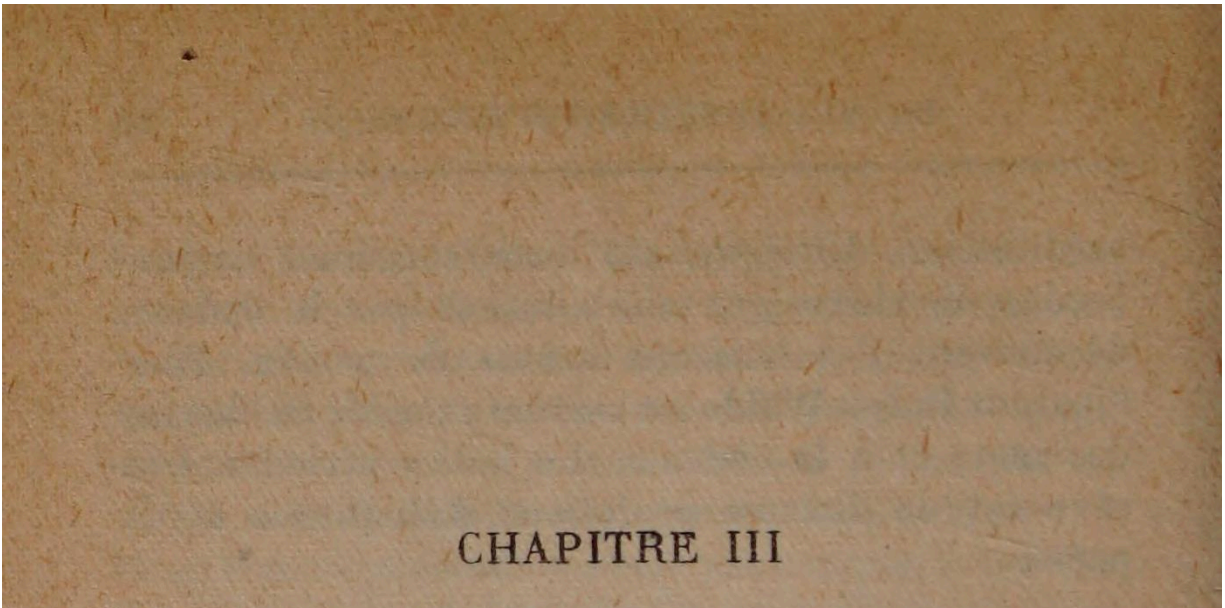
ç il aime, 'tation Gane, <ahis ahpeend son rêve au — | grand sérieux. Il désire, il souffre, il postule, mais. Tes. yeux bleus restent suciibegits et froids. oni la peine. Tout a coup I' Sickaseeioot re fap tye a - Waldo est revenu & la raison. L' envodtement avait _ duré deux ans, sans que les deux intéressés aient _ ' échangé plus de dix paroles, N'oublions pas cet - incident qui nous montre a l'œuvre la puissance 3 4 d'imagination d'Emerson et les feux qui COUN SIE G -en lui sous la cendre. q Monde de imagination, monde du cœeur, Ralph' _ Waldo s'aventure également, et fort loin, dans celui q des livres. Ah! que lui font Dugald Stewart: Reid, _ Paley et Locke, froids raisonneurs, moralistes sans ferveur? Il a tout Shakespeare sous la main, il ~ - Vimite, il le sait par cœeur. I] a son Platon latin sur les œuvres duquel (un superbe in-folio de Bale, - 4561) il appose amoureusement son paraphe, vieille connaissance qu'il dévorait déjà, presque enfant, au grenier, emmitouflé dans sa couverture. Il a Montaigne, précoce et durable amitié, Montaigne auquel il emprunte des citations sur l'amitié, — destinées au cruel Alexis de Harvard, qui lui inspire son discours sur Socrate et grace auquel, _ parmi les aflaires de ce monde, il prend le' parti — d'être non point acteur, mais spectateur. Shakespeare, Platon, Montaigne, les trois figures centralesde ses « hommes représentatifs » sont trouyées, I] el ee Sal | : \ p

Le gos "avait leur milieu Milton « qui lui-même, station, tourné la tête, dont il est 'nourri' et 'soûveir exalte ses précoces ambitions, Milton — qui parlait avec l'enthousiasme d'un prophète, qui > raisonnait avec la précision d'un philosophe et qui vivait avec la pureté d'un saint. Ralph Waldo, avingt ans, se plaint de n'avoir pas conquis le monde. à pa: On aurait peine & comprendre tant d'orgueil juvénile s'il n'émanait en droite ligne de tel sonnet de Shakespeare le poète du Paradis perdu. & peine hors de page, % Es jette au temps impitoyable ses anathèmes et lui — reproche de n'avoir rien fait de grand pour lui. Ralph Waldo a Harvard dévore les livres, historiens, philosophes, poètes, orateurs. Il brêle de 'récrire les Essais de Bacon. Il médite ceux de — Hume. En français, il a lu Joinville, Montesquieu, Chateaubriand, Corneille, Descartes, Racine. Le — voici qui découvre Wordsworth et Byron. Il n'a pas tout à fait perdu son temps. Il raffole de poésie et d'éloquence, il sait par cœur les principaux passages de vingt bons auteurs. Il a griffonné mainte et mainte page. Il s'est essayé en prose et en vers. Il] manie, avec une prédilection marquée pour le style oratoire, une langue claire, ferme, sentencieuse et classique. En 1824 il] a dix-huit ans. Le voilà bachelier. Il] ne figure dans sa promotion que le trentième sur cinquante-neuf, mais il a été podte lauréat de sa classe et deux essais de lui, un sur 'Socrate et l'autre sur l'évolution de la morale, ont été couronnés, essais de plus de mots que de pensées, simples exercices de rhétorique mais dans lesquels Ralph Waldo s'oriente vers ses thèmes de

et | a la sey en ee bai ees t de devenir professeur d' eloquence et ç

prédilection. Un jour, ces lieux communs enguirlandés de rhétorique s'éclaireront par le dedans, découvrant des horizons infinis de pensée. Pour l'instant Ralph Waldo est surtout sensible au charme des mots et à la cadence des belles périodes. Son

Bat " z : f _ CHAPITRE II UN SURHOMME DANS UN
PENSIONNAT | DE DEMOISELLES Les rêveries solitaires de Harvard ont
déchainé en Ralph Waldo des ambitions vagues mais ardentes. Tt voudrait
faire parler de lui. Il voudrait être ora‘teur, poète, mais il est pauvre, et force
lui ei d'abord de gagner sa vie. Son aîné, William, — ‘dirige & Boston une
institution de demoiselles et il prend son frère pour second. Pauvre Ralph, E
timide, gauche, et tout de glace, dans une salle ‘de classe pleine de belles
jeunes filles. Elles ne fe - Jaissent pas indifférent. Il] avoue même les avoir
— -admirées en cachette. Avec ses yeux bleus, son port de tête
transcendantal, son sourire angélique, — son air lointain et rêveur, il fait
impression sur les _ . femmes. Plus tard, en sortant de ses conférences, | .
Tune d’elles avouera qu’A Ventendre on avait _.. L'impression de ne plus
pouvoir pécher. Tenez-vous, » Ralph; rappelez-vous le cruel Alexis de
Harvard et la fascination des yeux bleus. Ces demoiselles de “S Boston ont
bien de la chance; & la timidité près Si Rates Waldo est un excellent
professeur. C'est une anthologie vivanie. [1 lit très bien, Ila une SES os oe



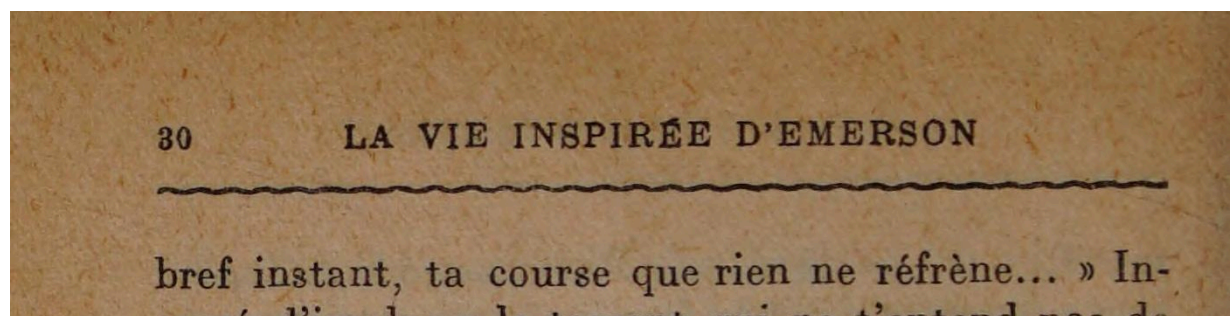
ive fe Re te see a -* , dans ae voix qui = fait impression. ab ve ses s élaves de poésie. Son ambition, atest pe wet sa froideur naturelle, le "protéges : (my. Ralph, & vingt ans, ne songe guère au flirt, et 2 @ ailleurs y songera-t-il jamais? Mais il est amou- __ reux de la gloire. Depuis son enfance, le nom des" a rands hommes a retenti & ses oreilles. Il a trop lu i de Milton, de Shakespeare, de Byron et de Chateaubriand, Tout cela lui est monté a la tête et l'a _ grisé. Il envie les Channing, les Everett, les Daniel — f Webster qui remuent les foules au son de leur voix. Il voudrait voir le monde accourir au pied de sa' 7 chaire. Il songe au surhomme enchainé qui meurt ___ dans une ile lointaine, Vannée même ov il sortaitde Harvard, et qui a bouleversé l'univers. Lui aussi Lee écrirait volontiers comme nos romantiques gg a _ « Etre Bonaparte, ou rien! ». Puis les ailes lui _ tombent. Ses rêves n étaient que des rêves. Ni physiquement, ni moralement, il ne se sent au Ze - niveau de ses ambitions. Il a pris congé des Fées, des Dames Blanches, & la française, cavalièrement, =~ " jroniquement. Elles pourraient bien se venger. Le _ ee it voici dévoré de scrupules, de doutes, de velléités sans issue. Ses « Vastes Mondes », son Journal, sont _ devenus un recueil de confidences dovloureuses, une arène ot le Ralph Waldo apathique essaye de | mettre le Ralph Waldo ambitieux knock-out. Ah! qu'il aurait done besoin d'un professeur d'hum- ~ Tité! Etre un héros, un saint, ou un poète, ilambi~ tionne tout cela A dix-neuf ans. Il .envie les cama| ae plus fortunés qui le dépassent et qui visent — ' moins haut que lui. .

. qui "un qui ait recy. une "éducation Sgr se a - mienne et qui, parmi un aussi grand 'nombre es d'années (quel Age a-t-il donc?), ait gaspillé autant de jours que moi? L'approche de la maturité Be. £3 _ s'accompagne pour moi d'un sentiment cuisant de~ vide et de talent gate. Ma vanité s'est complue_ aS dans l'admiration étroite de ses mérites. Elle s'est - contentée d'en faire le tour au lieu d'y ajouter i oshesrearent des trésors de connaissance. Trop — - las, trop indolent pour gravir le sentier ardu qui conduit au vrai savoir, & la sagesse, & la renommée, 4 il faut me contenter de contempler d'un ceil d'envie Yavance laborieuse et le succès final de mes cama-_ rades, tout en restant moi-même stationnaire, — pendant que mes inférieurs et mes cadets m'_at_ teignent et me devancent. Combien de temps cela — va-t-il durer? Combien de temps m/arrêterai-je & cette attitude modeste qui me semblait enviable, il y a quatre ou cinq ans, et qui ne m'inspire plus __ que du mépris? Position puérile que la mienne; si "Jy persévère plus longtemps, mieux vaudrait reprendre le hochet, vieillir en cheveux gris avec 'un bonnet d'enfant sur la tête et un livre @images' & la main, au lieu de Platon et de Newton! » esa Kt cependant, son imagination d'enfant était - idolatre de la gloire. Il aspirait aux honneurs les plus hauts, « & la gloire de ceux qu'ont sacrés le Temps et l'admiration des sages!» Les Musescélestes avaient fait de lui « l'organe de sentiments et d'impressions remarquables », bien au-dessus de :

Journal, 13 mai 1822, dix-neuf ans. — « J'aurai dix-neuf ans dans quinze jours. Existe-t-il quelqu'un qui ait reçu une éducation semblable à la mienne et qui, parmi un aussi grand nombre

4 emai ne 1 appartenir ala “famille de oe esprits. giga sques qui survivent pendant. des siècles et conx nuent & gouverner le monde après leur mort? » Les Bostoniens, ce dit-on, ont le génie de roe? Al bole et Ralph Waldo ne doute vraiment de rien. | - Ilest atteint d’encéphalite et de mégalomanie. ui Combien il est loin encore du fatalisme transcendantal de plus tard et de l’adoration silencieuse et oe soumise des Destinées! Quant a l’histoire de son coeur : : « Page blanche, monsieur! Sans générosité, égoïste, soupconneux et froid, avec cela je joue au _ romantique! Je n’ai même pas la chaleur néces_ saire pour souhaiter la bienvenue cordiale & un a _ ami ou a un étranger, et je fais des rêves, j je souhaite — de me lier d’amitié avec ceux que je n’ai jamais . oe Pas un seul être dans le vaste univers auquel - je sois attaché d’un chaud et entier dévouement, Se, _ personne a la destinée de qui j’aie associé la mienne 5 sans réserve, ou dont les intérêts me soient étroi- ey _ tement a cour. Et cependant, je suis a lage _ d’homme le plus sensible. Peut-être que dans vingt == ans, si je suis encore de ce monde, un tel aveume F feice peur. En tout cas, voilà l’image de mon ame, — tent nue et désolée. » - L’année suivante, même antienne. Journal, mars 1823, vingt ans : « Dans deux mois j’aurai accompli mes vingt ans. Parmi les éphémères géné- © rations humaines, dans l’abime des Ages, }’élève ma voix solitaire, inconnue, pour me plaindre au temps inexorable : « Arrête, destructeur, tyran ; arrête, un — } fe.

186 = ae ae le torrent Co ae p uloir bien arrêter son cours...
Combien de : mil e P hommes avant toi ont jeté sur le Temps le même —
regard de crainte et de tristesse, en contemplant : sa sre fuite effroyable.
Mais le Temps qui détruit et trans- — forme sans cesse toutes choses,
continue sa. 'tache -suprême sans exception ni retard... » Ah, si 'Ralph id —
Waldo_ pouvait ressembler & ces esprits sublimes, ae a ces martyrs qui
prirent la croix du renoncement - et consacrèrent leurs jours et leurs nuits &
la' médi~ tation, & étude et & la prière, bénis de la terre' et du ciel! « Dieu,
dans les soirs pleins d'étoiles, nourvissait leur imagination de secrètes et
divines influences. Il fécondait leurs pensées d'ondées mira- ; ~ culeuses
jaillies des sources du paradis. » Mais, pour : en venir la, il ne suffit pas de
flirter avec les fées, _ . de s'étourdir dans les vapeurs du vin, fat-ce Pinno-
cent malaga de l'épicier de Cambridge, il ne suffit pas - d'évoquer dame
Mémoire et ses filles enchanteresses. Tl faut, comme Milton dont Ralph est
tout ébloui, __ - mériter les dispensations de Esprit éternel. , Et Ralph se
gourmande, se mortifie, bat sa oy coulpe, s'entraîne. Il est indolent,
paresseux. Cou- — rage, audace, confiance! Qu'il se hate d'accomplir —
ses desseins, de réaliser ses ambitions. L'œuvre est vaste, le temps est
court, l'occasion fugitive. Mortification, humilité. L'Ame est un sol fertile
mais fragile qu'il faut soigneusement cultiver. Pa Ry - L'année suivante,
Ralph Waldo fait une fois de plus son examen de conscience. C'est Vannée
de sa —

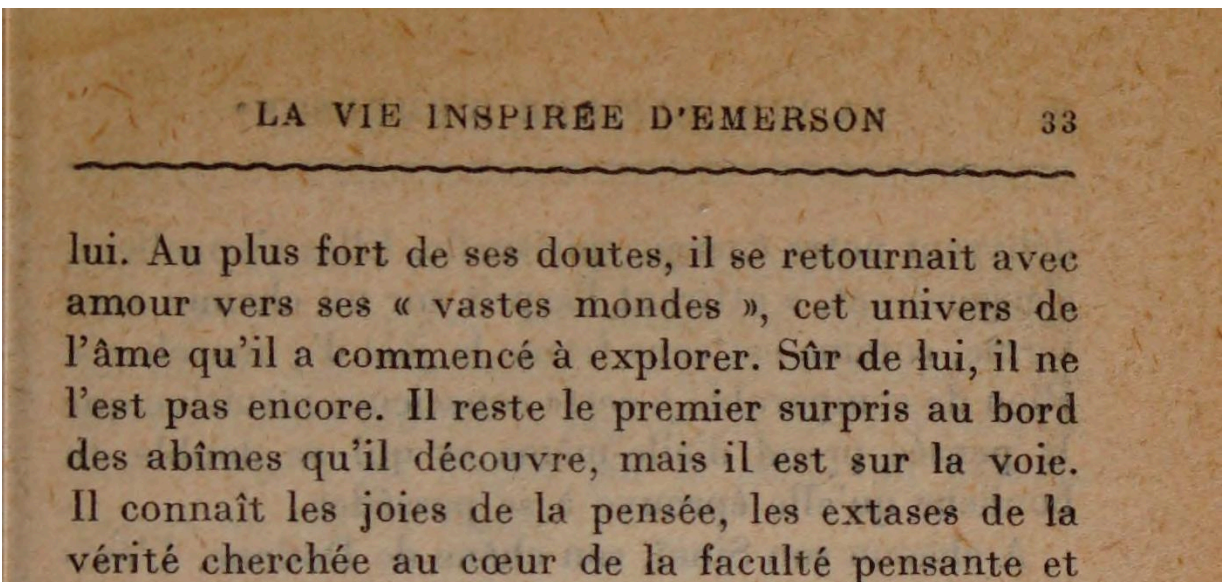


orit Ile est houiouae. eae Pincertitude, Tl s choisi sa vocation. Son apathie naturelle a pri dessus. Il regrette, une fois de plus, le temps perd wee la reine Mab. Droit, médecine, théologie, il pas alias les sciences, ni même dans les philosophies. La métaphysique met de l'ordre dans nos connaissances, mais ne les augmente pas. Elle n'apprend rien que Ralph Waldo ne sache déjà. La morale est | _ "une science extéricure & l'homme. Elle ne fait que \ distinguer. le général du particulier. Ni l'une ni ? autre ne vont bien profond dans l'étude de notre _ nature et de nos destinées. Ainsi, doutes sur doutes ; | Waldo renvoie dos & dos les rationalistes et les mys- _ - tiques, les philosophes et les chrétiens. La science bal effraie. Il s'est frotté & Lamarck dont le transformisme dérouté son idéalisme, en lui montrant la 4 série ascendante des animaux s'élevant vers ~Phomme. Ow ce dernier prendrait-il le droit de se _ croire supérieur A ses compagnons de l'étable et des _ champs? Ralph Waldo est perplexe; l'horizon est sombre; la flamme vacille dans son Ame. Son Ame Fe "est-elle morte ou endormie? oe: _ Dieu merci, Tnamurya, la Sibylle, veille. Tl lui _ confie ses doutes et elle accourt 4 la rescousse avec _ son impétuosité et ses sarcasmes habituels. Au fond, "cest bien elle qui est responsable de la crise disc: gueil que traverse son neveu. C'est elle qui lui a -monté la tête, et qui a déchainé ces ambitions qui 'maintenant l] épouvantent. « Ralph, visez haut! Ralph, faites fi des ee Excelsior, Excelh OS a Se ea ie

“4 3 : de couronnes! Elle souhaitait pour lui la gloire et la puissance, eh bien, qu’il les mérite par le recueillement, la solitude et le travail. C’est — ainsi qu’on devient un Byron, un Wordsworth. — Ralph Waldo veut être poète, qu’il descende donc au fond de son cœur, c’est là qu’habitent les pensées, les images immortelles que le son d’un mot > q ; d’une syllabe réveille. Renoncement, silence, abnégation. Ralph n’est pas insensible à l’appel. Il semble lui venir du plus vrai, du plus profond de lui-même. Si le doute le tourmente, il connaît aussi les belles assurances du for intérieur, il a eu ses révélations, il a entendu ses voix. Lui aussi, dans les nuits pleines d’étoiles consacrées & la prière, & la méditation ou à l’étude, il a reçu la visite des Muses — célestes. Il a été « Vinstrument de sentiments et d’impressions remarquables ». Il s’est senti « soulevé fort au-dessus de son état habituel ». Il a fait — Vexpérience « de certains exercices sublimes de — Vintelligence dont nos contemplations les meilleures et les plus hautes nous donnent un faible symbole ». | Les « royaumes spirituels » se sont ouverts devant

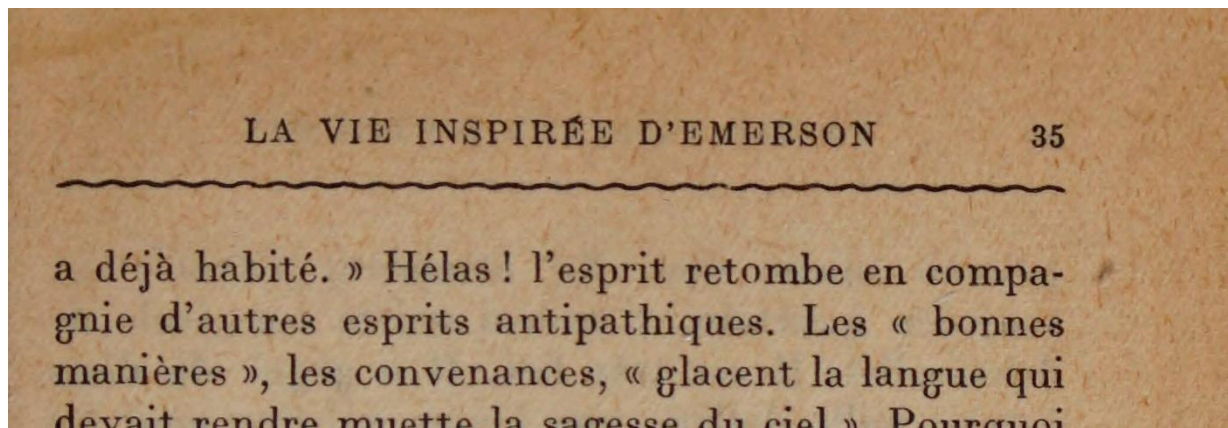
sior ! » Lui, a pris ces conseils à la lettre. Elle le rabroue d’importance. Mieux vaut tard que jamais. Que Ralph Waldo l’avait donc mal comprise ! La distinction qu’elle enviait pour lui était de l’ordre surnaturel et il ne parle que d’applaudissements et de couronnes ! Elle souhaitait pour lui la gloire des Platon et des Augustin et ce sont les païens, César

aces qu'a commencé à escaier de Re; _ Vest pas encore. Il reste
 le premier surpris au bord. ; des abîmes qu'il découvre, mais il est sur la
 "Voie. et connaît les joies de: la pensée, les extases de la = ta Papogée de
 son emploi. Splendeurs de la nage aS _ ravissements de l'esprit, voilà son
 domaine, la scène _ de ses exaltations : « L'air est battu d'innombrables-
 a e ailes. Les bois verdoyants nous parlent dans le eri — _ des insectes et la
 chanson des oiseaux. Les bêtes des champs peuplent tout le pays que
 noceupée point homme. Sous terre se complaisent la taupe _ et le ver. Et
 cette vaste masse de matière animée - se meut, se baigne dans l'orbe
 spacieux du soleil, 8 sbecuve de la douceur de l'air, se nourrit des fatto | . de
 la nature... » « Un grand fleuve encercle univers et s'épand en des canaux
 innombrables qui ali- mentent les sources de la vie et reflue ensuite sur _
 lui-même, pour s'engloutir' dans sa source éternelle 4 qui est Dieu. » . »e
 Mais que sont les merveilles du cosmos en compa- : ; raison de celles de
 l'esprit, tourmenté d'un insatiable besoin de varier et de projeter en dehors
 de lui ses pensées, « combinant, séparant, inventant? » Il y a _ la des états de
 plaisir dont Emerson a déjà pris _ conscience, plaisirs de puissance et de
 perception. _ «L'esprit nous introduit dans un monde d'une gran- _ deur
 ineffable, dans un ordre de choses inconnues —. et aussi réelles que
 prodigieuses. » Ces pensées nous ravissent par leur grandeur et leur
 nouveauté. Elles ti 3



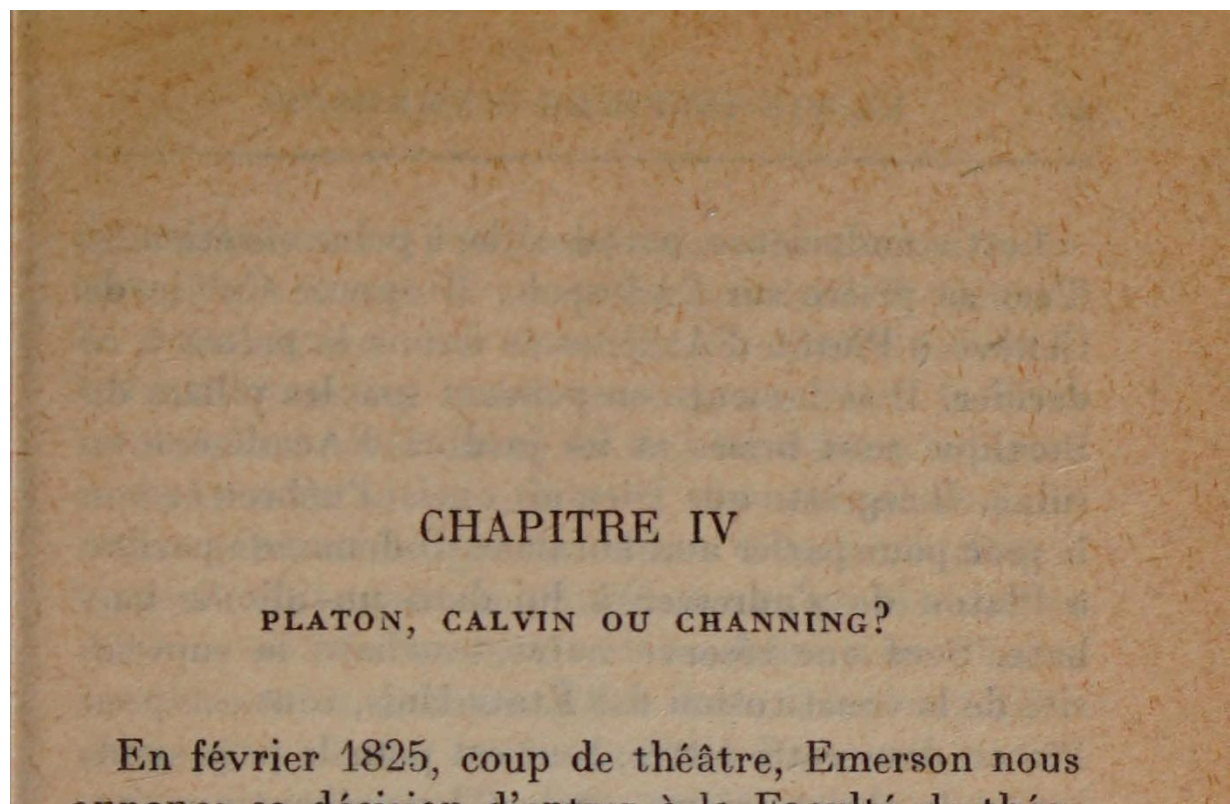
ee “8 has « attirant Vesprit sur un Sie sans erme, comme est sans
terme la j joie da’ y marcher ». _ Rien de comparable 4 cette conscience
intuitive qu’é a bes pensée prend. d’elle-même et qui se double du a
bonheur qu’elle éprouve 4 se posséder. _ A chacun son Sinai, son chêne de
Dodone.. L’évi= - dence intérieure est désormais la seule qu’accepte eos Ss
1 Sea . il =e - Emerson en quête de vérité. Il est le premier a 8 ’effrayer de
son orgueil, mais l’appel de Esprit qui le tente est irrésistible. Il y a encore
des sieges _vacants & la table des dieux et les réserves du génie— sont
inépuisables. « Les cœurs qui ont palpité a _Pappel secret de l’esprit,
faibliront-ils dès le début? _En avant, en avant! Le soleil est déjà haut sur_
notre tête... Les fenêtres du ciel sont ouvertes. Ceux dont le visage est pareil
au jour, les Séraphins, les Chérubins font signe aux fils de ’ Homme et leur
erie : « Soyez audacieux! » Lancé sur cette voie royale, Emerson ne s’arrête
pas en chemin. Si Diev est en homme, qui sait si /homme ne serait pas
Dieu? « Dieu est en homme et partout autour de l’homme. L’homme est
partie de Dieu même. » Ecartant le temps et Vespace, il ne découvre devant
lui « qu’une antiquité sans commencement et sans fin ». Il célèbre les heures
ou celui qui pense « devient le réceptacle de pensées rares et solennelles »,
ces instants « oa, a plus larges gouttes, l’univers spatial se déverse en
l’Ame, » « Alors, l’€me exhale vers Dieu d’éloquents éjaculations. Elle
voudrait cesser d’être le jouet des événements infimes et retourner au
monde qu’elle 3

le mnie 'tira ges ie « ach nanières », les convenances, «glacent la langue | q devait semis muette la sagesse du ciel », Pourquoi . - faut-il que Veil frappé par la gloire du paradis Tampe- au ras de terre? eee i : a et, ig ee <, ' 4 A. i te: Teles étaient les pensées secrètes du timide j jouvenceau qui faisait la classe aux demoiselles de a — Boston, jo ie ee Ces pensées ne sont pas toutes siennes. I] s exalt re au feu de Milton, des mystiques et des poètes qu' 'a ø dévore. De ces découvertes intérieures il entend | bien, et avant tont, faire de la littérature en prose _ et en vers. I] n'a jamais tant noirci de papier. Il court la banlieue de Boston, flane aux bords de la cf Concord que son imagination peuple de cyprins et os ce ve de cygnes. Il dédie une ode au merle, célèbre le ie Pe Temple de la Nature, fait l'éloge de la misanthropie, — s dit adieu au monde. Lui qui, tout a Vheure, se plaignait d'être méconnu, il foule au pied « lorgueil de i Sig! la Grèce et de Rome », comme le lui conseillait sa_ tante Mary Moody. Il salue ses collines natales, it' _ va s'étendre sous les pins pour voir poindre LP 'sas du soir... Tout cela n'est qu'exercice littéraire. Ralph Waldo ne semble pas se douter que la gloire qu'il cherche, ce ne sont pas ces essais trop ingénieux qui la lui donneront, mais qu'il la trouvera _ au terme de l'exploration des chemins secrets de _ Lame qu'il a déjà entreprise. Qu'il parte, qu'il s'en - aille! Oui, qu'il dise adieu au monde, Good bye proud — world! Dieu attend au coin d'un buisson, il ne



pouvait mieux dire. En attendant l'avenir est toujours incertain. Emerson quitte son école de demoiselles. Il est très fier. Il a gagné de deux à trois mille dollars, une bonne aubaine pour les siens.

CHAPITRE IV PLATON, CALVIN OU CHANNING? , En février 1825, coup de théâtre, Emerson nous | 5 annonce sa décision d'entrer & la Faculté de shits 3h, — logie de Cambridge. Comment l'idée lui en est-elle fe : £ venue? Comprendons-le. D'abord, il suit la ligne de Fo E. 'moindre résistance. Tout son passé et celui des siens 4 le' poussent vers le pastorat. Il met les pas dans les ~ vi 4 pas de ses ancêtres. Clergyman, c'est le pain assuré © _ pour la nichée des Emerson et, pour un jeune homme " altéré d'éloquence, c'est la carrière ouverte au ta- 4 lent. Sans doute Ralph Waldo nous donne-t-il 'im-me Me pression d'un singulier séminariste. La théologie ne By - lwi dit rien et il abhorre le calvinisme. Il appelle les B: ¢. dogmes «la rougeole, les oreillons de Ame». Devant - son optimisme naturel et l'étrange apathie mentale dont il se fait une gloire, les problèmes les plus graves s'évaporent. Le bien et le mal, le libre - arbitre, la prédestination, que lui fait tout cela! I~ sent Dieu au fond de son cceur, et toute la nature _ le lui prouve. Rationaliste fervent, il ramène tout pa V'évidence intérieure. Il n'a pas besoin d'égglise. A la veille même de faire le pas, il taille sa plus ; _ belle plume et c'est à son cher Platon qu'il écrit. 37



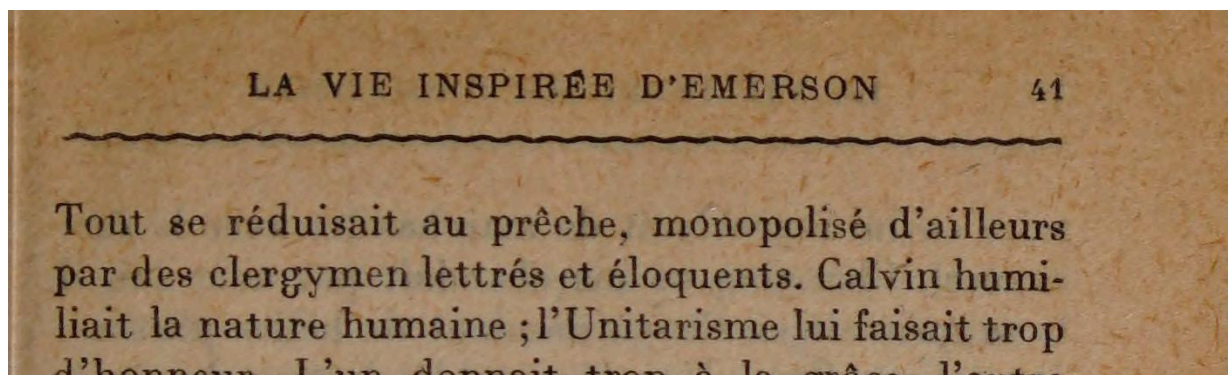
Te Go eee Beri ss at c audacieus adoxale, 2 pei sa prière sur l' Ae
Tl 'oppose C: Genève a | Platon d Athènes et donne la ek a ek dernier. Tl se
lamente en pensant que les piliers du Porti ique sont brisés et les jardins
d'Académus en a rune, Il regrette que Dieu ait choisi 'hébreu et non — le
grec pour parler aux hommes. I] demande pardon — ce Platon de s'adresser
A lui dans un idiome barbare. Sauf une réserve naive touchant la supériorité :
- _yité de la constitution des Etats-Unis, tout est pour . Platon dans cette
lettre, tout est pour le paganisme | contre le christianisme, malgré les
précautions ora— < _ toires. Ralph Waldo met les spéculations sublimes
“du -païen Platon sur le même niveau que la révéla'tion. Il déclare la raison
antérieure et, en tout cas, _ indispensable ? a la foi. Hl fait des réflexions
ironiques sur la prétendue supériorité morale et sociale du christianisme et il
termine en jetant le calvinisme ~ aurancart. Etrange lettre, étrange
théologie, encore 3 plus étrange séminariste. Il est vrai que les unitaires
avaient, comme on dit familièrement, « la manche large », eR ees - Le
protestantisme a connu bien des variations. - Bossuet, s'il avait voyagé en
Amérique, aurait pu en passer en revue d'innombrables et de bien | -
curieuses. Il n'en était pas de plus hybride, aux ~ environs de 1825, que
l'Unitarisme de Boston. Le — © temps des croisades mystiques était passé.
La théocratie puritaine s'était dissoute. Elle allait A contrepied de la
colonisation. Le calvinisme n'était pas une religion de pionniers, I] était
trop pessimiste,

Poyolonté humaine pour aoe tins niait le tase = -arbitre, instaurait dans le ciel un Jéhovah inexorable tout en laissant, ici-bas, ' homme désemparé, es et les pieds tirés par le diable. Comme société il — reposait sur le système antidémocratique des castes, ' dans ce monde les saints et les laïcs, dans l'autre les élus et les damnés. Allez donc doloniaas: défri_ cher, batir, lutter contre le Peau-Rouge et les élé-ments, avec le rire du malin & vos troussees, et sans' y être stir d'une juste rétribution. Puis lage des — _ lumières était venu. Les dogmes s'étaient décollés aux clartés de la raison. Le déisme aux Etats-Unis avait partie gagnée d'avance. Libre volonté et raison vont de pair. La théocratie puritaine elle-même 's'était fondée sur la suprématie du sens individuel en révolte contre la messe et les indulgences ou les 2 = décrets de l'Eglise établie. En Amérique, plus — qu'ailleurs, i] fallait que 'homme fat libre, et, pour être libre, raisonnable. Ni la raison, ni la volonté - perversies n'auraient annexé un continent. Le cal- ie vinisme avait donc biaisé et le libéralisme lui avait disputé ses conquêtes. Ce fut bien pis quand survinrent les insurgents, avec leurs constitutions et leurs chartes faites de main d'homme pour gou' verner leurs semblables. Le jour ot la constitution des Etats-Unis décréta que Je but du gouvernement était de garantir le bonheur des citoyens en ce ' monde, Calvin avait perdu sa cause. La révolution américaine s'était faite a l'encontre de tous ses postuE b

Son hégémonie n'avait pas tenu devant les nécessités de la conquête et de l'expansion. Il prêchait la renonciation aux biens de ce monde, tenait la volonté humaine pour corrompue, niait le libre arbitre, instaurait dans le ciel un Jéhovah inexo-

. sie voyage ! Tout le pue eain avait été entraîné dans yavaial Il s'était 'icisé. Si un pays était mal fait pour damner les hommes malgré eux et leur refuser le plein — du bre arbitre, c'était bien les Etats-Unis. = _ L'Unitarisme avait profité de tout ce que per- ~ . "dait. Je Calvinisme. L'Unitarisme est & peine une ' sia a peine une église ; ø 'est un synode de meee = ' qui consistait — étant donné les exigences du mone : et le « progrès des lumières » — & faire au surnaturel da portion congrue dans la religion, sans l'éliminer _-complètement. Sur les points les plus gênants, i] avait enlevé leur. venin aux dogmes. Il faisait con- : fiance & la raison, réhabilitait la liberté et ne man-quait aucune occasion d'humaniser le divin. C'est - par respect pour la lumière intérieure qu'il escamotait PEspirit samt, par déférence pour la personne ~ humaine qu'il reyondiqnest pour tous les hommes =~ 'la qualité de fils de Dieu. Très libres dans Vinter_ prétation individuelle des Ecritures, mais très amis du décorum, les Unitaires demandaient seulement ~ aux fidèles de couvrir leurs dissidences d'un silence - _-respectueux a la faveur duquel toutes les hérésies, _ tous les schismes étaient possibles, permis même, _ pourvu qu'ils ne fissent pas d'éclat. Dans le culte _ . public, ? Unitarisme, & court d'i imaginahion et généré par Ja respectabilité, ne gardait qu'un minimum d'observances. La communion et la prière publique avaient fait tiquer bien des unitaires avant Emerson.

supprimait à peu près complètement le surnaturel, -et il n'offrait rien & sa place. Religion froide, sensée, | indulgente, pratique, il réduisait le dogme & à morale et & la morale laïcisée. ; _ Avec son bagage peu encombrant Sebsierace : t et de rites, son opulisme, son minimum de mysticité, son décorum, rien n'était plus pratique, plus _ américain, que le christianisme de Boston. Au moi _ encore bonne figure, mais il est pteadeciea miné, t 'UL n'a été jusqu'ici qu'un compromis entre une religion inhumaine et une philosophie superficielle, le 'voilà maintenant anémié et désarmé, au moment où les adversaires fondent sur lui. Il a cru se mettre ~a Vabri dans la maison de Locke et de son essai sur l'entendement humain, mais cette maison tombe en ruine sous les coups que lui porte Kant ae _ par la science, Vhistoire et l'exégèse. Si, au moins, _ /Unitarisme avait pu se renouveler par l'intérieur, mais les pales lueurs du rationalisme lockien -donnent encore moins de chaleur que de lumière. 'L'Unitarisme ne connaissait que la raison ; il n'avait — rien à offrir A l'dme. La vague romantique devait VYemporter comme un fétu. a ee OD bond une vie nouveile. C'était Channing. Renan a été bien indulgent pour le grand prédicateur uniah alii humaine sf Cai lui faisait trop. se d'honneur. L'un donnait trop ala grace, Vautre — - ment ot Emerson se consacre a lui, |' Unitarisme fait oe Un homme cependant tenta d'insuffler au mori- ~ rat, Eee. = Ones 2 Sg



7 epee Se 5 prochant de marchender avec le ss ne machina te avec
 bs Tl était né eS le cauchemar Siena: Ta avait Be '3 un de ces enfants gavés
 de sermons puritains, qui, avant dix ans, avaient déjà lu dix-huit fois lea #4
 ES Bible et qu'on terrorisait au caiéchisme par des _ questions du genre des
 suivantes : « Pourquoi Dieu a-t-il créé de rien tout ce qui existe? — Pour
 fui- | _ même. — Que méritez-vous personnellement? — La 'a amnation
 éternelle en enfer. — Si vous allez en 4 ' sie. combien de temps y resterez-
 vous? — A ja- K mais, aussi longtemps que Dieu existe.» Malheureu- _ -
 sement, pour Calvin, le petit Channing avait du bon — sens et il était né
 observateur. Un jour qu'il reve- | __-mait du temple ou on l'avait damné par
 anticipation, il entendit siffler joyeusement son père qui re-venait du
 sermon, « Tiens, se dit le petit Channing, mon père est damné et mon père
 siffle! » Cela lui | parut surprenant et contradictoire, et itrefusa désormais
 toute créance & Calvin. Mais il exagéra dans _ Pautre sens et, pour mieux
 se venger, il ouvrit © toute grande la porte aux utopies. I] avait Fénelon,
 Rousseau et les idéologues dans le sang, et il "avait ouaté son optimisme de
 toutes les nuées romantiques accumulées par les de Staél, les Wordsworth,
 les Coleridge, les Fichte et les Cousin. C'est avec tout cela qu'il prétendait
 élargir la spirituaMate,

taire en lui reprochant de marchander avec le sur-
 naturel. Channing ne marchandait pas avec lui, il
 le supprimait en l'enguirlandant de belles phrases.
 Il a été aux États-Unis le grand laïcisateur du chris-
 tianisme et le fondateur du vague spiritualisme dont
 ses compatriotes se contentent encore aujourd'hui.
 Il était né dans le cauchemar calviniste. Il avait été
 un de ces enfants gavés de sermons puritains, qui,

ae cette bike ieonfake ‘As bein: toute | consistance. Apres” avoir jeté sega ane bord la sombre et inhumaine théologie calviniste, (hanning s’était mis a décanter la religion ae ’ ‘pour mieux Padapter aux hesoins du siècle, aux ie _ ardeurs optimistes de la jeune Amérique, il Vacs | éduleorée jusqu’& la fadeur. Dans ses sermons il _ jongle avec les vérités de la foi, comme Cousin — avec les systèmes. Masquant sa disette logique - sous d’harmonieuses périodes, il accumule les ane tinomies. On ne sait jamais sil est chrétien ou _ panthéiste, si son Christ est un homme ou un _ Dieu, s’il parle d’église ou de phalanstère, de reli~ gion ou de philanthropie. Son optimisme est inta~rissable. Ses sermons sont un puits artésien d’égaculations réconfortantes et sans preuve. Il écceure a force de bonté. Tout chez lui n’est qu’amour, gf _ pienveillance, gratitude, coopération. inspiration ; Bike: x tout est bon, beau, parfait, suprême, infini. L’uni- ; ' vers est divin, la nature est bonne, homme est -sacré, tous les hommes sont frères. Channing _ célèbre le travail, le commerce, l’industrie, les syn_ dicats ouvriers, le gaz, les chemins de fer, le pro; _ grés. L’avenir des U. S. A. l’enthousiasme. Comme Bee, il laicise le dogme, il laicise les vertus chrétiennes, ta Il ne s’agit plus chez lui de vertus théologiques, 4 _ d’ascétisme ou de perfection mais d’altruisme, de f _ bienfaisance, de civisme, de probité en affaires. Il. _ remplace le calendrier des saints par celui des — grands inventeurs. Il anathématise Napoléon et les militaires. Avec son culte pour les superla- . tifs et les hyberboles on serait tenté de ne voir

: ai ui que Mais ce serait injuste, car il x avait parole apatite lai a été souvent fatale 3 tite wi 3 masquait la réalité et lui faisait prendre les mots | . _ pour des idées. Maintes intuitions profondes jetées ck et l& dans ses sermons lui font pardonner ses - chimères. Dans ses panégyriques célèbres de Fénelon — a ‘et de Milton, il est allé très profond dans Vintelli- — _ gence de la vie intérieure. I] a donné de la religion 3 une définition immanente bien faite pour plaire & _ Emerson. La religion. disait-il, « c’est lame elle~ - même s’élevant vers son créateur. » Emerson Ini peconnaissait le don d’exalter l’imagination morale. Quel dommage que sa transcendance soit aussi verbale et que son zèle social, sa region du progrès, lui ait fait gaspiller le vrai mysticisme et Ja ferveur dans un ordre de choses purement extérieur et -auquel ils n’ont rien & voir. Ralph Waldo admirait beaucoup Channing. Il prenait des notes a ses sermons et maintes pages de son journal, les plus déclamatoires, les plus fleuries, sentent leur Channing . @une heue. Le grand unitaire ne semble pas avoir été étranger & la vocation subite de Ralph Waldo. Par l’exemple et le conseil i] dut lui montrer le pastorat comme le moyen le meilleur de réaliser ses rêves, et c’est lui qui lui recommanda la Faculté de théologie de Cambridge. Tnamurya, elle, n’était pas contente. Elle se méfiait du libéralisme de Har. re (4) Type de l’optimiste et du hableur rendu célèbre par le roman fameux de Sinclair Lewis,

4 ' "2 ' 7 n LA VIE INSPIREE D' EMERSON 45 ; fase 4 tel IC
IOI III —= . ib a? ' aX vard. Elle aurait voulu pour son neveu tel séminaire
plus orthodoxe du voisinage. Mais comment damner les gens du haut d'une
chaire quand la congestion pulmonaire vous menace, comme c'est
malheureusement le cas pour Emerson au moment ou il se met aux études
de théologie? =

CHAPITRE V SOURIS DANS LA POITRINE, — SOUS LES PALMIERS — DE FLORIDE. — (LICENTIA PRASDICANDI. » — UN HOMME REPRESENTATIF. ss a r : Les cellules de Divinity Hall étaient froides, ¥ ~ moins froides que la pate atavique dont les Emerson - ty - étaient pétris et qui mena a mal plusieurs d'entre S eux. Ralph Waldo est entre la vie et la mort. q _ Troubles de la vue, douleurs a la hanche, inflamma- 3 _ tion pulmonaire. Il lui semble qu'une souris lui gri- gnote la poitrine. Tristes débuts dans Papostolat. — 4 Tant bien que mal, et par acquit de conscience, il — suit les cours de loin en loin, il fait des lectures, prend des notes, esquisse des sermons pour lesquels il n'a pas beaucoup de goat. Tnamurya est toujours sa confidente, Elle continue 4 le rabrouer, mais il — la dépasse de sa transcendance et l'étourdit de ses — idées. D'autres vont douloureusement a la vérité, — --palissent et pleurent sur les problèmes. Lui les _ - écarte sereinement et les laisse au compte de _ » VEternel. Il y a d'abord le probleme des évidences. — . Be ate A: apologétique mobilise les sciences naturelles, 8 morales et historiques pour prouver les vérités de — oda foi. A quoi bon? L'évidence intérieure est la seule 6

5 a . y es et re x : "i Brae Sie: af i ye ie Vaon: ne "sont Yune seule et même lumière. La voix de l'dme est ie Voix 'de Dieu. Pour trouver l'ordre divin. dans la ature, il faut d'abord que Vintelligence Vy ait mis. Le esprit se suflit a lui-même. Le problème de Dieu se ramène a celui de la pensée. Les causes finales ___ -mènent moins sdrement & lui que l'étude des grandes ames, Socrate, Platon, Milton, Thomas & Kempis, __ incarnations grandioses de l'Ame universelle arrivée he son apogee. C' est en eux qu "Emerson se complet? ie "tens. . i - Touchant le probleme du mal, obsession des théologiens puritains et centre, aateais plus d'un | siècle, d' épineuses controverses, l'optimisme naturel — d'Emerson lui inspire une théorie rassurante qu'il appelle les compensations. C'est le système de la balance. Bien et mal, vertu et vice, bonheur et ~malheur séquilibrent. Tout est déterminé, mais dun déterminisme intérieur et moral. Tout acte se complète de son contraire et porte en soi sa rétri- e bution. Les actions et les récompenses ou les cha- ___ timents s'appellent et s'équivalent. Le jugement a lieu hic et nunc, automatiquement, a l'intérieur an -même du délit. Les responsabilités ne sont pas gu "surajoutées, ni postérieures aux actions : elles en ie. font partie. L'équilibre et l'ordre moral sont ainsi it H assurés spontanément, fatalement. Autant dire que a le mal n'existe pas, quil est inséparable de son 2 7% contraire, et que deviennent, dans ce système, l'in- Pg tervention de Dieu, la chute et la rédemption? 'Chacun de nous est l'artisan de son destin. Tout |

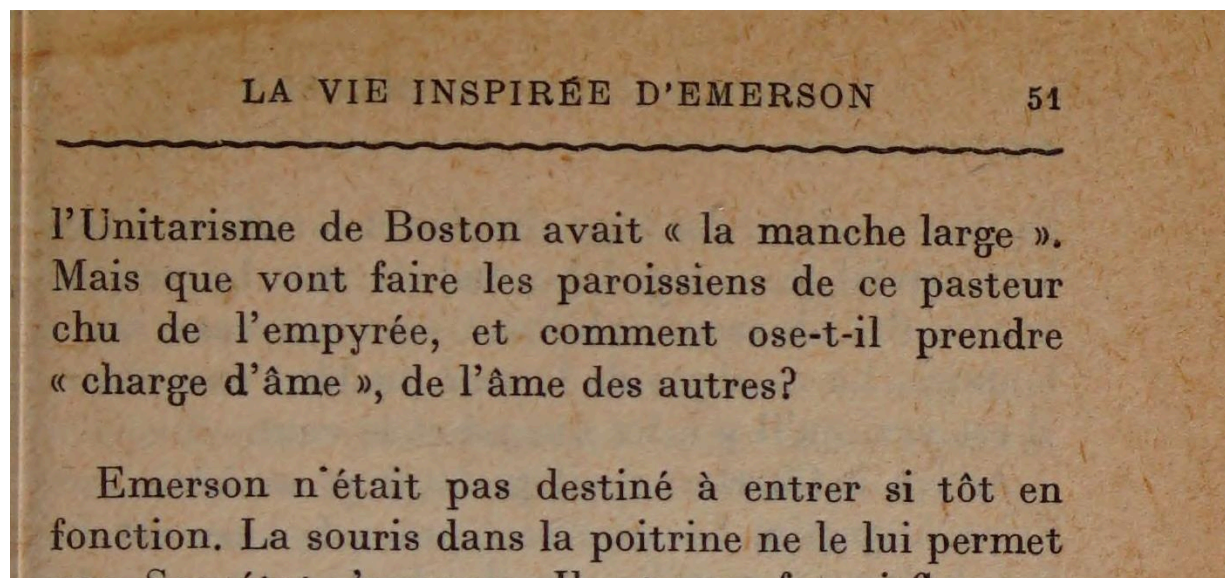
qui le touche. Pour lui la foi et la raison ne sont qu'une seule et même lumière. La voix de l'âme est la voix de Dieu. Pour trouver l'ordre divin dans la nature, il faut d'abord que l'intelligence l'y ait mis. L'esprit se suffit à lui-même. Le problème de Dieu se ramène à celui de la pensée. Les causes finales mènent moins sûrement à lui que l'étude des grandes âmes, Socrate, Platon, Milton, Thomas à Kempis, incarnations grandioses de l'âme universelle arrivée à son apogée. C'est en eux qu'Emerson se complaît avec un bel éclectisme qui confond païens et chré-

a F ee *har "8 ities ation eh -monise. I bul | de prévoir et de
 calculer, du moins amet c. de -s'abandonner. Les lois" pose a ; he siobittae
 du scepticisme n rien pas tiveat x _ tage Yoptimisme transcendantal
 d'Emerson, étu _ diant en théologie. Il considère le doute comme une i: -
 démarche naturelle et nécessaire de Vesprit, comme "a la condition même
 de son progrès. Ce n'est pas. en vain qu'il a fréquenté Montaigne. Il n'est
 pas avec oa les sceptiques, il est plutôt au-dessus d'eux, dans un -
 observatoire, un firmament serein où il tire tout — _ après lui. Que lui font
 Hume, Gibbon, Voltaire, — — Vécole de Tubingue, Eichhorn, De Wette et
 Schleiermacher? A chacun son ciel, sa sphère, sa vérité personnelle. Trop
 croire est dangereux, cela conduit _ a Pathéisme. Le vrai sceptique doute,
 non par _ défaut, mais par excès de foi. Les contradictions, la logique, les
 controverses 4 coups d'arguments pour et contre, il n'a cure de tout cela.
 L'esprit se meut ; librement, il se porte où bon lui semble, il souffle — ~ _ où
 il veut. Sa mobilité n'altère pas les décrets divins, — : les grandes lois
 universelles. Dans ses lettres & : - Tnamurya, Ralph Waldo se livre au sport
 des — spéculations subtiles et sans issue. Il peut s'offrir — : le luxe de la
 gaie science car il ne doute pas de _ Poracle intérieur, du démon, de la petite
 voix calme qui l'accompagne. et A le voir si désinvolte et sûr dans le doute,
 on - évoque la crise de conscience douloureuse d'un 'Chateaubriand, d'un
 Jouffroy, d'un Reran, en — - marche vers la vérité. « J'ai pleuré et j'ai cru! »
 | a eS <i ;

(log. . aie ø : ie , Z bs, Fe Yuel' slits 1k Pourquoi pleurer, et sane
yes i can. 'pas naturel? — ~ Comment lea: dogme Le fin rissent. — Qw'
importe que les dogmes. finissent ; si Vame reste?' — Discuter
Yauthenticité, Ja date ea et la composition des Evangiles pour savoir si le -
christianisme est vrai ou faux : temps perdu. Qu'i 'im- : y alee si le
christianisme est salutaire et éternel comme la morale, et qu'est-ce que
l'hébreu, le grec. i: ou l'araméen ont a faire en tout cela? Les sceptiques —
py peuvent avoir rajson et le christianisme n'en Ne pas moins
indispensable. Faux historiquement, al peut demeurer vrai moralement,
socialement et, i comme Voltaire disait de Dieu, sil n'existait pas, il faudrait
sans doute Vinventer. Même appuyée _~par le consentement universel,
confirmée par les his_,toriens et les philosophes, il suffit que Ralph Waldo
— E Emerson la récuse, pour que la religion soit fausse, q ou vice versa.
Allez répondre a cela, une fois plongé _ en pleine immanence ! De He f
Encore une fois, étrange étudiant en théclodig : "mais dont le laxisme
serein peut faire, ad libitum, up hérétique ou un pilier du sanctuaire. Vous
dis- | Wester, vous opposez des arguments, des syllogismes. Tl vous répond
que la pensée est spontanée de sa _ — nature, capricieuse, miraculeuse,
imprévisible, changeante. L'esprit souffle ou il veut. L'Ame agit par et
mutations brusques, par sursauts soudains. « La 'ip _ pensée pousse comme
le mais..., elle fraie comme Z ; les poissons. » Allez saisir l'insaisissable.
Vous citez j les témoignages de V'histoire, mais comment rat; tacher au
passé un esprit qui nie le temps et l'esapenas RES neat '

ate at ' r i e problé m p "ame et du corps vous inquiète,
 Pantinomie — -matière vous arrête. Emerson, lui, dissocie — pee davee le
 — la pensée d'avec 'Tacte. Le -yain quand on peut se plonger dans les enn
 BS: ae ey os Bee, ay de l'Ame et excursionner librement dans le surna:
 turel! Ah, renoncez donc 4 vos arguments et avos — reuves et, avant de
 parler de l'Ame, connaissez-la. ; ie mystérieuse, changeante, instinctive,
 elle | " éebappe au calcul et aux analyses des philosophes. Sa loi, c'est « une
 nécessité toute-puissante ». Pour: quoi nous exagérer l'importance de nos
 actions? -Seul importe le centre d'ou elles émanent. Abandon, repos,
 attente, extase. Envions le ravissement du — + = quiétiste, imitons le
 silence du quaker. Emerson _ prétend prouver la réalité du divin par
 Vinstabilité _ -même de nos états d'Ame. La vie est « dréle », - déclare-t-il.
 « L'unique disposition qui nous conee a vienne, c est une paisible
 admiration. » « D'autres vient, pleurent, trafiquent, prêchent. Moi,
 j'admire!» Admiration voisine de la gaie science nietzs-__ | + chéenne, «en
 dépit des doctrines, c'est mon humeur a moi de rester 4 spéculer,
 philosophe poli, doux et" _-réserve, en présence des esprits mesquins ou
 sublimes, et, comme disait le Stoïque, sans avoir peur des dieux ». Et c'est
 cette belle indifférence qui lui valait, en 1826, l'approbation du Synode
 unitaire et la licentia predicandi! Il pronongait son premier sermon l'année
 même ov il confiait &son Journalintime ~ ees hérésies dignes d'un Renan.
 Oui, vraiment, A 'ç

gies risme de ecb avait tte CR ree tice que vont faire les paroissiens de ce «-pasteur de l'empyrée, et comment ose-t-il prendre ZG ae d'ame », ds Pame des autres? Pas # Ponton La souris dans la poitrine ne le lui permet? _ pas. Son état s'aggrave. Il est sans feu ni flamme. | 7 Il se compare & Sisyphe poussant tragiquement son — _ rocher. A l'automne de 1826, son état empire, mais — Pe Providence veille sur son Benj aminetle bononcle Samuel Ripley de Concord (le même qui avait «e envoyé aux Emerson dans le dénuement la vache — «Taitiere), offre un viatique & Emerson qui s'em_ barque pour le Midi. Souhaitons 4 son voyage un. terme plus heureux que celui de son cadet, Edward, décédé prématurément & Porto-Rico ov il était allé eee chercher le soleil. : Gh Voila Ralph Waldo en route pour la Floride, vid Charleston, huit jours de mer et c'est la premigre - fois qu "il met les pieds sur un bateau. Il ne fera ; jamais un brillant globe-trotter. I] ne croit pasaux _ voyages. Sa philosophie et scn apathie naturelle ar Yen empêchent. Pourquoi se chercher hors de soi? _ L'infini tient dans un raccourei d'atome. « Le milliaire d'or est au coeur de chaque homme. » On oi _ retrouve bien loin ce que l'on vient de laisser. Flo- " ! Tides, golfe du Mexique, palmes, orangers, citron- bs _ niers, négres, ciel bleu, antiques citadelles espa- — js " gnoles, clochers latins, qu'importe? Le paysage ne _ Vintéresse qu'en s taédorlané & ses pensées. Donnez"lui les ciels du Nord, changeants et nuancés, la neige, + 1 BE: 20 ; \ B F%. E As ee



= ~ os ; es = é oréale, i. sites eaten et familiers Gal le voyage | Le mal de mer lui sem 7 ne insulte a la respectabilité. Cc: 'est une iyrpase involontaire. La musique de la mer est bien monotone, = SS? iy est vrai qu'il y a les nuages et le vent. . Saint. -Augustin. La rive embaume, la mer "est en x. feu, le bateau mouille sous les bastions espagnols. ' _ Emerson loue une chambre dans la vieille ville. Tl - sent autour de lui un passé grandiose qui le dérouté — -n'étant pas puritain. Hl cherche dans le sable "4 trace des Conquistadors. Il flane dans les étroites - ruelles, portes closes, fenêtres barrées de fer. C'est 4 la première fois qu'il voit des ruines. Il déchiffre — des inscriptions. Sur la poterne du vieux fort espagnolil eh copie une qu'il se fait traduire : 4 Don Fernand VI étant roi d Espagne et le maréchal — Le de camp Don Alonzo Fernandez de Heredia étant — _ gouverneur et capitaine général... sean Emerson, Hérédia, transcendantalisme et Parmasse, l' & me et les sens, complet contraste. La res— -. pectabilité, la morale et 'hygiène, même au Parthénon ou devant la baie de Naples, un Anglo-Saxon noublie jamais cela, 4 moins d'être Byron ou Shel- | ley. Certaines réflexions d'Emerson rappellent les Innocents en voyage de Mark Twain. Il note dans — son journal : BE, ORS. « Saint-Augustin, la. plus vieille ville européenne — ' . de ' Amérique du Nord, 1564; des ruines et encore des ruines. Maisons sans cheminées, population de _ lazaroni, entretien d'un cheval hors de prix, lait : =

nt aes siiaca pads sie iaind é pert Ney: ais. pas de faux pour les
couper, et. 8 il ae S. it des nthé personne pour faucher... » apie A lee
‘chanffage conttal: des laiteries, des haras anne e es machines agricoles, Et
nous qui croyions Ralph” aldo au-dessus des contingences. Mais il a le mal
7 du pays, les « blues », il regrette les collines natales, _ vi ie il s ennuie, il
ne joue pas au billard; sa seule dis- — “traction est de courir la plage a la
poirot dun citron qwil fait sauter du bout de sa canne. ge a Mais il allait
rencontrer son premier surhomme = _ —en chair et en os, & Saint-Augustin,
en la personne _ : ‘d’Achille Murat, neveu de Napoléon et fils de Joachim,
roi de Naples, fusillé par ses sujets. Caroline Bonaparte s’était mise en
siireté avec son fils en ___ ee _ Autriche et, dès sa majorité, Achille était allé
re- * | joindre aux Etats-Unis l’ancien roi Joseph, son ait oncle. I] s’était
américanisé avec la promptitude = et la ferveur d’un émigrant moderne. Nul
n’a pro- ©” ‘noncé le civis sum americanus avec plus de fierté Rete ae que
ce rejeton impérial. Planteur, avocat, explorateur, soldat, voire maitre de
poste a la solde A651 Hse Voncle Sam, la vie du ci-devant Prince royal des
‘Deux-Sicules devait être féconde en aventures. oe ‘L’amour de la liberté
qui l’avait fait passer en Amé-rique, le rappela en Europe, quelques années
après ; ‘ga rencontre avec Emerson, mais la Sainte-Alliance Jui ayant retiré
son brevet de colonel dans les lanciers belges, il revint faire le coup de feu
contre les Indiens séminoles. Il épousa une petite-fille de

e cc nsacré, oat de Tooele a ieec inti 2 ' pe morale et politique des
 Etats-Unis de PAmé = Saag des notes perspicaces sur les Yankees a leur
 civilisation. Tout jacobin et athée qu'il fit, _ Murat y faisait, entre autres,
 force compliments aux -_Unitaires. Il vantait leurs dogmés courts, simples
 "a ee et raisonnables, leur culte pur et élégant, dépouillé : de toute sorte de
 cérémonies et de superstitions. Ths les félicitait de ne s'adresser qu'a la
 raison. I] itiuese: 3 en Channing un véritable Platon. . Comment Murat
 découvrit-il 4 Saint-Augustin la | _ présence du jeune ministre unitaire de
 Boston, Vhis- — toire ne nous l'apprend pas, mais, de l'aveu d'Emer'son,
 nous savons que ce fut le coup de foudre. Il note dans son Journal cet
 événement considérable. gs Il rencontrait pour la première fois ce qu'il avait
 — cru jusque-la purement imaginaire, « un athée con- — . -vaineu, un
 sceptique intrépide dont l'Ame était noble et la vertu sublime comme celle
 d'un Sadu.. eéen, » I] ayouait ne pouvoir s'empêcher de « révéler ee et
 d'aimer » ce mécréant. ri * Quand Ralph Waldo, & la fin de été, regagna ses
 pénates, il retrouva Murat sur le bateau qui faisait, en neuf jours, la
 traversée de Saint-Augustin a Charleston. Pendant tout ce temps-la, les
 deux ~ amis « ne cessèrent de causer », et le sujet de leurs ~ causeries,
 c'était la question religieuse. Si peu enclin. Pr, ified

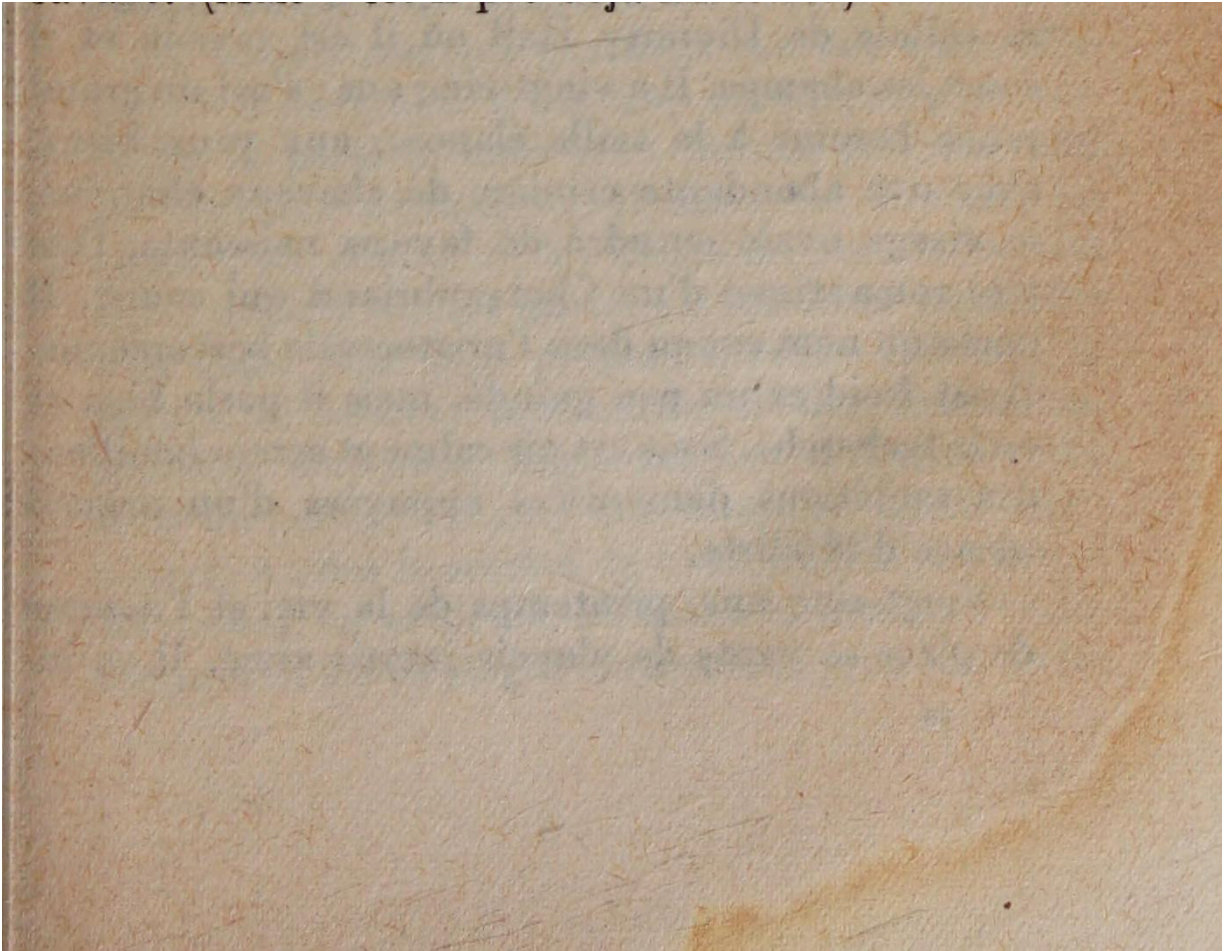
Washington et mourut à Tallahassee en 1847, assez
 tard pour avoir pu lire les *Essais* d'Emerson. Fervent
 admirateur de la démocratie américaine, il lui a
 consacré, avant de Tocqueville, un livre intitulé :
 F...

) Pe edes sa Ask is de ministre, et comment serait-il -Testé bouche bée? Mais il dut passer un- mauvais | ‘- Sharae: et n’épargna rien pour pe ieee Emerson. — _ Pour défendre le christianisme, ce dernier se rabattit sur ‘Vargument de la relativité. I] vanta, avec plus ou © -moins de conviction, mais non probablemens' sans. éloquence, la supériorité morale et sociale de Vins- es - cependant dans son audacieuse lettre & Platon. En f se quittant les deux contradicteurs couchaient ami- _ calement sur leurs positions, mais ils s’étaient pro- __ mis de reprendre la discussion par correspondance. _ if A Vautomne de 1827, c’est Murat qui tient parole — et avec une parfaite candeur. Il avoue tout de go ‘a Ralph Waldo que, sur plusieurs points importants, il n’est plus aussi sûr de lui-même. « Votre système, -avoue-t-il, a gagné autant de probabilité que le | | » mien a perdu de certitude. Tous les deux. me | 7 _ semblent également probables. I] ne me reste, par conséquent, qu’un critère, celui de l’avantage et de la commodité. » Mais il ne s’en tient pas à ce distinguo pragmatique qui ressemble fort au critériam — fameux de William James. (« Ce qu’il y a pour nous ~ de plus vrai, c’est ce qui se trouve être le meilleur, ») =» _ Murat déplace et élargit singulièrement la querelle. — F - Avant de discuter de la plus ou moins grande vérité du christianisme, il voudrait bien savoir ce que c’est que la vérité et il promet à son correspondant de Juj envoyer un petit traité de sa façon à ce sujet,

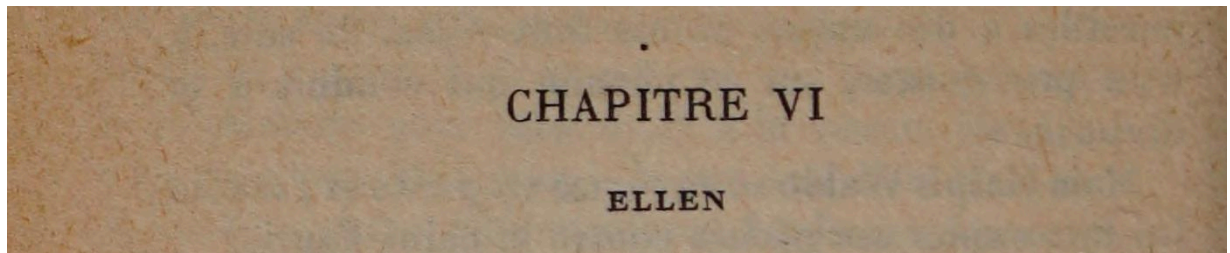
8 pas ce earls 'conn Rca tae » et Vadorateur des | mysté- : ieuses compensations, se soient jamais revus de leur — ant, mais Emerson n'oublia plus Murat. Bientôt, ours d'une crise grave de conscience, la seule & aS S Sus Te eae pour aller droit a la vérité. Il vante . ae ~ qu "il ait traversée dans sa vie, lui aussi écartera - «qui ont servi ses besoins les plus hauts », hommes _ At Vagabond dans l' Excursion de Wordsworth, ces hommes qui sont a eux seuls la preuve du surna- turel. « Rien d'impossible, puisqu'une telle commu~ -nion est possible. » « Les entendons-nous parler, voilà que s'évanouissent les. distinctions de la fortune et que la voix de la renommée ne nous touche apes plus que les grelots du traineau qui passe. » _ Enfin un peu d'humilité : rendons grace & l'athée ~~ Murat. - Ralph est remonté lentement vers le Nord, prêchant, musant, battant sa coulpe, toujours oscillant. entre-le chaud et le froid, la ferveur et la déso~. Jation : «La nuit est belle, les étoiles répandent sur moi leur influence austère. Je sens dans ma solitude une joie que les plaisirs vulgaires ne sauraient me donner. Quelle satisfaction de songer que mon état d'Ame en ce Moment est peut-être nouveau dans _ Punivers, qu'a cette heure mes émotions peut-être gont uniques et sans exemple dans l'éternité entière aS de |'être moral! (Voilà l'orgueil qui le reprend.) Je vis une vie nouvelle, J'occupe dans le monde des Ne" y ç a simples « dont le charme merveilleux élave »comme

Nous ne sachons pas que l' « athée convaincu », le « sceptique intrépide » et l'adorateur des mystérieuses compensations, se soient jamais revus de leur vivant, mais Emerson n'oublia plus Murat. Bientôt, au cours d'une crise grave de conscience, la seule qu'il ait traversée dans sa vie, lui aussi écartera le relativisme pour aller droit à la vérité. Il vante « les manières héroïques » de son ami des Florides. Il le classe parmi « les meilleurs des hommes », ceux

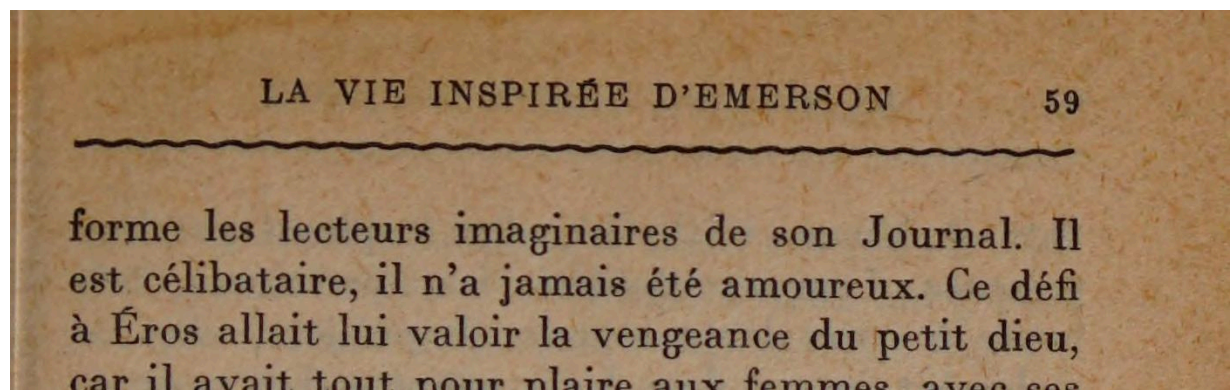
Ay Ma ointain et éblouissar 'D'étranges bE s'élèvent devant m les
a des anges, et me font signe. Je me a +x ae Ralph Waldo se canonise eaten
vite etl' acedia 5 ui fait expier ses péchés contre le Saint-Esprit.— Le
revoici qui se lamente, seul, méconnu, faible 4 et toujours malade. Il se
compare au paladin dont — Te coursier piaffe d'impatience, mais qui ne
sait od 's'élancer. S'il allait renouveler les exploits de Don ~ uichotte?
Ralph pour se consoler lit Walter Scott, eas "il flane dans les bois de
Concord oa Voncle Ripley Pa recueilli. I] réve dans le Vieux Presbytère
dont — | Nathaniel Hawthorne évoquera bientét les fanpo. Il 3' amuse a
botaniser. Sera-t- il poète ou meee



ae ~s CHAPITRE VI ELLEN A son retour de Floride, Emerson n'est pas guéri a _ et il voit la vie en noir. Comme tous les aspirants — au 'au pastorat il prêche a l'invitation des églises. I] _ décline plusieurs chaires. Il attend son heure et | - sabandonne. Il fait provision de sermons qu'il — souhaite ne jamais prêcher. Ses yeux sont malades — et la prédication lui est interdite, mais il se rabat — sur la méditation et la pensée et il écoute «la petite q _-volx intérieure », Quand le temps s'y prête il quitte — ~ sa cellule de Divinity Hall of il est revenu et il ~ court les champs. I] a vingt-cinq ans ; c'est un grand jeune homme & la taille élancée, aux yeux bleus, — - avec-une abondante crinière de cheveux châtains, — Je visage ovale encadré de favoris naissants, lair __—— très romantique d'un Chateaubriand qui sourit. I] ~ fy ges porte un nom connu dans l'aristocratie bostonienne. : Test froid et un peu guindé, mais il parle bien et — S on le recherche. Sous cet air calme et serein bouillent des ambitions démesurées appuyées d'un orgueil tenace d'idéaliste. a _ -Vingt-cinq ans, printemps de la vie, et homme de glace se vante de n'avoir jamais aimé, I] en inaS B8



3 ics damit Taft eta, la vengeance du petit dine . p: car il avait tout pour plaire aux femmes, avec ses j yeux bleus, sa voix de violoncelle, sa bénignité, cet @ air de séduire en ne tenant à rien. Ceux qui l'ont ~ connu alors le comparent & 'Apollon Musag te, le t front couronné de lierre et des guirlandes autour de sa lyre. % ad _ En septembre 1827, Ralph Waldo rencontrait. son Eloa. Elle avait dix-sept ans; elle s'appelait ee a Ellen. Elle était belle et fr le comme une image 3 de keepsake, tête mutine sous des boucles: folles, : grands yeux gourmands, joli nez, la gorge et ae _ nuque impeccables, des seins parfaits, une taille de guêpe. Dix-sept ans! Ils s'étaient rencontrés, ou_ bli s, revus et finalement unis. Quallait-il faire de ce lis, lui qui se reprochait sans cesse sa froideur -et son manque de cordialité? = igh Ne nous attendons pas dans son cas à des effec ie sions romantiques. Il est trop apathique pour res_ sentir la passion, mais n'en faisons pas non plus un idéaliste désincarné. Il aime les femmes, les admire, les devine, et les craint un peu. Il les voit — et les peint & travers un voile d'idéalisme semblable à la buée rose qu'il prétend qu'elles diffusent et dont elles colorent tout autour d'elles. Lointaines, irréelles, aériennes, dispensatrices d'illusion, elles sont un poème vivant, une musique douce entre — toutes. A elles la société, la conversation, les fleurs, les danses, les couleurs, les belles formes. Les archi- _ "tectures et les paysages harmonieux sont leur cadre i A

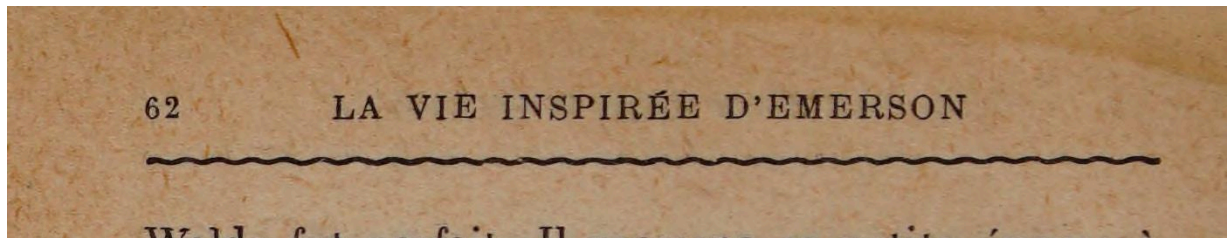


aa nee. Soe: -spontanéité leur Pp e 8 — lente oss ——— se Es il convient dans la Persane Lilla irradiant __ la joie de vivre. Tout lunivers afflue vers elles et “les poètes ont raison de les parer de tout ce qu’il ‘Y a de plus beau au monde, Hélas! délicates, tendres et sensibles, elles sont par la même vulnérables et ~ tragiques. Leur vie est une longue douleur. ? ee _ Comment nous attacher ces êtres qui nous frèlent et nous tentent? L’amant d’Ellen est fort sceptique — sur Pamour et encore plus sur le mariage. Aussitôt. _ posé qu’envolé, fugitif, impersonnel, transcendant, _ illusoire, voilà Pamour dont il parle en fervent pla- _ tonicien fidèle & la doctrine de la réminiscence. Les mv; ie _ &mes se cherchent dans les corps, passent et mon‘ tent, sans se fixer jamais. Avant tout, que l’amour soit libre, qu’il s’affranchisse & force de dons, et qu’ayant tout donné, il reste fidèle & lui-même. Attraction et répulsion, sur le plan humain tout se -complète et sappareille. L’union des sexes fait _ partie des universelles compensations, mais quelle institution grossière que le mariage ! et quoi d’étonnant que les poètes aient couvert de fleurs des ‘ -chaines si longues a porter. Le mariage est un piège, = a — a PS —* <A . S x Yr “ ;

naturel. Muses et sibylles, elles inspirent par leur présence. Leur spontanéité, leur prescience, fait honte à notre lente sagesse. Impulsives, elles se trahissent jusque dans leurs poupées. Les yeux se dessillent, les langues se délient à leur contact. L’homme redevient enfant et foule des prairies pleines de fleurs. Pour elles les coupes débordent de joie, de vin et de roses dont le parfum embaume la maison. Les femmes sont des poètes qui croient à leur poésie. Sadi, Hafiz et Firdousi les ont vantées

Ilusion n bienfaisante, la ae 4 Pandore + ppent les biens et les
maux. Ceux quiy, agés voudraient bien en sortir et ceux “qui: n’ mt pas ae le
désirent. Socrate, approuvé par | Panurge, éclare avec humour que prendre
femme _ ou n’en pas prendre, c’est même remords des deux | _ edtés. Dans
le monde spirituel, le mariage est impos “sible. Il n’y a pas égalité entre le
sujet et Pobjet. En amour, la conscience et la perception ne. sont i % pas
égales & la force. Entre Lui et Elle subsiste toujours un abime, celui-la
même qui sépare le poree trait de original. Deux êtres humains sont,
al’égard _ i ee: Pun de l’autre dans l’amour, comme deux sphères - qui De
peuvent se rencontrer qu’en un seul point. ‘ _ Plus Vamour dure, plus les
points sans contact s’attirent et détruisent lharmonie totale. Comment / tate
se coptenterait-il du coin du feu et de la — chambre nuptiale? Dans le
monde surnaturel, le mariage est inutile. Les Ames sont hermaphrodites, les
sexes interchangeable. Ainsi va Emerson citant _ Platon, Milton et
Swedenborg. Mais il y a un poy qui ne fait pas de doute : All the world love
a lover, ‘k SEs - «tout le monde aime ceux qui s’aiment », et Ralph i i
Waldo a aimé Ellen. AM, La fiancée de dix-sept ans, si tot trouvée, si tot ee
perdue, n’est probablement pas étrangere & soul? ; 4 ; platonisme
désenchanté, & son scepticisme fleuri touchant l’amour et les femmes. Eros
et Psyché 5 s étaient rencontrés. Eros avait une souris dans la £ poitrine, et
Psyché se mourait de Ja phtisie. Ralph

ldo ul parfait. D promena sa ss aiteat » Spouse avers. s les calmes
 perce de la Bsns ac - es ha. compare » la voix lointaine du ee: Il Bai =
 députe les brises et des délégations de fleurs pour 4 inviter au retour. I] lui
 demande une petite amu- — * lette, un signal télépathique qui la lui rende
 'pres > 'sente de loin, rouge quand Ellen l'aimera, pale et = bleu quand elle
 Voubliera. Un pressentiment tra. gique Vobsède. Il craint qu'Eros et Psyché,
 comme Roméo et Juliette, ne s'unissent que dans la mort. _ ~ Et Psyché
 répond elle aussi, dans la langue des ~ dieux. Ellen improvise des vers sans
 prétention _ ~ mais pathétiques. Elle rêve & Tamour comme Aune _ _
 paix sans nuage, un jour sans nuit, un monde sans _ péché. Elle se compare
 A la violette qui meurt seule dans les grands bois. Pauvre violette! Fiancés
 en ~ septembre 1828, ils s'épousaient en septembre 1829. Ellen mourait en
 janvier 1831, héroiquement, sain__ tement, en faisant une prière suprême a
 la Sincé-__ -rité. Lignée suivante, Emerson ouvrait son cercueil et y
 renfermait son unique amour de jeunesse. Fe me Ne Sere Ay' he he bir ise "i
 oe &



CHAPITRE VII LA DEUXIEME EGLISE. — « JEUNE HOMME, VOUS NE SAVEZ PAS VOTRE METIER. » — L' HOMME CONTRE LE CIEL. En mars 1829, Emerson avait été nommé suffragant puis pasteur en titre de la Deuxième Eglise a Boston. Il s'était marié; il allait mieux; il était en possession d'une chaire pour se faire entendre. Il crie victoire, mais modestement, sans perdre de Vceil Némésis. Le fardeau du pastoral va être bien lourd pour ses épaules. Vingt-six ans et charge "Ame, quand on est, comme lui, indépendant et détaché ! De quel cceur va-t-il se consacrer aux fonctions de sa charge, les enfants a baptiser et a instruire, les malades et les mourants a visiter, les morts A mener en terre, les pauvres, le denier du culte, etc., besognes bien fastidieuses pour un idéaliste? Pour le préche, pas de difficulté. Avec ses dons naturels, ses années de réflexion derrière lui, sa parole attire et ceux qui l'entendent le comparent A un messenger céleste. Sans abandonner tout a fait les formes traditionnelles et classiques de l'éloquence, il fait descendre la vérité du ciel en terre ; il préche du fond du cceur et de cour a cour; il 63

aes 7 ea Tae eS ee RE Se ne Me Oy to Baath a? _ s'entoure
 d'exemples. familiers, actuels. Creet.. _ prédicateur pour qui le monde
 extérieur existe. a _ n'a pas encore trouvé sa manière oraculaire, es dad.
 style flotte et reste déclamatoire, sa prose est poétique, imagée, cadencée,
 mais c'est déjà la matière 3 des Essais qu'il prêche, la présence du divin
 dans — - Vame, Ja confiance en soi, les compensations. I] — plaît, il touche
 et l'on court & ses sermons. aie __ Du côté pratique, cela va moins bien. Il
 n'a guère 3 le coeur A ses fonctions. Les malades l'ennuient, les % morts
 lui répugnent. Sa timidité et sa transcendance_ : Te gênent au chevet des
 mourants. Lui qui vit dans ~ _ Yesprit conçoit mal qu'on mobilise le ciel et
 la terre __ pour aider un être humain a mourir, Il croit & peine — -& la
 mort. Il y a des critiques, des murmures, tel — ce vieux militaire qui le fait
 venir, au moment de __ © passer l'arme A gauche » et qui le trouve guindé,
 — ____ -*Résistant et qui se fache.: « Jeune homme, vous ne __. savez pas
 votre métier, vous feriez mieux de retour- _ ner chez vous. » On murmure
 autour de lui qu'il nest pas fait pour le ministère. Res _ L'Unitarisme n'était
 guère exigeant dans l'ob_ |. servance des rites. Il les avait réduits & leur
 plus simple expression, ne gardant, comme cérémonies, que la communion
 et la prière publique. Mais cela est encore trop pour Emerson et froisse ses
 convictions intimes. Il croit a Esprit, non aux signes. Toute matérialisation
 d'une idée tui semble un blasphème contre le surnaturel. Il veut bien prier,
 mais tout seul. De quel droit un homme s'arrogerait-il le droit de présenter
 & Dieu, par procuration, ses _ semblables, et comment un homme qui se
 respecte

style flotte et reste déclamatoire, sa prose est poé-
 tique, imagée, cadencée, mais c'est déjà la matière
 des *Essais* qu'il prêche, la présence du divin dans
 l'âme, la confiance en soi, les compensations. Il
 plaît, il touche et l'on court à ses sermons.

Du côté pratique, cela va moins bien. Il n'a guère
 le cœur à ses fonctions. Les malades l'ennuient, les
 morts lui répugnent. Sa timidité et sa transcendance

r 7 aa | > ws ⅃ LA VIE INSPIRÉE D'EMERSON 65 rn trahirait-il
& haute voix ses secrets avec l'Eternel? « I] n'est rien dans l'univers dont
l'intégrité soit aussi précieuse que l'intégrité de ton Âme. » « Chaque
conscience ne contient-elle pas sa propre évidence? » « Toute sagesse, tout
génie est réception, Qu'est-il besoin d'intermédiaire? » « Penser, c'est
recevoir ; réfléchir, c'est recevoir la vérité immédiatement de Dieu. » Alors,
qu'est-il besoin d'église et que fait Emerson dans le pastoral? Toute église
conspire contre la solitude de l'âme ; le fidèle n'y est jamais seul avec son
Dieu. Il y a la hiérarchie des personnes divines, les sacrements, la prière, les
Ecritures, les cérémonies. Emerson refuse de faire la prière. A quoi bon
appeler Dieu qui ne nous quitte jamais, qui est la vie dans la vie, l'Âme de
notre 4^{me}, Emmanuel? « Dieu habite en toi. Ce n'est pas la métaphore ou
parabole. Ton 4^{me} est Dieu lui-même. C'est pourquoi sois grand, pas
orgueilleux, mais trop grand pour l'être... En toi réside l'Esprit qui est en
tout... Tu es la loi, le reste n'est rien... Rien n'est que Dieu... Celui qui vit en
moi vit dans le tout. » Imaginez-vous cette prière panthéiste et spinoziste
dite à voix haute dans un temple, sans que les voûtes croulent sur le
blasphémateur? Et voilà cependant la prière qu'Emerson se récite & lui-
même in petto, à la faveur du « silence respectueux » que recommandent
les Unitaires. Les Unitaires observaient le rite de la Cène. C'est la seule
apparence de sacrement qu'ils avaient gardée 5

s rites, cette crainte instinctive qu'wapiarde : lo-Saxon, le puritain, A la pensée de faire ane | faux pas en public (to make a fool of himself). po gee ce qu'il ne sent pas être évident, il refuse de "accepter comme vrai, et c'est le cas de la commuie nion. Il propose donc & ses paroissiens de l'en dis~ "penser. Il ne présidera au rite qu *a titre de pieux © i mémorial et sans l'usage du pain et du vin. Sur - quoi friction et schisme entre lui et le conseil direcmeur de la Deuxième Eglise. Un comité se réunit pour examiner la proposition du pasteur et la : - rejette. C'est 8 Emerson maintenant de se soumettre ou de se démettre. Le moment est grave. L' Unitarisme est une grande. _ et large maison. Va-t-il enfouir sa lumière sous le _ boisseau et sacrifier 4 des scrupules un avenir brillant pour lui? Il a la maladie du scrupule, il est - wenn et orgueilleux. Son sens social se réveille. Vatil a lui seul tenir tête A toute une église? Il se - gouvient de ses conversations avec Murat. Il a retrouvé dans un ouvrage philosophique (le Phédon du Juif Mendelssohn) l'argument de la relativité. _ « Tout ce qui, étant tenu pour vrai, assure le bien : de 'humanité, est vrai par cela même. » I] se tance, il se gourmande. Si le rite immémorial de laccom_ munion est une consolation et un réconfort pour les ..chrétiens, Emerson a-t-il le droit de sacrifier Pin_ térêt général & ses convictions personnelles? I] n'a | pas reçu le traité du vrai que lui avait promis Murat, mais le problème qui l'arrête est bien celui

st veritas? Qu'e . AS Lae _ Pour Prendes une décision, Emerson s'est retiré "dans les Montagnes Blanches; Nous sommes en juin 1832. Solitude absolue. Il fait froid sur les. 4 "cimes. Les nuages couvrent les sommets; les bois" pe ferment Phorizon ; dans son cottage désert Baeoe. b pre qu'un paon pour camarade (l'oiseau de Junon, _ symbole de la vanité et de l'orgueil). Comment — ea. jl résoudre le « mortel probleme? » appelle a alu ses intercesseurs, ceux qui mirent la vérité audessus de tout, Goethe, George Fox, Swedenborg, "Montaigne, Washington. « Etre vrai, Geethe l'était — _entièrement, George Fox l'était... » Un homme seul et faible jetant son défi & univers, voila le sublime de la morale. Ah! que cette crise lui est bonne, comme elle l'approfondit et le durcit, Jui si opti- — : miste, si abandonné jusque- 'la! Cest le moment ou — jamais d'être héroïque. I] n'est plus temps de muser. ti age _ Emerson est descendu a l' auberge de la souffrance. : Ellen eat morte, il est seul; il n'a plusrien& ménager. Il embrassera la vérité coite que coite, telle qu'il la découvre sur les hauts lieux. . « Qui done est jamais monté assez haut sur la "montagne pour dominer le bien et le mal, les voir i -mélér leur cours, si haut que la justice n alt plus pes de sens pour lui? » -« Ecrire des choses qui sont et non qui Pe raissent, » _« La sagesse, c'est l'intuition, lignorance, c'est la perception extérieure. » ey D;

im "est. scoppenile de faire une ç la ferai pas.» — ek Ne croirait-on pas ane Nietzsche sur bea ae S curs de Sils Maria? eS ae "3 ee talliveot autour de sa crise de conscience. Tent. ce quil y a de « personnellement bon » en lui se révolte « contre la bonté officielle ». I lui semble — que « ce quil y a de meilleur en lui, s'oppose & ce qu "il soit ministre ». Pour être un bon ministre, — : @ mieux vaut quitter le ministère ». Il déclare la | _ profession « démodée ». Il lui semble qu'un paganisme & la Socrate vaudrait mieux qu'un christia- — -misme suranné et qu'un afflux de scepticisme, ou — - même d'athéisme, est nécessaire pour vivifier la religion... Allons, Ralph Waldo, descendez de la montagne ; avouez, il est temps, que vous n'avez pas la vocation, que vous ne l'avez jamais eue, et faites bravement votre sacrifice. Adieu la gloire des — prédicateurs. Vous ne serez jamais ni un Channing ni un. Everett, mais il vous reste la « petite voix _ os) calme » et ses oracles. Vous ne serez pas prédi- — " eateur, mais poète, philosophe et théosophe. Qui s'en plaindra? . & Tea ee ' et En septembre 1832, sa décision est prise. Emer| son risque le tout pour le tout. Il dira la vérité, rien que la vérité et, avant de donner sa démission, il prêche un sermon sur la Cène. Il n'a jamais été si catégorique, si tranchant, si intransigeant. Sa bataille est vite livrée et ç'est lui-même qu'il imie

« Il m'est impossible de faire une chose, eh bien, ie ne la ferai pas. »

re eA ' Poa 'son avenir sinon tout af t en Pali pinta 1° Christ n'a pas saotimeae Cène comme un rituel & perpétuité. Le vrai christianisme est moral, il n'a que faire de symboles et de rites. ye et rites sont bons pour des ge ds z Eonsiet Dn' y a qu'un seul Dieu qui vit dans notre : pame, qu'un rite, qu'un devoir. 2° D'ailleurs même e était prouvé, ce qui n'est pas sir, que Christ Vi _ ait institué la Cène, il suffit que Ralph Waldo Emer- i we son refuse de Pacvapter pour qu'elle soit metiles ed ; Et il s'en va. En réalité, il y a longtemps qu'il était nevis, qu aL avait cessé a' adhérer de cceur al' Unitarisme et ae "toutes les églises : rs _ « Il ne me semble pas sage, n'étant pas naturel, _ d'appartenir a un parti religieux. Rien dans la Bible _ igs, _ qui vous pousse 4 devenir unitaire, calviniste ou épis- Pig ee _ copalien (anglican). Il ne suffira pas au sage dene pas professer |'Unitarisme, il n'adhérera & aucun oe parti. » ae 4 _ « Dés qu'il grandit, dés qu'il pense, chaque homme. . est A soi-même son parti, son église. » j la « Une secte, un parti n'est qu'un élégant inco _ gnito pour empêcher les hommes de penser. » Oe ae Emerson a jeté son gant. [la quitté l'église, Dieu Jui reste. Dans un court poème panthéiste, il célèbre, une fois de plus, la présence d'Emmanuel en hi Il secoue le joug de toutes les opinions humaines. ' li dit adieu aux prêtres, aux livres et au monde. +

mole, ses ambitions, son avenir, sinon tout à fait son gagne-pain. Son sermon net, pressé, cassant, est en deux points. 1° Christ n'a pas institué la Cène comme un rituel à perpétuité. Le vrai christianisme est moral, il n'a que faire de symboles et de rites. Symboles et rites sont bons pour des païens, des Juifs, des Orientaux, et non pour les *gentlemen* de Boston. On fait trop de cas de la personne de Christ. Il n'y a qu'un seul Dieu qui vit dans notre âme, qu'un rite, qu'un devoir. 2° D'ailleurs même

3s inquiet — gas hives de pees se em rque pour la aiale, mettant tout POcéan ç tr pgeee, et lu.

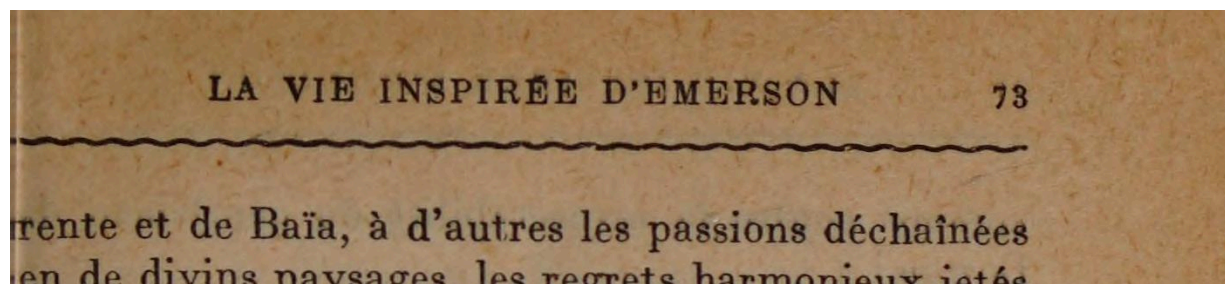
« Le cœur devine, voit et jamais ne se trompe. »
Dieu est en lui, il est Dieu lui-même.

Ralph Waldo a trente ans. Devant sa carrière brisée, il évoque tristement les exploits d'Alexandre, de Scipion et d'Annibal à son âge. Il est très abattu, très inquiet quand, dans l'hiver de 1832, il s'embarque pour la Sicile, mettant tout l'Océan entre

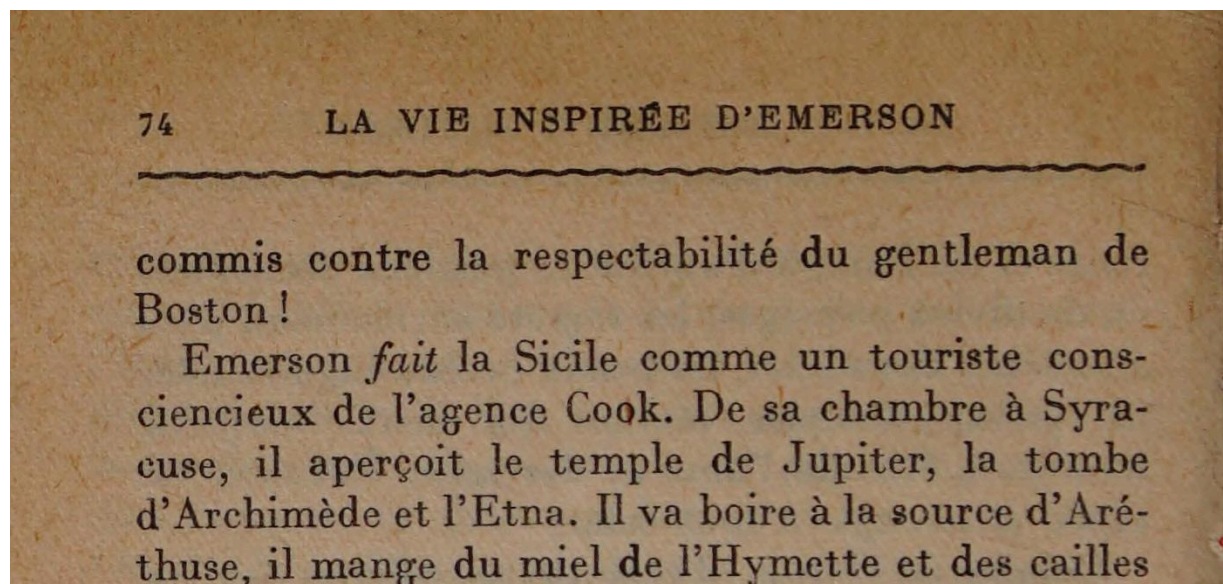
des rives d' Besseltoe en Europe. On partait sur. 4 bateau de trois ou quatre cents tonneaux et Vo Y arrivait 4 destination, a la grace de Dieu, more % z après avoir souffert toutes les affres du mal de mer ' Emerson s'embarquait & la Noël de 1232 sur un 4 petit brick, le Jesper, en route pour Malte. Il y a avait cinq passagers & bord (6 Ile-de-France, 6 — _ Leviathan). Pauvre Ralph Waldo! Le mal de mer, be le manque de confort et létroitesse du bord, les. d promiscuités de la cabine, nous expliquent sa philosophie désenchantée des voyages. Tempête dés le peepee. Le petit batiment roule, tangué, s'ébroue, i fait des siennes. Ralph Waldo, pendant trente : _ jours, est condamné a subir le contact des gens Me qui « comptent leurs verrues et se frictionnent les — dents ». Quel supplice pour un idéaliste! A Vaube, bie _ quand le temps le permet, il va méditer sous le yy - mat d'armiton. Son regard se perd dans les hau-- te teurs ; il suit de I'ceil les nuages que le vent d' ouest ; 4 é 7

PEurope.. Tit 'Wition oldoni te a pas le bia marin 3 sil est de Sie
wees . sfolétreries ah fe sur l'eau, i noid murmure | monotone de la mer qui
fait penser a celui de 'les mystérieuses voix intérieures ! Vent, clair de ines
= noyé d'avères. Qu'est-ce qu'un bateau? Une prison avec la chance de se
noyer. Le vent joue du 'tambour dans les voiles, ces blancheurs, la-haut, -
comme des anges, et qui emportent le Jasper en trouant les nues. La mer
écume, bout, tonne, siffle. Dans la cabine humide le voyageur émerveillé a
'mis son Milton de côté. Il rêve le menton dans la y ~ main. Que sont les
caprices des vagues en comparaison des fluctuations du.cœur humain? La
bonne humeur n'a pas complètement abandonné Emerson, ni 'humour. Il
lui en reste assez ~ ~ ' pour taquiner ses compagnons de voyage. I] leur *
assure qu'un voyage en mer est la meilleure pré- — _ - paration au voyage
de la vie. Le voici enfin aux -» quais de Malte. Mais que diable allait-il faire
dans . cette galère? Ce n'est pas la nostalgie romantique qui l'a poussé vers
le Nouveau Monde. Les pèlerins ~ _ passionnés d'Henry James, Daisie
Miller et Milly | - Theale viendront plus tard, avec les « innocents » de
Mark Twain. Sicile, Naples, Rome, Florence, . Venise, que vient-il chercher
sur ces bords ow les traces de Byron, de Shelley et de Goethe sont encore
fraîches, en attendant Lamartine et Musset? Soli- tudes de la lagune, jardins
de Rome, plages de Sor

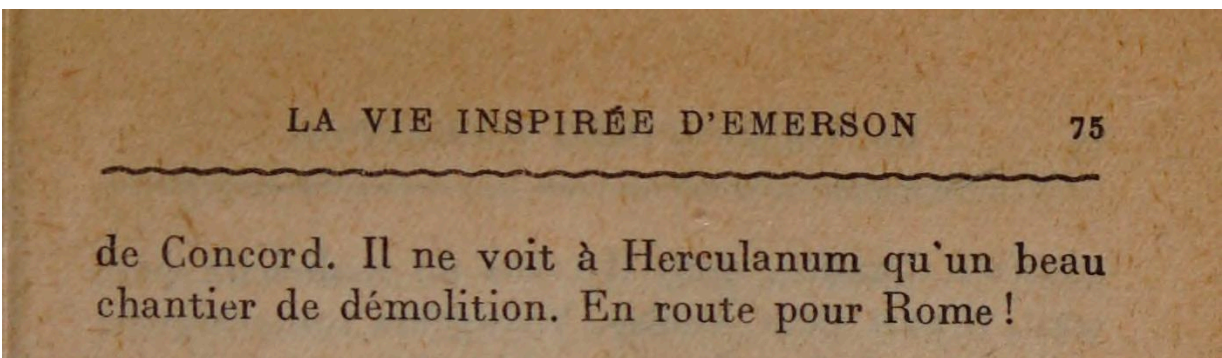
on de Pics et les regrets harmonieux : le lyrisme, temples, statues des dieux, bosquets, fontaines, fête de l'Âme et des sens, Emerson est sourd et aveugle & tout cela. _ Comme en Floride, il regrette ses sonnettes natales, les étangs perdus dans les bois d'érables, les cottages blancs sur les pelouses, le communisme, la flèche unitaire de Concord, le Musketier... Idéaliste, il souffre d'une infirmité paradoxale, l'infirmité du « déjà vu ». Un homme qui a trop lu Platon © ne découvre partout que les ombres de la caverne, symboles affaiblis des divines idées dans son Âme. El piu nel uno! All in each! Tout est dans tout, et _ & quoi bon risquer le mal de mer pour trouver, au bout du monde, ce qu'on a laissé chez soi? Il est déçu, & peine débarqué. S'il est venu en Sicile, c'est pour faire plaisir à son aîné William, — le scholar, ancien étudiant & Gettysburg. Il fait la Sicile, le Bedeker à la main. Après un court séjour à Malte où il visite la tombe du commandeur Villiers de l'Isle-Adam, le voilà, malgré les cuisants souvenirs de la traversée, qui frète un brigantin pour le transporter à Syracuse, l'Ecce Homo, quatorze hommes d'équipage, quatorze chénopas, le capitaine compris, qui se gaussent du Yankee, lui envient ses dollars, sacrent, échangent des horizons et boivent à la régale, en mangeant du poisson salé et des oignons crus, 6 transcendance ! Au débarcadère, brimades de la Santé et de la Douane. Ah! oui, que les voyages sont inutiles, et que d'attentats aux échos des siècles, les beaux péchés See oe a



- Boston! iter ; fare Emerson fait Ja Sicile anaes un touriste. consciencieux de l'agence Cook. De sa chambre a Syra- _ - cuse, il aperçoit le temple de Jupiter, la ree ; Aye Archimede etl Etna. Ilva boire @ ala source d' Aré- _ de!' ile Ortygie. Il est passé entre Charybde et Scylla a sans encombre. Les sirènes n'ont pas voulu de lui. Qu'en eussent-elles fait? Il navigue sur l'Anapée, Ser cueille des fleurs sauvages a la fontaine Cyané. ne r note, il rapporte, mais il a manqué sa prière aux dieux et nulle ombre ne s'est levée sur son chemin. y _ Ralph Waldo, nous aimons votre transcendance, es mais un bout de prière a la divine beauté, comme . en fit Sylvestre Bonnard, devant le temple d'Agrigente, ne vous aurait pas tué. Vous étiez plus païen et plus poète quand vous écriviez & Platon cette = lettre qu'il n'a jamais recue. A Palerme, étrange aventure. Emerson se fait - enlever par une dame mystérieuse gui l'emmène en ealèche, qu'il conduit jusque chez elle. quilui ferme a - la porte au nez et lui laisse payer le cocher. Il — revint tout transi sous l'averse. (Est-ce du Sterne ou du Casanova?) Les mendiants et les ciceroni lui . gatent Naples. Les petits chienlits l'escortent jus~ qu'au tombeau de Virgile en criant A tue-tête ; C'e un mariolo! C'est un coquin! Il a louie et les narines blessées. La pluie tombe et lui cache le plus > beau ciel du monde. Il a fait Baia, Pouzzole, toujours .escorté par les facheux. Le lac Lucrin lui parait moins pittoresque que tel étang perdu dans les bois ake Key



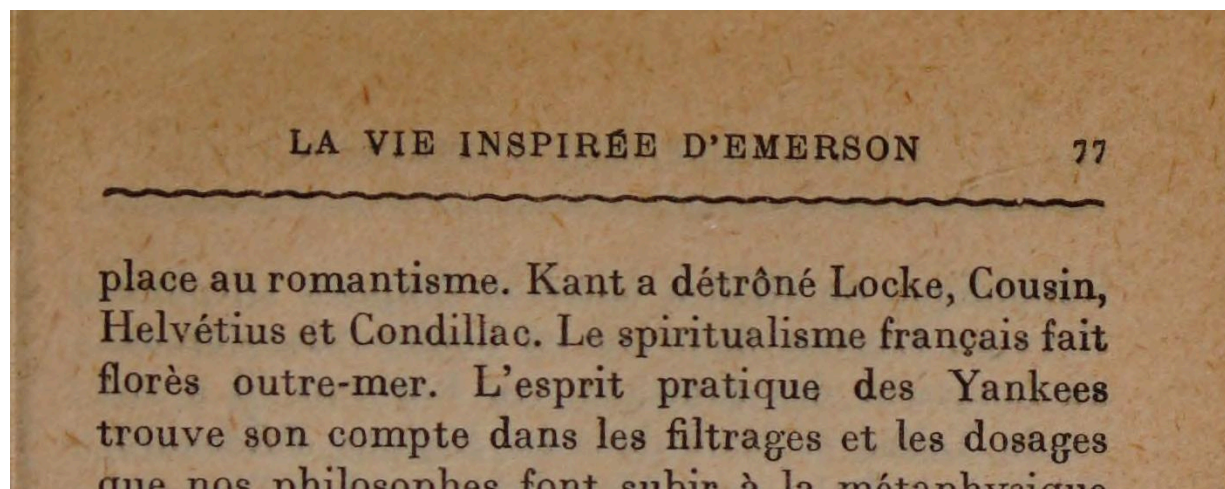
Concord. Il ne voit à Herculanum qu'un beau chantier de démolition. En route pour Rome! Mees is am Se pices, Yi rey Ville Hicenallo va-t-elle LE son n enthoueee Il n'y paraît guère. La Rome moderne est Mi LZ un désert ; quant à l'autre, la véritable, tout homme "3 - digne de ce nom la porte au fond de son cœur, - Les monuments, les statues sont inutiles pour l'évoquer. Il suffit d'avoir l'âme grande. Emerson sait - Rome par cœur, il l'a déjà vue, mais tout ce qui ignore le génie humain, le caractère, le moral de l'homme, le fait vibrer. Il ne s'intéresse, comme Pipatos en, qu'à ce qui porte la forme de l'humaine condition, et il n'oubliera jamais sa promenade aux _ - Antiques, aux bustes souverains de ceux qui furent «les premiers nés du monde ». Il lit Byron à Tivoli; devant le gladiateur mourant, il évoque Childe Harold. Son puritanisme s'offense de la cérémonie | _ des Rameaux à la Sixtine, mais il tressaille en entendant le Miserere. Les splendeurs de Saint-Pierre l'accablent. eee i A Florence, il va & Opéra et se moque des ballets, qu'il trouve ridicules. Il vient du pays où les jambes s'appellent des « membres » pour ne pas 4s: offusquer la pudeur, mais la chair lui tremble au tombeau de Michel-Ange, et il va & Sainte- Croix tirer . yu 2 - sa révérence Aa Mackiavel et à Galilée. L'idée des aes _ «hommes représentatifs » le hante; quant à Tart, = ; — il le conçoit, A Vécole de Goethe, non comme un jeu, mais comme une fusion organique de ce qu'il -y a de plus grand dans l'homme et la nature. Après avoir rendu visite à l'auteur des Conversations ima



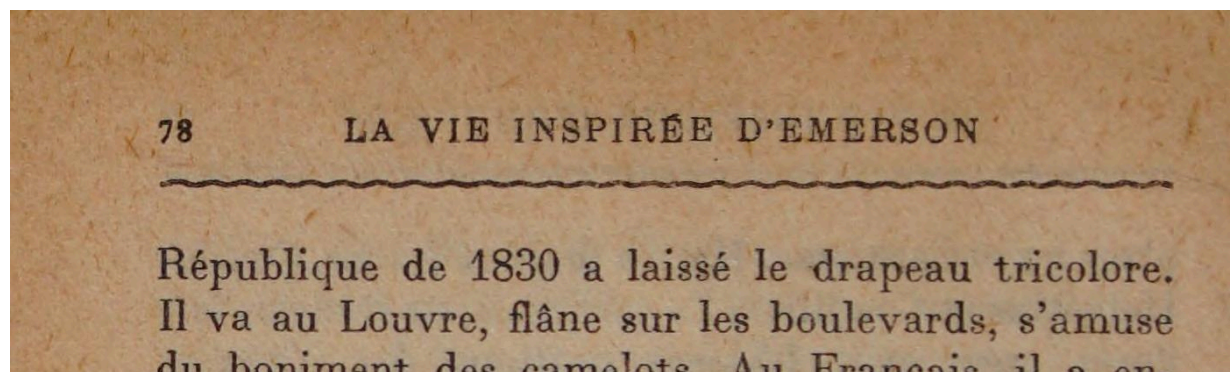
* “ny ginares, agate dont ay trace un Se | ville pour les castors
 », une pissin et il passe. Adivw a V'Italie. Par la Lombardie et la Suisse, il
 s'acheA surhomme la-bas, sur les collines désolées d' Ecosse. A Genève il
 évoque Mme de Staél et Rousseau. La profession du vicaire savoyard et les
 chapitres” / de [Allemagne sur la religion de Vinfini lui ont -tourne la tête,
 ainsi qu'é toute la jeune Amérique. A Lausanne il cueille picusement des
 feuilles de tilleul et d'acacia dans le jardin de Gibbon. De _ Genève a Paris,
 la route passe par Ferney. Emerson _ rend visite & Voltaire, mais il ne l'a
 pas fait exprés, il prétend qu'on l'a entraîné. s * Le jeudi 20 juin, & midi, il
 fait son entrée dans ae Paris, le Paris des Trois Glorieuses. « France! a a ~ ;
 a. = liers italiens pleins de morgue. Ici tout le monde est ~- accueillant. Il
 est ravi. Le voici dans «la belle ville ». Il est tout & l'admiration. De la
 France, jusqu'ici, _ il connaît bien peu de chose. Il sait le fraingais et il ?a
 même enseigné aux demoiselles. I] possède nos grands auteurs ; il est tout
 nourri de Montaigne et nignore pas nos philosophes. Depuis que la vague -
 romantique déferle outre-mer, la pensée frangaise a passé leau. Révolution
 francaise et américaine 'se sont faites la main dans la main et sur les mêmes
 principes. Les constituants américains sont pleins - de nos idéologues. Vers
 1820 le jacobinisme a fait Be t, iL are pour Venise. ee a mine vers Paris, il a
 hate de rencontrer enfin son 7 =, a y - France!» s'écrite-t-il. Fini des
 postillons et des hétea ; +i = ¥ ao | hss — ad

*ginares, Landor, dont il trace un malicieux por-
 trait, il part pour Venise. Voyageurs romantiques,
 voilez-vous la face devant ce blasphémateur. Emer-
 son compare Venise à New-York. Il l'appelle « une*

‘4 - Helvétius et Condillac. Le spiritualisme français fait ie ibis sea : au romantisme. Kant a détroné tous Cousin, aN nos pa Nees font subir a la métaphysique ry allemande. Le beau, le bien et le vrai flattent leur. _ — gottt pour les _utopics et ils sont frianda didben, 9 spiritualistes. La « raison sneniione » et la « raison -réfléchie » leur paraissent plus claires et plus ate = - trayantes que le Verstandt et le Vernunft, suivis du ae 3 peloton des « catégories » au pas de l’oie. Emerson ne jure sur la parole d’aucun raat j ‘mais il a fait main basse sur bien des nêtres, hises ee a ae 4 toriens des idées comme De Gérando, germanisants et kantians comme Barchou de Penhoen et Charles ac de Villiers, orientalistes, tel Burnouf. Le romantisme — catholique des Montalembert et des Lacordaire est sans grand écho outre-mer mais nos philanthropes y font école, Leroux, Saint-Simon, Auguste Comte . et Fourier vont peupler les Etats-Unis de phalan_ stères. Emerson prépare son De rerum natura et il est curieux de science. Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire Pont mis sur la voie. Il est allé au cours de Thénard et de Gay-Lussac 4 Ja Sorbonne ainsi qu’a une séance de l’Académie des Sciences, ov il a vu Biot, Arago et autres sommités de l’époque tout engoneés dans — leur énorme cravate, le cou emprisonné dans l’empois, pensifs, chevelus, romantiques, Ralph Waldo est descendu a l’hôtel de Montmorency, boulevard Montmartre. Il a traversé le PontNeuf et salué le roi Henri dans la dextre duquel la



| Je drapeau tricolor va au Louvre flâne sur les boulevards, s'amuse |
 boniment des camelots. Au Français, il a endu Talma et Mars dans les
 Enfants & Edouard, il le Casimir Delavigne. Mars lui a produit Vimpresune
 « Sat Sas ». La Sorbonne, le Ge se Sethe 'Thustres du Père La Chaise. Il
 assiste A un = grand banquet en Vhonneur de La Fayette et il 3 serre la
 main au héros. (« La Fayette, me voici! ») ~ _ Le clou de son séjour a Paris,
 c "est 8a visite au ~ de la Nature, Bs zoologie V'intéresse plus que les
 beaux-arts. Ta science a commencé par l'j inquiéter ;__ elle lui semblait
 peu tendre pour les idéalistes. Cest très bien de vouloir tout diviniser, mais
 encore _ ar ut-il en demander la permission aux trois règnes de la nature. L'
 esprit s'essore, mais la matière lui barre le chemin. Quelle place Emerson
 réserve-t-il dans sa synthèse au singe, au tigre et au cacatois? Comment
 concevra-t-il l'univers sans contradiction? C'est pour répondre & ces
 questions qu'il est allé_ au Jardin du Roi. Regardez-le devant la volière des
 perroquets, avec son grand nez yankee qui leur _ressemble. Les merveilles
 artistiques de l' Italie n'ont pas réussi & l'émouvoir ; ici, il tressaille. Quels
 merveilleux travestis et dont ' bariolage fait songer & certains tableaux de
 Raphaël. Il s'arrête interdit devant la volière des oiseaux- -mouches, ces
 infi- | : eecet petits de l'air, de pourpre, d' émeraude, d'arGtk de feu,
 oiseaux A épaulette, oiseaux- paons,

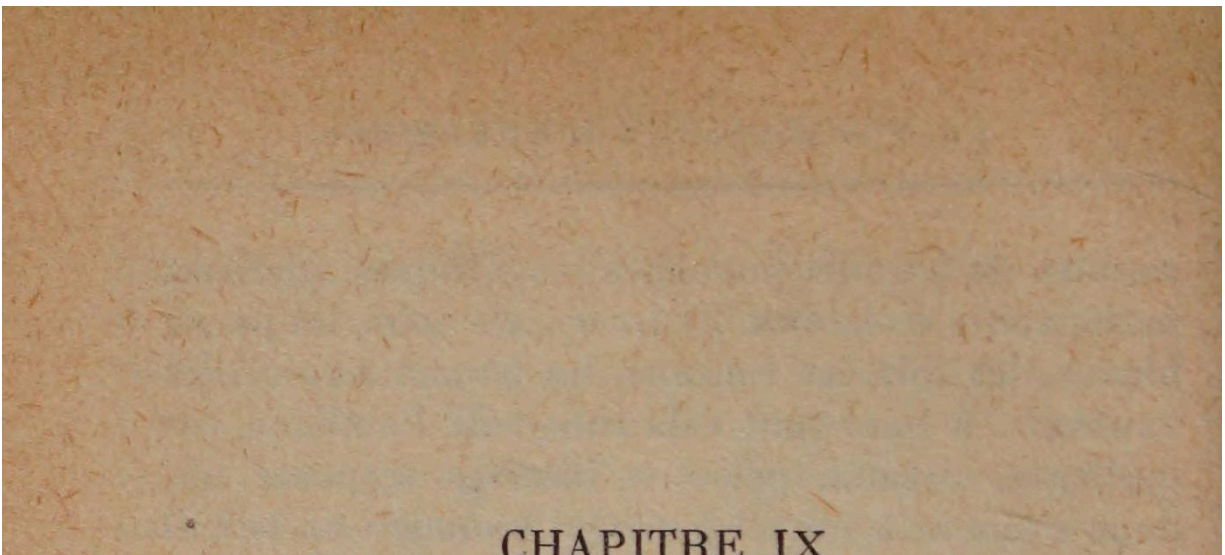


: "1 piesa pac ee Tes pene les flamants roses, i A _ quoi tout cela
rime-til? oer f e CO ore. la bête pt la 'oi mais py ee Th omme et fait Y ange.
Emerson réfléchit & ces affinités occultes, A ces velléités de cloporte, de
caïman, | carpe, d'aigle et de renard qui s 'agitent obscu- — _rément au
fond de nous. Il est troublé, Ja, en plein ' Paris, devant ces cages
mystérieuses. Il est grand — ae) 'temps d'opposer Plotin et Swedenborg a
Lamarck. | En attendant, il continue son voyage. I] va voir 'oleridge,
Wordsworth et Carlyle.

oiseaux de paradis, mouches magnifiques, glorieux petits bouts d'oiseaux. Et les cygnes noirs, les paons blancs, les ibis, les toucans, les flamants roses, les vautours. A quoi tout cela rime-t-il? Papillons, coquillages, oiseaux, poissons, insectes, serpents, qui donc s'amuse à un tel jeu? Qui trompe-t-on ici? Si encore la bête faisait la bête, mais elle singe l'homme et fait l'ange. Emerson réfléchit à ces affinités occultes, à ces velléités de cloporte, de caïman, de carpe, d'aigle et de renard qui s'agitent obscurément au fond de nous. Il est troublé, là, en plein Paris, devant ces cages mystérieuses. Il est grand temps d'opposer Plotin et Swedenborg à Lamarck.

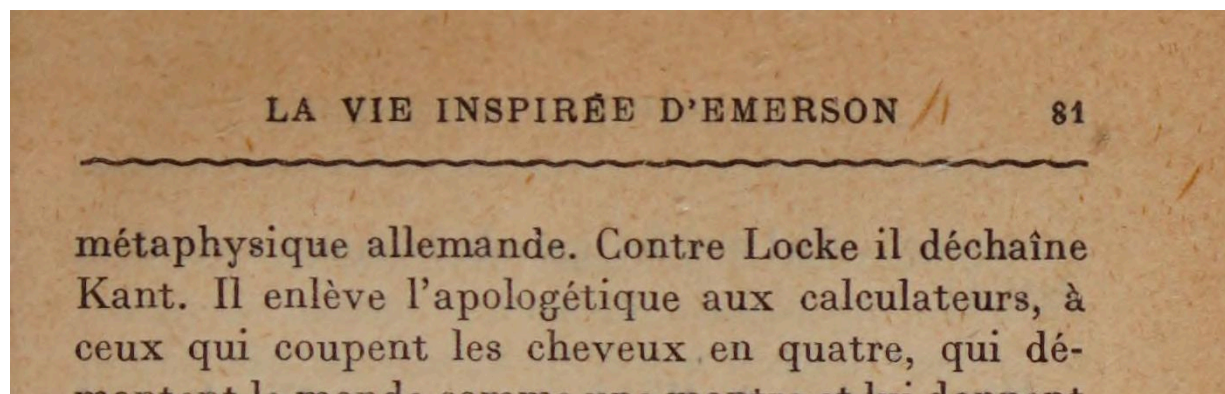
En attendant, il continue son voyage. Il va voir Coleridge, Wordsworth et Carlyle.

t _ CHAPITRE IX TEUFELSDROECKH OU LA RENCONTRE |
 AVEC L'INFINI ' vi Moe Emerson ne fait que passer & Londres. [1 a hate
 de rejoindre ses surhommes. Coleridge est tout près, a _ a Highgate,
 Wordsworth au bord de ses lacs, Car _ lyle dans son aire d'Ecosse. Emerson
 commence par Coleridge. Ce n'est pas au poète du Vieux marinier qu'il rend
 visite mais & l'auteur de Ami, de la} - _ Biographie littéraire et des Aides
 pour la réflexion. — Coleridge, depuis dix ou quinze ans, a tourné les “
 têtes en Amérique. Il est, avec Carlyle, Pinspirateur, — le prophète des
 temps nouveaux. Carlyle est un — tonnerre, Wordsworth une harpe
 éolienne, Cole- _ ridge une Babel. Il brouille dans sa cervelle les mys- —
 'tiques et les philosophes ; il marie Kant a Sweden- _ borg et construit son
 système sur des brouillards _ plus épais que « la soupe aux pois » de
 Londres. En _ _ des livres fumeux, sans méthode et sans structure, il
 entasse les billevesées de l'imagination la plus folle 'et de merveilleuses
 intuitions. Ce poète est le plus systématique des hommes. I] empile les
 défini _ tions, les aphorismes, les corollaires, les gloses. Sa Eee as _ logique
 marche en zigzag. Il est tout hérissé de v 80

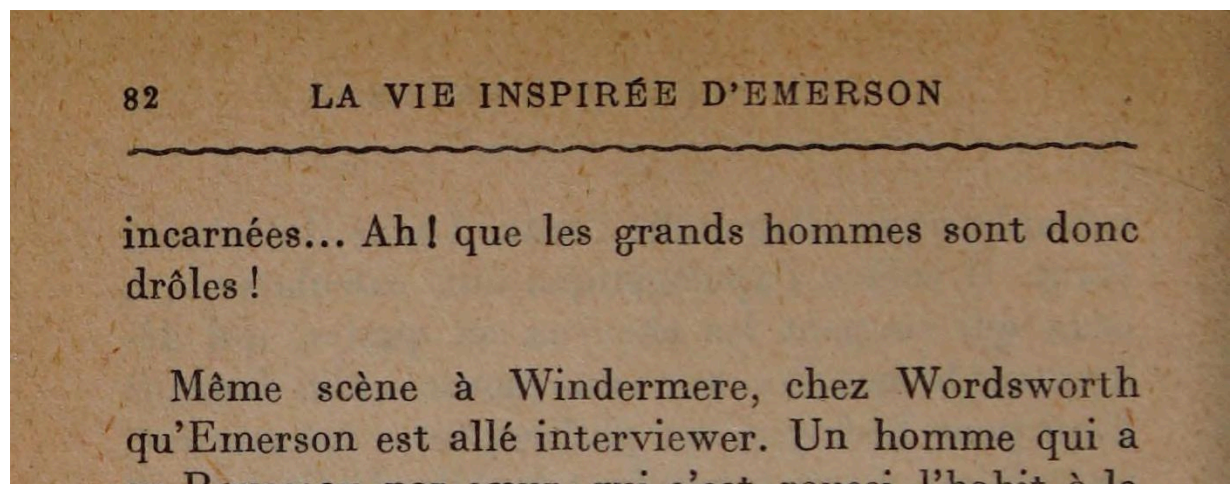


CHAPITRE IX

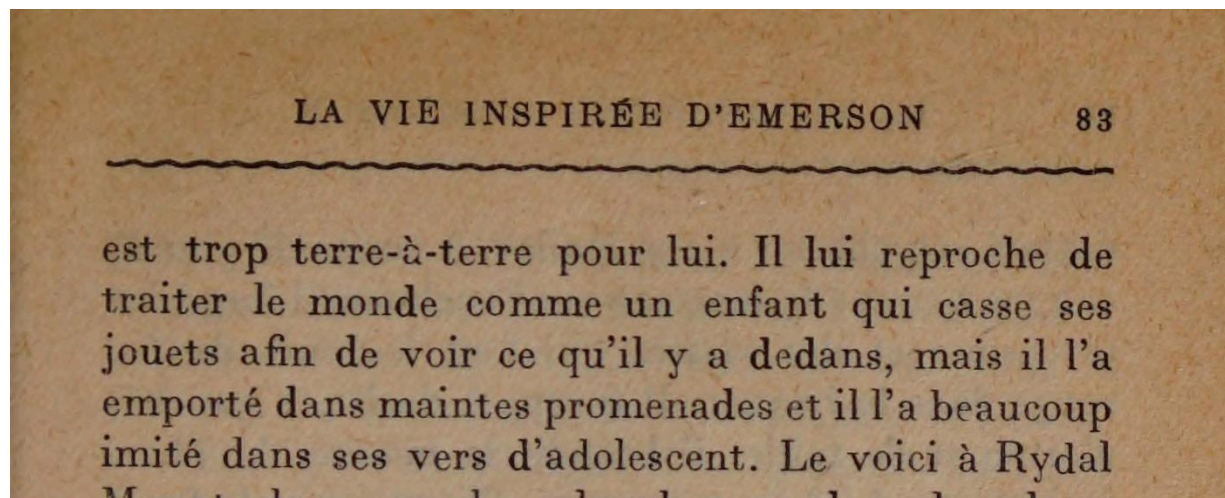
5 .. Contre [pels il Pl tT enlisie Pspaligmeeds aux calculateurs, "qui coupent les cheveux en quatre, qui « Det pour horloger, ces philosophes « mécano-cor_ pusculaires » qui échauffent la bile de Carlyle. is eae de prouver le surnaturel par la nature. Pour — ae _ prouver que la religion est vraie, il prouve qu'elle est humaine. Il base son apologétique sur une clas- — #& - sification nouvelle des facultés de l'esprit qu il _ emprunte & Kant. Verstand, Vernunft, Understan- _ 4 ane Reason, Ventendement et la raison intuitive. — Sur ces deux plans opposés il place la nature et — da grace et, pour nous élever de l'un & lautre, il Peas intervenir habilement la religion. Impossible, selon lui, d'être philosophe sans être kantien et - kantien sans être chrétien et anglican. Les générations nouvelles se reconnaissent dans cette opposition de la raison et du cceur. 3 Emerson conneit bien les tics et les marottes de Coleridge, mais il a beaucoup profité de sonfameux . distinguo. Il tient a voir 'homme, il le voit, petit Ke vieillard replet, tout de noir habillé, qui trotte sur sa canne et frappe sur sa tabatière. Une prise, brs 2 encore une prise. L'habit noir est tout saupoudré a 'de tabac, mais les yeux bleus brillent de rêve et pétillent de malice. Impossible de placer un _ mot. Coleridge, fervent anglican, fonce sur les unitaires qu'Emerson vient & peine de quitter et il s'enferme jusqu'a la garde. Et s'il lisait des vers. & gon visiteur américain? Emerson ne sait plus ot se mettre, lui qui est la réserve et la discrétion 6



qu'un écrivain est allé interviewer. Un athénien qui a su Rousseau par cœur, qui s'est roussi l'habit à la solfatara révolutionnaire, qui a laissé des lambeaux de son cœur au roncier des amours défendus, cet homme s'est apaisé, il a médité, il a prié. Il a pris 'le fils du siècle, le vagabond Childe Harold par la - "main et il l'a tenu sur les fonts baptismaux. Il lui a refait une virginité au bord des eaux calmes, sur les collines où le silence est à peine troublé par les - clarines des troupes. Tout un siècle gronde dans ~ la révolte; lui, il dit les joies de l'abandon, du - recueillement, du silence, de l'humilité, les joies de ~ la vie humble et paysanne. Il a exorcisé les paysages, -spiritualisé l'amour. Sa poésie est une prière. O saint Wordsworth, & moitié panthéiste, 4 moitié anglican, -qu'ils sont apaisants vos vers bien sages, blancs, si blancs, et monotones comme des orphelins en procession. Jusque-là le surnaturel n'était accessible ». qu'à l'âme, Wordsworth l'a rendu tangible aux sens. Il parle au soleil, & la lune, aux oiseaux et aux fleurs comme saint François, et le soleil, la lune, les oiseaux et les fleurs lui répondent. Sa Providence ressemble à un brave horticulteur, & un « squire » pacifique qui échenille ses rosiers ou s'en va herboriser avec des _ lunettes bleues et une boîte de fer-blanc sur le dos. Ses odes sont des hymnes, ses longs poèmes des tracts picux. Emerson n'a pas très bien goûté le -charme intime de Wordsworth; sa transcendance * heel Pi See scat



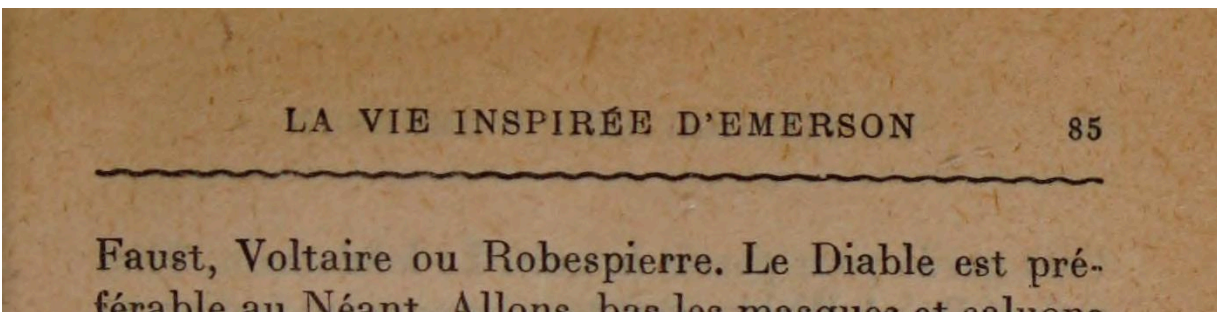
ee] 'trop terre-h-terre pour. li. i Ta sage. d re ee dans un des om
beaux, ed a ag: ie 3 paysages du monde. Mais que son Wordsworth est _
done grotesque! I] se déchaîne contre Goethe. IL _ voit A peine son visiteur.
Comme Coleridge, le vieillard sublime lui aussi makes a fool of himself, se
rend ridicule en déclamant ses vers, debout comme _ unenfant le jour de la
distribution des prix. Humain, trop humain! I] est grand temps de rejoindre
Carlyle. a ' -, ' P pags 'Ici le contact était pris depuis longtemps et
admiration a peu près sans réserve. Celui auquel Emer- 2 son rendait visite,
c'est le Carlyle de Weissnichtwo, cloîtré sur les landes désolées de
Dunscore, le Car- = lyle écossais d'avant la gloire et la dyspepsie, mais dont
le monde a déjà entendu le rugissement. la =~ lancé dans la Repue d'
Edimbourg des essais célèbres et iconoclastes, et gravé au vitriol et au fiel le
portrait de homme dans Sartor Resartus. Soyez prudent, 6 bénin Emerson.
N'allez pas réveiller lire — de Teufelsdröckh. Vous avez besoin de toute
votre ruse yankee pour pénétrer sans danger dans son — antre. : Mais
Emerson sait 4 quoi s'en tenir. Sous les éclairs et les tonnerres, il a reconnu
un idéal semblable au sien, avec une force et une ironie qui lui 'manquent.
Carlyle est un volcan, mais lui aussi a — =a se fas = >



‘eatetelé son : chaxiot a une akedeh, A deupnetl comme & coups de marteau sur l’enclume, il forge des z _» sarcasmes et des vérités qui font le bruit du fer rouge dans le baquet. Il frappe a droite, & gauche, — aed estoc et de taille. Il brandit la massue de Thor. ‘a Qv’ attaque-t-il? Le mensonge, Vhypocrisie, le froid calcul, Etat, l’Eglise, les traditions, les systèmes, a3 ~ tout ce qui gêne l’avance de l’Ame aux prises avec a ao ‘Emerson a lui dans la Revue d’Edimbourg les _« Caractéristiques » et les « Signes des Temps » IL cs a médité Sartor Resartus, véritable bréviaire de- 4 -. transcendance qu’il va publier en Amérique. Ah, __ certes, ce n’est pas la sa fagon a lui de penser et d’écrire, mais que le pèlerinage de Teufelsdröckh, . . né natif de Weissmichtwo. (le néant), est passionnant! Carlyle a ressuscité le chrétien de Bunyan et l1 Vachemine vers la vérité & coups de sarcasmes. _ Du royaume des apparences, du pays de l’Eternel Non, avec quelle fougue, quelle sauvagerie contagieuse, quelle transcendante ironie il le pousse, et le siècle-avec lui, vers le Oui Eternel. Messieurs les - tailleurs, et vous sceptiques et hypocrites, bas l’habit et que la Vérité se fasse connaître ! Que les chatsfourrés se tiennent, eux et leur robe trop ample de — quatre parties que Tartuffe serre bien contre lui son petit manteau, ou gare! le tonnerre éclate et Jes voila nus comme un ver. La foi a disparu du monde, l’énergie spirituelle est tarie. A défaut de bonne volonté, faudra-t-il ranimer les bichers et la guillotine? L’infini méconnu prend sa revanche et sappelle Cromwell, \

« attelé son chariot à une étoile ». A coups de plume, comme à coups de marteau sur l'enclume, il forge des sarcasmes et des vérités qui font le bruit du fer rouge dans le baquet. Il frappe à droite, à gauche, d'estoc et de taille. Il brandit la massue de Thor. Qu'attaque-t-il? Le mensonge, l'hypocrisie, le froid calcul, l'État, l'Église, les traditions, les systèmes, tout ce qui gêne l'avance de l'âme aux prises avec la matière.

Faus Voltaire ou 5 er ty a Diable est _préx ns le au Néant. Allons, bas les masques et saluons ; “le j jour qui nait. L’Ame est éternellement jeune et _ vivante. Devant nous s’ouvre le Temps sans bornes. _ «Alljons! & ceuvre! Agir, c’est savoir. A quoi bon © Tester sur sa chaise, projetant, raisonnant? Allons, — debout ! A Pandioes Agissez, faites quelque chose ___ et une clarté nouvelle vous apparaîtra ! » Au com— ad mencement était l’Action. Telle était la Marseil- m8 ——— laise de C arlyle. Tout timide qu’il fat, Emerson avait : vibré & l’unisson. I] venait a Darisierk voir comment ie || était fait ce diable d’homme. I] avait traversé les Highlands dans une averse _ continuelle, sans chapeau, un mouchoir noué autour : de la tête, par les Trossachs et les lochs, sur les plateaux roses de bruyère. Par Dumfries et Carlisle il gagne Dunscore, un trou perdu dans les moors. Teufelsdröckh y vit en ermite et Jane Carlyle tient compagnie au « géant malade ». Elle n’est pas encore le souffre-douleur de plus tard. Ils ont l’air de faire bon ménage, mais Thomas est dévoré d’ambition. Son corps seul est en Ecosse, mais du haut , Ls de ses moors il regarde vers Londres. Il a trente. huit ans, huit de plus qu’Emerson, un grand corps, _ . une chevelure en broussaille, le front sourcilieux. I est plein de vie et d’humour et l1 prodigue les anec- _ dotes avec un fort accent écossais. Il est sans pitié pour ses contemporains, plein de mépris pour les gens de lettres, et l’iniquité sociale lui arrache des cris déchirants. Emerson est tombé du ciel chez lui. Les Carlyle



ri nt ere pour he ie nuit. aie lendemain, Tho- a mas et Ralph Waldo vont se promener sur les moors | > “Pou Yon aperçoit, au loin, le pays des lacs. Le géant 7 - ourroucd 8 ’apaise ; il parle de Dieu, de l’immor- _ ois a ’Ame par les générations desaureee Altone, 5) : a5 : tout idéal n’est pas mort... Mais voici que, tout acoup, des cris percants partent du cottage. Thomas et Ralph s arrachent a leur contemplation. C’est le s Ayle ramène & grand’peine au logis. Entendez le rire de Méphistophéiés, et que les lettrés londoniens se - bouchent soigneusement les oreilles. Ay, me!« Ah, . ‘pauvre de moi! » sas Mais le temps passe; toute joie humaine est-. courte. On parle de Geethe et de la littérature alle“i - mande romantique dont Carlyle est un fervent admi~ rateur. Jane montre a son hôte le collier que l’auteur de Faust lui a envoyé. Emerson fait un tableau attachant de l’Amérique. Tout s’ébranle et fermente l&-bas; la jeunesse est en mal d’idéal, elle attend un maitre. Pourquoi Carlyle ne viendrait-il ‘pas aux Etats-Unis prendre, par exemple, la direction d’une grande revue, comme la Repue d’ Edimbourg? Si Carlyle le désire, Emerson se fera volontiers son agent et lui trouvera un éditeur a Boston... Ay, me! Ay, me! Tout cela est bien tentant, Teufelsdröckh n’est pas riche. I] ne dit pas non. On verra, on verra... Et Ralph ~ Waldo part comme iJ était venu. Carlyle le regarde disparaître derrière la colline, comme un

l'ont gardé pour passer la nuit. Le lendemain, Thomas et Ralph Waldo vont se promener sur les moors d'où l'on aperçoit, au loin, le pays des lacs. Le géant courroucé s'apaise ; il parle de Dieu, de l'immortalité de l'âme. Du doigt il montre à Emerson le clocher de l'humble église de Dunscore, hommage rendu à l'âme par les générations disparues. Allons, tout idéal n'est pas mort... Mais voici que, tout à coup, des cris perçants partent du cottage. Thomas et Ralph s'arrachent à leur contemplation. C'est le cochon de saint Antoine qui s'échappe et que Car-

eat in: fo fois Emerson. on Yl vanel até ny é son homme, ç "est |
une amitié a my Pe On Tui montre les premières locomotives et on _ prédit
Ja traversée de tha ipbiies par la vapeur. ' qui se retourne vers pp eee quwil
la désire et aes ever. Il va ee eptiaet ; il va fonds une reli-_, encourageante.
Il est seul, une fois de plus, et oe . a coupé les ponts derrière lui. Que va-t-il
devenir? — Le découragement le prend; il se laisserait volontiers glisser au
fond de l'eau. Mais il a son Milton — panthéisme. Il pense au Jardin des
Plantes, aux oiseaux-mouches et aux perroquets. Terre, terre! Le voila &
New-York. dans sa poche, et il se remet A son Journal. I] met — ih, au point
son De rerum natura, son petit manuel de _

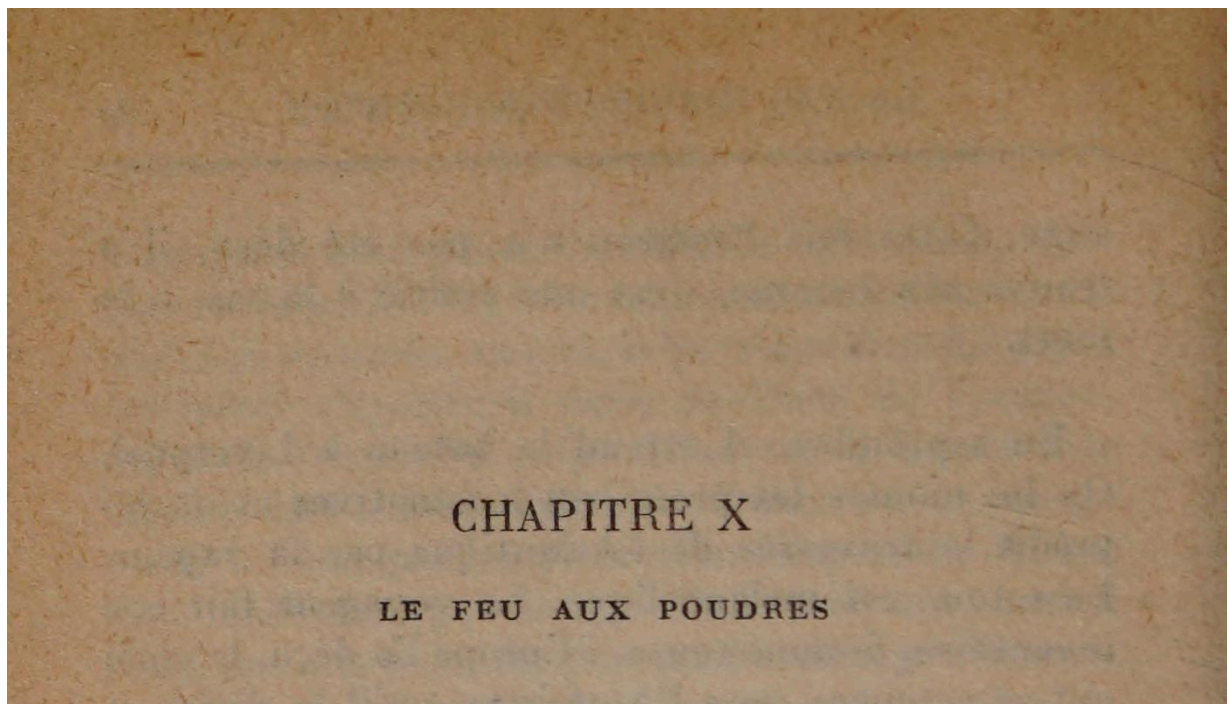
LA VIE INSPIRÉE D'EMERSON

87

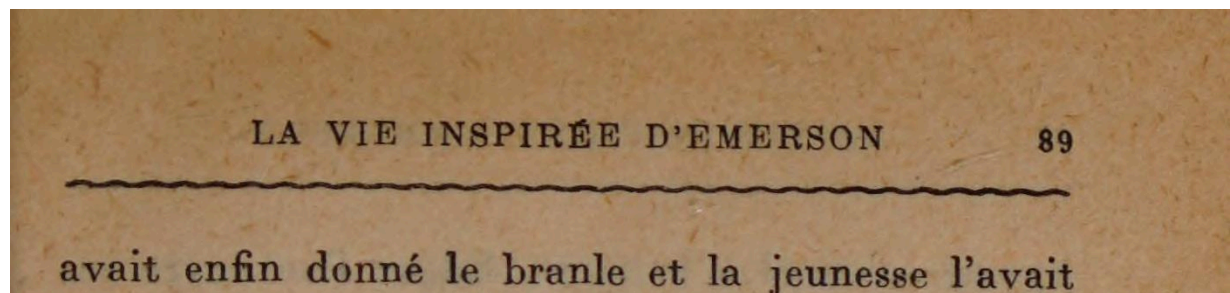
ange. Cette fois Emerson n'a pas été déçu, il a
trouvé son homme, c'est une amitié à la vie, à la
mort.

En septembre, il attend le bateau à Liverpool.
On lui montre les premières locomotives et on lui
prédit la traversée de l'Atlantique par la vapeur.
Le retour est mélancolique. Le voyageur fait son
inventaire. Somme toute, l'Europe l'a déçu, le voilà
qui se retourne vers l'Amérique, qu'il la désire et
l'appelle. Il va l'évangéliser ; il va fonder une reli-
gion nouvelle. En attendant, sa situation est peu

-CHAPITRE X LE FEU AUX POUDRES : “Toute la jeunesse d’Amérique attendait Emerson © sur le rivage en portant des palmes, les jeunes gens, — = Tes femmes surtout, tous voulaient voir: homme qui avait vu Coleridge et Wordsworth et qui avait ~ couché chez Carlyle. Elle n’était pas gaie pour les ~ jeunes, l’Amérique de 1830. En politique, ses révo- - Jutions étaient accomplies. Les grands utopistes étaient morts. L’esprit du Bonhomme Richard de - Franklin, « la sagesse A deux sous, » avait remplacé -. YVidéalisme. Plus d’aventures, plus de prouesses. Aux grands hommes d’Etat & larges vues, aux Washing~ * ton, aux-Hamilton, aux Jefferson, aux Paine, avaient . succédé les Calhoun, les Jackson, les Webster, » hommes pratiques, politiciens, démagogues. L’in- dépendance une fois déclarée, et le péril des interventions étrangères écarté, les Etats-Unis étaient retombés dans l’égoïsme, chacun tirant de son côté, le Nord utilitaire, Ouest lointain et 4 peine peuplé, au Sud le chancre de l’esclavagisme. Pendant trente ans, Jusqu’a la guerre de Sécession, aucune grande cause, aucun appel aux émotions généreuses. Le temps de l’héroïsme était bien passé. Channing ,’ So aS



; Ooch a mais son idéalisme était bien vague et sie! ~ Poppession puritaine était restée dans les meeurs. . a4 _ Le mal du siècle en Aménique semble paradoxal, Les jeunes Américains n'ont-ils pas la liberté et 'Vespace? N'habitent-ils pas ce nouveau monde qui Bie a tant fait rêver les désenchantés de l'ancien? Ils ont tout l'avenir devant eux, une terre vierge, un continent immense à conquérir. Sans doute, mais sa il leur manque la liberté intérieure et la confiance en soi. La jeune Amérique est timorée; au fond, elle est restée calviniste. Si libéral qu'il sie Punitarisme n'est pas une religion pour jeunes gens; il . se méfie de lenthousiasme, des émotions, de la mysticité, c'est le produit du froid entendement. Pendant que tout le monde autour d'eux discute _ banques, tarifs douaniers, actes de navigation, questions agraires, les jeunes Américains lisent Rous-seau, Mme de Staél, Kant, Herder, Coleridge, = Wordsworth, Chateaubriand et Carlyle. Ils sortiraient contents d'une vie où l'action n'est pas la | - seur du rêve. La vie intellectuelle et morale est - morte, l'art est inexistant, la littérature apeurée ou - de seconde main. Washington Irving est un dilettante à l'école des écrivains anglais. Tout ce qu'il y a de grand aux Etats-Unis est en révolte, Fenimore Cooper est un exilé 4 Vintérieur; il tourne le dos 'au monde et s'enfonce dans la forêt primitive sur les traces de Bas-de-Cuir. Tous les autres s'enlisent dans la tristesse qui continuera & peser même sur les écrivains de l'Age d'or. Le plus beau poème de ; Bryant, le vétéran de la poésie américaine, est un aS Tae eet PE are pa Nee | + cap ee h Fiat sss ee es



ee alénnek a la 'mort: "Edgar 'Peskoederds 8 s Se alais imaginaires
a la solitude et au silence. | Tl se 4 réfugie dans l'fle de la fée et le domaine
d 'Arnheim - : pour se soustraire & la médiocrité et a la laideur | . -
ambiantes. Il fait sa compagnie des somnambules 4 et des revenants, Ligeia,
Morella, Annabel Lee. Pour — : Fo blibe le réel, Hawthorne et Melville
vont sombrer dans le fantastique et Villuminisme. Les belleslettres ont tué
la vraie littérature. Les gens qui -écrivent en prose et en vers démarquent les
écri- — - vains anglais. De bons juges déclarent sans doute que les
Américains sont plus « métaphysiques », plus « intuitifs » que les Anglais,
mais ils ajoutent qu'ils ont honte d'eux-mêmes. On taille le pin américain
sur le modèle de Vif anglais, on chante l'Tlissus et le Mincius au lieu des
pittoresques ri- — --yières indiennes, la Susquehana, |'Aroostock, le — =
Willimantick. On sacrifie la grive et le bobolink a — -- Palouette et au
rossignol qui n'existe pas en Amé— rique. Dans la préface de la Lettre
rouge, Hawthorne s'excuse de romancer les chroniques provinciales et de se
rabattre sur des histoires de revenants, mais il n'y a pas de romanesque en
Amérique. La platitude environnante, le philistinisme, rend d'ailleurs la vie
bien dure pour les artistes. Le chou Acre _ et plantureux de la médiocrité
s'étale et étend son ombre grasse sur les plates-bandes de violettes qu'il
étouffe. Channing a dénoncé cette disette. Il plaide éloquemment en faveur
de la littérature nationale, de la littérature d émotion. Nourri de Mme de
Staél,. - il refuse de séparer les destinées de la littérature , rT a en gti

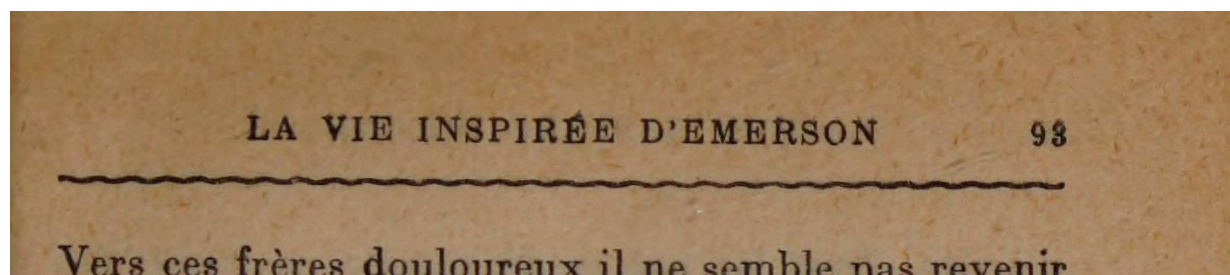
'i a ee ee la aéigibri Wehitenk les dee trahissen les besoins
profonds de l'ame et du génie national. Les Etats-Unis ne possèdent pas de
philosophes et _ de penseurs dignes d'eux. Un type nouveau d' eS: _manité,
de civilisation s'y développe. Il faut que _la littérature s'en inspire. En
attendant, il y a di_ sette d'émotion et les générations nouvelles
désespèrent. . On n'a jamais été aussi triste en Amérique. Les jeunes de
1830, comme les enfants du siècle en _ Europe, voudraient être tout ou rien.
Ils se lamentent sur Vinutilité de l'existence... Le repos leur pèse. Tout ce
qu'ils entendent, tout ce qu'ils voient ou font, les laisse insatisfaits. Des
cheminées, des : canapés, des dessus de table, des tapis d'Orient, ah, qu'ils
sont las de ce décor bourgeois! Ils courtisent l'automne; ils écoutent les
feuilles mortes = chanter leur chant funébre; leur cceur se noie dans | le jour
qui pleure sur le sol humide. Vienne au' tomne de leur vie, et puissent-ils
s'endormir pour ye. autant de siècles qu'il y a de secondes, comme Rip Ms
Van Winkle sur la montagne, afin de trouver au réveil un monde nouveau.
Ils envient |' Indien tournant comme un démon autour de sa victime et thee
secouant sa chevelure sombre pareille & Vaile du - corbeau, pendant qu'une
vierge semblable a Atala lui sourit d'un sourire aussi pdle que la lune. Ils '
révent d'étranges métamorphoses et s'abandonnent _ au mystérieux et
intraduisible call-of-the-wild, Vap- : _ pel du sauvage, l'attrait des forces
élémentaires qui | _ les rapproche de l'homme primitif. Ah, levez-vous, _
orages désirés, et emportez ces Renés d' Amérique j | 4 y / z ee PF, eas Se.

On coulinite des palais aahew ou te soleil a = Saoachant vienne teindre de sa pourpre les tableaux _ et les statues, tandis que résonne la douce musique z -. dun luth et que l'ouragan entre avec la neige a sy ~ les fenêtres. =. Tout plutét qu'une vie soi-disant renpaetetle: q sans une étincelle de vrai feu. Italie, Italie! pays. 4 MS de lumière et d'amour, ciel bleu, soleil bralant! Ah, — - __ puisse-t-elle fondre les glaces accumulées dans le ccur! Si, au moins, les pélerins de la « Fleur de | mai » avaient apporté avec eux, dans la solitude, — -Vermitage du Père Aubry, la croix, lencens, les . _ - clerges, la cloche et Veau bénite. Au sortir de leurs i orages, Chactas et Atala auraient enfin trouvé le — repos... p. wy 44s! = Tels sont les appels pathétiques d'une jeunesse aise désenchantée. Le mal du siècle est grave. Le besoin — . de dépaysement, d'évasion va jusqu'a la démence et au suicide chez les femmes surtout, telle cette énigmatique et paienne Leila, d'une virginité équi3 voque, Ophélie Américaine qui court les bois a te demi nue, se baigne & minuit dans les étangs glacés, | séduit et leurre les désirs des hommes et pousse ~ -Vexaltation jusqu'au sadisme et au godt du meurtre. Que Amérique est quotidienne et que l'Europe est ' lointaine ! De la joie, de amour, des émotions, des voyages. Il est grand temps qu'Emerson rentre d'Europe pour prêcher a ces fils du siècle désespérés,

vers une île lointaine où les roses fleurissent, où l'herbe est molle et le nuage doré, l'île de la romance de Mignon !

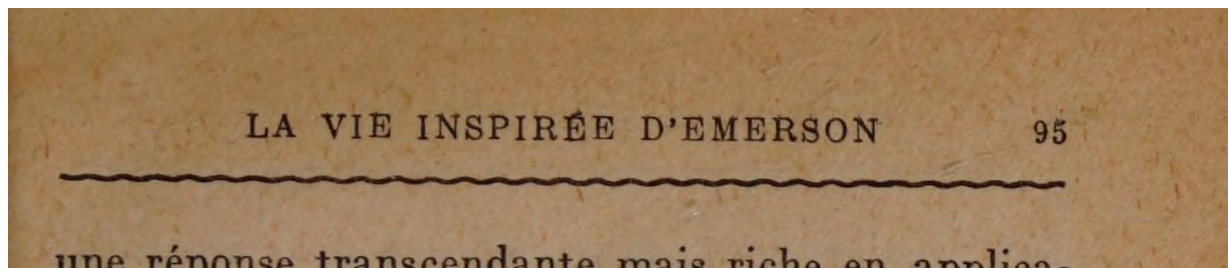
On souhaite des palais magnifiques où le soleil

“les mains pleines. Il n’a affiché qu’une indifférence _ voisine du
 “mépris pour les paysages et les monu“ments du vieux monde. En plein
 voyage il déclamaient contre les voyages et faisait Péloge de la trivialité. Au
 sublime historique il opposait le sublime fami— lier et content de peu,
 cette réalité même qui blesse _ les jeunes. A son départ d’Italie, il s’est
 interdit par principe l’achat du moindre objet d’art, il s’est conduit en
 somme comme un puritain, Sans doute, mais il a son secret. A la jeunesse -
 américaine il va rendre la confiance par des voies qui ne sont qu’à lui. Il va
 lui enseigner les choses avec lui sur les cimes de l’idéal, sur ces montagnes
 du haut desquelles il a vu toutes les valeurs se transformer. Aux humains
 égarés dans le domaine _ des contingences, il découvrira la cause des
 causes, - Vinfini, la suprême réalité. Il les arrachera aux idolatries, aux
 règles, aux observances étroites. Pauvres humains qui confondez locéan
 avec ses - rives, le créateur du monde avec le monde, la force avec ses
 limites, Emerson va délivrer en vous _ Vhomme profond, homme 4 la voix
 éternelle et souveraine qui sommeille. Il va déchaîner l’énergie > ee
 spirituelle. Propriété, gouvernement, religion, éducation, littérature,
 dénongons hardiment tout ce qui n’est pas conforme a la constitution même
 de notre esprit. Le temps des découvertes n’est pas _ passé; mettons le cap
 vers l’ouest comme Colomb et découvrons de nouveaux mondes. L’univers
 est neuf; il n’a pas encore servi. Il n’y a pas une ligne - qui sont et non celles
 qui paraissent et l’entraîner sat 8 ces fetes Stitt il ne eats pas ‘revenir helt

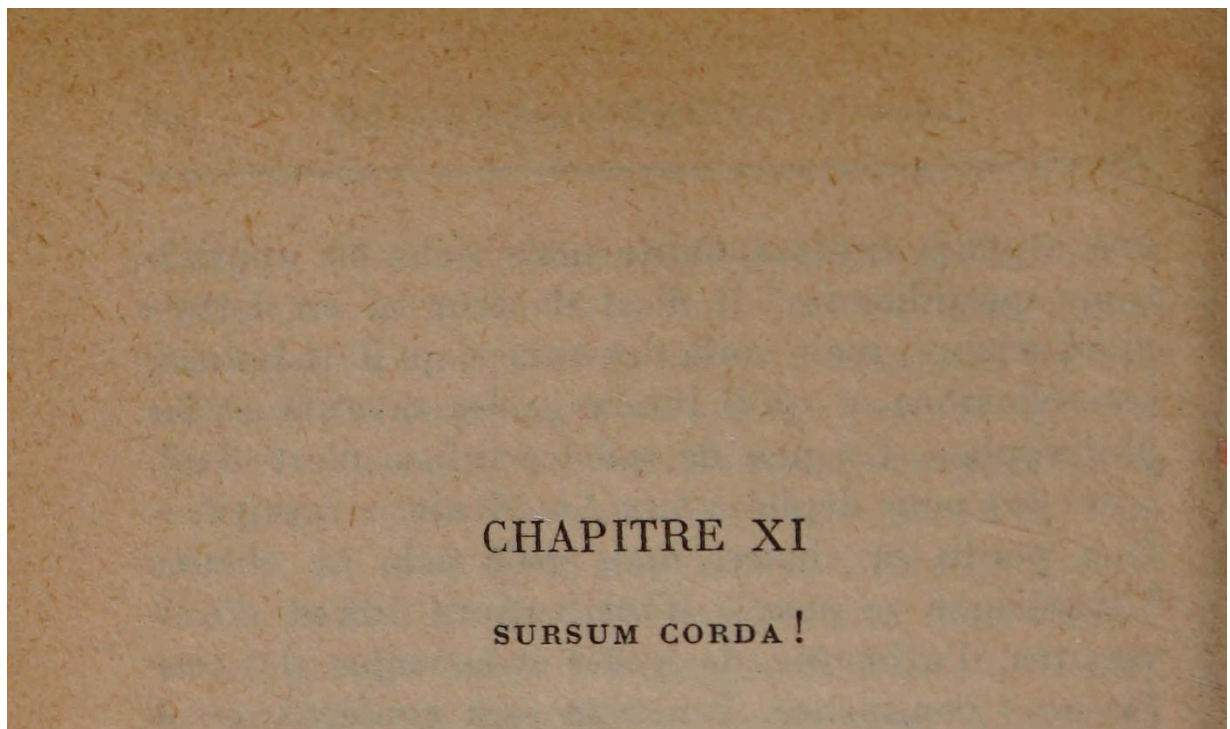


re les premiers, d'en 'tre les premiers ei a _ Arrachons au calcul, a l'utilitarisme, les générations- . nouvelles et révélons-leur les profondeurs de Pintuition. Le salut n'est pas dans la Bible mais dans e -Vhumble docilité de pensée et de coeur, dans Vaban- : don au grand univers. L' Etat, l'école, 'Eglise, l'usine, = les institutions charitables, ce ne sont la que des — mécanismes qu'un souffle de l'Ame emporte. Revi- — sons la grandeur de nos héros. Rien n'est permanent _ ni définitif en histoire. La société n'a qu'une importance secondaire. C'est le coucou qui pond ses ceufs dans le nid d'autrui. a Cela, c'est la pensée-d'Emerson dans toute sa force, sa pensée secrète qu'il ne confie qu'A son — journal, 4 la faveur du « silence respectueux », mais — on en retrouve l'écho dans ses discours. Les pro- — blèmes qui préoccupent la jeune Amérique, il les ~ a vécus et soufferts. Les jeunes voudraient réconcilier-Vidéal et le réel et concevoir l'univers sans contradiction. Mais n'est-ce pas & cela qu' Emerson s'emploie depuis qu'il pense? Ils hésitent entre l'être et le paraître, et cherchent la vraie liberté. Mais © Emerson n'a-t-il pas tout sacrifié pour la trouver? — Les Américains voudraient conquérir le monde, mais connaissent-ils le monde et se connaissent-ils _ bien eux-mêmes? Impossible de se passer de la culture de l'Occident. Mais comment être & la fois — ancien et moderne, Européen et Américain? : A tous ces problèmes, Emerson a réponse prête. ' hy

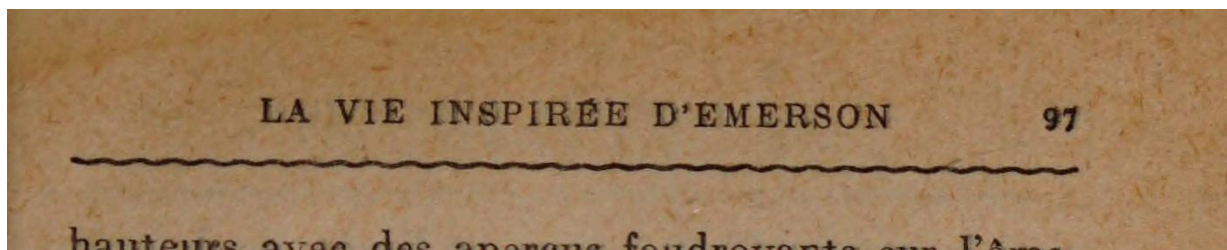
or, By aes Pee re Poidat tbadesechinte 'mais riche en applic f -
quotidiennes. fl n'est docteur ni en lettres i en science, mais voila des
années qu'il. thésauris. s réflexions et qu'il. interroge les savants et les -
philosophes. Un peu de science infuse n'est d'ailleurs pas pour déplaire aux
Américains « intuitifs rm» Tl a perdu sa chaire, mais qu'a cela ne tienne.
L'Amérique se peuple d'institutions libres, d'uni- _ versités, d'athénées, de
lycées et la vogue des con— _ férences commence. Emerson sera
conférencier. I] _ débute & Boston sur Vhistoire naturelle, les grands
hommes, la littérature anglaise. Il s'en tire très _ bien et le public afflue. Il a
trouvé sa voie. Les — | Essais, les Hommes représentatifs, la Conduite dela
- vie, sont la en germe. Il est disert. éloquent, perce 4 suasif, savant et poète,
sa force de conviction sup4 plée a ce qu'il y a de froid et de guindé en lui.
De prédicateur il est devenu philosophe et mora- liste. Son règne
commence. : ae



CHAPITRE XI SURSUM CoRDA! - ie iM = ait aa 'Dans ses conférences, Emerson semblait tricher © avec l'enthousiasme des jeunes. I] prenait le pro— _ blème par le dedans. C'est sans éclat de voix, avec © sa sérénité habituelle qu'il prêche le nouvel évan- — _ gile. Sa manière n'est pas la manière forte de Car- _ Tyle. Tl prend les mouches avec du miel. Ni éclairs, — ae _ ni tonnerres. Au lieu de fouailler et d'aiguillonner, jl. donne a penser, simplement, familièrement. [] | > 2°. 2 a - admet ses auditeurs au cceur même de ses réflexions. ~ Jusque-là on avait abreuvé les Américains d'éloquence ; une fois dans son rôle de prédicateur laïc, — = Emerson renonce a la rhétorique pour laquelle ce- — 'pendant il avait un faible marqué. Rien ne le contraint plus et 'atmosphère de la conférence n'est plus celle du temple. Il est devenu moraliste tout — d'un coup. Ni il ne fulmine, ni il ne déclame; il persuade par des voies obliques et. détournées, par _ la route de Vintuition, par ce qu'il appelle la coin _ cidence entre les pensées premières et troisièmes. — I ne fait que de lointaines allusions aux questions — k bralantes du jour. I] s'installe en pleine transcen- — 'dance; il arrive par la voie des airs, tombe des ~ a)



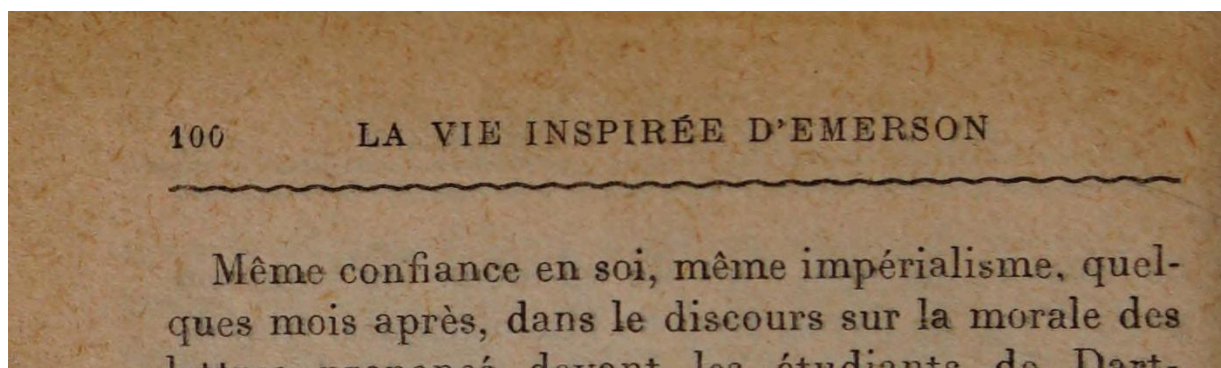
teurs avec des Spenpoe: foudroyants sur Tame, — a sa vie. intime, sur les analogies qui relient le monde AS ; et la pensée, sur les grands hommes, sur 'Vhistoire, , tout cela gravement, sereinement, avec une indiflé* rence parfaite aux hruits du jour. Mais de tout cela naît un grand calme, une pro_ fonde paix. Les doutes fondent, les Ames savent — ou se prendre. Si hyperbolique qu'il soit, Emerson _ reste clair, pratique, presque terre-a-terre. Sa mé- _ = wpbysique, comme il dit, est a des fins d'usage. = Ce poète est un moralioké: Les jeunes Américains veulent conquérir le monde, mais qu'est-ce que le monde? Ils.n'ont qu'héroïsme en tête, mais qu'est-ce qu'un héros? A l'égard de la nature et de l'histoire, Emerson garde une indépendance souveraine. IL _ admire, mais il songe encore plus & s'approprie, a ' s'annexer. C'est la méthode des compensations. Le — ; monde est l'apanage de l'Ame, son satellite. Entre = 'Thomme et univers, il y a harmonie préétablie, affinité, correspondance, non point causes finales = car univers émersonien se suffit & lui-même et sa ce _ Providence n'est pas extérieure à lui. Emerson n'a rien & prouver, il explore les cheminements de la pensée, les secrets de la connaissance. La nature est 'envers de l'Ame; Ame et nature sont les deux aspects d'un même portrait. Il nous rend ainsi l'univers familier, humain et tout proche, et il fait de ' même pour l'histoire. [Il humanise les héros. Il] n'ȳ a, & proprement parler, pas d'histoire ; 'Vhistoire n'est que de la biographie. C'est une école d'exaltation. Les grands événements du passé sont a notre usage, l'histoire s'est accomplie pour nous, pour que 7



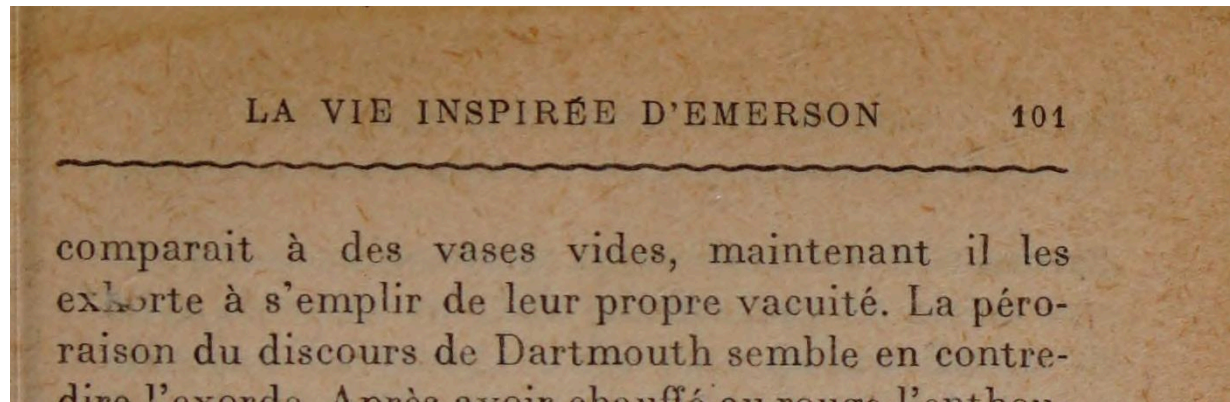
nous la vivions. Ce est à en lisant, ; de ces Grecs, Romains, rois, martyrs ou -bourreaux, & sa de fixer ces sublimes images son la réalité concrète de notre expérience. > <I _ Ainsi va Emerson, à lui simplement, 'par : le chemin des écoliers. Sous tout cela perce un — haut et unique point de vue, le fameux *distinguo* “ de Coleridge, l'opposition entre la raison sèche et — l'intuition. A la science sans Ame, il oppose les ~ révélations du cœur pensant autour duquel tout _ gravite. Et voilà qu'a l'entendre ses auditeurs comprennent et se reprennent. Ils cherchaient le beau 'et le bien, ils ont trouvé le vrai encore plus précieux. Ils ont pris goût à la vie intérieure. Si ya dans toute cette métaphysique quelque chose de — trop lointain, Emerson descend des hauteurs et Le % le traduit en termes familiers, car le Yankee pratique ne fausse jamais compagnie chez lui à VidéaBs Hete: 0C 3 , _ Les Américains, cependant, aiment les Hecoams » d'apparat et ils désiraient prendre un contact direct — avec celui qu'ils appelaient déjà leur maître. La -réputation d'Emerson grandissait, surtout dans les universités et les séminaires. Harvard n'oubliait pas son ancien élève. En juillet 1838, la société PhiBeta-Kappa, la plus fameuse de ces franc-maçonneries universitaires qui pullulent en Amérique, l'invitait & prononcer un discours sur le « scholar » _ américain. Ce mot est difficilement traduisible en | ~ français. Il veut dire savant, homme d'étude ou de 'lettres mais ne nous y méprenons pas, c'est +

de v Tage yoke oa ç vest ae lui-même qu Then ; parle. ee. de
 livres, trop de bibliothèques, trop di ts “méditations sous la lampe, il lui faut
 des hommes 1 *action, des vivants. Il s’adresse a des gens qui Pe auront
 charge’ d’ame, a des clergymen, des -profes-- pices seurs, des avocats, et il
 va signer avec: eux une Z -déclaration. d’indépendance. rt L’optimisme et
 Vorgueil américain transpirent tif be | dans son discours. Les livres, la
 nature, Vhistoire, __ il subordonne tout a Phoinnic. Il arme le «scholar » ©
 pour les luttes de l’existence, il lui prêche le courage ‘intellectuel. I lui
 souhaite la vie rude, souffrante, — | Soacapad & son exemple. Le grand
 professeur, c’est ‘Vexpérience. I] ne faut compter que sur soi. Com| isa n’y
 pas compter? L’ame est éternelle, le + t | ‘monde vient a peine d’être créé.
 Emerson accueille les temps nouveaux, il salue avec joie les révolutions et
 Vavénement de la démocratie qui ouvrira un champ libre aux initiatives
 individuelles. Il cé‘ ‘labre la majesté, la souveraineté de |’ homme roi de ay
 V Yunivers. De l’audace et encore de l’audace! I! se . . _retourne vers
 Amérique, il lui fait honte de sa Te - servilité. Elle a trop longtemps préte
 Voreille a if ‘PEurope. Sursum corda! Les temps sont révolus. La je
 jeunesse américaine est désenchantée, qu’elle re‘prenne confiance! Debout,
 de l’audace, du courage, et l’univers est 4 nous. Mais soyons nous-mêmes;
 = si nous marchons, que ce soit sur pos propres faite, i si nous travaillons,
 que ce soit de nos mains et pour __ penser n ‘empruntons pas le cerveau
 d’autrui. Que ‘VPAmérique n’en doute pas, V’Esprit divin est avec elle, il
 fera d’elle la première des nations. f 1 es ie l) |

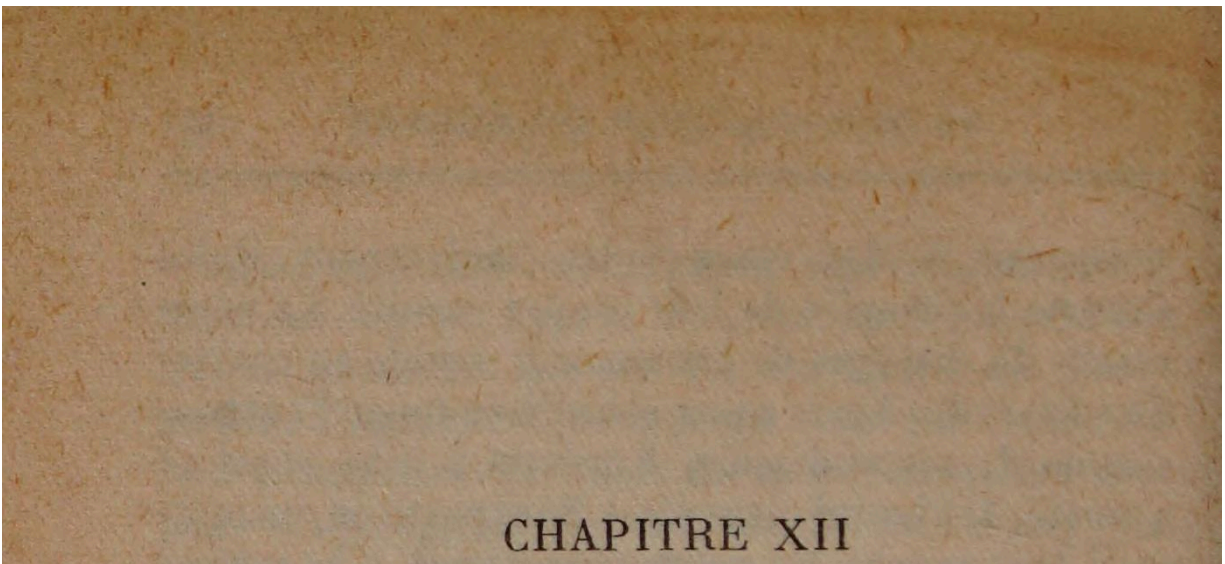
. Sve pronsacs devant les seeped de Dar it mouth, Vuniversité pittoresque sous les sapins du _ New-Hampshire. Le sujet de sa harangue est. tou_ jours le courage intellectuel, mais il est devenu plus incisif, plus pressant. Il dénmonce une fois de plus ja timidité intellectuelle de son pays. L' Amérique a déçu Pespoir du monde. I] lui reproche sa grace sans grandeur, son effacement devant l'Europe. IL - Pappelle « un beau vase vide ». Pour remplir le wie il promet au « scholar » le secours de univers tout — entier et il lui abandonne la nature et Vhistoire, — é Aucun grand nom ne doit nous en imposer; les E grands hommes ne nous transmettent que ce qui — y nous appartient. Charles-Quint, Bayard, Scipion, — Périclés sont morts, mais le monde ou ils vécurent — met est. le même. A nous de faire de la moindre de nos . __--s journées une prouesse égale aux leurs. Pour éire — | grands, abandonnons-nous joyeusement A Punivers, — ie aux circulations divines et adoptons la jeunesse éter- _ nelle du monde. Si nous restons fidèles & nous-même _ Punivers ne nous manquera pas. Ici Emersons'exalte | et, avec un toupet tout américain, il nous donne — ce qui ne lui appartient pas. « Je vous donne l'uni- — vers vierge encore. » Il compare le monde & la forêt _ -américaine ouverte devant l'explorateur. Tout est neuf, tout est jeune, histoire, la philosophie, la religion, la politique. L'ame est plus grande que le monde. ' Tartarinade, dira-t-on, ou bluff. Voila les Améri- » 'eains bien avancés! Tout & l'heure, Emerson les ~ e " 2 hes



ween Sot eens sen eo cae c Après avoir chauffé aus rouge |
 'enthous: oz de. ses auditeurs, Emerson tourne court et . Il vient de leur citer
 Bonaparte en exemple — i leur prêche les vertus moyennes, « la sagesse _
 iene sous » de Franklin. Est-ce timidité, défailsspesaeste austères et
 finissent gar de beaux x dans, 4 i L suit la méthode opposée, le lyrisme d
 eborde ada s Na



CHAPITRE XII ? LA REVOLTE D'URIEL "Bnire temps, cet homme bénévole avait déclenché . _ deux gros scandales. En 1836, il publiait, sous cou- '3 _-verture azur et sous l'anonymat, un petit manuel. x de panthéisme qu'il intitula la Nature. C'était, sous a V gide combinée de Lamarck et de Plotin, une réponse & ses doutes du Jardin des Plantes, un De rerum natura, un poème en prose. Avec sa s r - — nit  habituelle et sans avoir lair d'y toucher, il y donnait la quintessence de ses méditations et de — ses lectures. Le monde extérieur le gênait ; il d - _ routait son idéalisme. Emerson l'escamotait adroi- — ~ tement. Sa tactique envers l'univers pourrait s'ap- _ _* peler caressante. Il commence par adopter le monde _ ; extérieur et lui fait -honneur de le croire véritable. — | Dans une série de contemplations intitulées : Com- _ modit , Beauté, Discipline, il déclare s'adapter Puni- — vers. Mais il ne lui reste pas longtemps fidèle. Au — - chapitre du langage, le monde extérieur s'évapore. — _ Ce nest plus qu'un dictionnaire de métaphores a — Yusage du poète. Et brusquement, déloyalement, : ne Emerson, tout & coup, lui fausse compagnie. Trois —  l vations finales, dont le lyrisme ascendant s'acc eas 102



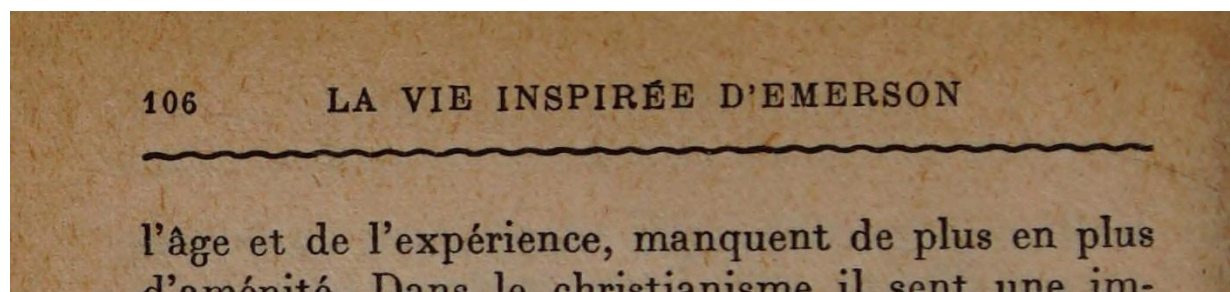
CHAPITRE XII

" 1%, } ai — l'ère mesure que nous approchons du dénouement, "nous plongeant en plein panthéisme, en pleine mythologie. Le monde n'est plus qu'une fiction de l'esprit. C'est l'homme qui a créé le soleil, la femme — la lune. Au temps de l'innocence, l'univers était 'Vibration de nos pensées, mais il y a eu, par notre faute, pétrification à la surface. L'univers — accablait l'homme qui l'a inventé. Emerson ne considère pas cette déchéance comme définitive. Dans — un finale débordant de poésie il annonce l'éternelle jeunesse de l'Âme et de l'univers. Ce que la raison — Yaisonnante a détruit, que l'instinct le reconstruise. | se Que l'âme rajeunie rende au monde sa beauté primitive et qu'elle lui rende surtout son unité. Que la sagesse et l'amour s'annexent et transfigurent le — toujours jeune, le plastique univers. Ses — On reconnaissait, sous ces beaux mythes, une traduction du dogme chrétien. C'était Calvin mis en musique et transposé par Platon, Plotin et Swedenborg. Les théologiens ne se méprirent pas sur la portée de ce pourana et cette façon nouvelle - d'interpréter le dogme de la chute et de la rédemption. Emerson escamotait Dieu aussi sereinement . que le monde. À Jéhovah il substituait audacieusement Prométhée. On n'avait jamais vu, en pays puritain, audace et poésie parcelles, mais toute une jeunesse tressaillait à la voix de l'enchanteur. "«* Feu" Oye me) ¥ 'ye Emerson n'en est plus & une audace présente. Voici - qu'un orage encore plus formidable se lève et la - scène se passe au cœur même du saint des saints. Le problème principal qui préoccupe la jeune Amérique

BFS: . aS Bes Fo. ek bale que, eest i sesbitens Iida La religion « toujours la hantise, obsession des Américains. Ts ont eu beau 3'affranchir du calvinisme, ils ont la e ptoian, le mysticisme dans le sang. Tout change autour d'eux, tout se modernise. La science, lhis- | -toire, 'exégèse ont fait des progrès de géant. faut — Sane le christianisme aux besoins des vempe- 4 S cGon. de sentiment, de siti la grandé révolution — -accomplie par Kant a bouleversé toutes les diseiplines. C'est de l'Ame, de la conscience que tout part et A elle que tout revient. On ne veut plus être religieux du dehors, mais du fond du cœur. La vague d'immanence romantique a tout emporté. Les _ séminaires, les universités, l'Eglise sont pleins d'hé- _ -rétiques qui ont lu Rousseau, Mme Guyon, Mme de - Staél, Herder, Cousin, Benjamin Constant et les _ critiques allemands. Autour de Channing, et moins respectueux que lui de institution chrétienne, de rudes athlètes se sont levés. L'élite se cramponne au froid unitarisme, les foules A la sombre théologie de Calvin, mais ni lun ni l'autre ne satisfont plus ~ les esprits audacieux. De toute part, le dogme craque. On ne fait pas au libre examen sa part. A quoi bon avoir secoué le joug de l'Eglise pourse soumettre a la Bible? A quoi sert d'avoir élargi le protestantisme pour conserver les dehors des anciennes superslitions? Les nouveaux venusle publient, l' Eglise _ est trop petite pour l'Ame ; homme est plus grand que la Bible. Le protestantisme a rompu avec - PBiglise pour s'enchaîner aux Ecritures, la eritique Vat

et elle a sa celle-ci en elle, baa 'instinctive. : — Ainsi le protestantisme américain s'allège et fait peau neuve ; il se réconcilie avec le siècle et ne garde — . - guère de la bête du passé que ce qui flatte ses — 'aspirations. A peuple nouveau, Ame nouvelle, nouvelle religion. Les Américains veulent un protestantisme rationnel, agissant, optimiste et, pour le faire moderniser, ils y proposent toutes les utopies, 2° - anglicanisme kantien de Coleridge, panthéisme puritain de Carlyle, spiritualisme de Cousin, religion — de l'humanité des phalanstériens et de Contes De — tous côtés, on palpe et on cherche, mais tout revient — au problème central de l'âme et de sa ferveur. — C'est — Tous ces problèmes, Emerson les a résolus, à part, —. Lui, en faveur de l'autonomie complète de la conscience. Rappelons-nous ses doutes, ses palinodies, ses révoltes. Il a beaucoup réfléchi au problème religieux depuis qu'il a quitté le sacerdoce et, encore = plus, depuis son retour d'Europe. Il avait traversé l'Océan pour trouver un nouveau messie, une foi nouvelle. Il est revenu désenchanté. Les besoins spirituels de l'Amérique ne sont pas ceux du vieux = monde. La critique de l'institution chrétienne lui est familière. Il se livre au jour le jour et sans tapage, sans en rien laisser transpirer. Il connaît bien le protestantisme américain. Il a été prédicateur et pasteur. Ses critiques, & mesure qu'il prend de

Pies et ie: Tousseme hanqeent Ps his en plus . daménité. Dans le christianisme il sent une im- ” - passe, un obstacle, un aspect de la fameuse ae fication en surface qu’il dénonce. Les besoins et les : _énergies de l’Ame sont infinis et. le christianisme est borné. Il vit de la lettre et non de lesprit. ~ Qu’est-ce que la religion chrétienne & échelle de ees Le christianisme prétend monopoliser le _ divin, l’assujettir & des formules, A des rites. Entre ¥ Dieu et nous il interpose les personnes divines, les “cérémonies, le préche, la prière. A quoi bon les ~ temples, si Dieu est présent dans nos cœurs? Des ~prie- Dieu, des sacristies, des prières, des airs dévots, _ - pourquoi nous masquer ainsi l’Infini? Jésus est-il vraiment le type parfait et divin de Phomme? ~ _ . Emerson en doute. Ni lart, ni la science, ni la nature ne Vintéressaient. Socrate, Shakespeare, Laplace sont des hommes plus complets que lui. Prudent citoyen et homme habile, Emerson va tous les _ - dimanches au temple mais l’ignorance des hommes de religion lui fait peur. Pour croire au christianisme on dirait qu’il faut douter de ’homme. Christ + annonçait notre grandeur, les pasteurs ne parlent que de la grandeur de Christ. I] n’y a plus rien d’humain dans le temple chrétien. Emerson voudrait être sourd et regrette l’étroitesse du col de son _ pardessus, quand le pasteur fait la prière. Des abs-. tractions glaciales tombent du haut de la chaire. La religion est un désert odieux. L’Eglise ne respecte pas l’Ame des fidèles. Elle mei les actions d’un cdté et les responsabilités de l’autre. Elle est charnelle et sensuelle,



“un certain rapport, mais ‘ds Y étude de beibinn 2 on _ peut déduire un enseignement plus haut eee Yq A mesure qu’il avance dans cette voie, Emerson 3 _ devient de plus en plus nietzschéen. A ces critiques: Be: répondent les affirmations ferventes que nous connaissons déjà sur la présence de Dieu en nous. y Pourquoi borner l’océan sans limites? Jésus n’ en serait-il pas plus aimé s’il était moins adoré? A quoi bon les Ecritures, si Dieu nous parle au fond du cœeur? Qu’ importe que la révélation soit plé- Bes nière ou secondaire si elle est actuelle et éternelle — en nous? Le cœeur du christianisme, c’est le cœeur i de toutes les philosophies. Stoiciens, mahométans, bouddhistes, il y a partout une 4me de vérité. A S ; K, quoi bon s ’enchaîner & un Christ quand il y en a mille? lef e Emerson jusqu’ici avait gardé pour lui ses hérésies, mais voici que l’occasion se présente de les ‘ étaler au grand jour. Il songeait depuis quelque temps & adresser un manifeste au clergé américain, — Il en avait gros sur le cœeur et ne pouvait plus se contraindre. Sa bombe était prête. Le 15 juillet 1838 il attaquait la bastille du dogme. Les étudiants en théologie de Harvard l’avaient invité à leur parler des devoirs du clergyman et de la religion et il se rend a leur appel. Cette fois, c’est & un auditoire clérical qu’il s’adresse, dans la chapelle unitaire de Cambridge. I] %

Le temps n'est plus où il découvrait à Murat les harmonies providentielles entre le christianisme et la société. Sans doute, y a-t-il entre lui et nous un certain rapport, mais de l'étude de l'homme on

os ore deux camps ae teaches e! jeunes, tout feu tout flamme, et townie dont le “ front se plisse ‘derrière les besicles. Ceux-la n’ont . as as a Emerson son petit manuel de ai ; i et une fois de its il suctifieks ree Sek la prudence, d’abord la plongée en pleine | immanence, l’appel aux émotions (tant pis pour les Etrange homéle que ce sermon panthéiste dans un temple chrétien. Emerson discute de la religion, sans dire un mot des Ecritures, du divin, sans men_ tionner le nom de Dieu. Son sermon ne contient ni _versets, ni prières. C’est un préche tout kantien. Tout de suite il nous dépayse ; il fait appel au sentiment et a imagination, il plonge ses auditeurs en pleine nature. I] célèbre l’été, il met de l’encens et des fleurs. dans la froide salle d’assemblée protestante. Il évoque les nuits cristallines grouillantes de constellations. Qu’est-ce donc que ce mystérieux - univers, et que semmes-nous dans son sein infini? Le sublime des cieux étoilés sur notre tête n’est qu’un reflet des splendeurs morales. L’infini dans la: conscience répond a l’infini dans lunivers, les lois de l’Ame confirment celles de la nature. Quand _ un homme dit « je dois », Punivers tout entier l’ap

y a deux camps bien tranchés dans l'assemblée, les jeunes, tout feu tout flamme, et les vieux dont le front se plisse derrière les besicles. Ceux-là n'ont pas pardonné à Emerson son petit manuel de panthéisme. Emerson sera prudent, n'ayons crainte, — la prudence du serpent et la simplicité de la colombe. Dans ses *Essais*, il suivra la méthode ascendante, l'andante au début, l'allegro à la fin, mais aujourd'hui, et une fois de plus, il sacrifiera l'esthétique à la prudence, d'abord la plongée en pleine immanence, l'appel aux émotions (tant pis pour les théologiens du premier rang!), puis une échappée lente, méthodique, adroite et pratique vers la morale. Le moraliste rassurera les gens timorés ou prévenus que le poète aura étourdis.

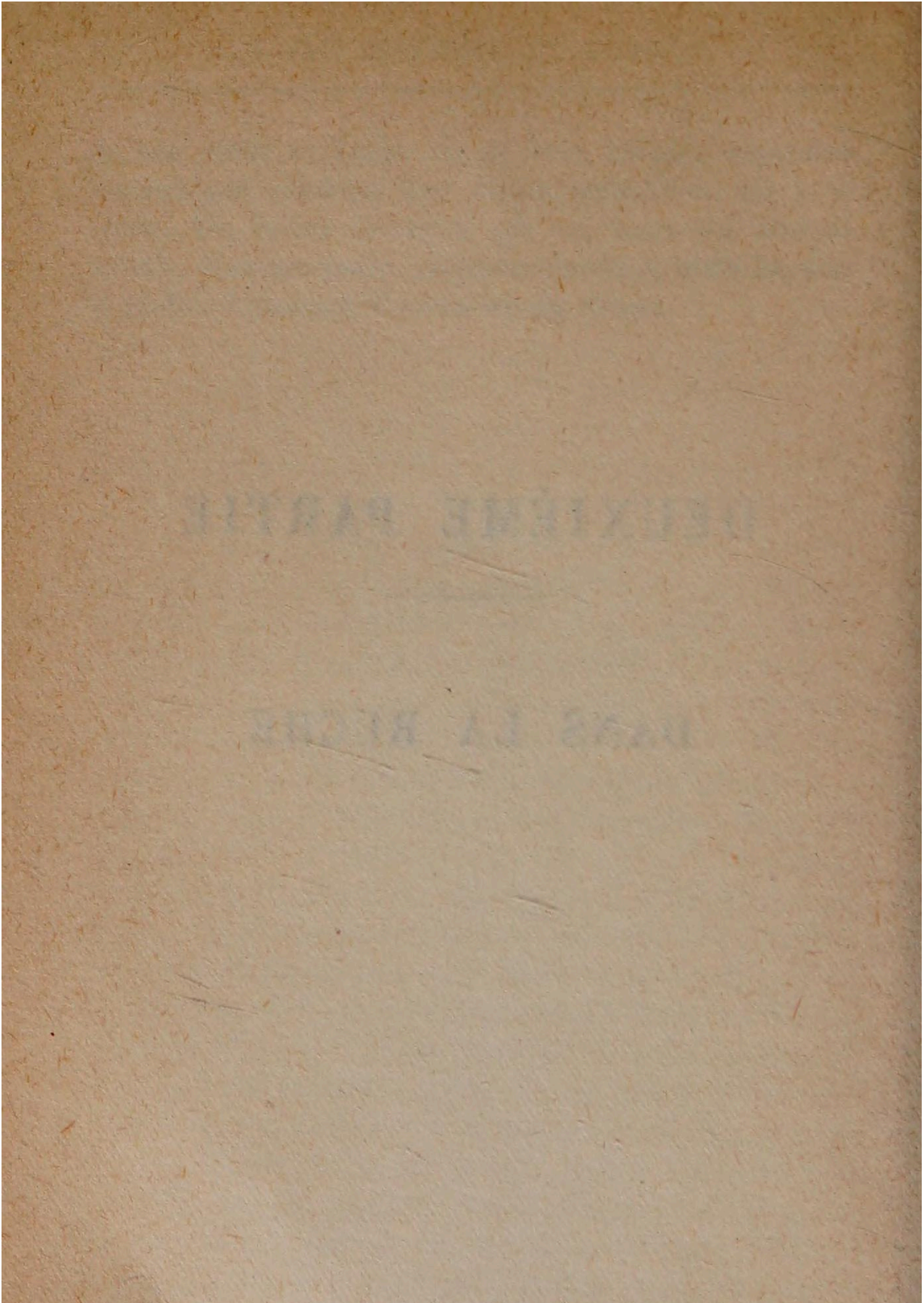
ee Crative © et Sra: vers hui. 'Le sentiment. du sublime & a ies
_ dans la nature et dans l'Ame, voila le vrai sentiment — , + ri - religieux,
sentiment universel, inné et accessible a _ my tous les hommes. ae x ie Une
fois sur ces cimes, Emerson se retourne vers le ehristianisme igsaaplafte
Qui prétendrait borner — _ des droits, les privilèges infinis de !4me? On a
fait _ du divin le monopole exclusif de certains individus, Z de certaines
époques. Quelle erreur et quel attentat envers le droit de l'4me & disposer
d'elle-même. Prenons la personne de Jésus. S'il a mérité le titre de «Fils de
Dieu », c'est par la façon unique dont iba su exalter en a -même le sens
moral. Ses miracles, _ @ étaient ses vertus, ses sentiments et ses disposi- ____
tions admirables, mais lhistoire a fait de hn un Osiris et un Apollon. On
borne le divm a Jésus; oe on impose son imitation aux fidèles, lui qui disait
& tous les hommes : « Soyez parfaits comme votre © Père céleste est
parfait. » I] n'y a qu'un comman- > dement, la fidélité que chacun se doit 2
lui-même et Vadoration du Dieu caché dans nos cœurs. Exeitions en nous
les grands sentiments et nous deviendrons des Christs. La religion n'est pas
un commandement du dehors, c'est une croissance em nousmême. Gens
d'Eglise qui prétendez annoncer la véerité, soyez d'abord inspirés et que le
sujet devos sermons soit la grandeur infinie de lame humaine associée au
monde entier. Soleils couchants, soleils levants, nuées errantes, chants
d'oiseaux, parfum des fleurs, appelez & vous tous les spectacles de la
nature. Vous qui prétendez dicter leur devoir | aux humains, soyez humains
vous-mêmes et: vivez, 's Wye

a ms o 4 ie Pe, = RS sri “mettez pas le divin au passé, mais au présent et a ate actuel. Dites que Dieu crée et qu'il parle. La saAes - gesse de l'Ame défie toute sagesse ; l'Ame est supé- ieure a V'univers. Elle est libre et n'admet pas de. maitre. Sur quoi le prudent et pratique Emerson éprouve ‘ Te besoin de baisser le ton, de peur de voir crouler ~ Tes voutes du sanctuaire. Comme il avait fait dans - gon discours sur le « scholar » américain et dans celui de Dartmouth, il arrête court son élan, comme s'il _ avait pitié des insuffisances de son auditoire. Il ne -. demandera pas de fonder une nouvelle religion, mais il veut qu'on insuffle une vie nouvelle a l'an. _cienne en lui incorporant tous les beaux sentiments. - Religion, morale, science, amour, beauté ne font a qu'un... _. Avouons-le, ce finale est assez faible et déconcertant. On dirait qu'Emerson n'a pas eu le courage _ de ses convictions jusqu'au bout. [I était bien plus courageux, bien plus acerbe dans ses notes intimes, -* Ou bien a-t-il le souffle un peu court? En tout cas, ce fut un beau tapage. Les jeunes étaient ravis ; ils .. trouvaient leur chemin de Damas ; Emerson faisait des disciples, mais la vieille' garde ne désarmait pas. Il Pavait scandalisée. Elle lui en voulait surtout d'avoir nourri et déchainé l'hérésie & la fa--veur de son propre laxisme, et tout de suite elle le lui fit sentir. Emerson avait horreur des controverses ; il lui répugnait de rompre avec ses anciens : .

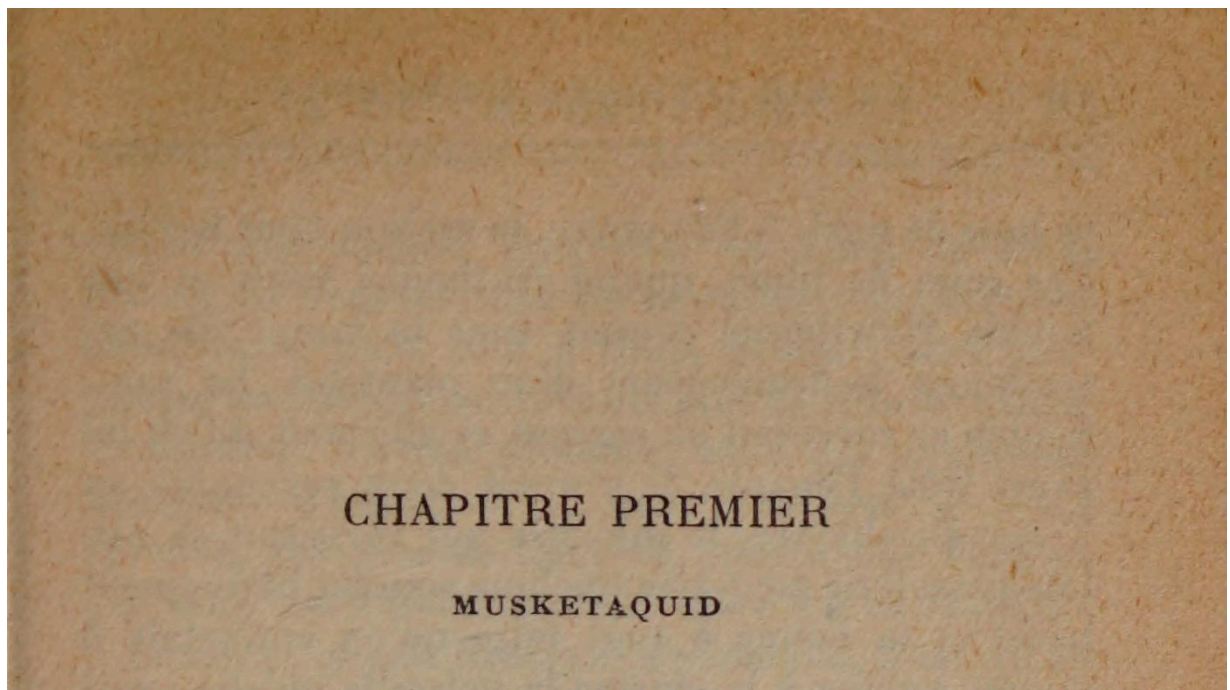
res. set amis ; 5 trop abd, aE, avait jeté le ø _ Dieu, il avait nié l'Eglise. en lui ieee soe _ orgueil personnel. Ainsi qu'il Vavait fait pour la science dans la Nature, il reléguait maintenant la religion dans les profondeurs de Vinconscient. Les — _ théologiens étaient en armes; ils dénongaient ce _ qu'ils nommaient « Ja dernière forme de Vinfidé- _ lité ». Ils le comparaient & Voltaire et a Gibbon. — _ Emerson se tenait coi; il avait dit ce qu'il sentait — la vérité, sa vérité et tout était dit, mais, dans — _ son for intérieur, la tempête faisait rage. Pour la __ première fois il se butait en public a la contradic- tion, Le voila, lui, l'adorateur silencieux et bénin — de la surdme, critiqué et calomnié dans les gazettes _ et son nom jeté a la foule... ; Il se trouvait par ses propres principes désarmé en face de ses contradicteurs. N'avait-il pas prêché _ le droit de chacun a ce qu'il croyait sa vérité per_ sonnelle? Il était pris a ses propres rets. Pour la première fois loptimiste Emerson trouvait les hommes méchants. Les sarcasmes naissaient sous ' sa plume. A quoi bon ménager « Ja chèvre et le . chou »? Personne ne lui était reconnaissant de la Gs sourdine qu'il avait mise @ son lyrisme... Sa carrière ie de conférencier se trouvait compromise et quel — accueil allait-on préparer & son ami Carlyle quil attendait? Il fallait renoncer & ce voyage. Emerson s'aigrit, il se replie en lui-même. L'ange Uriel a douté et s'est révolté en plein ciel. Les dieux se : sont voilé la face mais rien ne semble changé dans le firmament. Uriel s'est tu, il est rentré en apparence dans l'ordre, mais la révolte gronde au fond

de son cœur et l'écho de sa voix trouble toujours les sphères célestes. Les dieux tremblent sur leur trône. Un ordre nouveau est né, avec un nouvel avenir. *Non serviam!* Emerson s'entête, mais fuyant la malice humaine, il se retire au désert.

DEUXIEME PARTIE DANS LA RUCHE



FE E 4 7 See Rasa bi “yp iy via > & i Al * CHAPITRE
 PREMIER MUSKETAQUID C’était un charmant désert que Concord, —
 Cone & Priced la Paix, — et dont Emerson avait senti profondomne de
 1834, il s’était réfugié au Vieux Presby- es Pe ict dément le charme. A son
 retour d’Europe, a l’au- . tère, un antique logis solitaire et tapissé de
 mousse, — au nord du bourg, avec un jardin sauvage, des _sapins, des
 saules, en contre-bas vers la rivière. La maison tournait sans facon le dos A
 la rue. C’était un cottage de bois comme on les construit — _ en Amérique,
 avec des salles obscures, des greniers — pleins de toiles d’araignées, des
 retraits, des man-sardes, de la pénombre derrière les vitres A petits carreaux.
 Que de fois Emerson, jeune homme, était — venu rêver lA au cours de ses
 visites au bon doc- — teur Ripley, son aieul par alliance. C’est dans une
 chambre du Vieux Presbytère qu’il avait écrit Na- — ture et cest par ces
 fenêtres que le charme de Le logis était plein de mystères et de souvenirs. _
 Nathaniel Hawthorne, qui l’a immortalisé dans un ~ _ de ses ouvrages,
 venait quelque temps après y passer «116 Concord avait pénétré jusqu’a lui.
 On le reapiart 2s _ dans son livre.



=: » ae lune a taal AY ae croire, | _soirs de pluie, quand Nathaniel la aap eat an' Pe sees et que sostin se peyeillait ens sursaut et : airshait qu'onion 3 pee frdlé l'épaule. Il y avait deux revenants: au Ee: Hal pour finir peut-être quelque sermon hitivements) care baclé et la bonne & tout faire qu'on entendait a _ . minuit remuer & la cuisine la vaisselle qu'elle avait = mal lavée de son vivant. A Concord, on croyait aux <o reves et Emerson lui-même n'y était pas indifférent. Q', N'aimait-il pas a répéter qu'il y avait une sorte de mirage dans l'atmosphère du lieu? Concord était un vaste parc, & la fois un musée et un jardin. Ses paysages étaient pleins d'histoire. Peter Bulkeley Vancêtre, le fondateur, avait bien - choisi son site. Des prairies, des bois, des collines, — une lente rivière, si lente qu'elle ne savait pas elle-même la direction de son cours. A dix-sept milles -. de Boston, la solitude était complète. Partout la © _ - gylve étendait ses frondaisons, bois d'érables, de pins, de cédres, garigues, taillis et sablières, avec © "des coins de fraîches prairies au bord de l'eau et, - ~ dans les clairières, des étangs dont Walden était la ~. perle. En bordure de la vallée, des crêtes rocheuses ~ et des échappées au loin sur le Wachussett et le - Monadnoe, la Montagne-Idee d'Emerson. Des ver. gers, des friches, des fermes abandonnées, de vieux _ moulins et partout des pommes, encore des pommes. Sur ce sol forestier, rocailleux et parsemé d'étangs, ie de rudes fermiers, des gagne-petit de la terre leE ~ J

; he 1 es 5 ede eee, ee a ee ent une 'maigre provende. De durs, ie
sna vers, six mois de neige sur le sol, des températures a8 si ériennes, puis,
tout & coup, presque sans 'prin- — temps, les effluves torrides des étés de
New-England, — =: Agee Taciturnes, rentrés, stoïques, avec des explosions
 Brusques d'humour, un sens pratique A toute — - épreuve, ces gens de
Concord étaient des Yankees. _ pur sang, des « Bonhomme Richard » a la
Franklin. — Concord, quand Emerson s'y installe, n'est qu' un bourg d'a
peine deux mille habitants qui égaille ses ae : cottages de bois peint en
blanc sur les pelouses d'un _ 4 communal ombrapé d'ormes. des ormes
magnifiques ek et poétiques tout en guirlandes, en festons, en __ harpes, en
panaches et en lyres. De loin, avec les © _ clochers blancs dans la verdure,
Concord apparaît 353 - comme une fraîche aquarelle. Au printemps, quand.
les érables bourgeonnent, le paysage est rose. En - automne, e'est un
mirage, un arc-en-ciel de violet, __ hed de grenat et d'or. La forêt «tourne »,
comme on dit — en Amérique et, pendant l'été indien, une buée irisée de
mauve et de bleu flotte sur tout cela, en attendant l'immense hermine de la
neige. Concord n'est pas grand de taille, mais il est riche de souvenirs et de
souvenirs héroïques. il fête justement son troisième centenaire quand
Emerson vient s'y fixer et c'est lui qui prononce son panégyrique dans la
maison de ville historique ou, dix ans auparavant, La Fayette est revenu
parmi les ovations. Deux siècles d'histoire ont passé depuis que Peter ea
Bulkeley et ses pèlerins se glissèrent dans la sylve - parmi les senteurs des
fougères, trois siècles depuis . le pacte pacifique avec le sachem Tahatawan.
De F

longues années de théocratie puritaine, de défrichage; de
 labour. de fondation d'églises et de écoles. Le communisme: de
 Concord, à l'abri derrière ses palissades, « a vu passer les puritains au
 chapeau à pointe, à ample manteau flottant. Des prêches de quatre
 heures dans la maison d'assemblée glaciale, | avec le marguillier qui pique
 de son long bâton les gens qui succombent à la tentation du sommeil. —
 Des sermons terribles avec l'enfer tout béant et les diables qui grimacent
 dans les anathèmes du pasteur. On lutte, on peine, on vit, on s'organise.
 Les gens de Concord sont de bonne extraction anglaise. ~ En 1835, pour
 la célébration du deuxième centenaire, les 300 familles du dix-
 septième siècle sont toujours là, les noms se sont perpétués et Emerson
 qui a fouillé les archives de la ville les énumère figement dans son
 discours. Les anciens colons ne se sont pas enrichis. Des squires ils sont
 devenus métayers, artisans, boutiquiers, mais il n'y a pas de sots métiers
 en Amérique et tous sont restés des gentlemen et des ladies, sans perdre une
 once de self-respect. Concord est fier de son passé. Il a sa rivière et son
 pont, le pylône sur le champ de bataille où tombèrent les grenadiers rouges
 venus de Boston pour saisir les approvisionnements des insurgés.
 Lexington et Concord firent ce jour-là une belle conduite de Grenoble aux
 mercenaires du roi Georges, au pont de la rivière, le long des haies sur la
 route de Boston, 5 miles, — jusqu'à la 4^e me. | 3 miles de SS. Concord
 est un bourg démocratique et égalitaire. On n'y est pas riche et tout le
 monde y travaille.

maine, y vivote content de ent sur son eth domaine. Il y a
 d'ailleurs des gens fort cultivés dans "Te bourg, de ces dynasties
 d'autodidactes comme on "en rencontre alors au pays des Puritains. Il y a
 les Hoar, les Ripley, bientôt viendront les Hawthorne, — — les Alcott, les
 Channing et, a l'insu de tous, un jeune — étudiant frais émoulin-de Harvard,
 Henry David _ Thoreau, avec l'ardeur d'un Bonaparte, médite sur B da
 carte l'annexion des rivières, des bois et ids - étangs d'alentour. Boston
 n'est pas loin. En trois | _ heures le coche fait le voyage. Emerson a fait sen-
 — _ sation a la ville, beaucoup trop a son gré, et les _ admirateurs, les
 curieux, les disciples accourent. | ~C'est Vembryon d'un cénacle qui va
 s'étendre. Vers 1840 il ne manquera qu'un duc ami des lettres _ . pour faire
 de Concord un Weimar. _ Emerson est venu a Concord d'instinct, poussé
 par les influences ataviques. L'esprit de fariitle et de clan est toujours vivace
 chez lui. Il faut un toit pour Mme Emerson mère et pour Charles, le frere
 inséparable, qui veut ouvrir une étude d'avocat dans le bourg et qui est
 fiancé. Emerson va se remarier. Il vient d'hériter de sa première femme un
 petit | capital qui le rend indépendant et dont il suppute avec joie les intérêts
 en Yankee pratique. En 1835, — une occasion se présente, et il achète, a
 entrée _ de Concord, sur la route de Boston, une grande mai- o ' son carrée
 avec un jardin et des prés en pente vers pi le Musketaquid. L'endroit est
 humide, mais le logis s est sain et bien construit et le jardin est orienté au
 couchant. La maison est isolée, mais le coche passe devant la porte,
 Emerson est fier de son logis e St tots NP gee ee . —

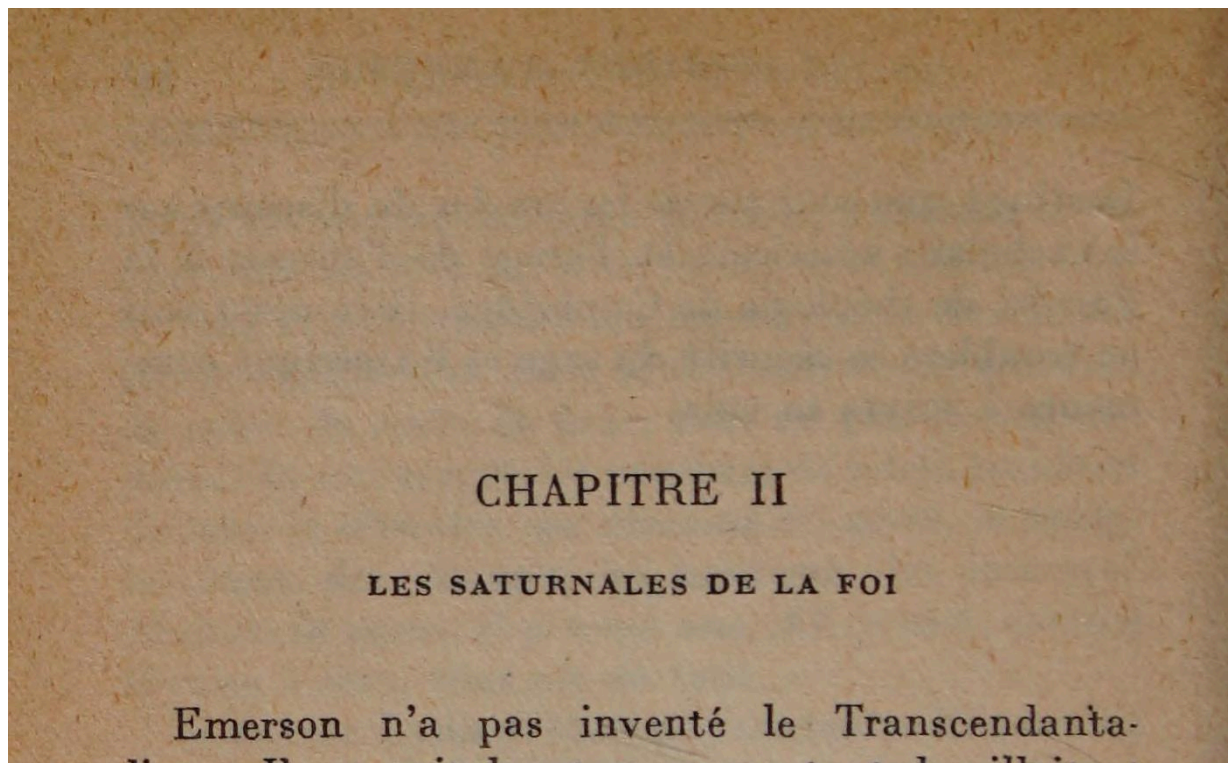
t de ses atre hectares de terre auxquels il v djoindre les bois de Walden. Avec sa maison n'at-il pas acheté les essences mystérieuses du sol, les _ secrètes merveilles de Ja séve, essence de pomme, — de poire, de mais, de fleur, tout un pan de ciel au _ dessus de son verger, les couchers de soleil, les clairs _ » de lune et d'étoiles, les illusions du givre, la neige, 3 le chant des oiseaux, les animaux, les insectes? _ _ Multum in parvo, il piu nel uno, All in each, comme 4 jl aime A dire, tout est en tout. “ Sa femme Lydia n'était pas contente. Elle aurait 4 voulu retenir Ralph Waldo dans son Plymouth natal, mais comment résister aux caprices d'un potte? _ La neige, le vent. du nord le mettent si bien & Vabri des importuns et il lui faut les couchers de soleil, la rivière, les bois et le mirage de Concord. Qu'ainsi soit fait! Le voila done fixé. Ses revenus sont mo- — _ destes, mais il a les honoraires de ses conférences et sa muse est l'économie. Admirons l'abnégation de . ce grand homme dont la voix a retenti dans les _ chaires et les assemblées, dont lhérésie a jeté le ; nom la foule, qui a interviewé Coleridge, Word- ay - _ . sworth et Carlyle, qui a vu Naples, Rome, Londres, Paris, ct qui s'enferme dans une bourgade de deux mille Ames pour le reste de sa vie, afin de suivre — Yappel de la sagesse, d'obéir & la-voix intérieure. aventure si peu pratique, si peu glorieuse, semblet-il, au moment ot |'Amérique en expansion court -. & la ruée vers l'or. Emerson a trouvé Concord, la Paix, la solitude, le silence, les bois, le ciel, les eaux, la nuit, le jour, les saisons, et il s'est trouvé lui-même. C'est de ce calme logis, pris a bail sur la

de théologie de C lera Ta: sécurité bei suivre sa Voix. — Beef

Destinée, que sont partis les oracles du discours sur le « scholar » américain et l'orage de l'adresse à la Faculté de théologie de Cambridge. Rien désormais ne troublera la sécurité du sage et l'Amérique commence à suivre sa voix.

ot _ n'avait cessé de déferler depuis l'arrivée des péle-. lisme. Il y avait longtemps que tout bouillait et fermentait autour de lui et que la pratique Amé

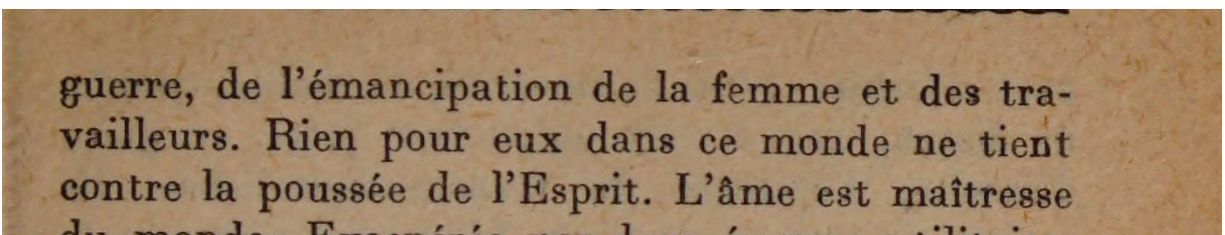
CHAPITRE II LES SATURNALES DE LA FOI Emerson n'a pas inventé le Transcendantarins. Pour ces incorrigibles illuminés, Vidéal était cee actuel; il n'y avait qu'une loi, la loi intérieure. Conscience! Conscience! C'est a elle qu'ils ~ rapportaient tout. Sur elle ils avaient fondé Etat et l'Eglise. Mais la raison humaine est toujours courte par quelque endroit. Force était bien de vivre, de fonder et d'organiser l'Etat, de coloniser, 'de trafiquer. Le Puritain s'était fait pionnier; la foi était devenue secte; la théocratie puritaine —s'était fondue dans l'Etat. Les constitutions politiques avaient remplacé le « covenant.» et les révolutions s'étaient accomplies. Les hommes ne cherchaient plus le salut, mais couraient après le bonheur. Qwils étaient loin les jours ot, du creux dun buisson, l'Eternel parlait aux hommes, ot chaque homme était son temple, ot il y avait ~ autant d'églises que d'Ames... Mais la foi n'était x 122 .



S morte et les mystiques n'avaient pas 'capitulé, ____ Le feu
 couvait sous la cendre depuis trois cent ____ ans. A chaque tournant de
 l'histoire, quand la fer_ veur languissait, tout & coup surgissait un réveil,
 une vague de conversion. Les hommes les plus pra- _ p tiques perdaient
 pied dans l'idéal. Les vérités de la religion devenues pour eux lettre morte
 s'illumi— -Maient soudain et s'imposaient avec la force d'une
 hallucination. nt ga Il y avait de grands sursauts, des crises d'hystérie —
 collective. Jéhovah parlait; le Sinai ruisselait — Wéclairs et, sous le souffle
 de l'Invisible, les Ames tremblaient comme la feuille dans le vent. La
 solitude se peuplait de voix. On sentait la divine pré- _ sence dans les
 fleurs, dans la brise, le soir au bord ~ _ des' eaux, partout autour de soi,
 comme si l'4me dans la nature était Dieu, et les forêts chantaient le
 Cantique des Cantiques. L'4me se sentait libre, s'épandait, bondissait,
 tombait en transes. Après avoir brandi les fourches du Diable sur la tête des
 pécheurs épouvantés, Jonathan Edwards, Je Puritain implacable, rencontrait
 le Maître dans les bois et prêtait © 4 la nature entière son visage... Des
 aspirations, des ____ instincts étaient restés refoulés ; il existait
 d'innom_ brables inassouvis. Le sens personnel prenait sa — - revanche.
 On rapportait tout & lame. La société et l'Eglise venaient-elles & manquer,
 c'était le droit et le devoir de chacun de les rappeler à la pureté originelle,
 au canon de la justice et de la charité. 'Les pionniers conquéraient le
 monde, les saints © --cherchaient le royaume de Dieu. L'unitarisme n'avait
 réussi à dessécher la foi que pour une élite , 7 . 5 » * eR F, ;

de gens jalrounaables ia 'Fouled. imandlient _ émotions.
Adventistes, quakers, perfectionnistes, a " _quiétistes, d'innombrables
sectes, n'en croyant que la lumière du cœeur, attendaient toujours un Messie
et se mettaient en grace avec lui. Le jour allait venir ot les enfants de Dieu
auraient des ailes et voleraient _ vers V'Eternel... En attendant il fallait
suivre la — a es se taire, écouter dans le tremblement et le — silence. Quel
visage fervent et serein ces idéalistes n'opa3 - posaient-ils pas & leurs
compatriotes déjà pris par a la vie intense? C'est dans les rangs de ces saints
que les réformateurs et les utopistes vont se recruter, c'est parmi eux que les
transcendantalistes, et Emerson le premier, viendront retremper leur fer- _
veur. Ces gens ont beau-vivre dans la contemplation, en marge du siècle,
qu'une fissure se produise _ dans V'institution sociale, que des abus criants
apparaissent, qu'une cause se présente et ils se jetteront dans l'action. On le
verra bien, aux grands jours de l'antiesclavagisme, quand le savetier quaker
de Haverhill, Whittier, composera ses chants inspirés, -fouaillant les bb
litionia! exaltant les humbles et re dénongant l'hypocrisie régnante. C'est la
fonction et le devoir des mystiques de comparer sans cesse le réel & Vidéal,
état social de Vhomme A sa destinée | immortelle. [Ils rêvent 'homme
meilleur, ils le veulent parfait comme le Père céleste et les voila qui, pour
assurer cette perfection, se lancent dans -- les campagnes en faveur de la
tempérance, de l'af _ franchissement des esclaves, de l'abolition de la BeAr

* ; aac EE Feats Dk eres ap guerre ae, Paenbhipation de la femme et a tra- . ~ -yailleurs. Rien pour eux dans ce monde ne tient contre la poussée de l'Esprit. L'Ame est maitresse __ du monde. Exaspérés par leur époque utilitaire, SEs % vexés de voir les trafiquants et les politiciens cor- a ee \$ rompre Pimage de Dieu, ces mystiques font pres- __ &. sion de toute part; c'est d'eux que part Penthou- <i en __ siasme pour les réformes. Je F La Nouvelle-Angleterre est une pépinière d' 'illu: — : _ minés et de thaumaturges. Sur les montagnes, dans la sylve, en maint hameau écarté, il y a des voyants et des voyantes a qui Dieu parle en tête-a-tête, qu'il Se chargés d'une mission et qui quittent tout pour le suivre. A côté d'eux, il y ades inspirés laïques _ poussés par le désir du mieux, du progrès, autre forme de la perfection. Ces non-conformistes font = table rase des traditions et des institutions établies. Ils ont un idéal en eux-mêmes, un message & pu~ bhier, une mission. Ils sont avides de sincérité, d'unité. Ils dénoncent la duplicité de existence, religion d'un côté, civisme de l'autre. Ils protestent contre Ja double morale, contre la substitution aux "> buts divins des fins humaines utilitaires et égoïstes. — Ils prennent l'idéal a la lettre et refusent tout compromis. Ils entendent conformer leur conduite a leurs croyances et, si le monde refuse, ils consentent a être sages tout seuls. Et voila les utopistes, les — excentriques, les originaux déchainés... Vers 1840, x _ PAmérique, la Nouvelle-Angleterre en particulier d'ou ils essaient, en débordent... L'Eglise, Etat, — _ Péducation, la famille, le commerce, le travail, les meeurs et le régime de lexistence, ils prétendent { e 4

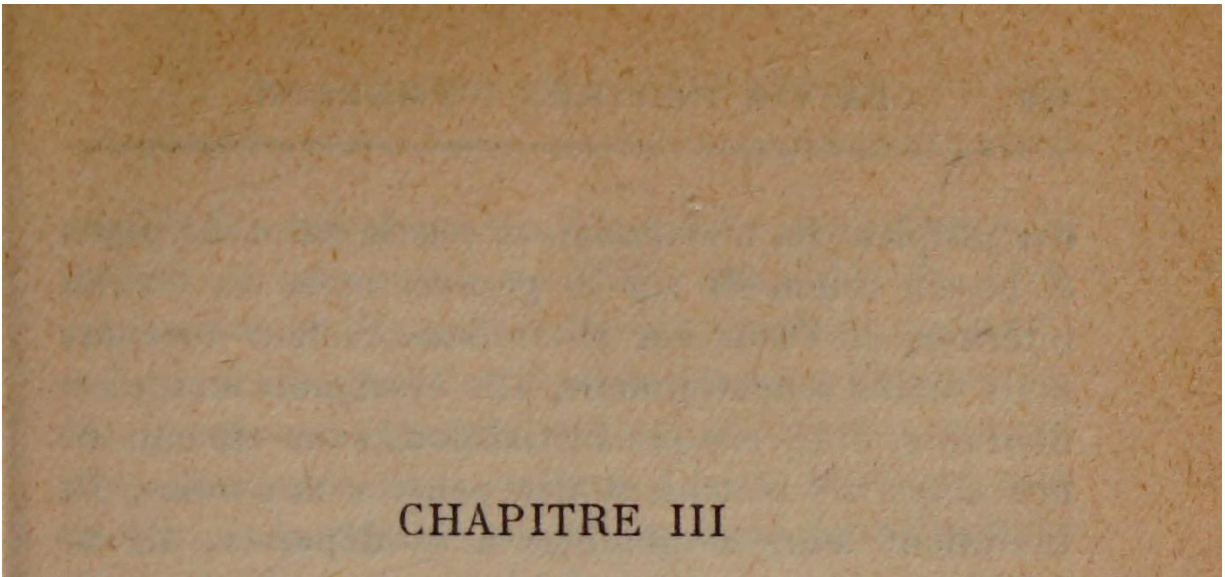


guerre, de l'émancipation de la femme et des tra-
vailleurs. Rien pour eux dans ce monde ne tient
contre la poussée de l'Esprit. L'âme est maitresse
du monde. Exaspérés par leur époque utilitaire

3e5 “xt ay oe ne Sint Tey * POs Fy T tk nut réformer. Ivres de sincérité, de réalité, © a Sisultes: Pépithète de scunabeintaptdilioe: Is ' " savent clairement ot viser. L’un veut réformer lee ~ pot, un autre de prêter serment. Celui-ci est contre l’argent, celui-la contre la guerre. Dans la vie privée, il y a Jes ennemis du luxe et les apêtres de la vie e simple, ceux qui veulent interdire l’emploi des do--‘mestiques, ceux qui proscrivent l’usage de Valcool et de la viande. Même parmi les végétariens, il y a des nuances et des sous-nuances. Il y a les par_ tisans du pain azyme et les partisans du pain de _ son, les adversaires du thé, du lait, du café. Ty — a ceux qui s’interdisent l’usage de la laine et du “! Sy fa aie = eoton, ceux qui laissent croître leur barbe, ceux qui vont pieds nus, etc. C’est un véritable caphar-natim, mais ces saints sont des Américains authen- © —. tiques. Ils révent du retour 4 l’Age d’or par voie de - réforme et de prohibitions. : Emerson les connaît bien, ces utopistes. C’est lui” - qui les a déchainés. Ils sont au fond ses disciples et ses fils spirituels. C’est pour eux qu’il a jeté le e défi au siècle, qu’il a ouvert les portes de l’avenir, qu’il a prêché Pévangile de la self-reliance, de la sincérité & tout prix, qu’il a affirmé l’identité de ~ lame et de Dieu. Et ils l’ont cru sur parole. Emerson maugrée quand ils assiégentsa porte. I] ne quitte pas de l’ceil la pendule quand il est obligé de les - _ héberger, mais l’Esprit souffle ot il veut. Il aime leur sincérité, leur enthousiasme, les mondes nou-veaux qu’ils portent dans leur regard. '

CHAPITRE III t oh B% ~ QUELLE HEURE EST-IL? ass . ry 5

Le mouvement dissident né de la scission uni— _ taire ne s'était pas arrêté en chemin. Les gens cul_ tivés et les gentlemen étaient, eux aussi, en effervescence. Ils cherchaient une foi raisonnable en Bachore des églises et nourrissaient des doutes tou\$ chant l'institution sociale. Les temps étaient révo- _ ~ lus, pensaient-ils, pour un retour & la sincérité. I]. Pisilait mettre la cognée a la racine de l'arbre et _ réformer radicalement l'ordre existant. Le monde * tel que Davait fait le froid entendement était inte_ nable et la morale courante n'était qu'une vaste _ hypoerisie. I] fallait reconstruire la société de toutes e _ pièces, mais c'est sur la méthode A suivre que les _ réformateurs ne s'entendaient pas. Les uns tenaient 'pour esprit, les autres pour la lettre. Beaucoup _ Prenaient une feuille de papier, une plume d'oie, et tracaient, séance tenante, les plans de la cité _ idéale. Ils réformaient le monde avec de l'encre et du papier hic et nunc. Ceux-la constizaaient Vaile = gauche. Les autres — et Emerson était leur porteparole — suivaient les voies de l' Esprit. Ilsvoulaiient = ja réforme radicale et universelle mais se méfiaient — ' we 497



CHAPITRE III

ra es. "utopies. Ils n'ont pas le talent de la plume : si
 beaux soient-ils sur le papier, mais du tall intérieur de lame sur elle-même.
 Si leur tactique — était moins sensationnelle, elle était non moins re-
 doutable. Sous chaque institution, sous chacun de nos actes, ils mettaient
 des pensées nouvelles. Ils" invitaient leurs semblables à se dépasser. Ils ne
 prenaient rien, ne provoquaient personne, mais ils <9 . a = retournaient
 l'être intérieur, états d'Âmes et idées, © ee comme un gant. Ils se
 réfugiaient dans le silence respectueux, ils ne faisaient pas d'esclandre,
 mais le 2nd moment venait, tôt ou tard. et l'édifice tombait à la faveur de
 leur travail souterrain. Alors le conflit entre l'idéal et le réel devenait
 inévitable, comme on le vit lors du schisme d'Emerson, et comme on allait
 le voir encore mieux, cette fois tragiquement, pendant la campagne
 antiesclavagiste. Que les idées fussent de la dynamite, on dut le croire ce
 jour-là. Après vingt ans de palabres les fusils parlaient tout seuls. Emerson
 est dans ce camp et c'est lui qui donne le mot d'ordre. Les utopies sur le
 papier ne lui inspirent que méfiance. C'est tout l'être moral qu'il veut
 rénover. Réformons nos pensées avant de réformer le monde. Revenons aux
 fondements et aux principes & force de sincérité. Connaissions-nous. .
 Comparons le monde tel qu'il est & ce que la conscience nous suggère qu'il
 devrait être. Cette clarté nous éclairera sur nos devoirs et sur nos droits...
 Self-reliance, sincérité!... Mais enfin Emerson accueillait et encourageait les
 novateurs. Il souriait aux utopistes et, si misanthrope qu'il fût, il encourageait —
 ¥ s <4 EPI Ee ENT te

ig 'ee iA Ses ag C est ites son. cabin de - travail, A l'automne de 1836, que l'idée du Club — _ transcendantal était née. Si prononcé et tradition- _ nel que fut le goût des Bostoniens pour l'hyperbole, les gentlemen groupés autour d'Emerson étaient _ A = trop modestes pour infliger & leurs réunions sans _ cérémonie le vocable long d'une aune dont l'histoire les a affublées. Le L'énorme pancarte risquait de masquer tout le _ fronton du temple. Le cercle, en réalité, s'appelait — plus simplement et non moins poétiquement, le _ Symposium, ou banquet, banquet bien puritain "et on ne buvait pas de vin en des coupes cou- — - ronnées de roses. L'idéaliste, selon Emerson, s'abreuvait d'eau fraîche dans une coupe de bois. Les membres du Symposium se réunissaient sans façon les uns chez les autres. Il y avait là des femmes cultivées, des artistes, des poètes, mais surtout des — philosophes et des théologiens, George Ripley, phi- BY losophe et spiritualiste fervent, Orestes Brownson, = polémiste ardent, homme aux brusques revirements et qui passa un jour du transcendantalisme à Rome, en brulant derrière lui tout ce qu'il avait adoré, Théodore Parker, le fougueux apôtre, toujours bataillant, toujours chargeant et dont le cerveau était | un arsenal d'érudition, une bibliothèque polyglotte, Alcott, Ame du rond et le franc-tireur de l'idéal, Bg ieiai Clarke et William Henry Channing, adeptes de la religion de l'humanité, Elizabeth Peabody, importatrice d'idées et de livres euro- péens et dont la librairie à Boston était le quartier général de ces messieurs, Sarah Alden Ripley, qui — o

ircianttit: avec ee price. au miénage Pétude ‘ape fondie du grec, de allemand et du calcul différen-. ~ tiel, Margaret Fuller enfin, V’inspirée, la stimula- — 'trice, qui avait tout lu, tout vu et que tout faisait y _vibrer. On parlait art, littGraedees mais surtout ee gion et philosophie. Tout se passait en libres conver- _ - sations au cours desquelles on discutait Kant, — Jouffroy, Cousin, Benjamin Constant, Coleridge, — _ Carlyle. Parker foudroyait, Alcott émettait des — _ oracles, Margaret Fuller se livrait A ses improvisa- _ “tions coutumières sur Vart et le beau, exaltant Ra- _ phaél, Geethe et Beethoven dont on jouait pour la __ première fois les symphonies en Amérique, com-mentant le dernier roman de Balzac ou de George ~ Sand... De loin en loin, le grand prédicateur Chan- — ata ning, toujours jeune pour la liberté, venait bénir — -Passemblée. . si Emerson écoutait. Il avait horreur du verbiage et il dut, plus d’une fois, se croire revenu au Club des Pythologiens de Harvard, mais la conversation Vexcitait et, au Symposium, on était entre gens qui avaient de la philosophie et des lettres. Les idées _ les plus téméraires devenaient inoffensives dans un milieu ou chacun ne croyait qu’a soi. N’appelait-on pas le Symposium le Club des Ames sceurs, parce que, disait un malin, il n’y avait pas un membre ~ > du cercle qui pensdt comme l’autre? D’ailleurs, Emerson présent, les chimères devenaient raisonnables. C’est lui au fond qui faisait les frais de la conversation. Les polémiques autour du discours : de Cambridge n’étaient pas closes (Infidèle! Panthéiste! Athée! Disciple de Kant, de Hegel et de

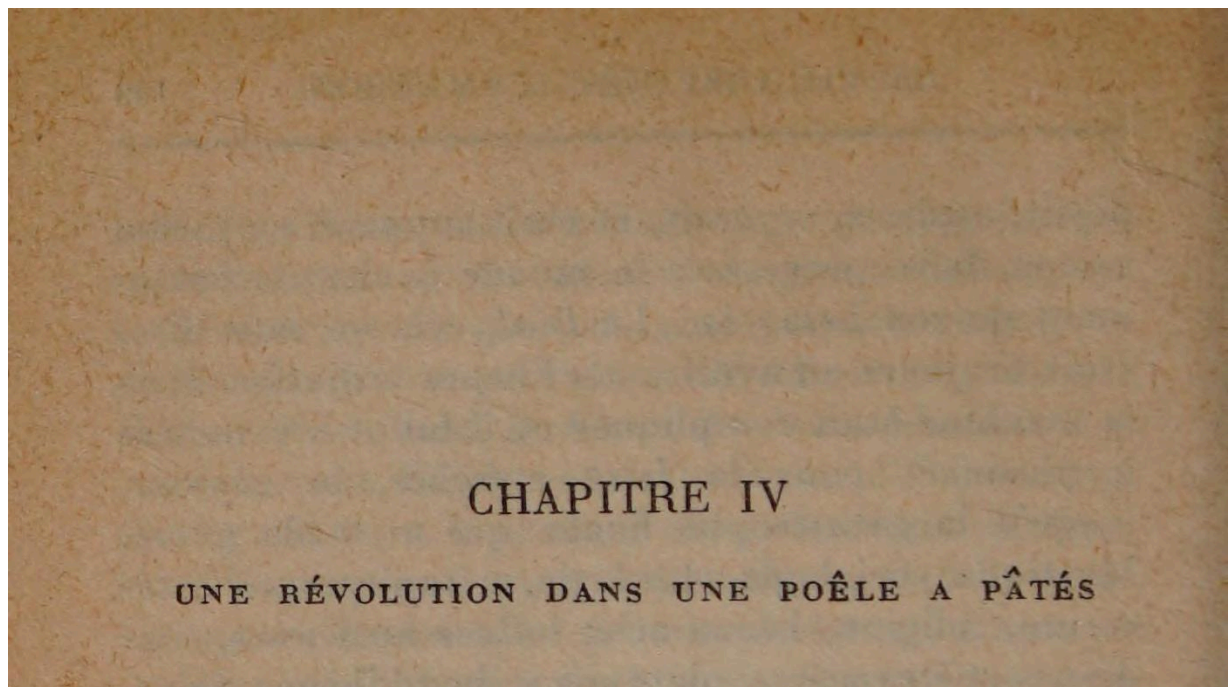
ino za !) Absit: 'Carne défeddane il aaa Pde dexichen tout un mouvement d' idées autour desquelles_ 3 Be 8 e' échauffaient les adversaires. Les revues, les tracts, ? _ les sermons retentissaient du bruit de ses hérésies. C'est pour lui que ses gardes du corps, Ripley, Se _ Brownson, Theodore Parker surtout, rompaient des _ i ey. lances, an belibaiaart les philescphes anglais, alle— mands, frangais contre le rude joueur Andrew Nor- | ton, défenseur de l'orthodoxie aux abois. (Thidoxy ! Midoxy! Panthéisme! Pot-théisme! ricanait de loin Carlyle.) ows er tng ~ ~ *y Mais enfin ou en était-on, que se passait-il dans le monde et ou tendait le cours des événements? _ On imagine très bien, au cours d'une de ces réu-__ nions transcendantes, un homme distrait comme — Alcott, s'arrachant brusquement & ses songes (quand Alcott ne parlait pas, ce qui lui arrivait parfois, il rêvait), et demandant 4 brile-pourpoint a ces messieurs: « Quelle heure est-il? » — Non, messieurs, op ne tirez pas votre montre. Le temps n'existe pas 2H pour Alcott qui habite dans l'empyrée. I voudrait savoir l'heure au firmament du progrès, de l'idée, de la vérité et de tous ces grands mots qu'il adore. Et lon imagine encore les transcendentalistes du. he Symposium s'écriant tout d'une voix: « Aleotta raison, il nous faut un cadran, un indicateur, une od horloge », et le Symposium enchanté décida de publier le Dial. ies Emerson n'était pas étranger a l'idée. I] y avait _ - longtemps, depuis |' Université, qu'il songeait & une - revue. Le souvenir du Spectator d'Addison le han

de ☺ thé et les petits gateaux, pour présenter aux gens a du monde, si l'on peut dire, Vidéal sur un pintenn «a Il y avait le Globe, la Revue des Deux Mondes, il y — avait surtout Blackwood et la Reoua ad Edimbourg, a ee ? ot il avait regu le premier choc électrique de Car, lyle. Romantisme pour romantisme, il fallait un is Globe aux Américains. Comme directeur, Emerson a avait songé d'abord & Carlyle, pauvre Carlyle, déjà dyspeptique et enragé, fort occupé d'ailleurs a faire _ aS la conquête de Londres. Sa visite outre-mer deveeS ~ nait de plus en plus problématique. On lui gardait bea. toujours sa chambre chez les Emerson, mais Car— __ lyle ne venait pas, et le scandale du discours de ras ~ Cambridge avait donné le coup de grace & ses projets de voyage. Emerson voulait bien être lapidé _ . pour sa foi mais il ne souhaitait pas le martyre A ses amis. Et quel cas ce sarcastique Carlyle aurait-il fait du Dial transcendantal dont il se moquait A part lui et qu'il appelait ? Aurore boréale? Qu'aurait-il fait sur « cet Himalaya », parmi des gens qu'il nommait ouvertement des imbéciles et des fabricants de nuées? On choisit donc pour direc_ trice Margaret Fuller, la muse, l'inspirée aux doigts tachés d'encre et qui avait donné ses preuves dans Poflicine d'Horace Greeley, & la Tribune de NewYork tout acquise aux idées nouvelles, Etrange horloge que ce Dial! et qui marquait _ Vheure, les mois, les saisons, le présent et Vave- _ mir, comptait, prêchait, moralisait, chantait, jouait - de la musique, déroulait des tableaux, priait, sou

, L eh Eee espérait, et était supposé, en même_ fie #: res: faire "ah anwar e monde a chaque batte'< ~ Ja machine était passe bec et il fallut s'y mettre P., a plusieurs pour la faire marcher, la réparer, ! i jusqu'aé la catastrophe finale qui ne tarda guère. _ Mystique, sociologie, théologie, métaphysique, hitté- _ - ature, religion, beaux-arts, lettres anciennes, mo- _ _ dernes et étrangères, Niatauinne: bouddhisme, éclectisme, swedenborgisme, mesmérisme, vlicecligis 2 Z romans, confessions, sermons, essais, poèmes, tout — cela sur le ton inspiré, combien instructif, touchant, généreux, pathétique, excentrique, ce Dial ou la Ps jeune Amérique hors de page, et s "arrachant a ses _ langes théologiques, s'élançait bravement vers le — ae ' Bien, le Beau et le Vrai, avec une conviction, un élan dignes d'une meilleure fortune. Mais sait-on jamais pour qui l'on sème?... Il fallut, hélas! plier bagage au bout de quatre ans. Le Dial n'avait que deux cent cinquante abonnés et Emerson, qui avait tenté de le sauver en en prenant la direction, en avait été de sa poche. Il emporta des liasses de laissés pour compte dans son grenier... Maisle branle était donné, Amérique avait entendu sonner Vheure nouvelle, l'heure des espérances, des enchantements, des prophéties, elle avait entendu le chant _ du coq, perché sur ce beffroi de nuées généreuses. - Tl ne manquait plus que de traduire en actes le programme des idéalistes. Ce furent les utopistes de Brook Farm et de Fruitlands qui s'en chargèrent.

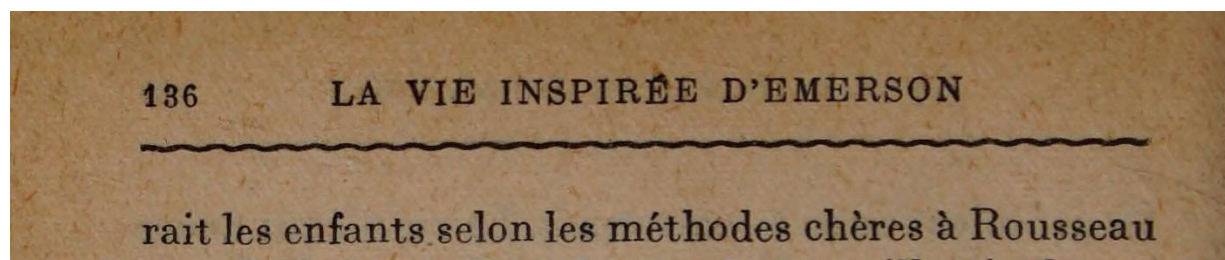
pirait, aspirait, espérait, et était supposé, en même temps, faire progresser le monde à chaque battement de son balancier. Le *Dial*, cela va sans dire, était toujours en avance sur l'heure ordinaire. Mais

_ Brook Farm était sorti tout armé du cerveau des" _ utopistes.
 C'est encore chez Emerson qu'on en avait _ formé le projet. Le philosophe,
 une fois de plus, = s'était livré & son jeu favori de bascule. Il allumait 4 les
 jeunes, les encourageait, les bourrait de dynamite puis, au moment de lancer
 la bombe, il se déroie _ bait en prudent Yankee pour regarder le feu
 d'artifice de loin. Il aimait les idées neuves et généreuses et les utopies ne
 le effrayaient pas, pourvu qu'elles -- * ne cassent rien autour de lui. Il souriait
 & ce qu'on 4 -- nommait alors le socialisme. C'était la grande époque AG ~
 Fourier, en attendant celles d'Auguste Comte, pas _ saient l'eau.
 L'Amérique était un pays jeune, spaSs _ cieux, malléable, la terre promise
 des utopies. C'est 14 que les visionnaires d'Europe, depuis Rousseau, -.
 avaient situé age d'or. Aux Américains de leur _ donner la réplique. Le
 programme des bengkdeimaialge était plus pratique et, au fond, plus égoïste
 qu'il n'en avait Tair. Sans doute entendaient-ils faire la leçon au rN ' = ; _
 siècle, jeter au monde un exemple et un défi, mais 484 " . des phalanstères.
 Les rêveries de Saint-Simon et de — va? ort) Od. rE ee: Pe ——— tdi

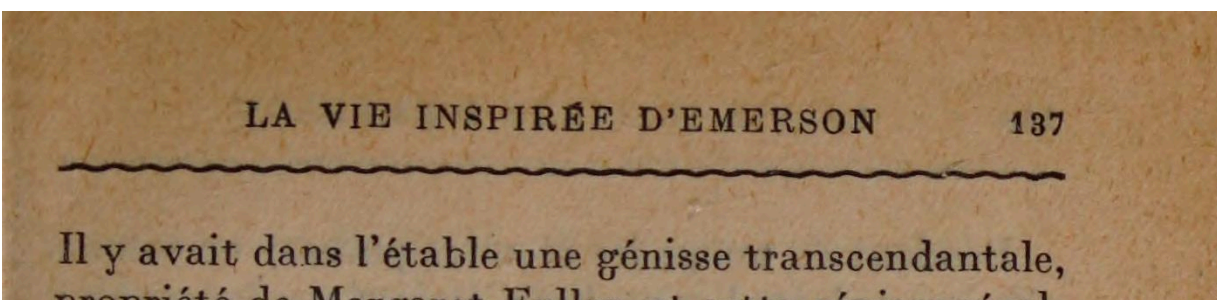


Mig ; + I delenit aussi a eux-mêmes. “Li vie n "était : douce ‘
 pour personne en Nouvelle-Angleterre et elle l’était _ encore moins pour les
 rêveurs et les intellectuels. | Il fallait végéter, se gêner, borner ses horizons,
 ro- — _ gner ses ailes, accepter d’humbles besognes, tirer le diable par la
 queue. Le luxe de l’hérésie ow de tS _ Vexcentricité cofitait cher. Il y allait
 du pain quo- — tidien et tous n’avaient pas, comme Emerson, des revenus
 pour se le permettre. Ou bien il fallait se ero faire ermite, vivre chichement
 sur un lopin, s’im- ah proviser colporteur, biicheron, journalier, homme =
 _de peine, voire, comme Thoreau, se sauverdansles = _ bois. Cet héroïsme
 était sans gloire. Pourquoi ne— oie pas simplifier le problème de
 l’existence et fairede = nécessité vertu, au sens littéral du mot, affirmer & =
 la face du monde que ce n’était pas par contrainte ; mais par principe et
 libre vocation qu’on réformait == sa vie, qu’on épousait la simplicité, qu’on
 se vouait = au travail manuel? Oui, le monde était mal fait, surtout pour les
 idéalistes et les poètes, pour leurs femmes et leurs enfants. En face de
 ’insolence des riches le prolétariat des idées devait se grouper. A ‘un monde
 basé sur l’égoïsme, pourquoi n’en pas. _ substituer un fondé sur la fraternité
 et amour? —. ~ En Amérique on passe vite de Vidée 4 l’acte et “at; certains
 de ces messieurs réunis chez Emerson — avaient fait de merveilleux rêves
 sur le papier. On se cotiserait, on achèterait un grand domaine, on > aurait
 des vergers, des champs, des bois, des prai- ~ ries que l’on ferait valoir en
 commun et qu’on cultiverait de ses propres mains. On construirait une
 grande maison de famille, une école ot l’on instru ,

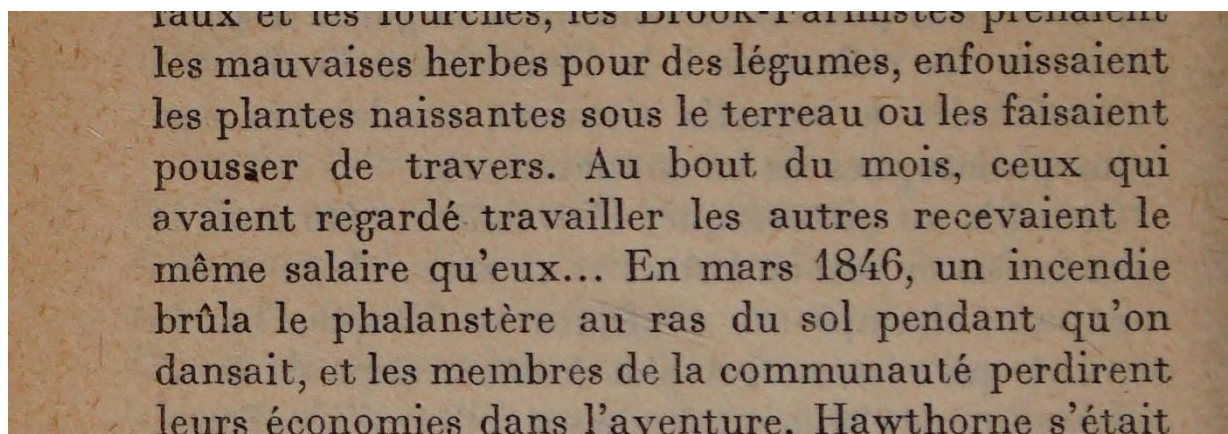
aaie ik peat Ba ise méthodea chères & Rousseau Feta Pestalozzi.
 Tout le monde travaillerait de ses. " mains et l'on partagerait les fruits du
 labeur. Dans: ee des entr'actes du travail, libre 4 chacun de se livrer we la
 philosophie, & la poésie, a la fees > & la= Rvesiue ou au rêve... Lee ae Un
 des premiers & mordre & l'idée du phalanstère - fut le timide Nathaniel
 Hawthorne. La vie était dure: pour lui. Il avait été contrôleur des douanes 4
 Salem, mais une élection lui avait enlevé sa place. ose vivotait du maigre
 produit de ses écrits et, qui 'plus est, il était amoureux, fiancé a la bonne
 Sophia : Zi i Peabody qu'il lui tardait d'épouser. On lui avait dit in ~ qu'a
 Brook-Farm il trouverait un gagne-pain et un Pence. Il avait donc risqué un
 millier de dollars d'économies dans l'aventure et s'était embarqué en -
 Utopie. I] s'était mis en route par une fraîche journée d'avril 1841, dans une
 bourrasque de neige, et il était arrivé transi dans la grande salle du pha.-
 lanstère ot. Dieu merci, pétillait un bon feu. On : lui avait servi une soupe
 aux choux fumante et il s'était adapté a la règle de la maison... Que la réalité
 ressemblait peu a ses rêves ! I] fallait se lever au point du jour quand le
 maitre fermier sonnait de la trompe et se mettre au travail manuel, scier . le
 bois, remuer le fumier, soigner les bêtes. Puis, peu a peu, on s'initiait au
 travail des champs béchant, labourant, piochant... Le martyre de Hawthorne
 c'était d'aller traire les vaches. Il fai~sait un laitier assez gauche et il
 prétendait que les vaches se moquaient de lui pendant qu'il trayait. of MO a
 = nie Oe oy Die 'th r



avait fié: Vétable une géniesse transcendante, priété de Margaret Fuller, et cette génisse récal— trante mettait le désordre dans le troupeau. & farniente des pourceaux commis & sa garde le plon: f geait en des réflexions A la Hamlet sur l'existence oe Wrdaiiucrivairs a laquelle s'étaient condamnés cer- __ tains philosophes de sa connaissance. s Sensible au pittoresque, Hawthorne s'étonnait le premier de se voir en bottes et en sarrau bleu escortant aux champs ses confrères en Utopie, bande _ étrange qui ressemblait plus & une troupe de sansculottes ou de chenapans qu'a un collège d'idéalistes. Chacun était venu user & Brook-Farm le fond de _ sa pauvre garde-robe. I] y avait des citadins en _ jaquette, des clergymen en redingote, avec des pan- talons étriqués et luisants aux jointures, des gilets _ remontant jusqu'aux aisselles... Pour épargner leur _ amour-propre on avait commis le soin des besognes les plus répugnantes a des troupes d'enfants revêtus d'un uniforme... L'idylle était complète. Il y avait des distractions & Brook-Farm, On y cultivait beaucoup le calembour et les charades. Le dimanche, on _ discutait Kant et Spinoza dans la salle commune, ou bien on lisait A voix haute la Divine comédie. Aux beaux jours, les femmes et les jeunes filles posaient des tableaux vivants dans la forêt. On faisait des pique-niques sur Vherbe, on flirtait, on -aimait, il y avait des cabales et des drames. Bartuis on dansait et l'on s'égayait quand les chevilles de bois qui servent a sécher le linge tombaient de la poche des valseurs. Hawthorne réussissait mieux comme porcher. Le a Rene:

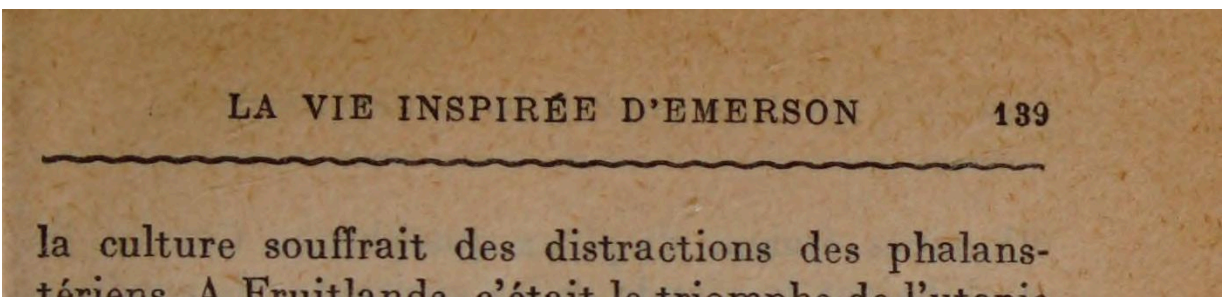


3 “ge moquer des Rina Les Shades auraientpu les imiter. Non contents de se blesser avec les faux et les fourches, les Brook-Farmistes prenaient — les mauvaises herbes pour des légumes, enfouissaient: _ les plantes naissantes sous le terreau ou les faisaient - pousser de travers. Au bout du mois, ceux qui -avaient regardé travailler les autres recevaient le - même salaire qu’eux... En mars 1846, un incendie brila le phalanstère au ras du sol pendant qu’on dansait, et les membres de la communauté perdirent leurs économies dans l’aventure. Hawthorne s’était évadé depuis longtemps, les mains calleuses, le corps tout halé, jurant; mais un peu tard, qu’on ne l’y prendrait plus... Emerson lavait échappé belle. Il était venu en visite de politesse & Brook-Farm tirer son chapeau ¥ 4 a PIdéal. Lui qui avait tant de peine & ne pas s’en-___ dommager le pied pendant qu’il binait et & qui son petit-garçon criait gare, qu’aurait-il fait parmi ces cultivateurs improvisés? Comment, surtout, se serait-il accommodé de la promiscuité du phalanstère, lui que lombre d’un facheux faisait rentrer dans sa coquille? . Mais Brook-Farm était un paradis en comparaison de Fruitlands, la néphélocokigie du platonicien Alcott et de son ami Charles Lane. A Fruitlands on avait délibérément tenté de résoudre la quadrature du cercle en combinant le zèle humanitaire avec les ambitions de Pagriculteur. A Brook-Farm, fm



faux et les fourches, les Brook-Farmistes prenaient les mauvaises herbes pour des légumes, enfouissaient les plantes naissantes sous le terreau ou les faisaient pousser de travers. Au bout du mois, ceux qui avaient regardé travailler les autres recevaient le même salaire qu’eux... En mars 1846, un incendie brûla le phalanstère au ras du sol pendant qu’on dansait, et les membres de la communauté perdirent leurs économies dans l’aventure. Hawthorne s’était

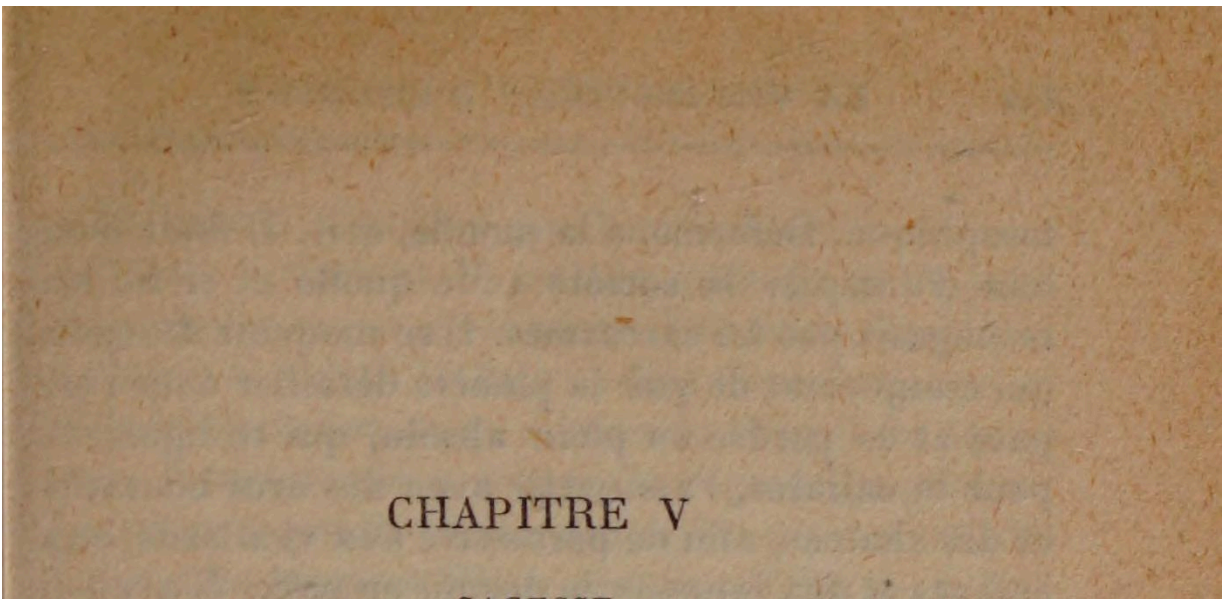
Ta culture souffrait des dilutions deo: phalans: tériens. A Fruitlands, c'était le triomphe de PuLopinss " engrais et en se passant de bêtes de somme et de labour. Tout se cultivait Ala bêche et ala pioche ~ et le sol lui-même était soumis au régime végétarien. _ Pour ce qui touchait les habitués, la Trappe de la plus stricte observance n'approche pas des austérités de Fruitlands. Y étaient systématiquement 'interdits, par religion et par principe, le sucre, le. thé, le café, le chocolat, le vin, les épices, le riz, la viande, le poisson, la volaille, les œufs, le lait, le beurre, le fromage. On s'y nourrissait de pain de son prossier cuit en forme d'animaux (pour faire oublier ces animaux de chair qui étaient tabou a table) et de légumes. Encore fallait-il distinguer entre ce qu'on appelait les légumes nobles et les" légumes vils. Seuls ceux qui s'épanouissaient dans Tair étaient tolérés. Les tubercules étaient tabou. - Par humanité pour les bêtes, on s'interdisait usage de la laine et l'on ne tolérait pas non plus celui du _coton cultivé par les esclaves des Etats barbares du Sud, On s'habillait et se chaussait exclusivement de toile et l'on ne portait pas de bas... Par contre, du côté de l'esprit, aucune mortification. Le pha_lanstère mettait & la disposition de ses pensionnaires une bibliothèque ésotérique d'un millier de volumes, Platon, Plotin, Jamblique et les commentateurs. Pendant que les récoltes attendaient, on discutait sur la métempsycose, la préexistence des Ames, Vorigine des idées et la procession du Logos, Nos toute pure. Tout était transcendantal. On y sou- — 3 _ tenait Ja gageure de faire pousser les récoltes sans Se



8, ent la propriété, 'Etat, l'école, le co m apeines les arts, les sciences et les afioatiol

illuminés étaient de pieux anarchistes. Comme ils prohibaient la viande et les excitants, ils condamnaient la propriété, l'État, l'école, le commerce, la

CHAPITRE V SAGESSE | dre. “ig : * Pendant ce temps-la, le sage cultivait son jardin. tl était de coeur avec les novateurs, mais, pour des ne lui avait départi qu’un certain capital de forces tache. Entre le sujet et l’objet, 11 met l’intervalle dune pensée. Illusion, illusion. L’idée est fugitive, -Pesprit changeant, Renmiers fluide. Panta rei, tout s’écoule. Lui qui avait peur des hommes, qui déclait que homme est insulaire, que chaque homme est un globe avec des forces infinies de répulsion, qui se hérissait pour un rien, comment aurait-il fait confiance aux phalanstères? L’homme de génie vit ciété, malgré son apparence de froideur, il s’échaufémotions le déprimaient. Mais son abstention était surtout de l’ordre phi4141 fait, se donnait, puis se le reprochait ensuite. Les ‘raisons et selon des voies qui leur restaient étran-__geres. Entre eux et lui d’abord il y avait sa prudence, a timidité, ce qu’il nommait sa paresse. Il manquait d’ardeur, il se méfiait des entraînements. La nature Na et il tenait & l’économiser. Et puis, Vintellect dé— seul et, comme les montagnes, la neige et le silence __ sont limpét qu’il paye pour son élévation. En so

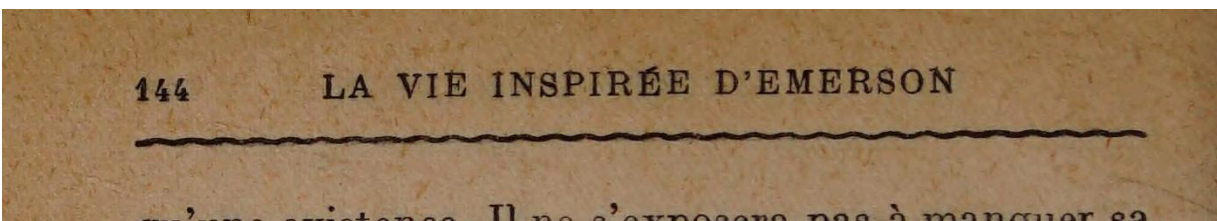


Aeophiquis, Ritformons le anes Ney iM était “bie loin d’accepter la société telle quelle et il ne lui een pas les sarcasmes. I] se moquait des gens _ oe Sa de voir la planète dérailler dans P e8z pas préché l’éternelle jeunesse du monde, la néces- _ sité des révolutions spirituelles? N’avait-il pas, _ dans un moment d’ivresse transcendante, dans ses discours de Dartmouth et de Cambridge, offert ~& la jeunesse un univers neuf et qui n’avait pas servi? Oui, mais ce n’était pas a tel homme en particulier, & tel groupe d’hommes, a tel programme quil se confiait, c’était & Esprit universel, au branle tout-puissant de la Nature en perpétuelle évolution. A cette impulsion du monde il fallait s’abandonner consciemment et totalement. L’univers arrive & ses fins malgré nous, c’est un système de lois s’exécutant elles-mêmes, de compensations. — L’Esprit, le monde tendent & l’unité, & l’union, le particulier s’intègre dans |’ Universel, mais les voies qu’ils suivent sont mystérieuses. A quoi bon telle ou telle réforme, telle ou telle panacée? C’est la vie tout entière qu’il faut transformer. Mais cela, c’est le travail de Vesprit, de la pensée. C’est par un renouvellement, un rajeunissement, une conversion de tout lêtre, une révolution complète dans nos pen_ sées et nos états d’Ame que la réforme doit s’accom- phir et, ce jour-la, il n’y aura plus ni veformniones ni phalanstères.

losophique. Réformons le monde, soit. Il était bien loin d’accepter la société telle quelle et il ne lui ménageait pas les sarcasmes. Il se moquait des gens qui craignaient de voir la planète dérailler dans l’espace et se perdre en plein absolu, qui se liguaient pour la calfater, l’assujettir avec des arcs-boutants et des chaînes, afin de permettre aux vieillards, aux enfants et aux femmes de dormir en paix. N’avait-il

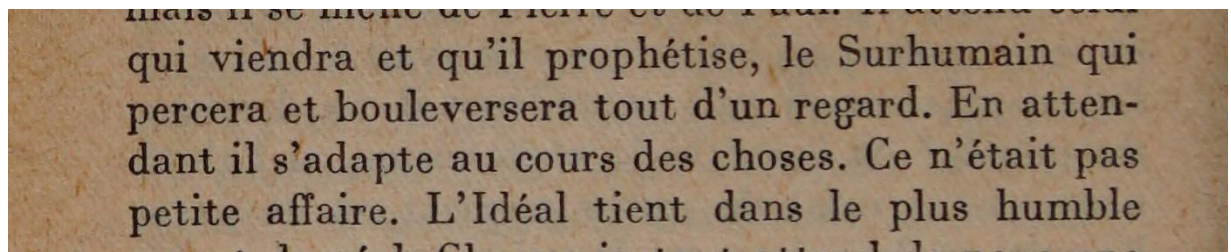
ba = ae = Soy ~*~ ynonde l n arabia pas le chant Sai coq. i ne
Mais le cheval sauvage a entendu l'appel du dompter, le maniaque a surpris
le regard du gardien. _ Le songeur parait et les sectes, les universités, les : -
Eglises, les hommes d'Etat sont dans Y alarme. L'Ame — entraine tout A sa
suite. C'est l'esprit qu'il faut _ délivrer. La réforme du monde est une
réforme | Sennere et morale. Il faut apprendre a voir, a sentir, & aimer, &
penser. I] faut s'harmoniser et | La vie est courte. Le Temps, le petit homme
gris, tire notre destinée de sa poche parmi d'innom_ brables illusions. Le
monde est un agencement de _ moyens et de fins en équilibre, mais il ne
faut pas _ que les flèches nous fassent perdre de vue la cible. | A chacun sa
destinée, sa vocation, son devoir. Ce _ qu'il nous faut, ce ne sont pas des
actes mais des hommes. On n'élève pas Vhomme en modifiant les _
circonstances. Les circonstances sont des diver_ tissements, des illusions,
des rêves. Au réveil les causes seules nous contentent. Philanthropies,
charités, devoirs, nuages que le vent emporte ! C'est en soi, autour de soi
que chacun de nous a la chance de sauver le monde, de le rajeunir, de le
recréer en substituant les pensées nouvelles aux anciennes... peur de
s'aliéner en se donnant et il n'a, hélas, ofl, : uw premier rayon de lumière il
s'apeure. Onision ouvert le volet? Malheur & lui! Gare au songeur!
s'unifier avec la nature. Générosité mais prudence.

% ree N paresse est calculée. L'indolence que lui sepeathoutio' _ les réformateurs, la Nature l'accueille et la tolère _ quand il va dans les bois. Les feuilles qui tremblent a Yeau, les flottes & voile des mouchérons sur _ Pétang, le ciel profond l'aiment et l'acceptent. Avec © eux nulle défiance, nulle contrainte, nul remords. ae sans doute, il a des revenus et peut s'offrir le luxe de V'isolement et de la temporisation, mais il a aussi des principes. Riche ou pauvre, il reste fidèle | a son ayei C'est lui et non ses douze cents dollars _ de rente qui cherche Dieu. Pourquoi quitterait-il sa petite prison, si prison il y a, pour une gedle plus vaste? Il n'a pas fini l'investissement de son poulailler et il irait mettre le siège devant Babylone ! -Assez de Dons Quichottes courent les routes. Sa _ liberté lui est chère, une liberté sans bornes. L'univers est une fédération de monades autonomes. & pluribus unum, comme dit la devise des Etats-Unis. Chaque individu est & soi-même son univers. Se lier, est s'amoindrir, et la fusion d homme & homme est impossible. L'univers est donné, ainsi que les . devoirs et les buts. I] n'y a qu'a remplir sa fonction, suivre sa..destinée, tirer du moment présent le meilleur parti possible, faire de nécessité vertu. Selfreliance! Le grand Esprit se chargera du reste. Emerson est spectateur non acteur. Son humeur, comme sa philosophie, est transcendante. Il était d'ailleurs affligé du don de seconde vue. Il sentait l'écart entre les réalisations et les principes et cet écart touchait au comique. Aller pieds nus, ' qua "une existence. nl ne " exposera pas a manquer sa - destinée personnelle pour courir après l'Age d'or. Sa — 4 3 é. 3 t ' F " 4 , oY £ 4 nb ie

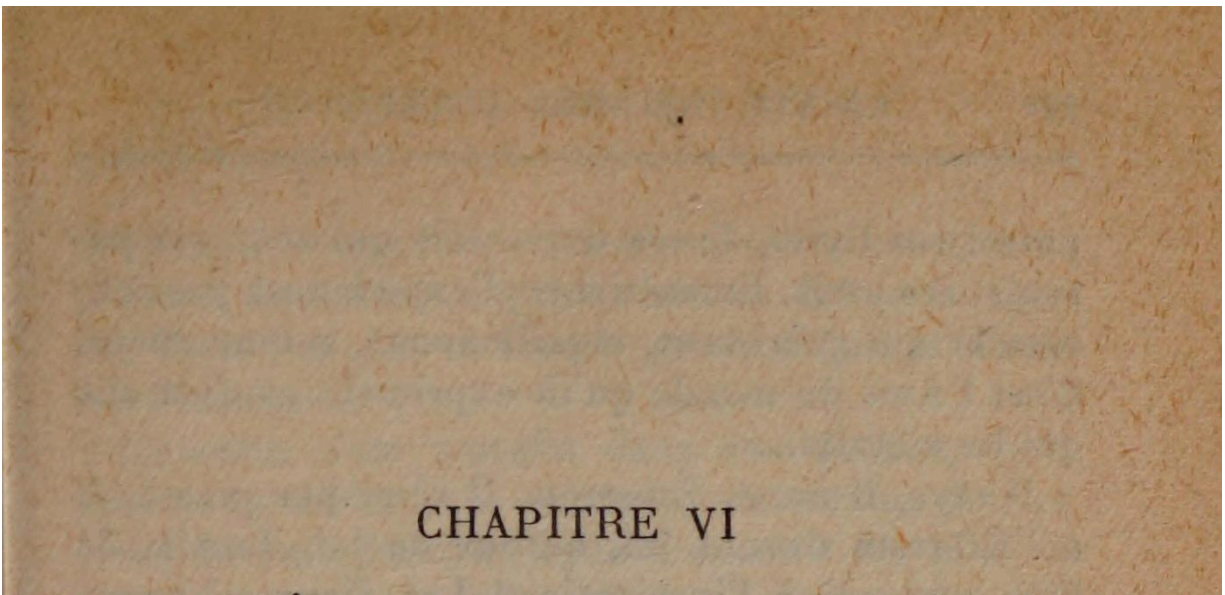


« - tm urrir de pain azyme, latades padisor's sa shark a et ses. seme qu 'est-ce que cela avait A voiravec Pidéal et en quoi cela contribuait-il au bonheur — <4 Fe _ du monde? Ni l'eau, ni le végétarisme, ni Tabsti~ nence, ni le refus de prêter serment ou de payer * § Timpét, ni la prison, ni la mise en commun des _ _ biens, n'aidaient l'homme A&A s'affranchir. I] n'y a oe _ de liberté que dans |'obéissance & soi-même. Soyons - pleinement nous-mêmes et Il' Ange viendra nous ar- _ racher & nos gedliers. Union, oui, mais solitaire, +4 toatl silencieuse et idéale dans la morale de tous les _ ' cigs jours. Famille, amis, cités, le monde est plein de =~ phalanstères. Fourier n'y voyait pas plus loin que — sae - gon nez. C'était un sensualiste ala francaise et dont la fameuse Harmonie n'était qu'une prime aux embrassades. Il n'y a d'union qu'entre des unités parfaites et indépendantes. Emerson veut bien s'abstenir de boire du vin, de mentir, de commettre : Vadultère, mais pour peu qu'on le lui défende, la bee démangeaison le prend d'enfreindre la consigne. os Liberté avant tout et libre initiative. Les utopistes ~ _ voudraient lui interdire l'usage du sabre et du fusil. "My Mais pourquoi lui enlever le seul refuge a sa faiblesse?... fi Tout cela, il ne le publiait pas A haute voix, mais, entre les conservateurs et les réformateurs, il ne a4 trouvait pas de raison suffisante de choisir.Compen-sations ! Pour lui les quatre murs de son home étaient = "la plus sire des institutions. Son transcendantalisme restait pratique. Après tout, vive la réforme! si elle réveille les humains de leur engourdissement et les rappelle a la réalité d'un monde toujours changeant, 10

28 vidndre: et qu "il vropbedeah le EN TN qui petite: affaire.
 L'Idéal tient dans le plus humble aspect du réel. Chaque instant attend de nous une 'des bois, les eaux, Concord est un microcosme, un univers en raccourci. Le monde Vattendait & sa _ porte avec des devoirs et des relations infinis. Se un raccourci d'atome et de tout cela tirer de la sason, Fantômes antiques, batisseurs de palais illusoires, fabricants d'utopies, pourquoi empiéter sur le repos du sage? La nature lui préche son devoir. | ' - Sa vocation, c'est d'être professeur de gaie science, de célébrer la vérité, le savoir, la noblesse, de proclamer la loi, mais par la musique et la danse; _ prêtre de l'Ame, mais dans la joie, la santé et l'har~ monie. Le ciel est bleu, les champs sont verts, les ---. sources fraîches, joyeuses les rivières, amie est la rN clarté du soleil et des étoiles. Ah, laissez donc le \ sage, laissez Sadi, laissez Osman! Que lui font vos billevesées, vos institutions, vos lois? H est libre, il vit & sa guise, sa vie est un jeu de mai. -percera et bouleversera tout d'un regard. En atten- _ nt il s'adapte au cours des choses. Ce n'était pas Sy _ plénitude. Sa famille, ses amis, ses livres, son logis, f~ eoncilier, s 'unifier, s'adapter, découvrir l' cae dans gesse et de la poésie, telle était la destinée d'Emer-. " i" o2 oe Pl 2 eee ad a a asl + oe ee a

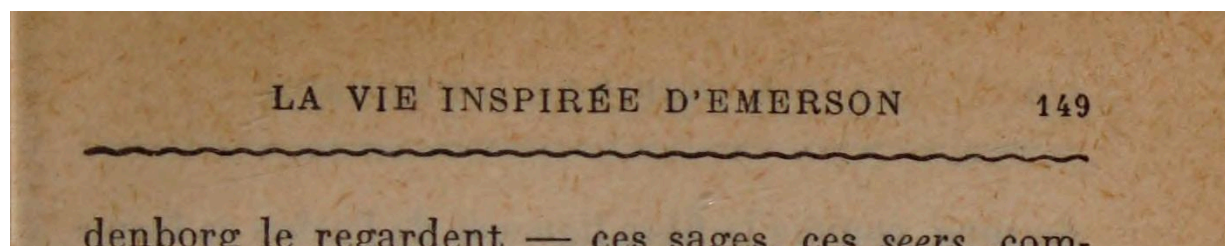


CHAPITRE VI ' - f 3 ' ' \$4 Fx L'ENCHANTEMENT DE
CONCORD tei? i _ Emerson se lève de grand matin. Il regarde. le jour
poindre sur les collines, l'aurore, primevère au bord du fleuve du Temps. Il
sent le monde dans sa nouveauté et sa fraîcheur. Une courte promenade ~ au
jardin pour voir les tours que lui a joués pendant — la nuit le magicien
caché dans les fleurs et les plantes. | Ses arbres, qu'il compare à l'arbre
Ygedrasil soutien du monde, portent leur secret comme un sphinx. L'oiseau
bleu est rentré dans son nid, la tortue familière médite au bord du ruisseau.
La journée sera belle et Emerson aura toute à lui. Pas de conférence à
Boston, pas de visiteurs annoncés. Pourvu que quelque chemineau de-
l'idéal ne vienne pas heurter & sa porte. Mais il y a le refuge des bois. Il est
doux de s'appartenir, d'adorer silencieusement la Présence invisible, de
sentir naître en soi les pensées, d'écouter la musique des heures... Chaque
heure a son matin, son midi et son soir. Encore un jour mystérieux qui vient
à pas de loup,, encapuchonné comme un derviche et qui présente son
offrande & qui sait la recevoir... Voici Emerson 'dans son cabinet, son
pensoir, 147



ie “1 Fee ee parm ses Le. livres universels qui sont ses pa rents, ses amis, livres riches d’expériences passion- ~ S ss ~ nées et qui guérissent, aiguillonnent, commandent. — Cest l’Ame du monde qu’ils expriment et c "est elle . we qui les a écrits... x Tl véve, il muse, Emerson. [I] n "est pas pressé. Il a VEternité devant lui, autour de lui. Inutile de x : i sans qu’on les attende. Pour mettre lame au ton, il ya les influences pacificatrices de la nuit, le Saat . de lune, les étoiles et, pendant le jour, Platon, - Plotin, Geethe, Montaigne, Plutarque, Shakespeare... Me “Tout est tranquille autour de lui. Une voiture roule sur la route de Boston. Dans la maison il entend le va-et-vient discret des servantes... A quoi pense Emerson? I] y a son cours sur la vie humaine en préparation, ses conférences & droite et & gauche... Conférences, conférences! Il faut bien gagner son ». pain quotidien.,. mais être seul, admirer, et tisser sa toile dans l’Eternel, indifférent aux contingences, voila sa plus parfaite joie... A quand ses corrections a Montaigne? A quand ses Essais?... Ses Vastes mondes sont la, rangés autour de lui. Depuis plus de . vingt ans il note ses pensées, au jour le jour, dans des cahiers d’écolier, sa caisse d’épargne, son trésor. C’est la qu’il fait le point, marque les positions de Ame au firmament des idées, le sublime et le familier cète & cète, ses lectures, ses conversations, _ /se8 rencontres, ses promenades, ses intuitions... _ L’ Aurore du Guide, que vient de lui envoyer Car~ _ Tyle, conduit son char au-dessus de la cheminée. Les - portraits de Shakespeare, de Montaigne et de Swefaire violence a Vinspiration! Les dieux viennent _

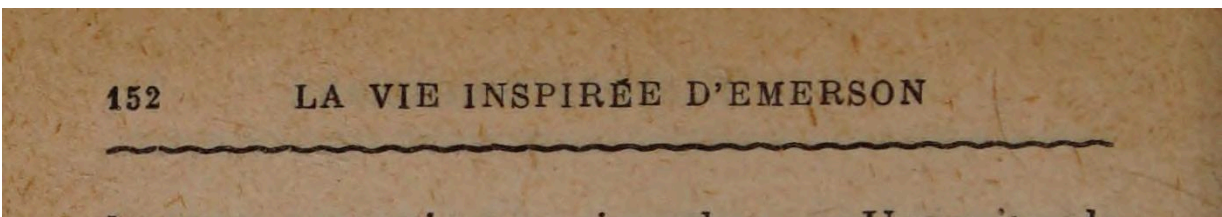
Py: enborg ae Peden ire — ces bi ges, ces seers, com_ . pagnons immortels, ses vrais hotes... loge au signe — a it des Trois Parques et sous Ja i cea d'Isis, la déesse ee i spa illusions... oe ae Emerson ø'est installé dans son rocking- -chair, ee q rte de sa table, avec un sous-main sur les genoux. - ase Il est distrait. La brise agite le sommet des pins, un _ muage passe, une ombre d'ailes... Qui sait si l'oi- © " ~ seau bleu a niché dans la cage que John Thoreau, le ae frère d' Henry, lui a construite au jardin?... Emerson se balance dans sa chaise a bascule, il rêve, il — travaille, il attend, et, de temps a autre, il puise ~ dans sa « caisse dépargde », dans ses cahiers, de — beaux lamheaux de pourpre, des fragments de mo-. saïque qu'il faudra coudre ensemble et cimenter... En fait de style comme en fait d'idées, il est fata- ° liste. Il prend ce que les dieux lui envoient. Les | pensées sont sacrées. Elles flottent mystérieusement = vers nous dans la fraîcheur de la vie secrète. Le style —_est notre voix intellectuelle. I] n'est qu'en partie sous notre contrôle. C'est un ton de voix que nous prénon sans y penser, une route vers VInfini a travers le Chaos et ia Nuit terrible... Le langage est comme =, Vair qui revêt la terre, comme l'atmosphère il se pose sur les contours, les objets, et il en épouse les formes. Le style, c'est l'alchimie de la pensée, le ; résultat du travail souterrain de esprit. On écrit — a la grace de Dieu... Il y a des mots morts, momifiés, et des mots vivants, initiateurs, féconds, prophétiques, virils, ceux qu'il aime... Ecrire comme se déposent la rosée sur les feuilles, les stalactites sur les murs de la grotte, comme la chair découle oy ; Ay Vp be a ty ye tet 'ly ool Soca aha (Hes '—" ~~~ HAE



DR eA ne du Mine. comme la fibre ligneuse = l; arbre. se . forme
'de la sève... Le style est une cristallisation. Les — _ pensées adhèrent les
unes aux autres. Aucun. pease 'aucune méthode entre elles, semble-t-il. Par
out ~ commencer, ov aller? Mais laissez faire, apprivoisez _-vos pensées,
reprenez-les et les voila qui s'organisent d'elles-mêmes... Le style, c'est
l'ordre divin, Yarchitecture de Dieu... Le style naturel, spontané, rs.
Vexpression fatale... Comment donc? disait Mon- taigne. Ah! oui, le mablas
tel sur le papier qu'a Ja ah bouche... _ Emerson s'est levé, il a pris sur les
rayons de sa bibliothèque son Montaigne dans la savoureuse traduction de
Cotton. Il l'aime, Montaigne, le pyrrho+ 7 Y nien, le sceptique, mais si dru,
si gaillard et si na_turel, l'ami de longtemps et de toujours. I y a vingt ans
qu'il cultive son amitié, qu'il le cite, qu'il se Papproprie. I] lui semble
parfois que c'est lui qui a écrit les Essats. I] dit si rondement, si
franchement . ce qu'il pense, Montaigne, saillies, poésie, théologie,
philosophie, gaillardises, anecdotes. De tout son cceur Emerson embrasse
ce grand sans pudeur, ce païen qui rend la vertu possible sans discipline
chré' tienne. Le panégyrique de Caton'et de Socrate remonte en lui les
ressorts détendus. On y sent la note héroïque, le son de la trompette
guerrière qui fait vibrer l'oreille et le sang. La Nature abhorre un auteur,
mais elle aime Montaigne. Tant pis si Emerson vole & Montaigne ses
pensées... I] a criblé de notes, de renvois, les feuillets de garde des Essais. Il
en a noté au crayon maints passages qu'il transportera au besoin tout chauds
dans ses Essais a

har, ie 'la' dang Wtonudodt aa . 'Pédication des enfants... — _
 Emerson replace le volume de tba entre me Moralia de 'Plutarque et son
 poeish Platon de Bis Geethe dans |'édition de Stuttgart — Geethe quwil lit
 4%, dans le texte allemand pour faire plaisir a Carlyle, — quil pille, dont il
 admire l'intelligence universelle, — _ Mais qui n'est pas tout a fait son
 homme, qu'il trouve trop courtisan, trop mondain... Et voici Swedenborg
 qui a mis ia monde en images, Shakes- _ | ~peare, magicien des mots. Dans
 le royaume de VEs- a ie prit tous les chemins mènent & Rome... Et que
 disait récemment du style cet apothicaire inspiré it _ de Boston, le
 swedenborgien Sampson Reed? Que _ la poésie est une croissance, une
 effloraisen dans Che i Vame, qu'&é chaque image correspond un objet
 na_turel, que la nature et le langage se tiennent, s'ap-. pellent, que les mots
 sont des êtres et les imagesdes yérités... Emerson ira causer de nouveau
 avec Reed... En attendant, voilé une riche glanure et un essai tout prêt sur le
 Seay et la poésie... Mae rir, | { ' ea a Mais voici Lydia, son dekes qui entre
 sur la pointe, des pieds, s'approche, lui pecad sa plume, inserit — We . trois
 noms sur la page blanche, « Ralph Waldo - Emerson, Lidian Emerson,
 Waldo Emerson, » et s'en va... Lidian, sa Lydia, est coutumière ae Bae Ts
 exploits. L'autre jour, pendant qu'il s'accusait de misanthropie et battait sa
 coulpe dans.son journal, — Lydia, pendant son absence, a laissé cette courte
 maxime dans ses cahiers : « Si vous voulez que les eee. = aah

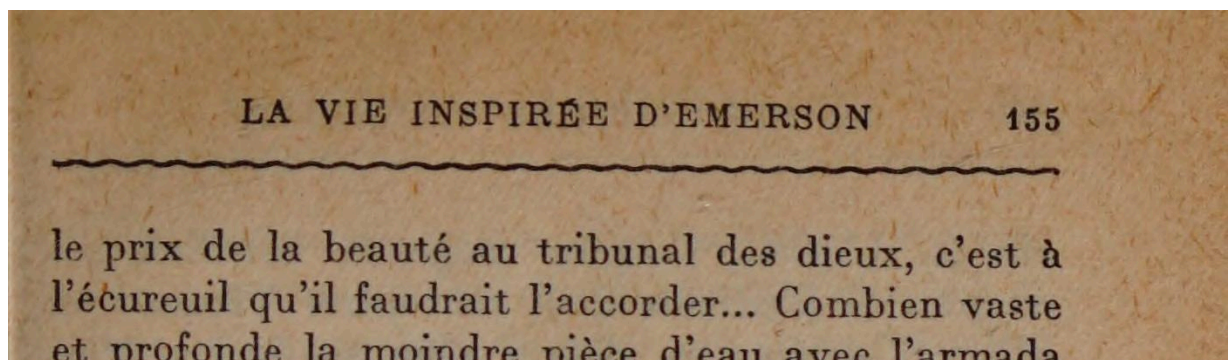
‘3 mes” i s hommes vous aiment, aimez-les... » Un- puits “de 29 -
 sagesse, Lydia, et qui met entre lui et les orages oe de la vie son serein
 optimisme et son doux bon — sens... Les femmes ne sont pas écrivains,
 mais elles — arn S'S sip: = . ay a sont nées inspiratrices... a _ Avant le
 déjeuner, dix minutes de jardinage pour — ze se remettre au ton. Il a si
 souvent célébré le travail ‘lands lui font honte. Voyons, essayons... De tout
 ~ un peu... Mais il y a jardinage et jardinage... Cela _ dépend de
 l’inspiration du moment... En passant, ~ le travail manuel est un jeu, un
 Spore; une gymnas- tique salubre, mais n’exagérons rien et n’abusons
 pas... Emerson n’est pas riche en esprits animaux... See réserve la pioche
 pour les jours de noir, quand il a subi un fâcheux par exemple. Alors, oui, il
 court aux jardins, et, la pioche & la main, il égalise son _ humeur, arrache
 son chient, mais il est vite las et son enthousiasme ne fait pas long feu...
 A chacun son jardin 4 cultiver. Le sien c’est le jardin des idées... . L’heure
 du lunch est arrivée. Emerson a BrookFarm en tête. Si l’on essayait d’un
 peu de végétarisme, et si, en guise de révolution, Lydia invitait les servantes
 A venir s’asseoir a la table du maître... Lydia a fait la commission : les
 servantes préfèrent ‘manger & la cuisine, elles n’ont pas lu Fourier et le
 phalanstère ne leur dit rien.. Emerson sourit. Il 4 amis une idée & l’épreuve
 de l’expérience. Le repas s’achève et il prend sa canne. En route pour
 Walden. Emerson va dans les bois, ses bois, faire le tour du propriétaire. es



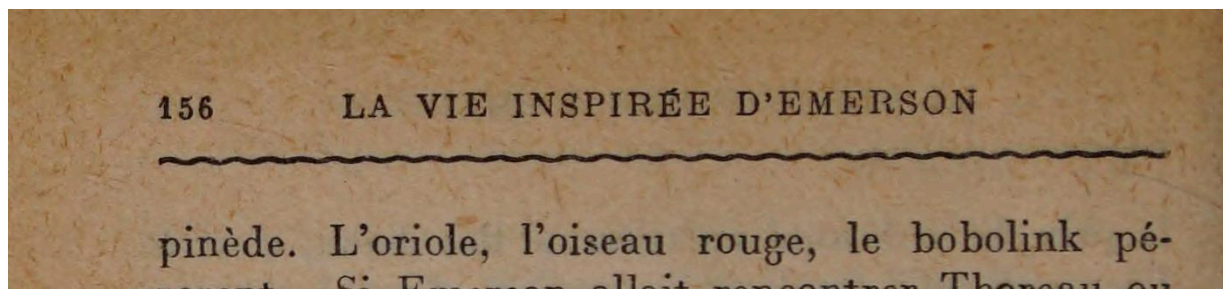
ote? {9g #- vs oe Videtle- eda : te : tga. 7 on st has bel ents shad:
re début de été. Tous les niers de Concord sont aux champs pour voir er la
récolte et supputer la promesse des vergers. _ Emerson aperçoit George
Minot, son voisin, et lui fait signe. Ce caustique Minot, & moitié
braconnier, . moitié cultivateur, mais Sledinide expert et a qui +h Emerson
doit plus d'un conseil opportun. I] aime a _ ces gentlemen de la nature, en
chapeau hors d'usage be Cet en blouse bleue maculée. La nature a formé
ces' tudes Anglo-Saxons & son image. Ce sont les César, les Alexandre du
sol. Napoléon a gagné soixante - batailles, eux en ont remporté des milliers.
Alchi“mistes des saisons, leur sir instinct est de complicité avec les lois
mystérieuses du monde. Ils sont secrets _ ; ‘ comme la nature et cadenassés
dans leur mutisme. _ a Is ressemblent & leurs maisons dont la porte d'en-
trée est attrayante mais close, et ou l'on ne pénètre gee “que par effraction.
Architectes en compensations, ae voila les véritables surhommes, les héros
que Plu- * tarque a oubliés, les véritables hommes représentatifs...
Justement voila Edmund Hosmer dans son pré. Emerson le salue et
s'approche. Hosmer a-t-il ioe _ pris connaissance du dernier bulletin de la
Société d'agriculture du Massachusetts? Que pense-t-il de x ses prévisions?
Ah! de quoi se mêlent ces messieurs ees de Boston? Des conseils aux
agriculteurs sur la façon aa de bâtir, de faire valoir leurs terres, d'élever
leurs filles. Hosmer n'a qu'un professeur, l'expérience, = qu'un maître, la
nécessité, et tout le reste est Hit‘térature... Qui a jamais songé a faire
fortune dans le fermage? — « Un peu cassant, ce bon Hosmer, ~ et tétu en
diable, songe Emerson en s'en allant,

Raat? ta eagesse, dba fait slit ala somes » Pendant ce temps, Hosmer, & moitié respectueux, — A moitié narquois, regarde disparaître au coude du — chemin la haute silhouette émaciée du philosophe... - Tous idéalistes de père en fils, ces Emerson... En route, Emerson s'amuse & cueillir des mires — - sauvages. Gare! Il y a un moustique en sentinelle sur chaque baie et il s'ensanglante les mains | au buisson... Compensation, on n'a rien sans peine... Il venait pour des mires et il a cueilli de | e la philosophie... Voici Walden... L'étang est comme _ un saphir sur de la mousse. L'eau est bleue, le ciel couleur d'ambre, les nuages flottent mollement. Il s'assied et contemple... L'eau, les nuages, tes bois, il a tout cela & lui seul, bien & lui. Les mouches d'eau sont en liesse, les grenouilles sautent & son approche et font le plongeon. Emerson 2 . 7 \ \, - s'amuse de la frayeur presque humaine de ces bestioles... Trois coups de patte, et les grenouilles font brusquement demi-tour, se laissent flotter en | . © fixant-sur le philosophe leurs gros yeux ronds... Que regardent-elles, jusqu'ou voient-elles, ces grenouilles?... Le rhodora étale ses fleurs pourprées, Vhumble abeille, philosophe en culottes jaunes — tachées de pollen, écrème les fleurs et passe sa vie parmi les pures essences et les arômes, violettes, daffodiles, bruyère et sainfoin. Libre, nourrie de | nectar, insouciant, heureuse abeille... Emerson . Yenvie... Un écureuil bondit d'arbre en arbre, comme s'il emportait avec lui toute l'allégresse de ~ la forêt. Si Agni le Feu et si 'Eau se disputaient si

Vé ureuil ae il Seuudrast Basielydoee Combien vaste he profonde
la moindre pièce d'eau 'avec armada. ae Ra 8 cernes et des remous que le
vent chasse. Crest os ¥ | ee pour le vent que l'eau:est faite et le vent pour —
eee Emerson coupe en deux des bourgeons de _ chène. Dans chacun il y a
une étoile... All in Each, a piu nel uno, tout se contient. Apprendre Thiet?
toire de Vairielle, marquer le jour o& tombent la ; -pomme de pin et le
gland. Si sa vie était assez longue, il aimerait composer un calendrier des —
saisons dans lequel figureraient, A'tel jour et a ~ telle heure, les oiseaux, les
insectes, les plantes et les animaux, toute l'astronomie, la botanique, la
physiologie, la météorologie, le pittoresque et la poésie des bois... Et les
arbres, quels enchan_ teurs! « Ta vie, lui murmurent-ils, se mesure a
quelques oscillations de nos cimes, mais & jamais -germe la forêt, 4 jamais
notre force reforme ses -neuds, ses bourgeons, ses racines... » Le vent.
bruit dans les pins, ou bien est-ce la voix de la } Nature, le chant des causes,
des destinées, l'hymne du monde dans son devenir? L' Espace et le Temps
Bs ta 4 naissent, les nébuleuses commencent leur péle: | ac dans !'azur, les
globes procèdent les uns des autres, ce qui est se fond avec ce qui semble, le
Pan éternel court de métamorphose en métamor— | sbi Le pin chante et
l'univers nait dans le ceeur du poète... | t ; ; ' J Les moineaux, les pinsons,
les oiseaux bleus, les merles donnent la réplique au murmure de la Y

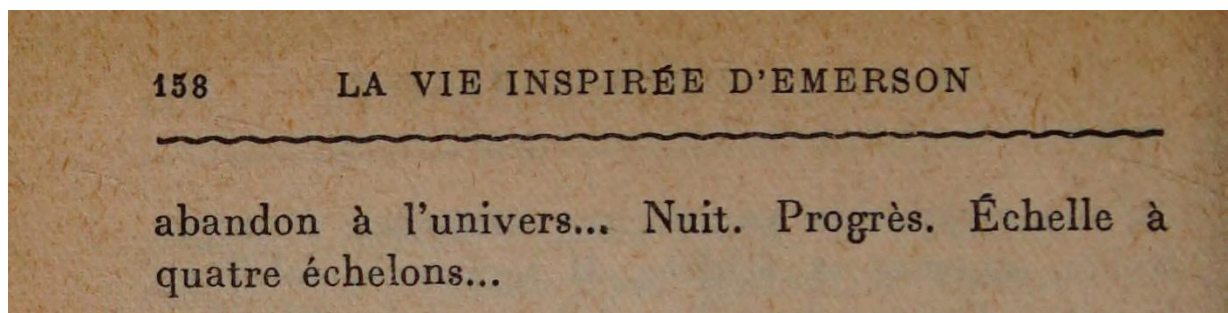


: aitinds: my Seok Toiseau rouge, le ee x: rorent... Si Emerson allaitTM rencontrer Thoreau o ceil Channing au détour d'un sentier?... Mais non, quelque chose le lui dit, la journée sera toute — -sienne... Il fait des ricochets sur l'eau, il regarde — _jes cernes s'étendre, s'épanouir d'un bord 4 Pautre ' comme une fleur de lotus, vagues sur vagues, — -* eercles sur cercles... Ainsi les lois concentriques de — > Yunivers. Les pins, V'étang, les mystères de Peau, — oar de la pierre, de la résine, de la sève, qui racontera cette histoire? Ces blocs de granit sont contempo— q rains du déluge, formes pétrifiées d'un univers jadis fluide... Il n'y a plus de miracles, dites-vous? _ Et le corbeau immobile sur sa branche: le lézard . sur le trone d'arbre mort, le rat dans son trou, ~ _, Pécureuil qui vous fixe de ses petits yeux mutins, — Sa que savons-nous de ces mondes de vie? Quils sont _ * beaux les mouvements des animaux, que tout est — ' . beau dans Ja nature! « La Nature, suggère la voix + ~ intérieure, n'est que la frondaison, l'efflorescence, ey le fruit de 'Ame. De 'Ame, tout dans la Nature est _ © un signe et un emblème. » La paix des choses enveloppe Emerson. Tout aPheure, au bord de l'étang, il a eu une grande x minute d'extase, de ravissement, de frisson. Les a pieds sur le sol, la tête baignée dans l'air fluide, soulevé dans l'espace infini, il a senti ses affinités universelles. [1 lui a semblé qu'il devenait quelque -- chose de froid, d'humide, que la nature poussait sur lui. Les grenouilles flitaient, les eaux luisaient, /. les feuilles sèches sifflaient, Yherbs scintillait et — bruissait, il était mort au riche, il ne sentait plus #



a qu'une - sympathie vague, une "existence étrange, — . a lune... Ces couchers de soleil, ces clairs d'étoiles, — ces marécages, ces rochers, ces chants d'oiseaux, | ces formes animales, tout ce charme flottant autour tout cela ne cache-t-il pas l'histoire religieuse et lui révéler ses secrets, la Nature attend l'homme & 1 Penoges de lui-même? Emerson est rentré au logis. Le jour a été par| fait et il en a épuisé le nectar. La soirée est belle et la nuit le sera plus encore. Il s'est remis au _ travail sous la garde des Parques, cousant, cimen_ tant, ravaudant les découvertes de la journée, 'face a face avec ses Vastes Mondes, cet autre Infini de la pensée. Vesper s'allume sur les collines, | un météore étincelant, pique droit sur la cime du | Monadnoc. Lueurs attardées du crépuscule, scin' tillement la-haut de Vénus et de Jupiter... rien \dans Ja nature n'a le moelleux des ténébres. La -lumière sublime de la nuit provoque, son charme | 'flotte, bouge, disparaît, va et vient, puis s'éteint.' Le murmure du vent est le murmure des étoiles... "La Acre senteur des prés, des fougères, mêlée a celle des fleurs, pénètre jusqu'a lui; les lucioles, comme | des psychés, promènent leurs paGins lampes et la | lune, pudique, virginale, se lève et trône dans le | ciel... Lune, air, plantes, collines, géométrie vivante, eihématique animée, la plénitude et la beauté [fee fe êtres proviennent de leur obéissance, de leur f | i} a Ve orig t B 4 "te ee . . ba oy ee ee de lui comme des phalènes autour d'une lampe, b divine de l Univers?... Ne dirait-on pas que, pour — aqueuse et éthérée. Il semait le soleil, Ob ae

ce : oe Après le diner de famille et une promenade rer: quatre échelons... da nuit, Emerson a pris son vieux Plotin, relié en basane noire et tout marqué de signets bleus... Comme le Montaigne, il est couvert de renvois et de notes, Prométhée, la légende de Typhos, le © Sphinx, Hermès Trismégiste, la béatitude des huit — dieux... Au hasard, il tire une phrase, puis une autre, c'est son tilleul du soir, sa fleur d'oranger : « Ceux qui vivent solitaires sont les sauveurs d'euxmêmes en ce qui concerne les humaines causes ; Vhomme digne qui perçoit sa beauté se réjouit et se délecte et, produisant de belles conceptions, il forme une association avec lui-même... Les murs qui défendent le sage sont & l'abri des flammes et des voleurs... Telle est la vie des dieux et des hommes divins et heureux, la libération de tous les soucis — terrestres ; une vie affranchie des plaisirs humains, un élan du seul vers le Seul. » ...Et maintenant Emerson se couche. Il adore le sommeil... Espérons qu'il n'aura pas de cauchemars, cette nuit, qu'il n'entendra pas le fantôme qui scie du bois dans le grenier, qu'il ne verra pas bouger tout seul le berceau ensorcelé ni les manchons diaboliques se sauver en ricanant & son approche... Un peu de temps dormir, puis mourir... mais le matin brillera_ encore sur les cojlines et le jour sourira & | éternel-lement jeune univers... e e ° e . © e e ° Ainsi passent les jours, les nuits, les mois, les

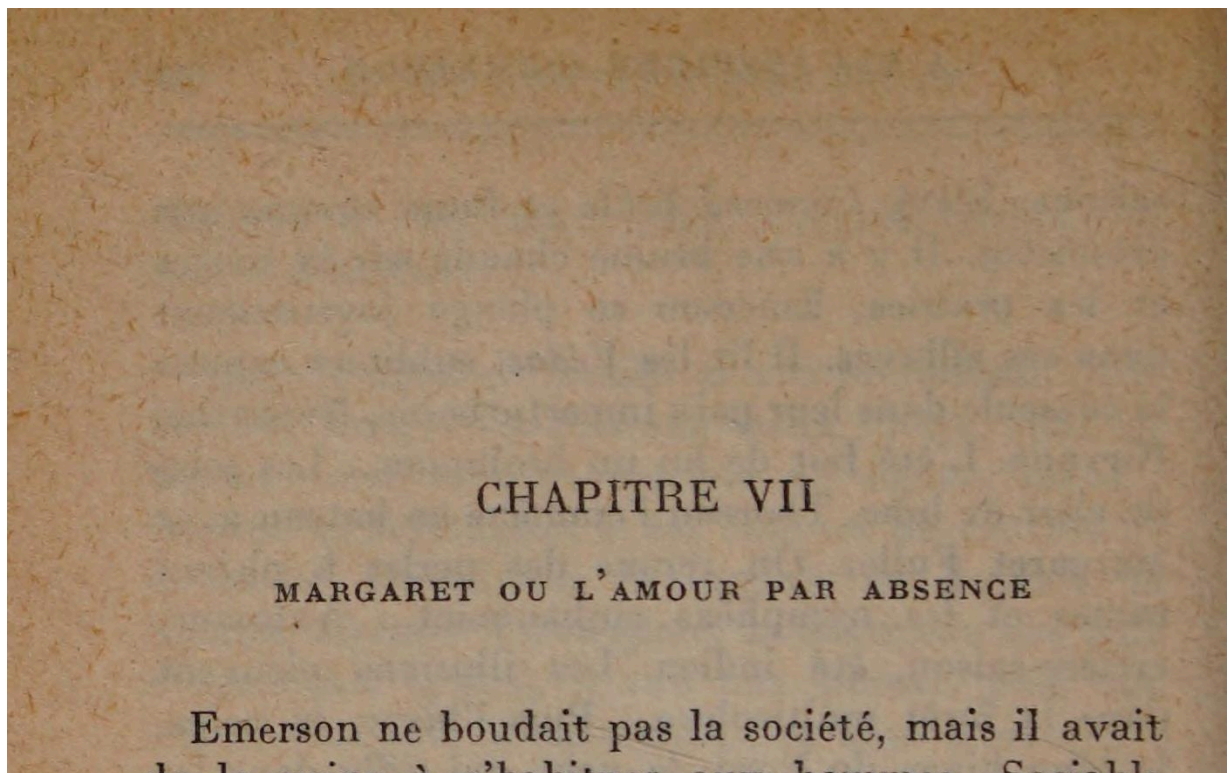


L'été, Tanto, bridle. et eee ae ne Il y a une brume chaude sur la rivi bre. es "prairies. Emerson se _ plonge joyeusement. dai ns ces effluves. Ii lit les Védas, sublimes comme ; peated dans leur paix imperturbable, Népenthé, ; # Nirvana. L'été fait de lui un brahmine... Les soirs Be clair de lune, Thoreau l'emmène en bateau avec "Margaret Fuller. On remue des perles a pleines -rames et les nymphéas embaument... Automne, _arrière-saison, été indien. Les illusions pleuvent 'dans la forêt multicolore... Puis Uhiver, la neige, le long hiver du Nord, le vent qui siffle dans Tesi; 4 _sapins, la harpe éolienne qui se lamente comme le -rouet des Parques... On patine & Walden, Emerson re 'Thoreau, Hawthorne, Hawthorne spectral dans sa houppebande flottante, Thoreau capricieux et qui — esquisse des danses bachiques, Emerson, penché de tout son corps sur la glace, s'élance droit devant lui; et, parfois, l'aurore boréale, déployant son panache en plein ciel, empourpre la neige. y

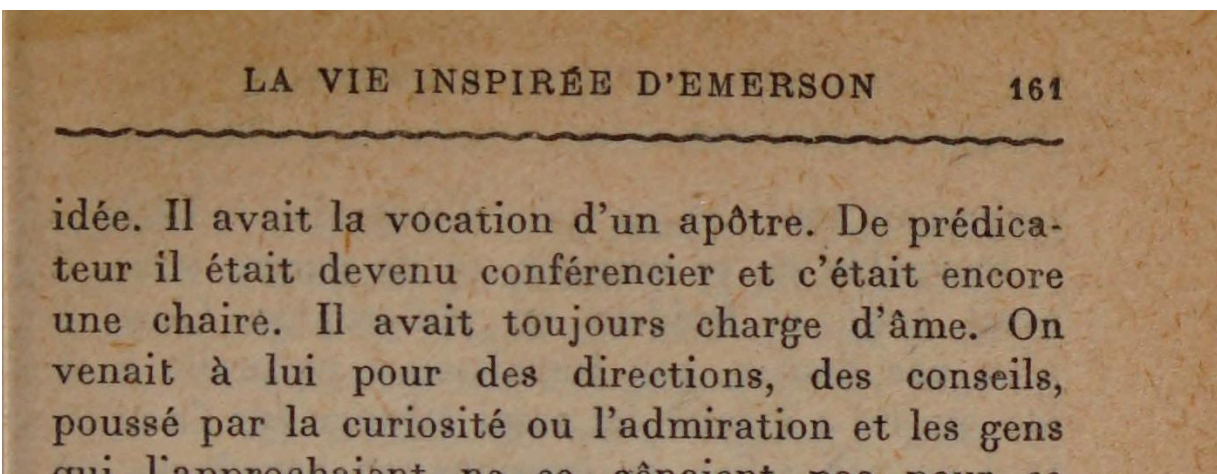
la canicule dans leur paix imperturbable, Népenthé, Nirvana. L'été fait de lui un brahmine... Les soirs de clair de lune, Thoreau l'emmène en bateau avec Margaret Fuller. On remue des perles à pleines rames et les nymphéas embaument... Automne, arrière-saison, été indien. Les illusions pleuvent dans la forêt multicolore... Puis l'hiver, la neige, le long hiver du Nord, le vent qui siffle dans les sapins, la harpe éolienne qui se lamente comme le rouet des Parques... On patine à Walden, Emerson, Thoreau, Hawthorne, Hawthorne spectral dans sa houppebande flottante, Thoreau capricieux et qui esquisse des danses bachiques. Emerson, penché de tout son corps sur la glace, s'élance droit devant lui; et, parfois, l'aurore boréale, déployant son panache en plein ciel, empourpre la neige.

CHAPITRE VII "MARGARET OU L'AMOUR PAR ABSENCE

Emerson ne boudait pas la société, mais il avait * = de la peine à s'habituer aux hommes. Sociable | par principe, il était misanthrope de tempérament. — Possédé du tourment de l'unité, avide, comme il disait, de concevoir l'univers sans contradiction, — il tentait de louables efforts pour sortir de ses — même, mais [l'humanité était moins accueillante que les bois de Concord et il y avait des frottements. Quand il avait, en prose et en vers, fait — Véloge de la solitude, il se reprochait son apathisme et sa froideur. Il] méditait tristement sur son manque : de sympathie naturelle et s'accusait d'égoïsme. Car enfin, l'humanité aussi faisait partie de la nature, et, pour un philosophe qui célébrait les affinités — universelles et les compensations, il était logique d'inclure les humains dans ses affections. Emerson — . s'y appliquait sans grand succès. De la vie sociale ~ il se faisait un devoir, et de l'amitié une idée & — Platonique, mais la théorie des monades autonomes le gênait ses élans vers la Surdivinité, l'Esprit universel — qui contient tout. Tout le portait à accorder sa confiance aux hommes, à se donner, et il les aimait en 160 ie



piatiriotnias apêtre. De prédiva' I a était "devenu Spacers etc
 "était ene, erat debent par la curiosité ou l'admiration et les gens _ qui
 Vapprochaient ne se gênaient pas pour se _ plaindre de sa froideur, de son
 indifférence, de ce courant d'air glacé qui décourageait et tenait A _
 distance ceux qui venaient & lui avec les meilleures _ intentions. Emerson
 pour beaucoup était un homme de neige, un égoïste qui craignait de
 s'abaisser Z en aimant. Ses admirateurs eux- -mêmes avouaient — que
 Bacchus avait oublié la goutte de vin asa -naissance, Et puis il y avait son
 mutisme. Sauf avec de rares privilégiés sa conversation était _ pleine" de
 réticences, il ne se communiquait pas. nh vous accueillait avec un rayon de
 soleil sur le visage, mais un soleil sans chaleur. Même son perpétuel sourire
 avait l'air d'un masque, d'un alibi, i dun rempart derrière lequel il se
 retranchait. 1 pes i; prenait avec les gens des airs d'innocence qui finis-. Te
 2 saient par mystifier et ils s'en allaient dégus en | croyant qu'il s'était
 moqué d'eux. Cet homme ae n'avait rien & leur donner et certains se
 demandaient même s'il avait une conscience..: ae fe. De tout cela Emerson
 souffrait et il était le "premier & s'en plaindre. Il passait de longues 'heures
 & battre sa coulpe, a s'exciter 4 |'amour du | prochain. Pourquoi faisait-il le
 porc-épic? Pours | 25 °3 quoi ne fondait-il pas sa glace?... Il était ainsi | f -
 même avec ceux qui lui étaient Je plus chers et qu'il voyait toujours A
 travers un gouffre... On le 44



NERS Spe Gee ee er ax “gurprenait. ‘toujours en . train x Pen
jeailed ele Bas, Incapable de se corriger, et de guerre lasse, iL avait érigé sa
froideur en philosophie. C’est, & — nen pas douter, son impuissance
naturelle a ae a lier qui lui a inspiré cet essai étrange sur l’amitié, © tout en
palinodies, en évasions, en paradoxes, ol i tah a encadré d’épigrammes & sa
façon un portrait qui est certainement le sien. Il a lu et relu Mon- . -taigne, il
est plein de Platon, il s’est enna aoe * 4 4 veut tout ou rien. En dehors de ces
êtres rares, de : ces esprits exceptionnels, de ces hommes divins, il déclare
Yamitié impossible et il l’escamote. La * loi de la nature est le changement
perpétuel. _ L’Ame produit les amis comme un arbre ses feuilles dont il se
débarrasse aux premiers bourgeons nouveaux. L’amitié est une toile
d’araignée, une déception continuelle. Se lier, c’est s’abaisser. Les amis
coitent trop cher, le don de vous se paye du don de moi. L’amitié est un
paradoxe, elle donne | plus qu’elle ne peut recevoir. La véritable amitié se
nasse de l’amitié. Un ami n’est, après tout, : qu’un spectacle. S’il nous
attache, il nous trahit. Tenons nos amis & distance, traitons-les comme de
beaux ennemis. Nous sommes seuls dans le monde... _.* Emerson rend
grace & son apathie naturelle et a sa timidité qui mettent son organisme
délicat & Yabri de ce qu’il nomme un épanouissement préma‘ ture... ORS
Envers l’amour, il est un peu plus courtois. \$ L’amour c’est une belle
illusion de jeunesse, mais” on n’est plus amoureux passé trente ans...
L’amour

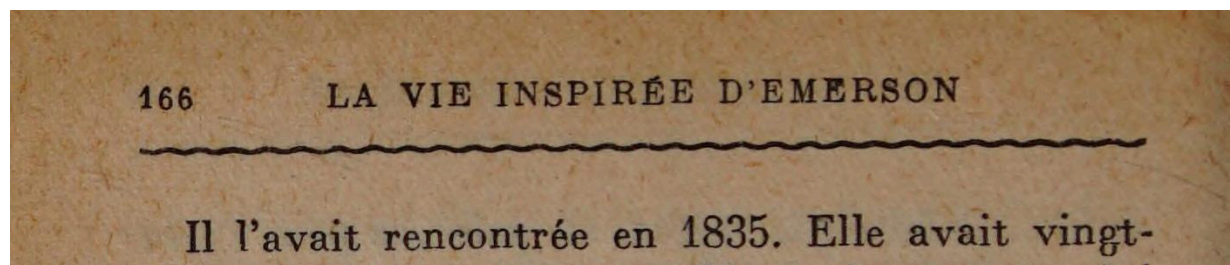
‘une mystification de la ‘Natures; Eros aamisdar ‘roses et d illusions l’univers. Il le faut bien. C’ “la seule facon de retenir au coin du feu, pendant. as _ trente ou quarante ans, des gens qui font tous les jours la découverte pe leurs défauts... Dans la sphère des sens l’amour est une déchéance. Les — corps se touchent mais non les Ames... L’amour est un idéal inaccessible. Aucune possession, aucune - étreinte n’est possible, la coupe est toujours loin des lèvres... On n’aime jamais que soi-même. L’amour est une prison. Le sage déjouera illusion. Il feindra de se piquer au jeu, il couvrira l’être aimé de présents, il lui donnera tout, mais se gardera bien de se donner lui-même... Sur quoi Emer- — son couvre le petit dieu de compliments et de fleurs. Il se dérobe et se réfugie dans l’Vironie sur les hauteurs de la gaie science, avec Ariel. Il n’avait donc jamais aimé? Ellen, la frêle épousée de vingt ans, aurait seule touché son cceur? Il n’aurait aimé les femmes qu’en idée? Ses biographes sont très sobres d’information sur ce point, et, & les lire, on croit sentir qu’ils s’évadent. Il y a maintes notes de son journal, maints passages de ses poèmes qu’on donnerait volontiers à déchiffrer au docteur Freud, et nous n’avons pas tout de son journal et de sa correspondance. Quelle est cette Rhéa, cette Hermione, cette Una dont il désespère ou dont il déjoue les visées? Qui lui a inspiré les vers sur l’amour initial, l’amour démoniaque et Vamour céleste? A qui est dédiée cette Ode à la Beauté qui finit sur un appel tragique et où le poète demande & la beauté de se donner à lui ou de aa 2

est une mystification de la Nature... Éros sème de roses et d’illusions l’univers. Il le faut bien. C’est

> “ A i ad Je faire idoate. Et, ca et la, ae ‘ede profonde . sur la femme, ces sarcasmes sur le mariage, ces — craintes, ces espoirs déçus, ces remords, ce. court - poème d’actions de graces dans lequel il remercie Dieu de l’avoir sauvé de la tentation et du péché, a dé Vavoir arrêté au bord du gouffre? N’y eut-il la a que jeux de poète comme en furent coutumiers og ‘Dante, Pétrarque et Shakespeare?... Ou bien tout cela tient-il A des inhibitions secrétgs dans l’in- = eonscient? Nous en sommes réduits aux conjec_ tures. C’était la tactique d’Emerson de transposer P ses pensées cachées dans la transcendance et de sublimer, d’évaporer ses refoulements en poésie. _ Acceptons donc, faute de mieux, [hypothèse de _ -Phomme de glace. Mais enfin la glace a ses limites, et elle aurait da fondre au contact de Margaret Fuller. A qui la faute s’il n’en a rien été? Pasa Margaret sirement. : ot Un port de reine, un vaste front, une épaisse — torsade de cheveux blonds, des yeux rêveurs, un menton énergique, une moue de désenchantement, “une facgon de toujours cligner les cils et le feu A lame. Un dieu ironique avait fait naftre cette sceur de Corinne et de Lélia au pays des Puritains. ~! Toute sa vie elle devait battre des ailes, se froisser, se meurtrir 4 la réalité. Sa fin tragique semblait . prophétisée par son existence pleine de contradictions. Margaret était autodidacte. Dès l’enfance elle dévorait les livres. Gree, latin, allemand, frangais, italien, beaux-arts, philosophie, politique, histoire, elle avait tout appris. Encore

en ant, il fallait la mettre au pain sec pour 'ihe ee eee _ cher a Shakespeare. Elle copiait dans sa Bible les : : _ hymnes de Novalis, elle adressait des prières 'pass ___ sionnées a Rousseau et écrivait des lettres imagi- — naires & Beethoven. Elle pressait les fleurs sur son — eœur, elle leur parlait, les envoyait. Elle avait le got ~ _ des déguisements, des dédoublements. Elle croyait qu'elle était née princesse italienne. Elle s'affublait © de mille noms imaginaires. Dans un de ces portraits fictifs elle se métamorphosait en Ménade, _ courait les forêts au clair de lune, se baignait dans ___ Tes étangs glacés, attirait, pour mieux les repousser, les hommes. Dans ses frénésies de bacchante elle — allait jusqu'au godt du meurtre, jusqu'au sadisme. » Elle sentait en elle une force immense qu'elle . a = _ n'avait pas assez de sens pour exprimer. © "SS ae ' Elle s'était réfugiée dans Vart. Un tableau, une <2 statue la jetaient dans les ravissements et elle = adorait la musique. Ah! quitter cette terre des ee. Puritains, s'en aller au pays chanté par son cher Gethe dans la romance de Mignon... Italie! Ttalie!... Sa vie était une succession de transports, eet d'enthousiasmes et d'abattements. Et elle trainait — __ , tous les cœurs après elle. Les jeunes fernmes Vadoraient. Elle s'était constitué a Boston une véritable cour d'admiratrices devant lesquelles, en grand apparat, elle se livrait 4 des improvisations ___ sur la beauté, l'amour, la religion, le génie, telle ~.— Corinne au cap Mycène. Elle faisait courir tout Boston... Margaret était poète, critique d'art, journaliste, féministe, et Emerson lui avait confié la direction du Dial. .

WON ; or ans, fas trente-deux. We" ami 'commun lui : avait communiqué la traduction que Margaret | avait faite du Tasse de Geethe et elle était venue _ passer une quinzaine chez les Emerson. Emerson | fut tout de suite son Dieu. Elle le prophétisait, Yattendait. Les conférences de Boston avaient été— ode coup de foudre et Margaret fut une des premières - habituées de la maison de Concord. Ils se voyaient fréquemment, s'écrivaient, faisaient de longues _ promenades ensemble. Elle lui avait appris a. parler allemand, exprés pour qu'il lui dit de la reconnaissance, prétendait-il dans un moment @humeur. Elle VPinitiait aux beaux-arts, lui prêtait des albums des vieux maitres. Lui la guidait _ dans la lecture des auteurs anglais du bon vieux temps qu'elle connaissait moins bien que les littéps q gq _ratures étrangères. f Que Margaret ait tenté de se jeter au cou d'Emerson, la chose n'est pas douteuse. Elle en fit le siège en règle. Emerson lui-même convient qu'elle ne négligea rien pour le séduire. Elle étudiait ses goats, le piquait, l'amusait, opposant franchise & franchise, l'étourdissant de ses anecdotes, de ses traits d'esprit. Elle avait un besoin formidable d'expansion. Elle était vive, malicieuse, débordante. Tout ce qui manquait a Ralph Waldo, Margaret en faisait parade: l]'ardeur, Penthdusinaeset la passion du beau, le don des effusions, cette facon de se perdre en tout ce qu'elle aimait. Ah! qu'il lui enviait ce génie du perpétuel rajeunissement, cette Tuogissima vita, comme il la nommait. Elle lui rap



eM TT? ee SET ae, ke aug its +e aes les formes idéales du monde
 ‘dans sa fleur. ijt: ee Pecans: Mais tout cela restait platonique. Elle aurait
 tant voulu faire la conquête du sage, - fondre sa glace, le tirer de sa cellule
 de cristal; réussir à lui enlever ses échasses, et elle n’épar-__ gmat rien
 pour cela, ni élans, ni sarcasmes. Lui 4 __ jouait le mort, le niais, suivant ses
 propres expres: sions, il se fâchait et faisait venir les larmes aux — __ yeux
 de son amie. Elle le piquait, lui faisait des is __ scènes, lui reprochait sa
 froideur.« Adieu, mon cher __ -positif, lui écrivait-elle. Croyez-moi
 superlative- : ment votre. » Emerson ne savait ot se mettre, il — la
 rabrouait, la grondait, la tenait courtoisement, __ mais fermement à distance.
 Elle lui avait promis — d’être sage, mais il ne s’y fiait pas.C’est entendu, il
 était de glace, muet, incommunicable, il fallait le prendre comme il était. I]
 la suppiiait de ne plus lui parler de lui-même, mais elle continuait et lui
 faisait peur. Elle était envahissante. Elle lui élar-gissait les lobes du cerveau
 et du cœeur, |’éblouis’sait, mais, rentré en lui, ces beaux feux d’artifice =
 n’étaient plus que feux de paille. Puis, Margaret i était maligne, elle avait
 mauvaise langue. En la + ~ “quittant, il entendait encore, disait-il, « les
 épines __ pétiller sous le chaudron ». Elle le rendait supersti-_ HS ay ee tieux
 et il sentait en elle ce qu’il appelait un poten_tiel de catastrophes. oa
 Qu’aurait-il fait de cette Ménade qui attendait ~~ tout de l’univers? I] lui
 fallait, chez celles qu’il aimait, un calme miroir de lui-même, Ellen, Lydia,
 aussi sereines que le saphir de Walden.., Aussi ne_ «

réussir à lui enlever ses échasses, et elle n'épargnait rien pour cela, ni élans, ni sarcasmes. Lui jouait le mort, le niais, suivant ses propres expressions, il se fâchait et faisait venir les larmes aux yeux de son amie. Elle le piquait, lui faisait des scènes, lui reprochait sa froideur. « Adieu, mon cher positif, lui écrivait-elle. Croyez-moi superlativement vôtre. » Emerson ne savait où se mettre, il la rabrouait, la grondait, la tenait courtoisement, mais fermement à distance. Elle lui avait promis d'être sage, mais il ne s'y fiait pas. C'est entendu, il était de glace, muet, incommunicable, il fallait le prendre comme il était. Il la suppliait de ne plus lui parler de lui-même, mais elle continuait et lui faisait peur. Elle était envahissante. Elle lui élargissait les lobes du cerveau et du cœur, l'éblouis-

: 3 is : cae: Te oes 8 'attrister suaitas en 1366, "Ménade mit a la
 voile pour YEurope. Margaret avait réalisé son rêve. Elle était en Europe,
 elle | q avait. trouvé George Sand, Chopin, 'Lamennais, | ee puis l'Italie, les
 lacs, Florence, Rome, Rome ot sa ~ destinée avait été scellée, ot elle avait
 rencontré aT, prosaïque mais dévoué Ossoli, ou elle s'était unie _ ~ & lui,
 ov elle avait donné naissance a un fils en des a ee - circonstances
 mystérieuses aui faisaient jaser tout © Boston... Puis, un jour, Margaret
 s'était rem. -barquée pour l'Amérique avec mari et enfant... — _ Elle allait
 recommencer le siège de Boston, retrouver sa cour, revoir son sage, bien
 inoffensive et assagie, cette fois, et tous ces rêves avaient sombré corps et
 _ biens avec le bateau qui la ramenait, au petit jour triste, sur la côte de Fire
 Island. Emerson restait pour prononcer Yoraison funébre oe de la Ménade,
 écrire sa vie et probablement penser . delle jusqu'a la mort, comme &
 |'Egérie, AP Inspis ratrice, 4 la Muse. Que de fois il dut se rappeler ses ~ _ -
 visites, leurs conversations, leurs promenades, cette - . teinte d'ambre
 qu'elle projetait autour d'elle. Elle attendait de lui, hélas! quelque chose
 qu'il ne pou-vait pas lui donner. Elle lavait bien pénétré. Cet homme qui
 adorait lunivers ignorait les — hommes et ne s'intéressait pas A Vactuel.
 Une — grande cause, un grand amour, pensait-elle, aurait . pu larracher &
 ses glaces. Au moins si elle avait trouvé en lui un frère, mais il n'avait été
 qu'un _ critique. Il ne lavait prise que pour une lanterne - magique, pour un
 spectacle... Margaret exagérait. 'Elle avait produit sur Emerson une
 impression

pind whisky Tene u Fe 2 ee Re : . Elle 6 Péternel- féminin, ertu iol
de la ani -C'est bien elle qu'il — en vue > quand il parle du mystère au
fond. des eux de la femme, ces yeux ou le sculpteur entre-oit sa statue,
l'architecte la forme de son templ e potte I' anticipation de ses odes, la
femme ont Yamour colore et anime tout autour d'elle, tragique, . + b
toujours au bord des larmes et qui se console. en _ dévorant ses émotions...
vr K ai eh b> Li ee = Panvre Margaret, 11 lui aurait fallu, au lieu d'un -
puritain, un Goethe, un Liszt, un Chopin, un Wagner. Elle s'était trompée de
latitude. Quand ~ oh elle assiégeait son sage, n'avait-elle donc pas lu "ses
Essais sur amour et sur l'amitié? S'il lui res-tait des espérances elle les
aurait sirement perdues en relisant la péroration de tel de ces morceaux ~
_eélébres, tout A fait au ton des épîtres découra- | 'geantes que lui adressait
Emerson? Il aurait pu __ découper ces pages et les mettre a la poste, Elle
aurait lu ce qui suit:- ies ~ « Ma chère Margaret, + « Avec mes amis je me
comporte comme avec "mes livres. J'aime 4 les avoir 4 ma portée, mais je
_m/'en sers rarement. Lions société, mais sous con- — dition, une société ot
l'on entre et d'ot l'on sorte pour la moindre cause... J'apprécie mes amis,
'mais je suis incapable de leur parler ou d'étudier leurs visions sous peine
de perdre les miennes. Ce 'serait sans doute pour moi une certaine jolie — j

oo 2 . Aa Se se . smme 'une joie aie file _ — de renoncer a mes
poursuites en Vair, a cette' astronomie ert et chasse aux étoiles, pour
descendre sympathiser _ chaleureusement 'avec vous, mais je sais fort bien
. que je regretterais toujours la disparition de mes oe dieux puissants. Dans
une semaine, il est vrai, ony mes esprits languiront au moment même ou je
_ pourrai me distraire. Je regretterai alors de ne _ pouvoir plus lire dans le
livre de votre esprit et ~ désirerai vous avoir près de moi. Mais si vous
_ venez, peut-être ne m'emplirez-vous la pensée ~ que de visions nouvelles
et non de vous et de votre 3 - éclat personnel. Pas plus qu'aujourd'hui la
con- _ 'versation ne sera possible. Je devrai donc & mes amis ces
rencontres par évanescence. Je recevrai deux, non ce qu'ils ont, mais ce qu'ils
sont. Ils | me donneront ce qu'ils ne peuvent, a proprement » parler, me
donner, cela même qui émane d'eux. Ils ne me retiendront point par des
rapports moins. _ subtils et moins purs. Nous nous rencontrerons comme si
nous ne nous étions pas rencontrés, et — fen nous nous séparerons comme
si nous ne nous ~ étions pas séparés. . « A vous pour toujours, ou jamais, «
RALPH WALDO EMERSON, » ay Et il ajoutait, en guise de post-scriptum,
qu'il - s'accommodait fort bien quant & lui de cette amitié '. par absence. [I
disait que le soleil ne se soucie pas _ de savoir oi ses rayons peuvent tomber
pourvu _ quil rayonne. Le véritable amour habite dans

nel et | : fies s de e son affection. Il r ne sent alors que 'mie mn
indépendance. — wR ot ties ny Pauvre, encore une fois, 'pauyre Margaret l
Et fyvescntte dit si elle avait découvert dans Oe j bessel de homme de glace
cette pensée au sujet e son cher Plotin, qu'il insérait un jour dans se hiers ct
qui nous donne, peut-être. la clé de tou e mystère : Plotinus pudore quadam
affict gidebatur quod anima ejus in corpore esset, ce qui veut dire tn bon
français que Plotin- Emerson avait honte

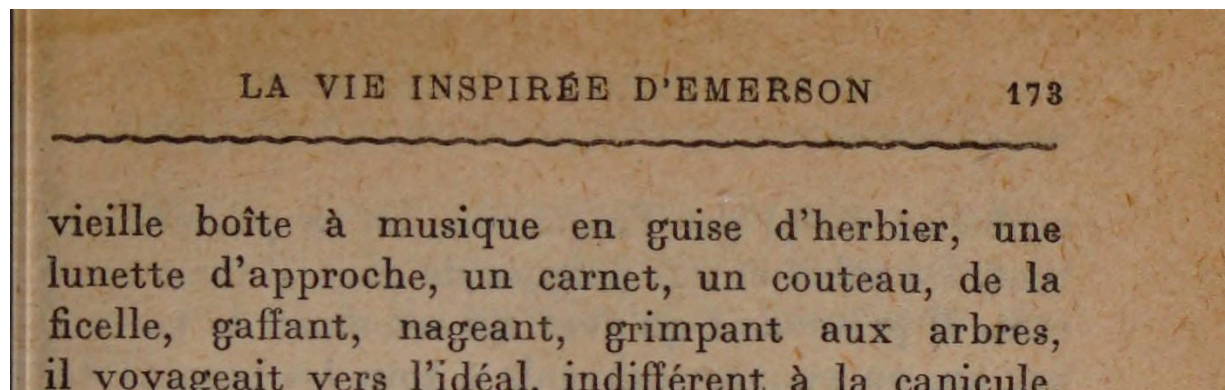
l'Éternel et laisse tomber comme des masques les objets de son affection. Il ne sent alors que mieux son indépendance.

Pauvre, encore une fois, pauvre Margaret ! Et qu'aurait-elle dit si elle avait découvert dans le journal de l'homme de glace cette pensée au sujet de son cher Plotin, qu'il insérerait un jour dans ses cahiers et qui nous donne, peut-être, la clé de tout le mystère : *Plotinus pudore quadam affici videbatur quod anima ejus in corpore esset*, ce qui veut dire en bon français que Plotin-Emerson avait honte de penser que son âme habitait dans un corps, et qu'il n'aimait pas qu'on le lui rappelât ?

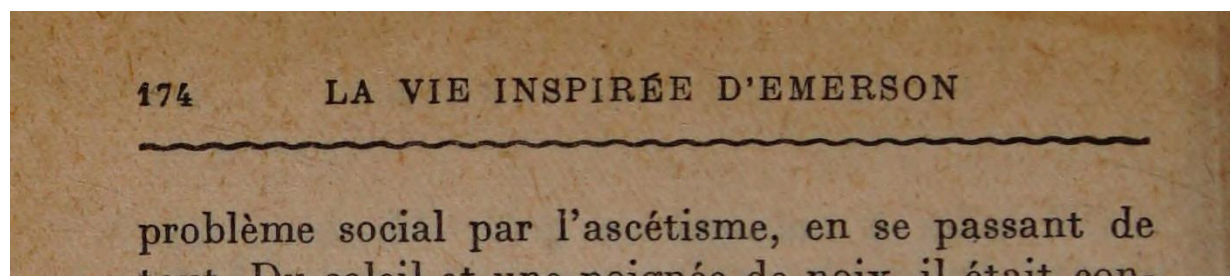
CHAPITRE VIII THOREAU

oS en anglais et en latin, il avait repéré tous les nids et tous les terriers, se apprivoisait les renards, il jouait avec les scorpions il tirait les marmottes de leur trou par la queue, il n'avait qu'à gratter le sol du bout de son bâton pour déterrer des flèches indiennes. Un jour, il se foula le pied en montagne et tomba juste sur un plant d'arnica qu'il cherchait depuis longtemps. Il savait par cœur l'Anthologie grecque et Se Virgile, il traduisait Anacréon, Perse, Eschyle et Pindare, il jouait de la flûte, il arpentait, il fabriquait des crayons, the best in the world, comme on dit en Amérique, il savait faire des maisons, construire des bateaux, faire pousser les arbres, réparer les murs et il trouvait le temps d'être philosophe. <4 On le consultait sur les vers luisants, les poissons, — "les tortues. C'était un musée d'histoire naturelle = Beaulieu En grossiers pantalons gris, avec un vieux chapeau de paille, de gros souliers, une petite Site ie ah

rt Rabapentt sors Vidéal, indifferant a la breiece a la pluie, & la neige, dine bords de Walden aux forêts du Maine et aux rivages du cap Cod. Le _calendrier des saisons dont Emerson avait formé montre poil, feuilles, écailles ou plumes. [I savait VPheure exacte oi s'ouvrent les fleurs, il épiait leur _Maissance; aujourd'hui telle fleur, demain telle * composer. Il y tirait horoscope de tout ce qui SET ese nymphéas, sa fleur de prédilection, s'épanouisgraphe? I] s'était construit une Yole peinte en _bleu et en vert, le Musketaquid, ét il remontait les _grecs et latins. Il passait sa vie dans les bois ou sur les eaux et il avait le flair d'un Indien, d'un _trappeur. Il faisait des prières & Diane, Séléné, la Tune, dont il était amoureux comme Endymion; il s'était pris de passion pour une belle génisse, il aurait voulu serrer les jeunes chênes contre son | coeur. Mais il fuyait les, hommes ; c'était un ennemi des lois. La société ne lui inspirait que des te casmes; il préchait la désobéissance pet VEtat, tant pis si on le mettait en prison, comme il ~ arriva. Emerson lui avait cédé un lopin & Walden et 'il s'y était construit une cabane. Pendant deux ans, il y joua au Robinson Crusoé. I] avait résolu le. * 'le projet, Thoreau passa trente ans de sa vie & le_ autre, il était lA comme & l'arrivée d'un train. Les saient dans sa main. Que aaa un cinématorivières & la voile en emportant avec lui ses poèmes — Ai"



-problème social par l'ascétisme, en se. "passant de . ~ tout. Du soleil et une poignée de noix, il était con- ¥ Set beaks Il prétendait qu'avec six semaines de travail par an, on pouvait subvenir à tous les besoins de l'existence. Sa villégiature à Walden lui avait coûté pendant huit mois, en tout, vingt-cinq dollars. — et il avait eu le monde pour rien. Son évangile était simple : Soyez ce que vous êtes. Vivez dans le — présent. Faites ce que vous aimez. Ne soyez pas trop moral, l'essentiel est de vivre. Simplicité ! Simplicité ! Ne soyez pas mélancolique. Ne lisez pas de journaux, et surtout un monde à la fois ! — Il adorait se servir de ses mains, clouer, planer, mesurer, bâtir. Ses dieux étaient le marteau, la hache, la pioche, la truelle. C'était un artisan — . inspiré, un géomètre transcendantal. Quand il arpentait avec la chaîne et la règle, il lui semblait jouer avec l'Espace et les Nombres. Il avait mis tout son idéal dans le réel, toute l'éternité dans la minute présente. Il croyait au salut du monde par — la rédemption des sens et il avait consacré les siens à la solitude et à la nature. D'autres cherchaient l'idée dans les nuages, lui l'avait trouvée à portée de sa main, dans les animaux, les plantes, les pierres. Il adorait les éléments. Il aurait voulu embrasser la terre, la terre nue, inhumaine, sincère et rude comme lui. Les transcendentalistes rêvaient, discutaient, faisaient des plans pour la réforme de l'univers. Thoreau se contentait d'exister, de se sentir être, heureux tout seul, savourant la douceur de son haleine. Quels motifs aurait-il eu d'être triste, lui qui n'avait jamais fini d'admirer ?

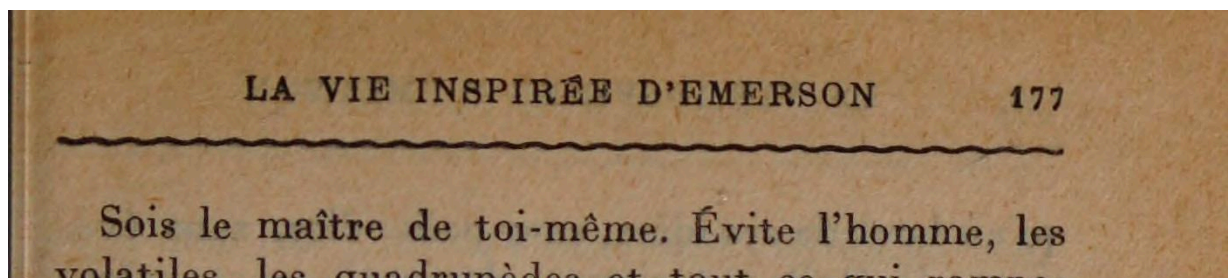


eT Se wee eR Cn OES am aries il n'en avait b aucine en -dehors de lai ga. : rte C'était un merveilleux chasseur d'images. Note ae sa vie se concentrait dans sa vision. Ce qui était ia Lg idée pour Emerson devenait forme et couleur — pour lui. Les plantes, les animaux, les eaux, le — fe les saisons, voila ses idées, ses images, S68 FS 'idoles, film interminable qu'il passa sa vie a dérouter, Sa surdme n'était pas un rêve. Il la voyait . dans l'éclat d'une fleur, lenvol d'un oiseau, le "bond d'un écureuil ou d'un poisson; il Véntes Aen dans les bruits de la forêt; il la respirait dans les - odeurs du sol. Cherchant partout des traces de _T'Ineffable, il photographiait Punivers; mais dans | ses images, pourtant si précises, il y avait toujours un au-delà, une transparence, une influence, un _effluve, quelque chose qui le ramenait a des fles er) _ fortunées en plein ciel ou au sommet de la mon- = "tagne mystérieuse, Ktaadr, qu'il voyait en rêve, dormant ou éveillé. [l gbhorrait Part, en vrai puri- Cee tain. Quand on lui parlait peinture il prenait une feuille de papier, la barbouillait d'encre, la pliait == en quatre, l'ouyrait et disait : « Voila un Aableae » rid Les grands hommes le laissaient indifférent. Il ee était son grand homme & lui-même et il mépri'sait l'histoire. Le temps n'avait pour lui qu'une dimension, il tenait tout dans l'actuel. pK rapportait tout a lui-même. Les saisons étaient ses saisons, les climats ses climats. Les bruits, les couleurs, les odeurs enrichissaient et lui exliqugiont ! a

le gris, le brun, To Fetes ee lad était i a se = = yeux : : une route abandonnée, un 'ping, a du Cat Plus on est sauvage, pee il, plus. on. z est vivant. Donnez-lui le bois le plus noir, le maré- _ cage le plus sinistre. Quand il partait en excursion, sa boussole le menait toujours vers louest, tour- | nant le dos & la civilisation. « Va, pêche et chasse = ou tu voudras, au jour le jour... Lève-toi libre de ; souci avant l'aube et cherche aventure. Que midi — te surprenne sur d'autres cours d'eau et que la nuit te retrouve au logis. Vis la vie des enfants qui : __ chassent au papillon par les prés. Des champs plus Ayes -vastes que tes champs, des jeux plus nobles, une — a terre plus étendue, il n'y en _ a pas. Ta vie que rien — nassure, vis-la libre et telle A jamais qu'elle a été — ordonnée. Grandis sauvage selon la nature, comme ~ oes ces fougères et ces taillis qui n'étudient ni la phi- » » + losophie ni la morale. Ne deviens pas l'herbe cul- — tivée que le bétail broute. Sois pareil & ces joncs _derrière lesquels on voit rougeoyer le soleil, comme '. des mats de bateau dans le port encombré de Venise. Que le tonnerre gronde dans ta langue. — . S'il fait pleuvoir sur la moisson du fermier, que — -. Vimporte? Cherche abri sous le nuage, pendant que d'autres se réfugient sous les chariots et les ' hangars.

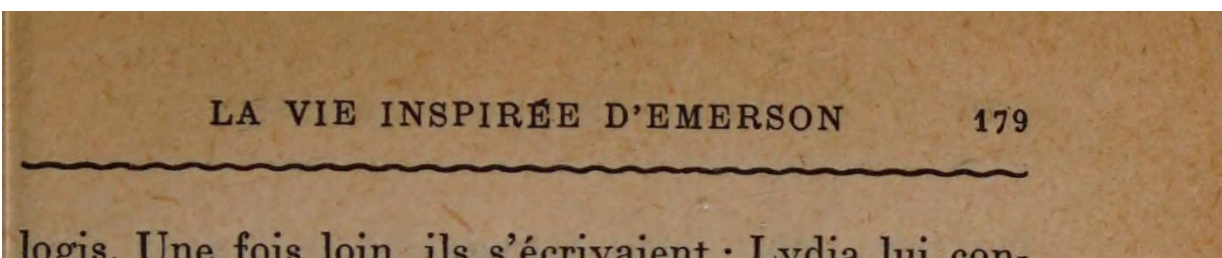
ses états d'âme. Le réel était sa poésie. Il aimait la nudité, la simplicité, la trivialité pure des choses, le gris, le brun, le fauve... Le laid était beau à ses yeux : une route abandonnée, un pâtis désert, une ferme en ruine, un corbeau, un serpent, une taupe, le lichen sur la barrière vermoulue, les algues desséchées et les détritrus sur la plage. Il s'abandonnait avec délices à l'appel du sauvage et du primitif. Plus on est sauvage, disait-il, plus on est vivant. Donnez-lui le bois le plus noir, le maré-

0] leah les sie sieini et tout ce qui rampe. -Cherche ta nourriture quotidienne sans labeur; ta subsistance n'est-elle pas dans la nature? C'est |
 Loa manque de confiance envers les dieux que les hommes sont ce qu "ils
 sont, achetant, vendant, " possédant, trafiquant, et dépensant 'pap beast, i"
 dour vie... » Tel était le credo d'un homme libre. | if On avait amené a
 Emerson quelque temps après — i" son installation 4 Concord. Thoreau
 avait vingt ans, 72 quatorze de moins gu'Emerson. I] était frais i ~ émoulu
 de Harvard ou il s'était montré mauvaise I 'tête, au sens pédagogique mais
 non intellectuel du _ mot. Il y avait composé maints essais*et en était s,
 sorti fervent humaniste, nourri des classiques grecs, latins et anglais.
 Thoreau tenait un journal et il imitait si bien le maître qu'on en avait averti i
 _ Emerson. Thoreau était venu. Il n'était pas beau, il avait les yeux bleus, la
 chevelure chatain, le grand Be | nez en bec de corbin d' Emerson, mais rien
 de suave (ar ou d'angélique, au contraire, des traits durs et sail- ___ _lants
 faconnés a coups de serpe, une grande bouche Fe de guingois qui prit avec
 le temps un pli d'amer-tume, quelque chose d'impérieux et d' agressif dana
 (0 la physionomie, non pas un ange mais un Viking "a était Normand par
 son père). Dès qu'il se mit ' & écrire, on put le prendre pour un double, pour
 un reflet d'Emerson : mêmes idées, même style, mais avec du mouvement
 et de ja passion. Emerson tournait en rond, jouait a lécureuil dans ses
 eercles. Thoreau filait tout droit devant lui jus12



Ge ee a ree ec ee qu 'au bout de ses idées, sans Oraichaien, cea eae ions. Il était autoritaire, dogmatique et volon— tiers -paradoxal. Mais, aux endroits moyens et apaisés de sa prose, aaa ates de le distinguer 4 d'Emerson. SA vingt ans Thoreau n'avait plus d' ambition, : a avait épousé Concord, l'avait mis sur lui comme — sa _véture. Emerson avait essayé d'appriivoiser ce — "es sauvage. Il lui avait ouvert sa maison, lavait — pris comme homme 8 tout faire, comme 'Gua Jacques, en lui laissant de beaux loisirs. Quand il partait en voyage, c'est Henry qui gardait le is logis, clouant, tapant, réparant, jardinant. I] fai- — gait jouer les petits Emerson, les portait sur son _ dos, leur fabriquait des jouets, leur contait des - hhistoires de bêtes, les emmenait au bois ou en 3 : bateau. Henry n'avait aimé qu'une fois et il s'était ____:juré de ne pas recommencer. Ne disait-on pas qu'il_ ——s'était ~héroiquement effacé devant son frère et — -- qu'il en avait toujours souffert en secret? Il écar'— tait brusquement les demoiselles quiauraient voulu i se jeter & son cou, en déclarant qu'elles briseraient sa carrière — sa carrière d'homme des bois. - Comme Emerson, il avait transposé, sublimé ses amours dans la transcendance. Entre homme et la femme, il déclarait ne pas découvrir de différence essentielle. Tout ce qu'il sut jamais de l'amour, il 'apprit des plantes et des animaux, et le seul hyménée qu'il connut fut celui des fleurs. Mais il lisait Anacréon et, si sauvage qu'il fat, il avait lame tendre et délicate. H avait voué un grand — culte ému a Lydia Emerson dont il gardait le

's cour, sans parvenir a le guérir de sa misanthropie... Fenvoyer ses idées avec une vigueur qu'il ne savait 'pas leur donner (« en chair et en sang », disait-il, et 'avec une rudesse saxonne), ce eadee génial, cet enfant qui ne se gênait pas pour lui donner la réplique. Thoreau avait une 4me mais aussi des sens, une Ame très haute mais armée de bras, de mains, de griffes, de tentacules, image d'Emerson, mais d'un Emerson avec des muscles et qui savait clouer, batir, mesurer, planter, courir les taillis, monter aux arbres, et qui connaissait mieux que lui toutes les sentes et les retraites de Concord? Henry apprenait & son hété A jardiner sans se blesser avec sa pioche ; il lui enseignait le nom des plantes, des fleurs, les mœurs des bêtes, et, grace a lui, les pensées du philosophe prenaient une forme et un corps. Thoreau mettait des faits sous ses songes. Il avait pris a la lettre les legons d' Emerson. Il avait réduit au minimum ses besoins, embrassé la pauvreté et la solitude, mais sans escapades a Boston. Il ne s'était pas marié, il n'avait pas fait d'héritage, il ne mangeait pas de viande, ne fumait pas, ne buvait jamais de vin, ne se servait pas du fusil, refusait Vimpét a V Etat, n'allait jamais a Véglise, fat-ce pour s'y ensevelir dans le col de son manteau, tout cela non par pose ou par utopie, mais par tempérament et par principe. Thoreau était Vindividualisme souverain, la self-reliance ° . Une fois loin, ats s'écrivaient ; Lydia lui con- — Lit ses tristesses, elle Vencourageait comme une L'homme de glace, lui, se revoyait avec étonne- | 'ment dans cet éphébe anlline qui semblait lui

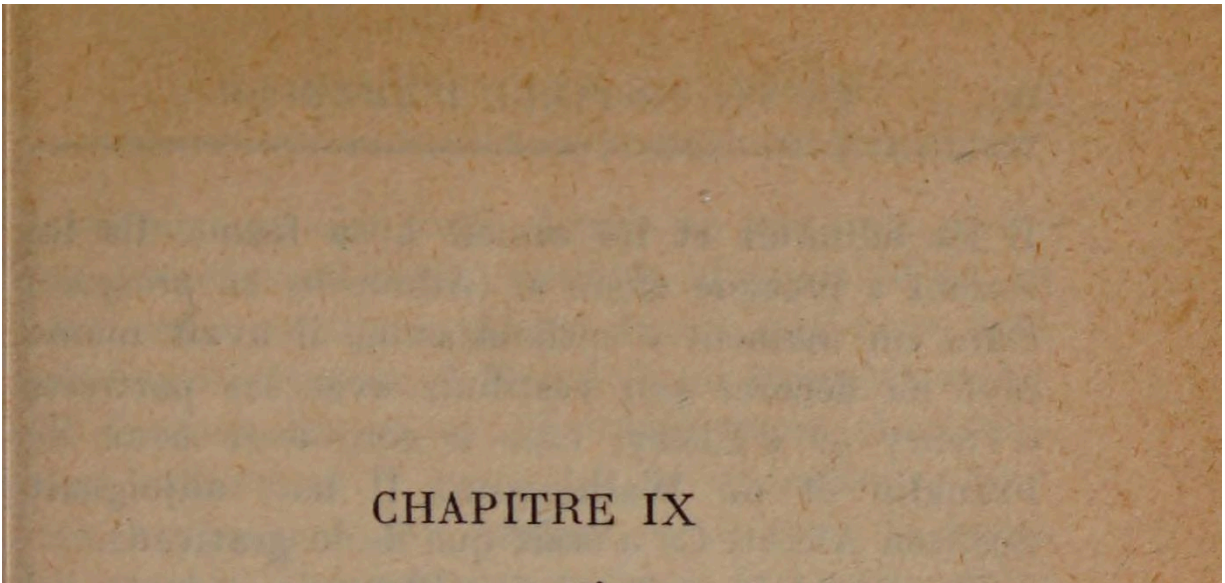


- incarnée. Mais leurs caractéristiques étaient si différents, pour ne pas dire contradictoires, : son, calme, prudent, longanime, Thoreau plein > de l'esprit de contradiction, autoritaire, paradoxal, et qui, au lieu d'attendre l'univers dans sa chaise, se jetait bravement à sa rencontre et le provoquait. a - Henry, comme Margaret, avait fait un beau rêve. Le sage lui avait ouvert son logis, mais il avait si jalousement gardé l'accès de son for intérieur. — "Henry, comme Margaret, s'était heurté à l'écrit, * teau & Ventrée du cœur de Ralph Waldo : Défense - @entrer! No trespassers! U1 lui fallut plusieurs — années pour se rendre à l'évidence. Cela avait commencé par des piques inoffensives & propos des -manuscrits que Thoreau soumettait au Dial. 2 Emerson lui reprochait ses affectations, son maniérisme, il voulait dire ses paradoxes. Thoreau lui en voulait de ses évasions. A la longue, les caractères devaient se heurter comme les godts. Emerson — -prétendait qu'il aurait serré plus volontiers le _ bras-d'un arbre que celui d'Henry. Thoreau sentait qu'il parlait & un absent, que lui aussi, Emerson le prenait pour une lanterne magique, pour un ? _ spectacle: Emerson n'était pas toujours juste envers . 3 ~ lui dans son journal. Il Vappelait un général sans _ soldats et allait même jusqu'à lui décerner le titre — de ce que, en parler moderne, on appellerait un— aa capitaine de boy-scouts... Emerson avait-il jamais pris au grand sérieux ce cadet de quatorze ans _ plus jeune et qui posait au philosophe, lui prenait sans grande originalité, prétendait-il, ses idées, Premtote Vian pee

Bee , abe “A : “ . mais dont Wl irevinteteotveneinedrt, parfois avec une paradoxes passaient A ses yeux pour de la suffisance?... A l'époque ot nous sommes, cependant, he Ja lune de miel durait toujours et Thoreard n'avait — pas perdu ses illusions. I] rêvait, lui aussi, d'une grande et belle amitié a l'antique avec le sage qu'il — fadmirait franchement, sans toutefois l'appeler son Maître. |. Thoreau avait un alter ego, Ellery Channing, marié 4 la sceur cadette de Margaret Fuller et neveu du grand prédicateur unitaire. Channing avait eu sa crise de romantisme. Dans la Jeunesse du poète et du peintre, qu'il avait donnée au Dial, il avait appelé comme René les orages désirés. Il voulait être tout ou rien. Il jetait son gant a la société. I] mêlait le sentiment de l'antique A celui de la nature. Italie! Italie! Puis il s'était apaisé. Il avait reporté sur les arbres et les champs son trop-plein de sympathie. I] s'était laissé prendre au charme de Concord et avait voué sa vie & la solitude ; il était prisonnier dans les rayons d'or d'Emerson. Poète, péripatéticien fervent, lui aussi arpentait Concord dont il hantait les retraites, sans herbier, sans cahier de notes, sans compas, en esprit capricieux que tout amusait autour de lui. Il guidait Emerson vers les endroits écartés en marge de la sylve, les patis qu'empourpre l'oseille rouge, les jardins sauvages ou poussent les pommes auxquelles il donnait des noms comiques — la « Touche-moi si tu l'oses », la « En as-tu assez »? —, 'pointe d'amertume, les beaux muscles, et dont les' ty

gant a paapos Sac Rant de rien en des oe q tions fantaisistes, agrémentées de citations de a, claw. de Vaughan, de Herrick, vieux poètes savoureux qu'il imitait gauchement dans ses odes. - Tl avait mis tout Concord en vers assez prosaïques _qu' Hawthorne dans un de ses contes jetait au feu sans cérémonie. 2 Emerson était & son aise avec Ellery qui ne ten- _ tait pas de forcer sa porte secrète. Il n'y avait qu'a -préter Poreille & ses paradoxes poétiques, a ses — associations capricieuses et souvent bizarres d' idées. Channing avait l'ceil d'un peintre. Il frappait trois — coups, le rideau se levait et le paysage se colorait, — s'animait. C'était la pour Emerson un excellent — télescope. Quand Margaret Fuller fut partie, que — Thoreau commença a se replier en lui- même, 'Ellery Channing resta le compagnon fidèle et atti'tré, et il n'a pas oublié Emerson dans le livre d'un beau désordre qu'il a consacré A Thoreau et — ot. revivent. Concord, les promenades et les con- y _ _-versations des trois philosophes. ie ed BE it a es Bint

MONSIEUR DE L'EMPYREE gas E CHAPITRE IX f Emerson
 confessait la simple vérité quand Ws 'avouait que sa façon de jouir de
 l'Univers était e le regarder A travers le prisme de cent menta- _ dités
 différentes. Ce Yankee prudent savait se servir des hommes et il aurait dû
 ajouter a son essai | célèbre sur l'amitié un chapitre sur l'utilité des amis.
 Thoreau, Channing, l'arrachaient a sa celTule, lui révélaient le monde
 extérieur en le rattachant a ces analogies, & ces correspondances secrètes
 dans Pexploration desquelles il s'était spécialisé. eee Ils faisaient mieux, ils
 l'inspiraient. L'abeille pré- = lève son miel sur toutes fleurs et ne tient pas de
 c livre de compte de ses larcins. Son miel seul = importe. Au retour de leurs
 promenades Emerson ~ - baa recueillait soigneusement dans ses cahiers les
 ae remarques, les saillies, les découvertes de ses com- cal pagnons. De ce
 qu'ils avaient pensé tout haut — a devant lui, il se gardait bien de rien
 perdre. Tout +8 cela prenait le chemin des Essais sans qu'une fois fondu, il
 restât aucune trace de la soudure. Il ne 'se liait pas, mais il annexait... Et
 peut-être ses . 'amis se trompaient-ils, après tout, sur son compte. 188



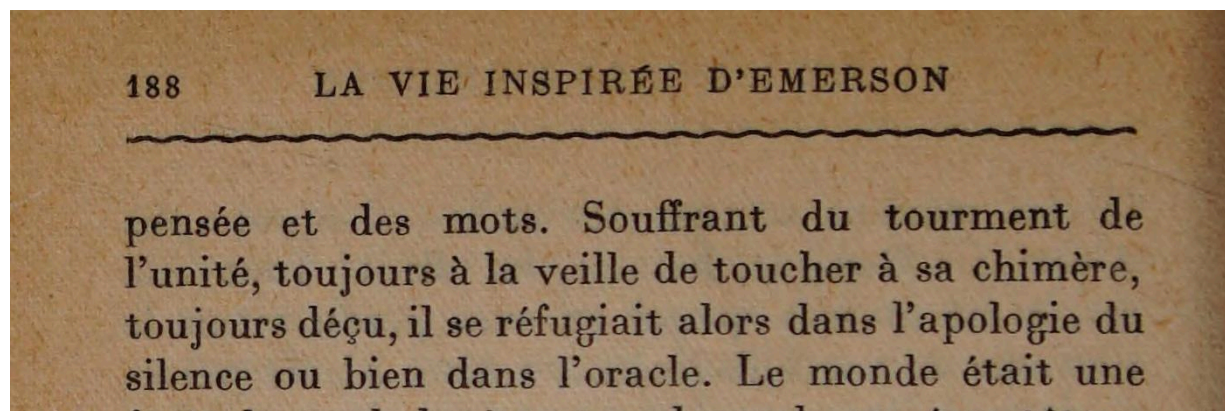
= révé de décorer son wockibite avec les portraits _ - d'Henry et d'Ellery, cote a cote avec ceux de SFrankdin': et de Washington. Il leur adjoignait — Bronson Alcott. Ce n'était que de la gratitude. Thoreau lui avait révélé homme, Alcott lui_ entr'ouvrait le septième ciel des idées, Punivers — platonicien. Celui-ci n'allait pas & l'Idéal par des — _ chemins de traverse. Il ne le traquait pas a l'affat, — ~ comme Thoreau un renard. I] ne le découvrait — pas, comme Emerson, en zigzag. Ayant plongé _ tête première dans l'occulte, il n'en était jamais — _revenu. Ayant choisi de rêver, il ne s'était jamais — réveillé de son rêve. La transcendance était son — élément naturel. I] tirait les mondes de son cer- — veau « comme un patissier les gâteaux du four ». — % I] passa sa vie & ruminer au bord de lAbsolu. Ce _ * n'était pas Ame qu'il fallait prouver & Bronson — Alcott, c'étaient les sens. Il était saturé de mystiBanyo ORs: ; Il avait commencé sa vie comme notre Rimbaud avait fini la sienne, en négociant, et il avait terminée en poète. Il était parti colporteur pour ; payer les dettes de sa famille et il réussissait dans. ' les affaires. Puis le démon de l'analogie avait — pris et il avait perdu pied dans le songe, sans 4 renoncer & assurer le bonheur de 'humanité. I] — . avait ouvert A Boston une école transcendante -- qu'Emerson avait souvent visitée et ot il avait : ~recu le choc magnétique. C'était une belle école, *. =f — aa a

a lumière et 'air, meublée d'objets d'art et son verbe et a son contact — il était la bonté -incarnée — les petits garçons et les petites filles _vaticinaient. Donnez-lui un groupe d'enfants et il _ se chargeait d'en tirer tout Platon par questions: et réponses. I] s'était intoxiqué dans la méditation des néo-platoniciens et des gnostiques. ge avait pris son poste d'observation dans les nuages, et, dès qu'il ouvrait la bouche, l'Univers se vaporifiait à sa voix. Il reprenait de bien anciennes doctrines, de merveilles thaumaturgiques. I] disait que l'4me avait -préexisté dans un monde meilleur et tout était beau, pur et bon; que l'A4me avait déchu; que, de déchéance en déchéance, elle s'était réincarnée dans les bêtes, les plantes, les pierres; que tout -l'appareil des lois et les institutions, la société, la famille n'étaient, comme l'univers sensible, que des" déchets, des scories de l'esprit, des illusions ; qu'il fallait sauver le monde, revenir & l'Age d'or, à la -pureté originelle... Et lui, Alcott, s'offrait pour montrer la voie du retour. L'Ame s'était pétrifiée 'sur les surfaces, il fallait la racheter, la ramener à sa fluidité primitive. Pour sauver le monde de ses erreurs, il fallait le résorber dans l'intuition, dans l'Idée, et le chemin qu'il suivait pour cela était le Verbe qui tire l'Ame de ses profondeurs. C'était 0 mme on n'en avait jamais vu subsister, y compris les bustes antiques. 'Alcott tenait que pour faire un bon instituteur, il faut d'abord être philosophe. Th donnait Platon et l'Evangile pour abécédaire "aux enfants et il pratiquait la maïeutique. Sous _ ———>

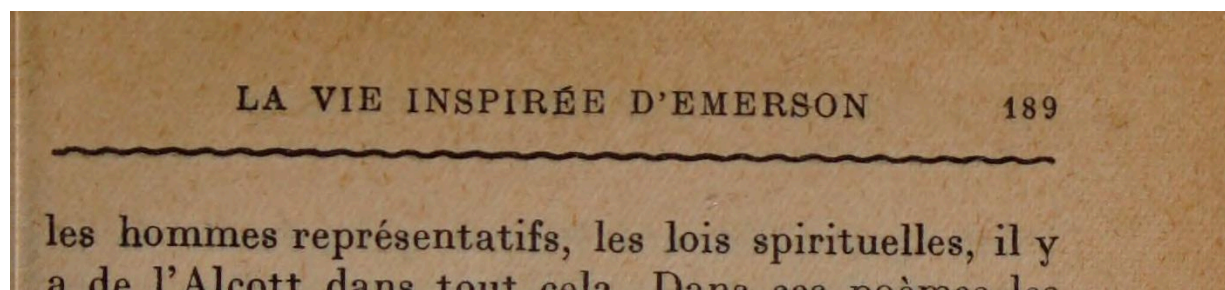
oan accoucheur @? esprits, un veaint Jean Bon che d'Or, une incarnation du Logos. Dès qu'il parlait, | il ne s'arrêtait plus, des atomes dorés sortaient de _ sa bouche, il vous noyait dans une sorte de buée — “mystique ou s'évanouissait tout sens du réel. [I] - donnait le vertige. On avait l'impression, confes= ~ saient ses auditeurs, d'aller au ciel en balançoire. _ De talent pratique aucun, de réalisations point. ‘athe selon Emerson, un torse intellectuel, sans bras ni jambes. Alcott passa sa vie 4 faire faillite, une idée lui faisant oublier l'autre. Sur l'ardoise ou il écrivait, l'éponge effaçait aussitôt ce que le crayon traçait. On vendait ses brochures aux - fabricants de malles et, quand il publia dans le - _ Dial ses « Enigmes » et ses « Sentences orphiques », ce fut un immense éclat de rire. On faisait des gorges chaudes de ses sublimes tautologies, mais . Alcott continuait de plus belle... et Emerson qui l'admirait, mais qu'il exaspérait ey bien souvent, avait voulu s'en débarrasser en l'expé- _ diant A Carlyle (Alcott avait de fervents admirateurs en Angleterre). Teufelsdröckh dut bien ‘ s'amuser quand il vit paraître le bon Alcott avec * sa figure en lame de rasoir, ses tempes grisonnantes, son bon regard de chien battu, mais plein de lumière. Voilà homme qui voulait sauver les hommes en leur faisant manger des glands comme _ aux jours de l'Age d'or! Puis Carlyle se facha. I] ne pouvait pas digérer ce qu'il nommait « l' Evangile de la Pomme de Terre » et, un jour, il emmena Yilluminé en plein cceur de la cité de Londres. Frappant de sa canne le pavé et montrant autour de

naisons “cossues des Night: WT apostroph Alcott 2 « -Regarde, homme, lui dit-il! Tout cela’ ‘est, a été et sera quand on aura perdu même le - souvenir de vos billevesées... » Mais Alcott pulvérisait tout d’un regard et on ne pouvait s’empêcher de Paimer. Les amis américains qui s’étaient cotisés pour Penvoyer en Angleterre (Emerson était bon — a _ premier sur la liste) avaient perdu leur peine et _ leur argent. Bientôt le bon Alcott revint, cette ' fois avec du renfort et flanqué d’une bibliothAque - ésotérique d’un millier de volumes qui allait servir~ d’assises A Fruitlands, Idyllion! comme disait *_ & méchamment Carlyle. ‘ Après la déconfiture de son phalanstère, Aleott. : s’était installé & Concord, sublime parasite, beso— dot gheux, endetté, nourrissant 4 peine sa famille oh = _ poussait Louisa, dont les romans familiers et char- — aes _ mants allaient s’efforcer de payer les frais des rêves du pauvre Don Quichotte. Pour suivre une nou_ velle utopie, Alcott n’aurait pas hésité a laisser la es femme et enfants. Thoreau disait que les rats et les souris nichaient en lui. Emerson lui venait en aide, le défendait, lui avait même offert V’hospita- om lité sous son toit. Il avait sondé du premier coup d’œil, plein de billevesées, de bulles d’air, mais inspiré, voyant authentique. Alcott était poète, un poète qui croyait a sa poésie. A le lire, on pense — souvent a Mallarmé, mais pour lui la Pénultitme ' n’était pas morte. Il allait a 'Idée par le mot, il ~ | avait réduit Univers au vocable, sans être jamais — satisfait et en se posant en chemin de très subtils et très profonds problèmes sur les relations de la _

aa ead = Bee ou bien dans l'oracle. Le monde était une ~ forêt de symboles ? & travers lesquels son 4^{me} taton- . 4 - nait pour se retrouver. Au lieu de prétendre réduire ~ _ Punivers a ses catégories, on regrette qu'Alcott comme Mallarmé n'ait pas su mettre ses intuitions _ en musique. Emerson le lui avait suggéré, mais Psyché se dérobait éternellement devant lui, sans @ailleurs qu'aucune raillerie pit 'abattre. A quatre _-vingts ans, il courait encore les routes, colportant oe 'ses nuées et les débitant pour rien, pour le plaisir... _ Emerson admirait ce métachimiste, comme il — Vappelait. I] en était parfois excédé, il le raillait - doucement, mais l'abstracteur de quintessence l'inspirait. Il devait beaucoup a Alcott, plus peut-être qu'on ne dit. Il s'était plongé dans la lecture de son journal, il prenait part a ses conversations, lui lisait ges essais, ses poèmes, discutait avec lui les parties les plus occultes de sa doctrine et il projetait d'écrire sa vie. Les principales initiatives transcendantaes, le club transcendantal, le Dial, Fruitlands, le projet @une université transcendantaliste & Concord, tout cela était di en grande partie a inspiration d' Alcott que beaucoup considéraient comme l'Ame du mouvement. Toute la philosophie d'Emerson est a source dans Nature et les rêveries d'Alcott ont certainement déteint sur ce livre essentiel, bible de Vidéalisme absolu. Emerson y reprenait les vues pla _toniciennes et swedenborgiennes d' Alcott sur la genèse du monde par voie d'émanation. La SurAme, AS in La



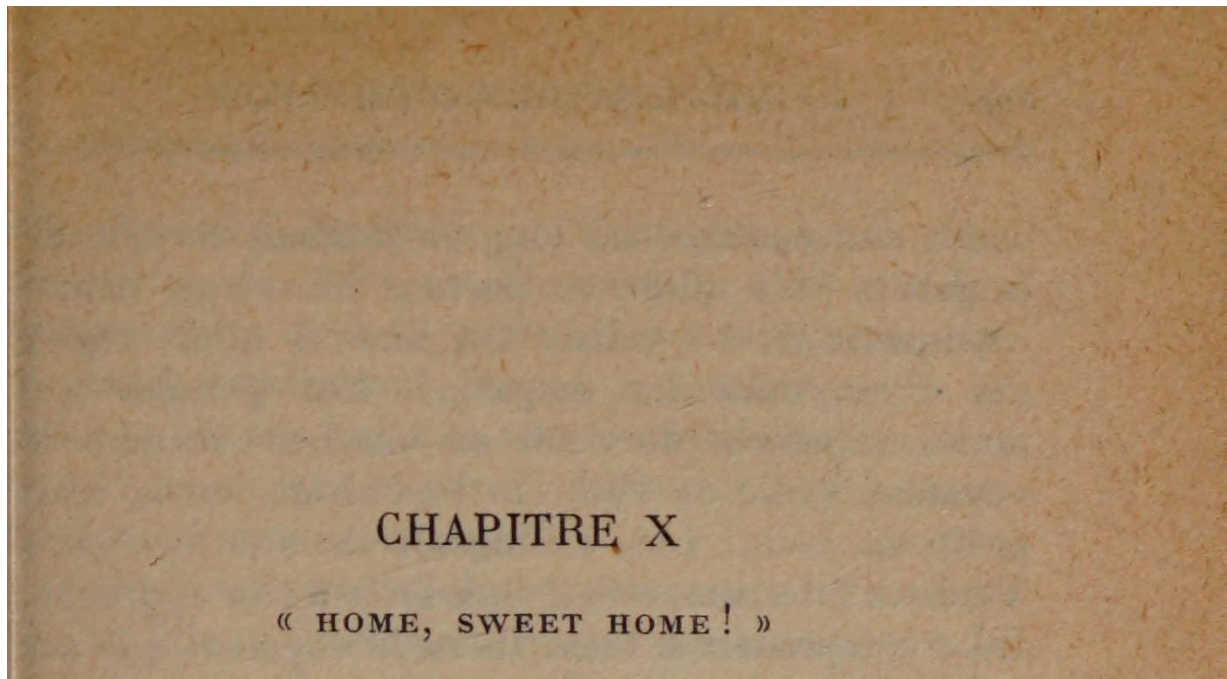
eB ommes représentatifs, lie lois spirituelles, ih a de L'Alcott dans tout cela, Dans ses poèmes les 'plus cryptiques, Brahma, le 'Sphinz, Tame du fs monde, dans les inscriptions et devises qui enguirlandent le fronton des Essais, Emerson s'est papproprié jusqu'au ton de voix d' Alcott dont les _ Enigmes et les Sentences orphiques ont laissé un ie , | ie dans ses vers dorés. On y trouve le même flottement de pensée entre terre et ciel, les mêmes eh ws [intervalles de silence entre l'idée et le mot, la même ~mythologie de l'abstrait. A sa pointe extrême et L purement transcendante, Emerson et Alcott ne — font qu'un. Il dut y avoir de l'un a l'autre une - véritable transfusion du sang. | bu] | ; Emerson allait 4 l'Idée comme aux hommes, ~ timidement, prudemment, avec une espèce de fausse honte dès qu'il abordait les sommets. Il _ -s'entourait de réticences, d'allégories, de détours. — Il avait peur d'être trop sage. Il savait gré a la Surdme d'avoir placé près de lui ces originaux et ces excentriques dont il se moquait, ces gens « qui dis-, — -cutent leur propre souffle et qui spéculent en con-templant leur nombril ». Plusieurs d'entre eux étaient ses hêtes et ses compagnons : Sampson Reed, l'apothicaire swedenborgien fertile en intuitions originales, explorateur des voies secrètes de Pesprit, bergsonien avant la lettre, King Newcomb, f -esthète inspiré qui chantait tout seul les litanies R “de la Vierge, _ la nuit, dans sa cellule de BrookFarm et qui avait mis le portrait de la danseuse Fanny Elssler entre Saint Frangois de Xavier et



“servir de -Pargent foal il lui arrivait: @ en avoir, e qui était rare, et qui payait ses notes d' sage avec de la prose et des vers, au risque de mourir dé — faim, Charles Lane, l'oracle de Fruitlands, qui se_ q \$ fachait quand on tai faisait faire gras chez les _ Emerson, ascète et nihiliste convaincu, Jones Very surtout, qui prenait l' Evangile a la lettre, prêchait — - le retour a la sincérité absolue, morigénait Emerson et interrompait le prédicateur au temple. Véry avait renoncé & son libre-arbitre, il hésitait quand . il s'agissait ne fat-ce que d'appuyer son bras sur un meuble et il vivait comme désincarné... ¥ = Ces gymnosophistes mettaient, comme disait Emerson, de l'oxygène dans lair. Ils allaient jus- — - qu'au bout de leurs idées — de ses idées — qu'ils -_ - projetaient en pleine lumière sur un écran parfois -_ absurde. Emerson expérimentait et les regardait — _ faire & leurs dépens l'essai du transcendentalisme —intégral. L'art d'écrire leur était inconnu.\ Les __torses intellectuels ne peuvent pas manier la plume. Cest lui qui fixait leurs rêves, les clarifiait, les -humanisait et qui donnait forme & leurs chimères, Il les faisait parler, les écoutait, passait tout au __ erible de'son bon sens et métamorphosait les bille~ vesées de ces songes- creux en vers ou en maximes. . riches de sagesse. Ces illuminés lui inspiraient un respect analogue a celui que les primitifs témoignent - aux simples et aux innocents. Il les sentait, par _ des canaux obscurs, directement en communication avec l'Ame du monde, il les consultait comme de véritables médiums. a

Saint Ignace, Edward Palmer qui refusait de se servir de l'argent quand il lui arrivait d'en avoir, ce qui était rare et qui payait ses notes d'auberge

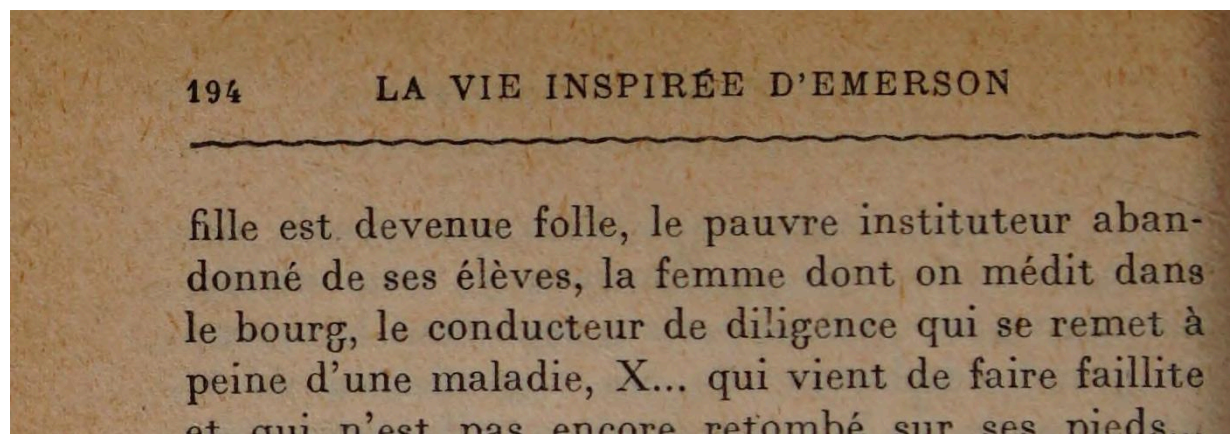
CHAPITRE, X « HOME, SWEET HOME! » ; 2 Et les jours de Concord s'écoulaient tous pareils: 'Le sage faisait deux parts de sa vie, le rêve d'un jake cdté, action de autre. Par les bois et les champs, om il suivait la musique intérieure; au village et a la maison il prenait les hommes comme s'ils étaient — réels, peut-être l'étaient-ils en effet. Le monde était un théâtre et il y jouait consciencieusement son Tole. C'était Veffect d'une haute prudence. I n'était pas assez sir de ses songes pour leur sacrifier les ca. devoirs, pas stir que le monde réel fat identique au monde pensé, et il prenait ses précau- tions, il ne voulait rien manquer... . Concord V'avait tout de suite adopté et il se_ ; montrait le plus accompli des citoyens. Cet homme qui dissociait tout en nuées, qui mettait entre lui et ses semblables des abies de réflexion, avait _ cependant Yair très réel. A coté de l'Emerson qui tombait en transes dans les bois de Walden, il Fen avait un autre très humain. On le voyait ' oa en complet gris et chapeau de feutre mou le communal de Concord, on lapercevait : avec ses six pieds de haut, son grand corps pen191°



; = 4 8 des notes: ui les mapas: Les RS = musaient autour du poêle ou sur. les vérandas' le -voyaient venir de loin. On l'admirait, on le crai- — gnait un peu... Lui, s'affligeait de voir ces bons | Yankees interrompre leurs parlores 4 son approche. — : ul les comprenait si bien. Ils ne le voyaient que sur © 5 une 'estrade, devant un verre d'eau sucrée, plongé — dans sa lecture ou les yeux au ciel. Ils ne se dou- |. - taient pas de ce qu'il y avait en Emerson de — - bonhomie, de familiarité et d'humour. Il les obser--yait, il collectionnait leurs bons mots auxquels il — - aurait pu répondre du tac au tac. Distant et loin- — tain en idée,-il était tout proche en pratique. Il ~ redoutait moins les simples que les pédants. N'était-il pas un des leurs?... 2 L'humour yankee ne MEER N jamais. A peine . installé dans le bourg, on lui avait joué un bon tour. ~ C'était la coutume pour éprouver les nouveaux ~ _ mariés de leur confier la surveillance des pores ~ errants qui commettaient des ravages dans les — . potagers. On était venu gravement lui conférer — cet honneur et il avait très bien pris la chose, Emerson était pompier, pompier volontaire, comme — en témoignaient les magnifiques seaux de cuir — bouilli suspendu & la cime de son escalier. Il fai- q gait partie du conseil d'administration de l'Athénée B et du Lycée de Concord, il était membre du Cercle — social. Il était du comité des écoles, assistait aux — __ réceptions, aux examens, aux distributions de \

Beiot aie qu 'lt ne parlait, eh beatioouy: grand admirateur de ces « gentlemen de la ature », », de ces hommes représentatifs improvisés, skies ont il ne se lassait pas d'admirer le bon sens et éloquence amie des faits. A eye Tl allait au temple, il prêchait même encore de sin en loin, a loccasion, quand des Unitaires a la nanche laiye Ven priaient. Le dimanche, il assisait au culte. Ce n'était ni ostentation, ni hyporisie. Illusion pour illusion, Vidéal valait bien un srèche ! ! Tl aimait la paix du sabbat, Péglise de bois = oute nue, toute blanche, l'horloge du clocher qui iomptait les pulsations du Temps, la liturgie aive, la rustique musique, l'humble soliste, la | . . rs . . ey zune fille rougissante qui présentait le pain et le + 'in aux communians. Comme 4 la maison de ville, eas 1 venait 1a pour mieux observer les groupes au a i y ; aa, ; . eae. vied de la chaire. Ah, si l'orateur du jour avait pu Me -ecouvrir l'image de lui-même gravée au fond des 'eux bleus de homme imperturbable assis au- dessous de lui.. ., 8 il avait lu les commentaires du éche qu'Emerson épinglait dans son Journal, sae ø retour chez lui. Il s'instruisait 1a, pour ainsi Se, ire, par défaut. I] sentait les lacunes du sermon yn ie it i] le refaisait A part lui. Tout Concord n'était-il ; ag assis au pied de la chaire? Il y reconnaissait, ae fen qu'A regarder leur visage, le cultivateur, : i 'apothicaire, le marchand de livres, le cabaretier. "oute Phumanité était présente avec ses besoins, 8 aspirations éternelles, le cordonmier dont la 18

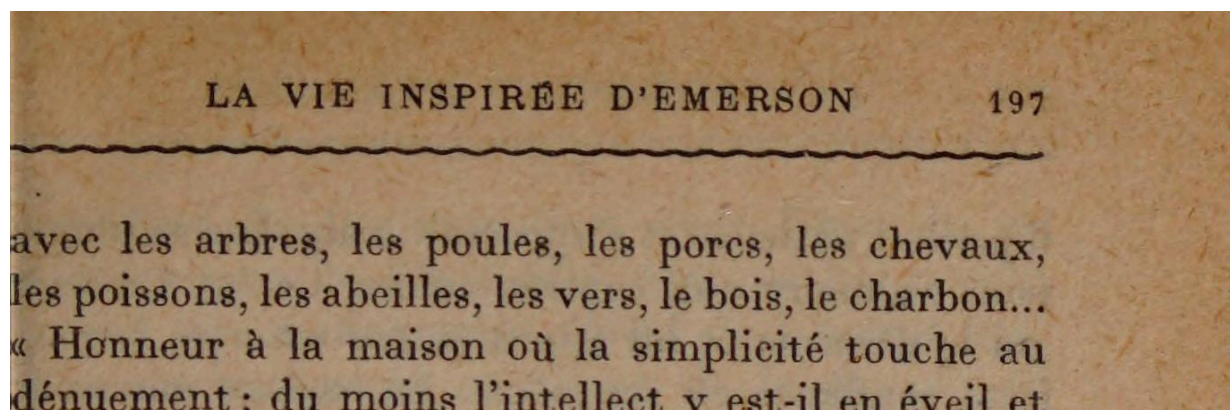
oe = auvre institute abe be i a nied d'une inaledie, oe qui vient de faire fallite et qui n'est pas encore retombé sur ses pieds.. en et toutes sont venus au temple mendie1 : _ Père leur pain quotidien, un peu de réconfort - d'espoir, tandis que planent la-haut, très haut, sui eux, les paroles indifférentes et les gestes de Phomm au manteau noir... C'est la qu' Emerson comprend d les hommes, qu'il les aime, qu 'il communie avec eux et prépare pour ceux qui souffrent ses 8e mons laics, ses compensations... ; Il se rend frégueusement a Boston. Deux ou troll 'heures de diligence et cette promiscuité ne Veffraie pas. La aussi il braque som objectif, il fait connais- sance avec ses semblables, tabellions qui vont en cour, ministres en tournée, boutiquiers partis pour emplettes, dames en visite... Il aime ee des faubourgs, le va-et-vient, le sans- gene, le ba_ riolage des gens du peuple. Il is sent plus sinceres, "Sas plus réels que les mondains et il est A aise avec eux. Il sent s'éveiller en lui le godt des formes et des | = couleurs. I] est très sensible A la beauté de la forme. _ humaine, il n'est pas un trait qui lui échappe, . enfants, jeunes filles, jeunes garcons, vieillards. A a tout, rien qu'en ouvrant les yeux, il découvre de . Vexpression.., C'est le charme et comme le baume de la vie, de voir briller de toutes parts dans les" ERS gens du commun ces traits majestueux qui font un contraste si frappant avec leurs occupations - triviales... Tout instruit et divertit autour de lui



i ve Fi oo! ent] Eine ee salt noir et 'his 1 chapeau haut ge : le qui
va dévoiler les mystères de la Surame a ston, a Baltimore ou a
Philadelphie.... Ha na G oncord est un univers en raccourci, un piccolo. we
vondo moderno... Les sots, les pitres, les charlatans, — e tout il
s'accommode. C'est la frange & la tapis- Lik rie de existence et qui donne
de la réalité et _ u piquant au tableau. Il accepte tout, Emerson, — échoppe,
le cabaret, la maison des pauvres. En romenade, il s'arrête pour causer avec
les habitués es tavernes, les pêcheurs, les bichérons, les ergers. La vue
d'une humble femme & travers -s rideaux de la fenêtre lui tire des larmes.
Nulle rétention, nulle hypocrisie ici. C'est la fraîcheur u, comme il dit, le
lait de la vie... Et puis Concord. voit ses fêtes, les revues, les
commémorations, la te nationale du 4 J uillet, le défilé de la milice, les"
wusiques, les uniformes, la petite guerre sur le hamp-de-Mars, le bal en
plein air... Le philosophe merveillé n'oublie rien. A ae Son thédtre favori
c'était son home. Dans ce omaine, une fois de plus, sa vie est un chef-
d'œuvre 2 prudence et il se dédouble pour plus sirement = appartenir. C'est
la qu'il joue au maitre de = aison, a l'hote, a lépoux, au père. C'est son
boratoire, |'éprouvette, selon lui, du vrai sage. LR 4 vie est courte, les forces
humaines le sont éga- Rae ment, univers est vaste. Ne manquons pas nos
cpériences, ne trichons pas avec l'idéal et tachons » nous approprier Vinfini.
Les fins sont transndantes, mais le destin est familier. Les çtres 7 f

“es plus chers, Emerson les voit a travers un go fire. ~ Raison de plus pour s’y cramponner. Livré & lui-même, il rêve, il flotte, il dissocie, il dissout, rains 4 de plus pour s’attacher au solide... Vivre entre ciel et terre, cela est bon pour des utopistes. Prudent aéronaute, lui ne plane pas sans parachute. - Chez lui, dans sa maison, les songes prennent | figure d’amis... LA comme ailleurs il met en pra’tique sa sagesse, et sa philosophie des relations - humaines n’a pas varié. Son scepticisme touchant Yamitié et Pamour, il l’étend aux affections de famille. La encore il est, en pensée du moins, distant, détaché. Avant tout, garder sa belle indène, Sandinse; défendre son autonomie, la sienne et - ' ~ celle des autres, vivre sans s’aliéner, respecter. sae en soi et en autrui les droits de la personnalité -- souveraine. Femme, enfants, hêtes, amis, il les recoit avec gratitude comme des présents de Ame | suprême, mais avec la liberté des enfants de Dieu... Le contact humain n’est possible que du point de. 2 vue de relations très hautes. Emerson consent a | jouer au père, a l’époux, mais toujours a distance respectueuse. Ce détachement, il le pousse même parfois loin, si loin qu’on le prendrait pour un immoraliste. Il lui semble que, si le grand Univers lui - reste, il se déferait sans trop de regret de ce quil a de plus cher... Sa cité, son home le rattachent au _réel et le fixent. Au conseil municipal, au tribunal a lassemblée de ville, il joue au politicien ; chez ln ; avec les cendres, le savon, la bière, le vinaigre, le” fumier, les remédes, il joue au chimiste, et force “tui est bien de s’improviser naturaliste pour traiter™

ii walt m ae EY: ø les febibea? les Seidiane” les pores, lee chevaux, arse (Jonneur a la maison ou la simplicité touche au _ dénuement ; du moins l’intellect y est-il en éveil et y déchiffre-t-il les lois de ! Univers. L’Ame y adore la vérité, et l’amour, l’honneur, la courtoisie, y pe inondent toutes les actions. » Si le mondeasireets vaste, est probablement pour permettre a chacun de nous d’y posséder sa maison. Vers-1840, a la veille des Essais, la nichée dex’ Peiteon n’est plus au complet. Mme Emerson mère est toujours la, enfin remise de ses alarmes et , choyée par le meéilleur® des’ filer Tante Moody — | Tnamurya — toujours aussi fantasque et impulsive, court de pension en pension et vient, de temps — 4 autre, faire irruption chez son neveu. Ses austères legons ont porté et elle peut é@tre fière de Ralph Waldo. Lydia, la chère Lydia, est l’Ame de la . maison, dévouée et douce entre toutes et qui défend ie 2t capitonne de son mieux la solitude de son philos0phe, très sensée,” très douce, très sage. Lydia le soigne, le gate. I] était frileux et elle lui avait sonfectionné une belle douillette violet foncé qui lui donnait Vair d’un évêque. Il lappelle son Asie, mais plus familigrement aussi et plus tendrement, Yun petit nom, d’un pet-name, sa Queenie, sa petite reine. And Queenie says..., and Queenie says..., «la petite reine dit...» Son journal est tout smaillé des oracles de cette exquise femme dont la sagesse naturelle et la ferme bonté l’ont protégé de naints orages, au moment critique surtout du dissours de Cambridge quand, excédé par les critiques,

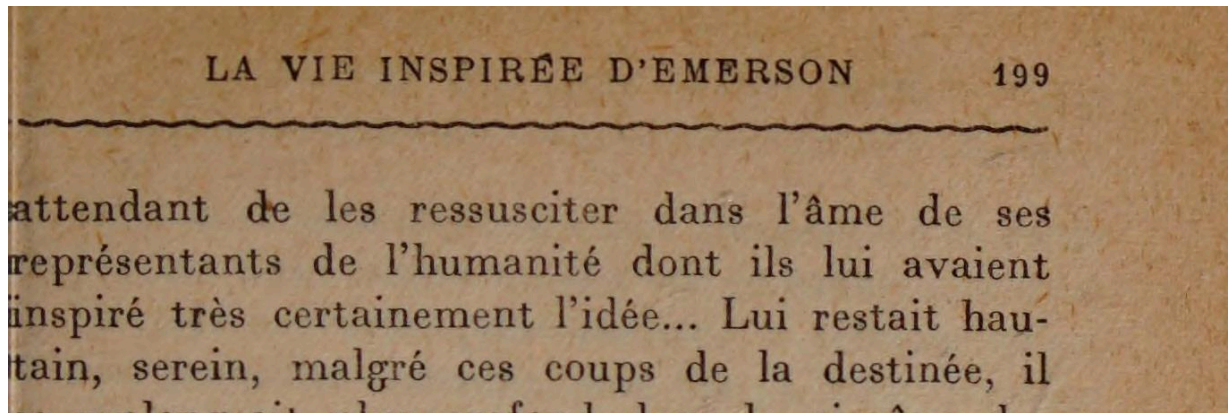


ti pardeit patience et 8 'appre a siguileg! sap - pour répondre aux
 eaten Ce fut Quee faite confiance en soi- ntl: La sagesse ies -nienne doit
 ainsi plus qu'on ne pense aux oracles _dienne. La brillante pléiade
 fraternelle s' était dissoute. - Des quatre frères il ne restait plus que Ralph »
 Waldo et William. Le deux intimes, Edward et - Charles, avaient disparu
 prématurément. Edward, beau, disert, élégant, éloquent, militaire, le port —
 _ de tête d'un jeune proconsul, brillant, plus bril- — _ lant même que
 Ralph, disait-on, et qui avait com- — -mencé dans létude du célèbre avocat,
 Daniel - Webster, une carrière riche en promesses, Edward était mort de la
 phtisie héréditaire, A Porto-Rico, — --après une crise de démence. Disparu
 également & — trente ans, Charles Chauncy, cadet génial, stoi- — - cien,
 panthéiste, humaniste, helléniste, poète, - _.. plem d'humour, plein de vie,
 altigrement misan-. thrope, la self- salient incarnée. Sa perte laissait _ Ralph
 Waldo inconsolables Ils ne liraient plus ensemble les tragiques grecs, ils ne
 communieraient plus dans la nature... Restait William, — ae Vainé,
 magistrat & New-York. Lui aussi avait — eu sa crise de conscience.
 Etudiant en théologie , a Goettingue, il avait perdu la foi par suite de —
 scrupules qu'il était allé soumettre A Geethe. © Emerson avait fait A ses
 morts de belles funé~ vailles de pensée. Il les avait couchés dans la a ~ ' +
 tombe en de grandes périodes & antique, en

il perdait patience et s'apprêtait à aiguiser sa plume
 pour répondre aux contradicteurs. Ce fut Queenie
 qui le désarma et lui apprit la *self-reliance*, la par-
 faite confiance en soi-même. La sagesse émerson-
 nienne doit ainsi plus qu'on ne pense aux oracles

The text on this page is estimated to be only 35.32% accurate

or “pe ongeai see ated dee cebeeien - ok livres, il continuait a
déclarer que la mo é Y existait _ pas, qu "il _resterait intact et antbeae Pe
sous les ruines... Mais Némésis vallai aay co cher un coup droit. ea “5 § t
Fea, / % } ae >». ' iy ‘ 7: ‘> M4 me: i}, { . * ' : r > 5 Z, éLg ees t Bee ae ee i
7 nik “4 eae > hee IS te aa Pd oe : EW ti Poe ‘ a 4 i Tat sha y th Meare f aM



CHAPITRE XI 3 LES ENFANTS DE DIEU ONT DES AILES...

— _ ri Depuis 1836, Emerson était père d'un adorable} _ petit garçon qu'on avait appelé comme lui, Waldo, le petit Vaudois. Il est tout émerveillé de Paven- _ ture, il n'en revient pas: Père, fils, qu'est-ce que ~ - tout cela veut dire? Un petit air tétu, un vaste — front, de grands yeux & dévorer tout le ciel, l'en- | fant donnait V'impression d'un songeur et d'un— _ philosophe précoce. Le père est tout a la joie devant cet être qui lui tombe du ciel, des profon- — eurs de l'Inconscient, L'enfant est tout proche — de la nature, il en incarne les mystères, les impul- — sions, les vœux secrets, les caprices, dans ses cris, ses rires, ses larmes. Emerson est tout inter— 7 -- Joqué devant ce petit d'homme qui dort dans son ; berceau, pareil A quelqu'un qui reviendrait im long voyage. Il adore l'enfant Waldo, il s'adore en — lui. Il se compare & Pygmalion épris de la statue — de Galatée. Lui si distant, si lointain, se met a — écrire de charmantes choses sur les enfants, des _ choses très profondes, très simples qu'il ne peut — -. empêcher cependant d'encadrer entre des cite _ tions de Milton et de Coleridge. Ainsi il a regu a ie : ri Y Ss

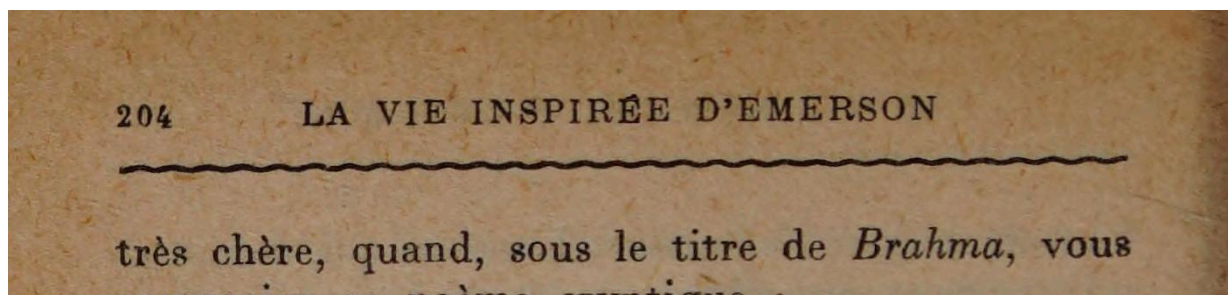
Socials ahd ae sa maison ce dete des Patties, de la F ataté, cet hdte inconnu... Il a été de connivence avec we : _YEsprit universel pour susciter ce miracle qu'est _ une personne humaine, une vie. L'Ame suprême es s'est réincarnée devant lui, par lui; elle se com- | _ plait A ces jeux. Enfance qui propbitiss Vhomme — be _ comme laurore le jour, harmonie parfaite de Ame _ et des sens. Le petit Waldo étonne le grand. On - dirait qu'ils jouent A cachette l'un avec l'autre, | Penfant tout mystère, Emerson en plein étonnement. I] le regarde grandir, pousser, s'épandre, s'assurer peu a peu, avec des livres d'images et des jouets, la conquête du logis en attendant celle de Punivers. Il note ses faits et gestes, ses paroles. Ce fut une idylle qui dura six ans. Ainsila Providence avait amené, pour l'émerveiller, du renfortaloiseau bleu, & l'arbre, a la fleur, A la harpe éolienne, aux ciels changeants, aux surprises du jour et de la nuit. Et le petit garçon était d'une étonnante | aetna avec des facons graves et souveraines, "une parfaite douceur, des divinations, des paroles involontairement prophétiques, de décomeentaecs images, une poésie instinctive. Voici le~ logis peuple désormais par ce petit ; être paisible, mais partout présent, qui envahit = Je cabinet du sage, construit ses chateaux de I "eartes sur sa table A écrire, mobilise la maison, la basse-cour et le jardin, roucoulant comme un pigeon, parlant & tout, animant tout. Lydia, elle aussi, était folle de son petit. Elle baisait ses chateaux de cartes, courait l'embrasser a la nursery, colportait ses mots, ses trouvailles. C'était un poète { |

le vieux monsieur ne fumait nals son cigare, « Fi : _tirait des toiles d'araignée de sa bouche »; le cou- — ercle n était pas le couvercle de la boîte, ce' était e = ss les peules du ruisseau, et il disait, les jours une que c'était son sifflet « qui faisait danser s'entendait ines le monde entier, puis qu'elle ae - eassait tout A coup comme une giande chose en . ay verre, en mille et mille morceaux... « Minet, Minet, . viens voir Waldo ; petites mouches, petites moichens : venez voir Waldo. » Quand son papa l'emmenait dans les bois, le tout petit se baissait pour embrasser les" wicletics; en se gardant bien de les cueillir. -. Et comme il imitait gentiment la voix de son père, chantonnant et sifflotant doucement. Et quand il . était malade ou toussait, quel air de gentille petite - sainte-nitouche, de délicieux petit pharisien, il _ prenait. Et quand il récitait sa prière pour que le bon Dieu rendit belle la vilaine dame qui le menait _ - a Péglise... R 'Ss "S Ah! que Dieu le lui garde, son petit garçon! Si .~ . son ange s'envyolait... Le rude Thoreau lui-même était plein d'attentions pour l'enfant. Il le portait sur ses épaules, lui fabriquait des bateaux, lui -racontait les combats des tortues géantes et des

en herbe que l'enfant Waldo, un imagiste sans le savoir. Emerson a noté au jour le jour ses reparties dans son journal, entre deux méditations sur les grands thèmes divins et humains. L'oiseau n'était pas mort pour le petit Waldo, « il était cassé » ; le vieux monsieur ne fumait pas son cigare, « il tirait des toiles d'araignée de sa bouche » ; le couvercle n'était pas le couvercle de la boîte, c'était le couvercle « qui vivait dans la boîte ». Waldo avait un sifflet, que Thoreau peut-être lui avait taillé dans les saules du ruisseau, et il disait, les jours d'orage, que c'était son sifflet « qui faisait danser le tonnerre », que sa sonnette, quand il l'agitait, s'entendait dans le monde entier, puis qu'elle se cassait tout à coup comme une grande chose en

— fou mis rouges. Malheureux Emerson & qui, Sanay un ‘minute de transcendance, avait déclaré que, mém 4 si sa femme ou son fils mouraient, il ne saurait — _ pleurer. (« ly a des tombeaux sous tes églises, mai - Vintellect est joyeux. ») C’était provoquer le destin... En quatre jours, le 27 janvier 1842, à 8 h 3 -et quart du soir, le petit Waldo mourait de la _ fièvre scarlatine. venait d’écrire & un jeune cousin qui lui avait envoyé une lanterne magique. i bi . _ exhala son dernier soupir comme un oiseau, nous: 3 dit son père, comme le brouillard qui se lève sur fe : le ruisseau, déclare Thoreau. Cette fois, la mort | ae existait et le coeur du sage saignait. En vain se | 2 réfugiait-il dans la transcendance. Le petit voyageur de l’au-delà avait disparu aussi mystérieusement qu’il était venu, et Emerson le cherchait _ _ autour de lui sans pouvoir le retrouver. Le traîneau. _ bariolé, le nid de l’oiseau bleu, la niche du chien, | les piquets qui tenaient droit ’homme de neige, le trou dans le sable, le jardin, le ruisseau étaient là, Se Sed ny x mais le petit gargon au regard profond était parti... Enfant du paradis, ‘ie 4 Petit garçon qui rendait si cher le logis de son péere, Dans les yeux profonds de qui a | Les hommes lisaient un avenir de bonheur, Vraiment, j’ai trop perdu... !! : _ I était grand temps, 6 philosophe, de monter _ dans votre nacelle et de vous réfugier sur les hau- — teurs de l’Idée, Ja-haut, bien haut, sur les cimes de _ VInvisible pour retrouver le disparu... Fatalité?. | Compensation? Pensiez-vous à Waldo, votre ombre > t

Fa ri “ , = poate ae ‘gous Te titre as ‘ables vous a a — ce — ae :
 “yrs 7k - violettes poussaient au bord de l’eau, Voiseau bleu __revenait &
 son nid, le printemps était la, mais -Penfant Waldo manquait au rendez-
 vous. Lid sage méditait Proclus, le Vichnou Pourana, le Bahgavad _Ghita,
 mais il ne pouvait oublier. Quand: deux ans ~ après, Lydia le regardant au
 profond des yeux lui - murmura :« [l y a deux ans...», le eœur lur saignait -
 encore. Et, pourtant, deux gracieuses petites filles Jui avaient été données. A
 la première Lydia, par — une touchante attention, avait donné lenom
 d’Ellen, en souvenir de la frêle épousée de vingt ans. Molle, - paisible,
 brune petite créature, enfant sacrée, petit bourgeon d’hiver qui, elle aussi,
 venait tenter — la Chance dans ce grand monde et faire son choix >. parmi
 les choses de Dieu. A Edith, la plus jeune, 2 il envoyait ce salut & sa venue
 dans le monde : ’ « Il est arrivé chez moi une jeune personne qui __-m’a
 paru avoir bien plus de mille ans. Elle est venue chez moi nue et sans
 ressources, mais elle avait ~~ pour sa défense plus que la force de millions.
 Elle a apporté & la lumière les manières de la Nuit. » . Edith était née deux
 mois avant les Essais.



CHAPITRE XII LE COLLIER DE PERLES ~ ae :) Hy avait six ou sept ans déjà qu'Emerson donnait des conférences. Dès son retour d'Europe, nae _ était plein de son sujet. Il avait débuté par l'histoire naturelle, puis étaient venus la Littérature, la philosophie de l'histoire, la culture et _ la vie, le temps présent. Il enseignait ce qui cigs _ appelait « la philosophie première », la science de- ; ce qui est opposée à ce qui paraît. Il prêchait la — a religion de l'esprit, il découvrait les grandes perspectives de l'histoire, les horizons infinis de l'univers, afin de mieux exalter l'Âme individuelle. Il énonçait la présence du divin en nous, l'unicité de chaque esprit, de chaque instant, le devoir souverain de fidélité envers soi-même. D'un regard intuitif et pénétrant de poète, il chantait un hymne : à la Fatalité, il énonçait les compensations belles — et austères qui, selon lui, confèrent à la morale un aspect de science exacte. Rien n'est donné, tout ip -s'achète, l'amour engendre l'amour, la haine la a d haine ; action et réaction s'équivalent, nul mal — _ n'existe sans remède; le monde physique et moral _ forme un plein ; s'écarter de faire tort à l'univers 205 ba Ad y ! '

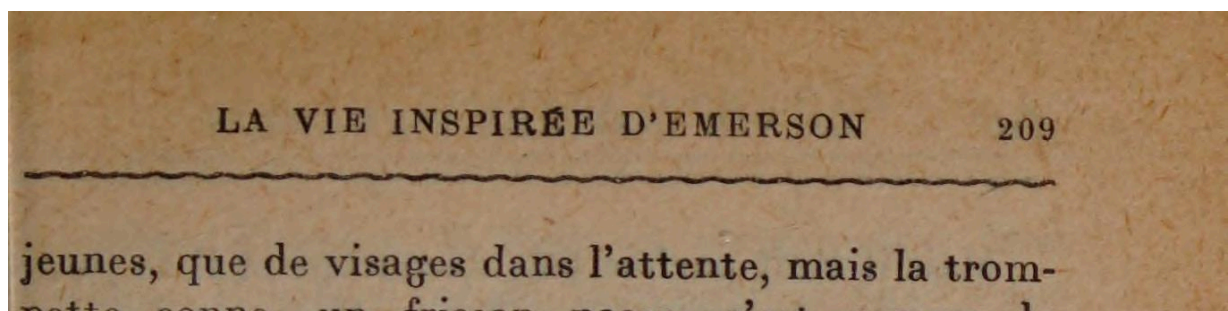
produit le reflux sur un autre ; il n'y a pas de liberté par pas de hasard ; notre volonté est soumise aux fins . nécessaires ; le châtiment accompagne le crime... BS appelait elle familièrement « ses vieilles scies ». Du haut de ces sublimes a priori, il faisait la critique de la société, de la religion, et s'abandonnait à de grands élans mystiques, à des ferveurs d'apôtre à la Carlyle. « Quelle sera la substance de mes confessions? Comme Adam dans le paradis, je donnerai des noms nouveaux & toutes les bêtes des champs, & tous les dieux du ciel. J'inviterai les hommes submergés dans le Temps & se reprendre, à en sortir pour respirer l'air natal et immortel. _ Je tirerai des salves de sympathie et d'émotion. Je montrerai du doigt, constamment, quoique . indigne, l'idéal, la vie sainte, la vie dans la vie, le _ . Dieu méconnu, la cause inconnue en qui nous _ rampons et péchons. J'essaierai du charme de la pureté sincère, luxe permis uniquement aux rois et aux poètes. Je célébrerai les puissances spirituelles en - contraste infini avec les forces et la philosophie - matérialistes d'aujourd'hui. Je consolerais ceux qui ' souffrent bravement de maux dont ils ne prévoient pas la fin, par un appel au profond optimisme qu'affirment d'eux-mêmes tous les cœurs... » Tels étaient les thèmes et l'état d'esprit de ces . conférences qu'il donnait un peu à contre-cœur, pour gagner son pain, affirmait-il, payer ses dettes aléatoires et celles qu'il avait contractées afin d'éditer à _ Carlyle en Amérique. L'histoire, la confiance en -soi-même, l'Âme suprême, les compensations, les esprits saints et les esprits fous

ou de se nuire à soi-même ; le flux sur un point produit le reflux sur un autre ; il n'y a pas de liberté, pas de hasard : notre volonté est soumise aux fins

| 1 “bie Prone pee we 5) ds. essai 3 s étaient A en ape i i _ toire
 alors en vogue, il aurait débité des platitudes _ dont son éloquence, pourtant
 prestigieuse, | avait © mal sauvé le grand Channing. Mais Emerson puisait
 la sagesse a sa source, il substituait les faits ‘aux mots, il s’appuyait sur la
 constitution même de ~ 2 -Vhomme; sa transcendance était pratique et il.
 allait droit a rique, a la logique de ses maitres, il parlait de | Labondance du
 cceur, mais d’un cceur de pote ? eurveillé par une pensée jalouse. Ni
 déclamation, ni — sentimentalité. Il plongeait ses auditeurs dans une
 ‘brume d’atomes dorés. En écoutant ses incantations, ses symphonies
 oraculaires, il semblait ! 4 > es ‘qu’on ne pouvait plus pécher. On apercevait
 des coins de ciel bleu, des prairies éternellement verdoyantes, on entendait
 des battements d’ailes, on — ‘suivait A perte de vue un regard qui se perdait
 en pleins cieux avec Ariel. Sa voix était comme _ étrangère & son corps...
 Puis, soudain, un coup de -cymbale vous rappelait a la réalité. L’orateur
 avait — une voix de baryton A laquelle, dans les moments déclat,
 succédaient les notes claires et argentines — de la trompette, voix pleine de
 modulations et enon était accouru. On n’avait jamais rien entendu de pareil,
 Pour tout autre, la route edt _ 6té dangereuse et Emerson lui-même avait
 cons+ " cience du vague de ses sujets. Sur le ton déclama- — tga, ee lame.
 Il avait renoncé a la rhéto- , ve 2

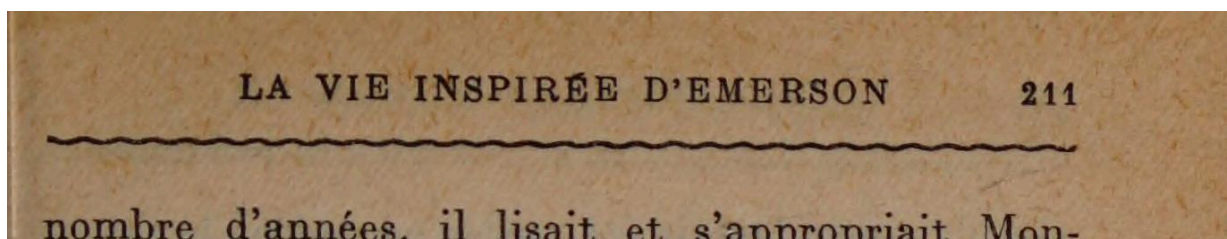
ane eM; ny roe Z 5 i faisait penser a un 'instrument qui #e serait
 ae tiédi et comme amolli en jouant. 'D'autres la com-__ ; 'paraient a la
 chanson des biches dans le feu par ' un soir calme. — ia te 4 Quant au débit
 et au jeu, regardons cette figure 5 alme, grave, recueillie, penchée sur le
 papier. Pas un geste, sauf, de loin en loin, la main, poing __fermé, qui monte
 et s'abaisse. Toute la force, tout l'éclat, toute l'émotion sont dans les yeux.
 'De temps en temps, pour reprendre contact, __ Peeil fixe Pauditoire, ou bien
 i] s'égare au loin pour — Sy interroger__ Vavenir. Emerson refuse de s
 *abaisser a — : . la rencontre, il a résolu de traiter son auditoire - __ comme
 une assemblée de demi-dieux, mais tout le monde comprend et tout le
 monde est a l'aise, Ceux - que cela dépasse sont tout heureux d'être la uni-
 — - quement pour le voir. En pleine transcendance il — est familier,
 fraternel, il donne aux plus humbles 'Vimpression « qu'ils valent autant que
 lui ». Dans l'auditoire, il y a des amis et des ennemis, des gens qu'il ravit,
 d'autres qu'il stupéfie et mysa tifie, des gens voltives qui le critiquent, de
 simples st -. Ames qui l'admirent. Sa force de conviction est — .
 contagieuse. Il émeut, il trouble, il exalte, il tire, comme il dit, de
 l'électricité de ses auditeurs. Ce ee qu'il ht parait souvent insaisissable, on
 dirait qu'il chasse aux ombres, qu'il assiège le palais d'Aladin, qu'il joue &
 cache. Quand on le quitte, ~~ on est un peu dégu, il semble qu'on ait
 perdu son Ne a temps, qu'il vous ait renvoyé les mains vides, mais » le
 tréfonds du cceur frémit encore au son de sa voix. __ Que de regards anxieux
 tendus vers lui, vieux et — £

, que de visages dans l'attente, mais la trompette sonne, un frisson passe, c'est comme la lune nusique sous les étoiles ; on tressaille & la voix de Jésus de celui qui apporte la Vie. à Emerson, toujours scempuleux, n'était pas très Set de ses conférences, et il s'en trouvait souvent excédé. Il les appelait « des mystères d'Eleusis | pour marionnettes ». Il se reprochait encore et | meore son manque d'émotion, sa froideur. Il — j'aurait voulu communier avec son auditoire, © se wosséder, se donner pleinement, et, encore plus, se Leçonvelér, Le temps lui manquait, ainsi que la force, et il fallait aller au plus pressé. A l'en croire, il s'était fait conférencier par pis-aller et par équivoque. Les grands sujets lui étaient interdits, il dy Fal sentait l'Inutilité des siens. Ce n'était pas sa faute 'il s'était rabattu sur la poésie et l'éthique. L'ac-SSualité lui avait porté malheur. Il avait horreur des polémiques autant que des utopies et le fracas du discours de Cambridge retentissait toujours à ses oreilles. Prudence, prudence! [Il] s'était donc — éfugé dans l'idéalisme... D'ailleurs, il était né y weintre, pas réaliste ou réformateur, peintre. Il Bie périmentait simplement. Ceux qui attendaient * . e lui la réforme du monde se trompaient, comme : ux qui lui demandaient des conseils de direction, — — i était peintre, il était expérimentateur, prêtre se 'Ame, oui, mais uniquement par la musique et danse, dans la belle santé et l'harmonieuse force. | parlait tout haut ses pensées secrètes, arrive que purra ; l'Ame suprême tient toute en tout, aux pmmes de savoir comprendre. } 14



Mais il était ieacsten! très découragé et il se , jurait de ne plus recommencer. Ses conférences lui caui, saient. ‘peu de joie et il n ’arrivait pas a rompre la - glace. Il aurait voulu être éloquent, s’abandonner ala force des choses, aux belles idées quile slo_rait, mais il était froid, guindé, solennel. De ia choses, de sages choses, mais ni flèches, ni cognée,, ‘ni nectar, ni rugissements, rien qui enchantat, | A -enlevat, par défaut d’amour. Il ne savait pas s’exté-_rioriser, il se ménageait, économisait ; toujours cette - ginistre apathie. SSCS Tl exagérait et tel n’était pas l’avis de l’audi‘toire, mais il soupirait après la solitude, le tête-atête avec ses trésors, l’exploration libre de ses _ Vastes Mondes... Sa vocation était d’épier et de décrire en silence les harmonies occultes, les beautés _ Inconnues, les cheminements mystérieux de l’Ame, les Phineaponidanices; les analogies secrètes entre la nature et l’esprit, les compensations redoutables, les lois, les idées... Il était resté fidèle A ses voix. Il Bs youlait écrire sous leur dictée, par dela toutes les. —. eontingences, un livre qui serait son livre de la_ -.. Genèse, livre de bonne foi composé pour lui seul.” Sta mais qui le serait indirectement pour tous, un livre ol se retrouverait le caractère antique et sacré de la pensée, des pensées émanées fraîches et” magiques de la vie secrète, un hymne a la Sincérité. I reprendrait ses « vieilles scies », il mettrait ensemble ce qui va ensemble. I] avait couru les” bois, révé au bord des eaux, taquiné la Muse, écouté la flite de Pan, la chanson du pin. Depuis”

“2-2 ae —E << _taigne. Pourquoi ne le corrigerait-il pas?
 Pourquoi ne composerait-il pas lui aussi ses Essais? Et il s’était mis a
 l’œuvre, pillant ses Vastes Monédes, groupant, cimentant, cousant,
 concen_trant, un morceau d’ici, un autre de la, sans méthode, autour des
 grands thèmes qui chantaient dans son esprit. Dès 1835, Vidée et le plan des
 Essais sont trouvés. « A quand tes corrections & Tabs Montaigne? Quand
 suivras-tu les conseils de la nature? Ou sont tes Essais? N’as-tu pas des
 pensées _ personnelles et une façon non moins personnelle de les exprimer?
 » Et en même temps qu’il caresse Pidée de son livre, il en esquisse les
 grands traits. « La parabole de la géométrie et de la matière, la raison pour
 laquelle l’atmosphère est transparente, le pouvoir de composition dans la
 nature et dans nos pensées, l’utilité et Vinutilité des voyages, la loi de
 compensation, l’excellence du vrai dans le caractère, dans l’éloquence, dans
 les choses, la sublimité de la confiance en soi-même, les récom_penses de
 la persévérance dans l’opinion la meil- leure. » Il allait donc écrire pour lui,
 pour lui seul ; aux hommes et 4 l’avenir de saisir son message. Ses Essais,
 Emerson les a limés, polis. Puisant a la fois dans l’arsenal de ses
 conférences et dans son journal, arrangeant, assortissant, sans s’assujettir &
 aucune règle. Il était bien chez lui, cette fois, il pouvait sortir ses pensées
 secrètes, aller jusqu’au bout, jusqu’A la pointe de Vidée, audacieusement.
 Aux essais-conférences, il en ajoutait d’autres, Feomire -@années, il Labte,
 et s *apropriait Mon



; anes Ress qui n n avaient jamais été panes ou qui ne le _ que e plus. tard, qui, pour l'instant, ne pouvaient pas - Yêtre, les essais les plus personnels, les plus francs, . les plus transcendants. Cela faisait un piquant — _ mélange, très divers d'apparence et de ton. A quoi ressemblent-ils, ces Essais? A rien. Cest de l'Emerson tout pur, les soliloques d' une Ame — wt qui pense et parle tout haut, des variations sur — un thème unique : le culte de ia sincérité. Aucune — logique, aucune structure. Cela commence calmement, s'élève peu & peu, bondit, retombe, dialec- tique, oraculaire, anecdotique, ironique, tour A tour, sentencieux, poétique, des citations, des proverbes, des maximes, des portraits, des boutades,. de vastes moments musicaux, des paysages, des aperçus elliptiques qui ouvrent d'immenses horizons de pensée. Cela va, vient, Trevient, tourne, semble n'aboutir nulle part. Chaque essai complet en lui-même flotte, vogue, ne tient a rien, mais en apparence seulement. Tout tient, adhère par une logique immanente, des voies souterraines, au gré un rythme caché qui est celui même de la _ _ _- pensée-profonde d'Emerson : le particulier, Puni- — versel, le repos et le mouvement, la concentration 'et Pexpansion, le rythme même du monde. Un essai exalte, entraîne, l'autre ramène et apaise. \ Emerson se berce, se balance comme dans le rocking-chair de son cabinet, il s'abandonne a de L délicieuses palinodies. Les essais s'opposent, se - fuient, on dirait souvent quils se contredisent, mais le compensation nest pas loin. Dans les premiers Essais, le plan est assez visible.

Ree alt A ote Ook / commence par nous arracher aux ratipentees
 Il se débarrasse du passé, annule Vhistoire Pon trait de plume, décrète
 léternité du moment — | seco Péternelle jeunesse de l'homme et du monde
 (V Histoire). Puis, il affirme l'autonomie, ja souveraineté individuelle et ne
 nous donne pour maitre © que le Destin (la Confiance en soi-même), dont il
 énonce les lois mystérieuses (les Compensations). Du haut de ce pinacle,
 après avoir écarté avec une belle désinvolture le problème du mal, il
 proclame l'optimisme universel (les Lois spirituelles). I] nous met en garde
 contre l'asservisse- _ "ment aux personnes (l'Amour,]'Amitié). I] nous
 'recommande la prudence (Prudence). Après quoi, ul nous lache en plein
 absolu, en plein inconscient, 'dans le monde des cercles en expansion
 infinie iw Ame suprême, les Cercles). Finalement, i] annonce 'Vhégémonie
 décisive de la pensée, de lesprit (I Intellect). ; ' Le second recueil des Essais
 publié trois ans après — ile premier, en 1844, est plus lache mais, d'essai a
 "essai, on y retrouve le même rythme alterné. L'insdividualisme de l'essai
 sur le Caractère y compense ile panthéisme des essais sur le Poète et
 l'Expétriencia, les rhapsodies des morceaux sur la Nature ry font équilibre
 aux vues du moraliste touchant liste et Réaliste reprend l'antinomie, idéal-
 réel, jpensée-action, et la résout, une fois de plus, dans sun sens purement
 subjectif. _ Chaque essai a sa physionomie distincte, son atmosphere, son
 timbre, sa couleur. L'essai sur les Mceurs et la' Politique. Dans le finale,
 Nomina

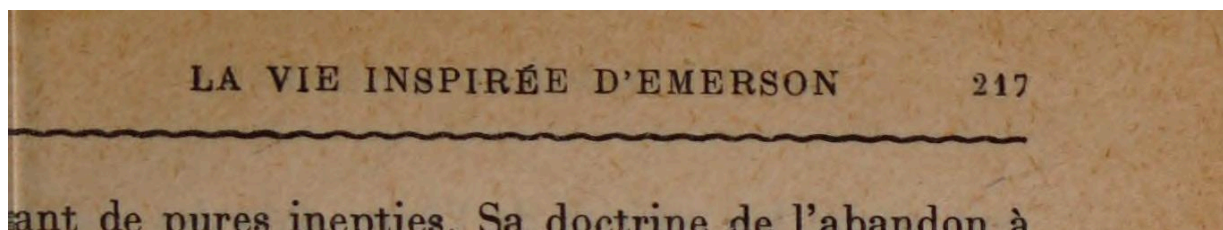
2 Sane impérieux, les pace déroulent : une litanie d'exemples, de lois, de proverbes et le Destin passe comme dans une théogonie. Dans cet essai central, clef de sa philosophie, la pensée "circulaire" d'Emerson est toute en palinodies, en — détours. Comment en serait-il autrement? I] ~ - attaque & la cavalière le redoutable problème du bien et du mal. Un logicien J'arrêterait & — _ chaque pas, mais il a lâché la dialectique pour l'intuition, et il se dégage en brusques volteface ou, tout simplement, en fermant les yeux. L'essai intitulé Prudence est très émersonien, dans la note familière et intime de plus tard. La SurAme est une rhapsodie, une rêverie, un poème en prose.) PROSE. Dans l'ensemble, les premiers Essais sont dissymétriques. Tout le poids porte sur la première partie, le reste flotte et le second recueil est encore — : _ plus déconcertant que le premier, mais il y a des _* — gemmes d'idées dans le Poète. Dans l'Expérience, 7 Emerson s'est mis tout entier, honnêtement, témérairement, à la Nietzsche. L'essai est plein des -. « pensées perverses », de ces aperçus pénétrants et subversifs dont parlait Carlyle. A l'intérieur de chaque essai, il n'y a pas plus de cohésion apparente. Emerson ne construit pas, il juxtapose, il diffuse. I] commence et finit ex abrupto, ne cherche _ aucun effet ; il est didactique, sentencieux, lyrique, sans transition, mais on sent toujours le rythme caché, les intuitions fondamentales (piercing insights).

th me fi pas leur 4 = er struca : ee pas. tte ture, mais leur
 plénitude. Emerson ne se faisait | -souhaité ; ses Essais n'étaient que des
 madriers, des ri j : trones d'arbre attachés ensemble, un log-house en pas
 dillusion sur ses défauts de composition. Le livre w'était pas aussi
 harmonieux qu'il aurait — pleine forêt, non point un édifice, mais un four a
 'briques. Mais la sincérité suppléait a la logique, et — il y a toujours assez
 de logique ow se trouve de la - Ce . . ° a <vérité. I] laissait au lecteur le soin
 de relier ses -pensées les unes aux autres. Toute pensée spontanée ne tient
 aucun compte des pensées qui la suivent. C'est & celles-ci de retrouver les
 premières. Il remplaçait la logique par des répétitions pas-sionnées, par de
 sublimes tautologies. . Le collier de perles était noué, collier sans archi-
 tecture, mais o& chaque gemme brillait, rare et. isolée, sans éclipser ses
 voisines, mais les rehaus-. sant au contraire de son propre éclat, chacune
 belle en elle-même, lourde et parfaite, telle une monade indépendante, un
 univers en raccourci, un microcosme. _ Avait-il corrigé Montaigne? En tout
 cas, il Pavait génialement imité. Montaigne, on le retrouvait dans ces
 pointes, ces saillies, ces anecdotes, ces citations, ces traits, ces sentences.
 Emerson | se jetait plus timidement, plus courtoisement au cou du lecteur,
 mais le moi ne lui paraissait pas haissable.' Comme Montaigne, il était tour
 a tour moraliste, poète et anecdotier, comme lui, il perdait Vhomme dans
 J'infini, dans Villusion de la vaste nature, comme lui il se sauvait par le tact,
 la pru2"

“4 nait ats hommes sous sa ‘ones aniverselle: et son 3 cae était bien son portrait, le sien et le nétre. _ Mais la s’arrétait la ressemblance. Emerson dou“ tait, mais par excès de foi. Dans le dilemme du bien et du mal, il pariait mordicus pour le bien ; il voyait la grandeur et non la misère de l’homme et, chose ‘qui aurait semblé sacrilège & Michel Wyqueia il se permettait de le déifier. Il tenait la raison pour ~ sacrée et il affirmait la bonté de la nature dans un sens absolu que n’aurait su approuver son alter — ego... Et puis Emerson était stoïque, mais il ne savait pas être épicurien. Le livre avait un grand succès. Les gens de tradition, les classiques, n’y entendaient goutte, ils en restaient éberlués. On n’avait jamais pensé ni — écrit comme cela. C’était de allemand, de Phébreu, — autrement dire du jargon. et l’on accablait Emerson sous le nom des grands hérétiques, Spinoza. Kant, Coleridge, Carlyle, Shelley, « ’école de l’infidélité. » On se demandait comment l’homme qui avait composé la Surdme avait pu écrire Prudence. Aux gens de bon sens il donnait le vertige. Il abjurait l’art des transitions, il ne laissait pas souffler. On le déclarait inintelligible, maniéré, archaïque, obscur dans ses dogmes, fantasque dans son style. les divagations de la Surame. A quoi bon ces batte- On relevait les contradictions des Compensations, : ~ ments d’ailes, ces poses d’Oedipe devant le Sphinx? Il était plein d’illogismes, il parlait pour ne rien - dire, tantôt écrivant comme un ange tantôt débi

pures Bia ciice' Sr docatine de Vabandon a mstinct était
 antisociale... Les gens rassis étaient — lus justes. Ils admiraient son sens
 pratique 60 37 é se trompaient pas de beaucoup en le situant & ee : ai-
 chemin entre Addison et Carlyle, entre le péle e la raison classique et celui
 de Veffervescence er, oimantique, entre l'entendement, la raison raisonsante
 et l'intuition, le sentiment, qu'il tentait en ffet de concilier. Carlyle jugeait
 les Essais avec sa rudesse ordiaire. Il faisait bon marché de leur
 métaphysique nais il admirait franchement « ce soliloque sous +s étoiles ».

Emerson était un solitaire A la cime Pune montagne, un Himalaya sur lequel
 il parlait put seul, le gymnosophe de l'Occident (d'autres 5 comparaient a
 saint Siméon Stylite). Ses Essais — "étaient pas un lingot mais de la
 grenaille de plomb ns un sac. Il se plaignait de l'excessive concision.
 désordre d'Emerson et cela ne nous surprend 21s, lui qui avait la passion
 des beaux mouvements, ae ui emportait tout dans le torrent de sa verve, qui
 uisait violence a ses lecteurs... Emerson suivait " me autre méthode. ba Et
 ec'est bien a lui qu'appartient le mot de la fin. | ' :xcuse & la paresse, ses
 Essais, froide exhibition de »nsées mortes, c'était bien vite dit. Mais non,
 il'ait peintre et, cette fois, il était encore plus musi-en, comme ses auditeurs
 l'avaient senti. Les ~ | issais étaient un poème & la louange de l'Absolu, —
 £ B poème moral et orphique, une offrande aux juses et aux Graces. Il nous
 découvrait « le jour ans nuit, le bel Océan sans marée », il nous prome,%



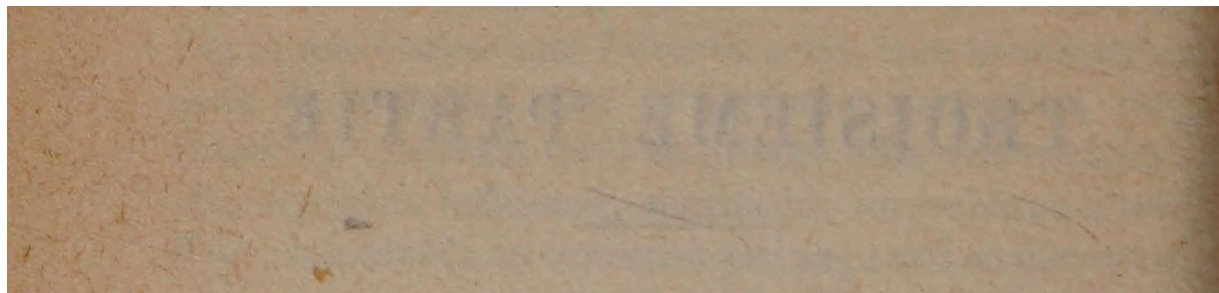
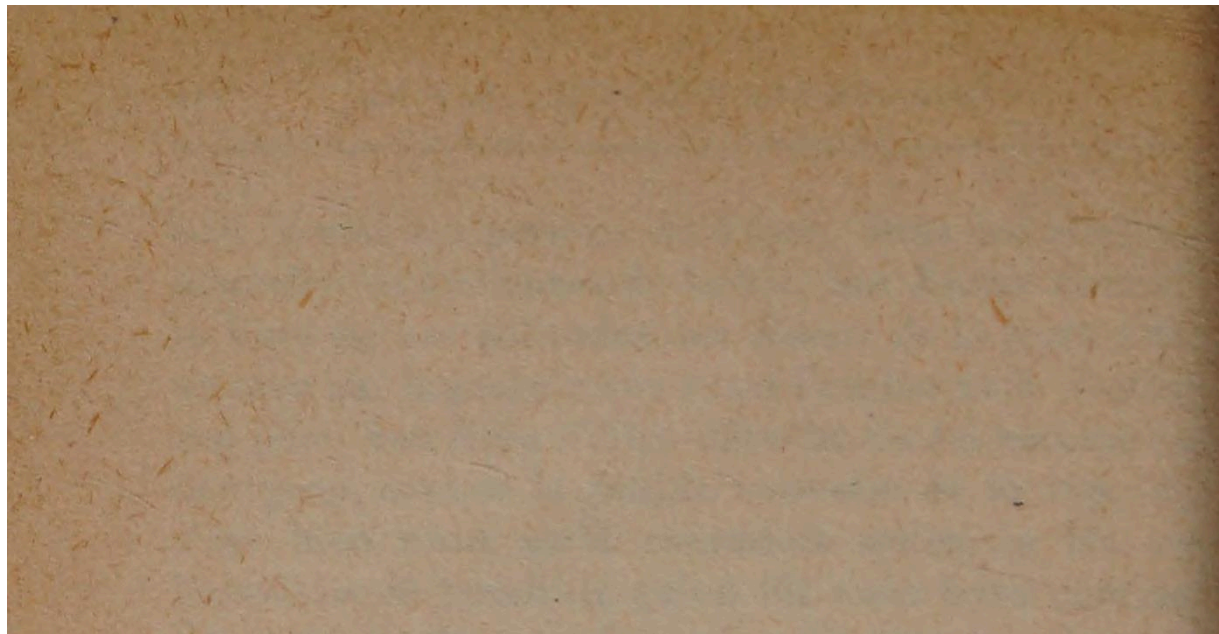
un rêve sur lequel n'aient passé l'ombre et le souffle "des
Son livre s'était détaché de lui comme une plume ainsi qu'il entendait
qu'on le lui ait ~ Taimat. « Je voudrais qu'on lise mon livre comme _ j'ai lu
moi-même mes livres favoris, sans transports, sans la surprise que cause
une merveille, une - fusée. Je voudrais qu'il se glisse à telle une amicale,
une agréable influence, semblable au parfum d'une fleur, semblable au
nouveau paysage qui se découvre au voyageur. Je ne veux ni la haine, ni le
défi de ceux que j'étonne, ni les caresses ou les embrassements des jeunes
gens dont je stimule les pensées.) Ne quid nimis, prudence, prudence, et
n'effarouchons pas la petite voix calme au fond de nous.

nait parmi les prairies de l'âme, dans les régions
nouvelles et radieuses de la vie. Ses *Essais* étaient
le livre de ses solitudes, ses *Essais de la forêt*. Pas
un rêve sur lequel n'aient passé l'ombre et le souffle

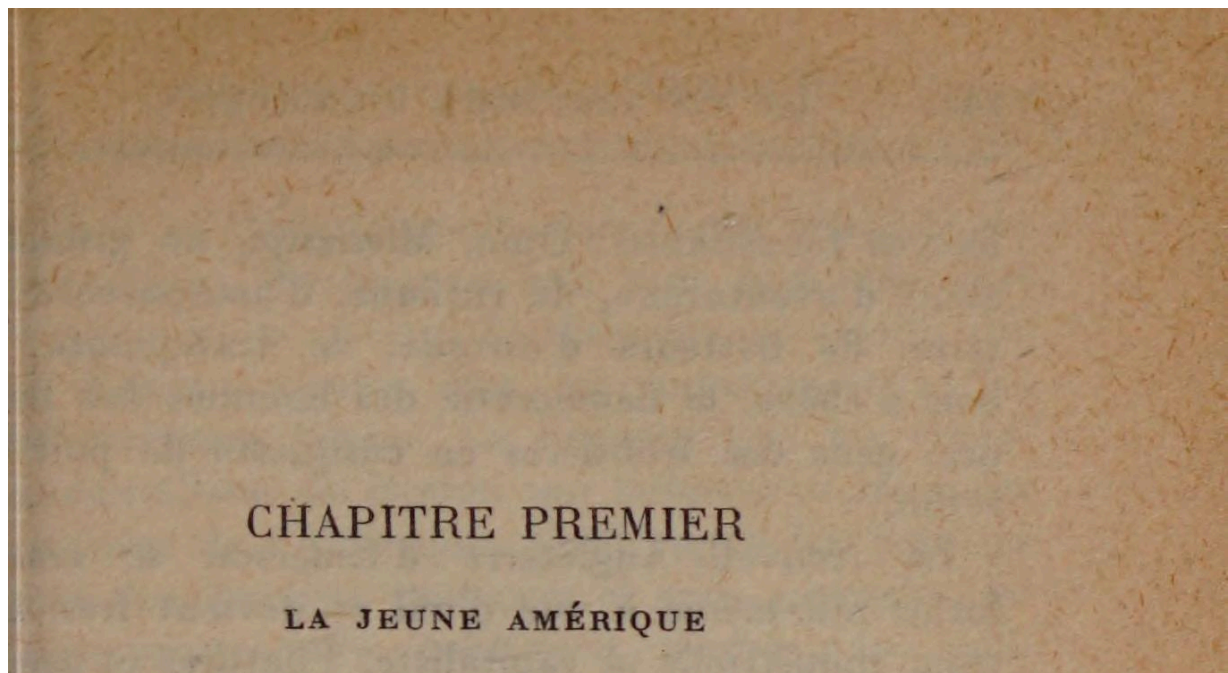
TROISIEME PARTIE ES DESTINEES DU MONDE

The text on this page is estimated to be only 30.17% accurate

REET: Ste te SES. a Se

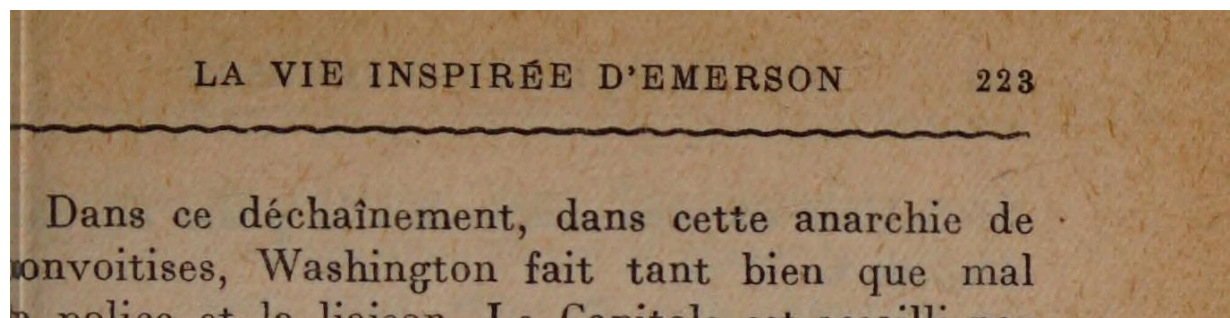


CHAPITRE PREMIER — LA JEUNE AMERIQUE ae Pendant qu'Emerson lisait Plotin, Proclus et -Baghavad Ghita, pendant qu'il enfilait des perles ms sa cellule, le géant Amérique étirait ses rudes »mbres autour de lui. Comme le sage, Amérique it en mal d'unité et flottait entre Un et le wltiple sans réussir a les concilier. La géographie | U.S. A. était sublime, mais que les hommes _ pient donc petits! La Suradme, le Beau, le Bien — le Vrai, qu'avaient-ils & faire de cela? La Noulle-Angleterre puritaine émettait toujours, & Ane 18 continus, ses utopies généreuses. Elle exporches it des apdtres, des pédagogues, des illuminés. _ ston et ses Brahmines était toujours |'Athènes, — inombriel sacré des Etats-Unis, mais il n'y avait 3 qu'une Amérique. Il y en avait plusieurs, "ions éparses, flottantes, disparates, sans idéal = __ youloir-vivre communs. Dans le sud, vers le \fe du Mexique, le bloc noir, le black belt, la féoLité 'des plantations, autonomistes farouches, — og ls et mceurs d'autrefois, farniente, duels et | ailles, manoirs aux piliers doriques surplomot la case de l'oncle Tom. A l'ouest, le long des 221.



a Farce, a batteurs d'estrade, de sraaeonne d bois d'ébène, la démocratie des hommes des bois, des. gens des frontières en casquette de poil "raton, La Nouvelle-Angleterre d'Emerson se trans forme elle-même A vue d'cil et devient franche: - ment industrielle et capitaliste. Filatures et usine: le long des paisibles vallées, nuées de terrassiers _ irlandais, de paddies, accourus pour construire les _voies ferrées. Des fenêtres de son penser, Emerson entend le sifflet des premières locomotives qui - déchire le silence de Walden. « Fu! Fu! Fu! Me voici! Abattez-moi cette forêt au flanc de la colline! Il me faut dix mille traverses de chêne, des 'poteaux de cédre et des centaines de mille mètres de planche. Allons, des haches, des scies et en route pour Boston! Fu! Fu! Fu! Je planterai une douzaine de maisons dans ce pAtis, en attendant un village, et je couvrirai tout ce mille carré, Sees Ce -bas, de blancs cottages pareils aux bancs de --neige qui le jonchent au mois de mars. » Aing _* parle la nouvelle Cassandra, la locomotive, la voix du dix-neuvitme siècle et de l'avenir. Ce n'est pas aux étoiles, mais 4 la machine & vapeur que |'Améx riche nouvelle attelle son char. Et voici que d'énormes territoires, greniers a blé et & mais que des cavernes d'Aladin truffées d'or, dargetll et de cuivre, s'entr'ouvrent devant la cupidité yankee, et les lacs, les déserts, les forêts, Kansas, Texas, Orégon, Californie, Nouveau- sMébiq: G LC ~ art

onvoitises, Wastingtoa fait tant bien que Ais ppPatice et la liaison. Le Capitole est assailli par hey factions rivales, par les autonomismes, les” Bs opaliswses jaloux. Ce ne sont pas les trans-__endantalistes de Boston qui tiennent en main les estinées de l’Amérique. Voici surgir les hommes rts, les hommes pratiques et sans scrupules, les” ne ‘ppportunistes, les politiciens madrés. La poli- | ‘aque & larges vues des fondateurs de la Répu— slique a fait long feu.. Whigs et Locofocos ne~ ie battent plus pour des principes mais pour des épouilles. Les Droits de Homme ont fait place ceux du propriétaire et du premier occupant. il y a longtemps que les idéologues ont été emplacés par les aventuriers, avocats de village, reîtres, partisans et meneurs. Après Jackson t ses joyeux drilles, voici les Calhoun, les Clay; es Webster, utilitaires, réalistes, étrortement rivés u présent. En pleine effervescence romantique, es U. S. A. sont gouvernés par les Harrison, es Van Buren, les Zacharie Taylor... Get rich uick/ Enrichissez-vous vite! Voilà le mot d’ordre. Juant aux problêmes de Vheure, ils n’ont rien ion plus de transcendantal. — les canaux, les hemins de fer, les tarifs, les banques, l’adjudiation des nouveaux territoires, ouverture des narchés... Que le Nord fasse tourner ses filatures, jue le Sud écoule son coton, son sucré, son abac, que]’Ouest lotisse ses terres, voilà les proylêmes de l’Amérique pendant qu’Emerson conérencie sur la Surime et les Compensations, Les



' as Ne ae. gers. oe" @ y Etats-Unis ç en 'sont' encore a «la phase
 « du ' L'effervescence était contagieuse et le sage lui aussi traversait sa crise
 de nietzschéisme. Il avait oublié la sereine indifférence qui s'épanouissait
 dans la double série des Essais. Agir. disait-il, c'est déchoir. Le sage ne
 prendra rien au sérieux. « Je suis spectateur, non acteur.. ¥ expérimente... »
 AH avait bien changé. Le voilà maintenant qui vou-__ See . >» doit jouer un
 rôle, agir, s'évertuer, ne pas lâcher sa proie pour l'ombre. Quarante ans,
 quarantecinq ans, bientôt cinquante, en pleine force, en pleine ambition. Le
 jeu de bascule des compensations, les vertigineuses acrobaties sur le trapèze
 transcendantal, tout cela est bien joué. A bas toutes — ces convenances, ces
 restrictions, ces prohibitions et marcher, mordre, voler, danser! Avant tout
 — s'exprimer ! Qu'on lui donne la guerre et l'alcool, des © incidents, des
 antagonismes. Tout pour échapper_ a Vennui! Le monde est plat.
 Changeons tout. -révolutionnons tout. I] en veut aux philanthropes de __
 leur lâcheté. Au lieu de rédiger de beaux manifestes, — que ne font-ils une
 révolution? L'idéal des conser-~ _ - .' vateurs, c'est le monde en pantoufles
 et en flanelle, at avec une bavette et un biberon, des infusions et — ~ des
 __pilules, un hôpital, un asile d'invalides. Ah! __ mettre de la dynamite sous
 la table, pendant que le bourgeois déjeune!... Moins de bonté et plus de ~
 - tomahawks. La vertu la plus haute est toujours contre la loi. Le héros n'a
 que faire des lois. Plutôt — --Mentir avec Desdémone mourante, assassiner
 avec — 2 Tn.

son, se 'parjurer avec 'Hpaminondas, pont? ttre le sacrilège avec David et glaner le j jour du bbat, avant tout vivre et s'en remettre au rdict d'une conscience transcendante. La. vie," 2st la métamorphose incessante, et pour édifier nouveau monde, tant pis sil faut détruire sgabonds | Le voila qui envie les hommes pratiques, les smmes forts dont il flagelle l'absence de sens oral, ces rudes tacherons, ces paddies de la polique qui remuent le monde aux éclats de leur "Ix. Eloquence, action! I] donnerait tous ses ssais pour devenir un John Quincy Adams, un Garson, un Wendell Phillips, un Webster... Webster, 'ebster surtout, cette « locomotive en culottes », ebster qu'il mettra au pilori tout al' heure, mais vil n'aura jamais fini d'admirer. Il envie l'homme mbre, 'homme a la longue figure, aux yeux mdrés, aux cheveux couleur de nuit, impassible imme un roc au sommet du monde, maitre des its, empereur des hommes, canon chargé jusqu'a gueule, portant sans faiblir ses soucis comme un me ses chenilles, triomphe de la raison praque, de l'entendement. Le mot de liberté n'avait ls plus de sens dans sa bouche que celui d'amour les lèvres .d'une courtisane. La Providence lui 'ait refusé un cceur. Celui qui aurait pu être le m génie de l'Amérique n'était au fond qu'un abitieux vulgaire, un Metternich, un Castlereagh, Polignac, mais quelle force, quelle majesté! eK 15 ta t 5 ee ancien. Ah! que Bacchus affole les humains, qu'il. tivre d'éloquence et de poésie cette maitltstnde de %

ies palyle) qui sium? aussi PE e 'colosse aux 'pieds:. Wargile, inate chorus. a : Emerson n'avait jamais perdu la foi dans les -destinées idéales de l' Amérique. Il en avait 'célébré Wetke génie. Pays des hommes libres, pays des possibilités, des créations infinies qu'il opposait à l' Europe : féodale. Il attendait tout de cette géographie sublime. Ah! s'il pouvait réveiller le géant endormi, donner une Ame à cet immense corps flottant, Amé- t rique énorme, diffuse, confuse et poussée trop vite, ~ Liberté, virilité, bontraaien en soi, sincérité! Pratiques, soit! mais soyons d'abord poétiques. . Qu'importe le nombre? Vivons de qualité et non 'de quantité. Les problèmes de l'Amérique ne sont _ pas politiques, ils sont moraux. Pour les résoudre, il faut les voir de haut, de très haut, en philosophe -en poète. Il faut choisir entre les Whigs et Dieu! « Le fondement de nos espoirs, c'est l'infinité du monde qui reparait infiniment dans la moindre de ses parties. » « A l'encontre de toutes les apparences, je sais qu'il y a un remède & tous les torts et qu'aaa tous les murs sont des portes. » A quoi bon s'en prendre & un abus quand il y en a mille? C'est tout ; Vêtre moral, la condition même de l'Homme qu'il te faut changer. Raves Et la-dessus, Emerson s'était mis & compose! eK" d'éloquents, de. généreuses harangues où il s. donnait tout entier, & la fois lyrique et satirique ~ se: Transcendentaliste, l'Homme Réformateur, Jeune Américain. Sous le prétexte d'exalte _ . Venthousiasme de ses compatriotes, il y trompait ses ambitions, ses espoirs déçus. Il dénongait le

'is ie, a hoes eye, . i ess Ans Putilitarisme sans cceur et sans re
Gey to ts prudence, =unes. Il célébrait le retour aux vertus ancestrales,
implicité, pauvreté. Il prenait le parti des rêveurs olitaires qui trouvaient le
monde trop petit devant eurs désirs, qui se refusaient a l'action, faute d'une
aause digne d'eux, sublimes grévistes. Il déclare ue la société est pourrie, il
dénonce le lucre sans jonscience, maudit les riches, fait Véloge de la
auvreté, de la vie simple. Self-help, self-reliance! acorns nos besoins,
aidons-nous nous-mêmes, .€ comptons que sur nous, soyons franchement ce
jue nous sommes et réorganisons la société en vartant de la réforme morale
de Vindividu. Aux Américains manquent la foi et l'espérance. Qu'ils @
sauvent par la charité et l'amour. Traitons les l'ommes comme des dieux, et
il n'y aura plus d'esllaves... Dans le Jeune Américain, il a retrouvé
l'enthousiasme des grands jours, les élans de Dartmouth 't de Cambridge. Il
entonne un véritable chant i le confiance. Il donne l'accolade au temps
présent, salue le commerce, l'industrie, les chemins le fer, l'arrivée des
immigrants. [1 célèbre en ccents prophétiques l'expansion américaine de
'Atlantique au Pacifique et la colonisation du zon. Non, |'Amérique n'avait
pas dit son derjier mot, non les hommes pratiques ne feraient _ sas oublier
les grands hommes. Encore plus que _ "argent, l'Amérique avait besoin
d'idéal. Ce n'est sas du meilleur coton qu'il lui faut, mais des .ommes. I]
montrait Vennui, le désespoir des —

je Sioa pila va spi gicdialat Elle se faire une Ame nouvelle au contact du sol, des institutions aussi vastes et majestueuses- que le ~ monde. Le commerce établira la paix. Les capi_ taines d'industrie, les grands individualistes rem- Placeront les politiciens et le gouvernement sera inutile. Il n'y aura plus & Washington qu'un Intel_ ligence Office, un Bureau des renseignements. Tout le monde pourra vendre et acheter librement. _ Laissez faire, laissez passer. Plus de douanes, plus _ d'armée, plus de flotte; plus de guerre, plus d'escla vage. Vive le commerce et la liberté! Une fois en pleine utopie, Emerson ne s'arrête _ pas en route. Il fait l'éloge de Fourier et des pha- -lanstères. Il insiste sur le rdle moral de la richesse, salue les grands spéculateurs, les aventuriers qui remplaceront l'Etat tombé dans le mépris. I] pro- phétise le gouvernement des élites. Il voit Amé— rique, la Nouvelle-Angleterre & la tête des nations. — Ses héros seront de grands philanthropes. Il termine en dénongant l'asservissement du nouveau monde & l'ancien et en particulier & Angleterre. On ne pouvait être plus optimiste, plus moderne, — mi donner plus naïvement des fouets pour se faire a fouetter. Etrange spectacle que celui de notre idéa= liste mettant les capitaines d'industrie et les magnats_ de Ja finance au rang des hommes représentatifs. _ Un jour viendra bientôt oa il faudra déchanter, mais, comme l'Amérique, Emerson est en train _ de faire peau neuve et il entonne avant Walt e Whitman le chant de la Grand' Route, Phymne de ~ re "J

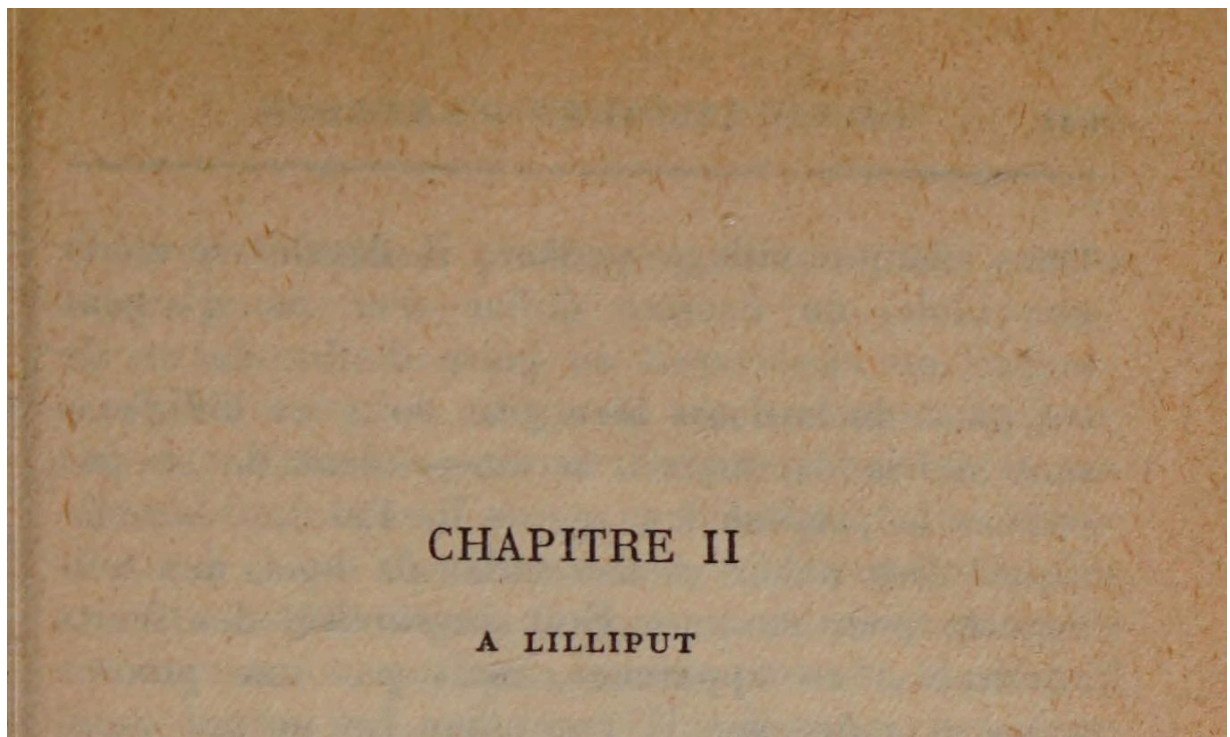
Pi oe ere . ‘ BT ee wh >, anaes ance en l’homme et en
 V’univers... Son opti- _ misme en réalité est poétique, panthéistique et
 aystique. Dans les Méthodes de la Nature, il presat tout Vunivers a témoin
 et comme garant a le ses prophéties. Le saint en extase est le véritable - a vi
 sgicien. Oublions les moyens pour les fins, abanJonnons-nous aux
 mystérieuses tendances. L’homme l son apogée, c’est le poète inspiré. Il
 faut AVimavination des objets immenses et éternels. Le seul _ moyen de
 nous annexer la nature, c’est de mettre sa action nos intuitions les plus
 hautes, Adorons _ Pame tcute-puissante et transcendante. Que le ~
 ‘entiment de Ja divine Présence nous arrache des ris de joie et d’exultation.
 Regardons dans le ciel e8 étoiles du possible, la-bas, sur les sommets
 stincelants de l'Ouest. Sur quoi il entonne le péan : « Ah! laissez-moi
 célébrer avec admiration _ +t surprise cette réalité auguste qui semble tout
 — -ubmerger dans le déluge de sa clarté. » Comment Voublier, une fois
 vue, et fixer sa pensée sur des objets inférieurs A elle? L’Ame connaît toutes
 choses, aucune révélation ne l’étonne, | var elle est plus grande que tout.
 Comment craindre, Pee somment ramper? « L’Ame souveraine dans son
 Homaine natal est la, plus vaste que l’espace, plus ye ancienne que le
 temps, vaste comme l’espoir, riche somme l’amour. Elle rejette avec
 mépris, lame, la pusillanimité et la peur, elle qui s’avance en robe de reine a
 travers luniversel amour, vers universelle puissance. » Ah, prestidigitateur
 irrésistible ! mais que les hommes pratiques se seraient donc amusés s ‘ils
 étaient venus vous entendre.

The text on this page is estimated to be only 40.00% accurate

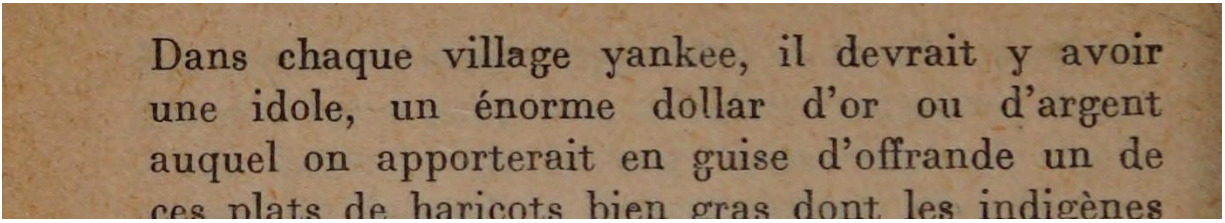
Peete

Eux aussi aimaient l'hyperbole et ils s'en seraient donné à cœur joie, vous avouant comme un frère. « Un bavard, un bavard transcendantal, mais encore un bavard. » Entendez-vous d'ici le rire épais des Philistins?

CHAPITRE II A LILLIPUT _ De profonds découragements
suivaient ces ar_dentes effusions. Les fusées de son feu d'artifice *
s'éteignaient et Emerson se réveillait parmi les i, ¥ rE La démocratie
américaine! Des banques et des \5 | nains. L'Amérique manquait de force,
de nerfs, — } _dedans, une étuve de conventions, d'hypocrisie, — un
étouffoir. Les Américains étaient ou trop a au gain, bavards. vantards,
rapaces et auxquels _ rien au monde ne ferait ldcher prise dès qu'ils -ont
mordu a une proie. Donnez-leur un bout de corde, un morceau de bois et ils
se feront _ porter par eux. D'un trone d'arbre, ils tirent une "maison, un
hangar, une ferme, un magasin, unft moulin, un village, un chemin de fer,
une banque. © S'ils pouvaient, ils embaucheraient le clair de lune, || ' | i ' j
=" te _ Ardents, oul, paresseux, oul, et qui asservissent les_ éléments pour s'
épargner la peine de travailler. } Leur savoir-faire pratique n'a d'égal que
leur eupidité. Le sacro-saint dollar, voila leur dieu. , re f 4 id cr he. 981
Eeese. Au dehors, un marché, une bourse, au ry ; _jeunes ou trop vieux.
Ah, ces Yankees ankea : de tranchant ; on l'avait émasculée, Sdularbeniis
yal Teed yf, ø yah oh,



a0 Dans cae sina yankee, He sade avi a une case un énorme dollar d'or ou ea sont si - friands, mais il serait prudent de ne pas" -oublier le préposé a la garde de Vidole... L'Amé- rique! Des palais et des villes de bois, des uni- — versités pour rire, un Etat improvisé, des fruits _ admirables en apparence, mais pas une pone ee saine et mtire sur le pommier. La nature aussi — S pressée- qu'eux n'a pas pris le temps d'achever | tes Américains, et ils n 'achévent rien eux-mêmes. — %, > est du lait de chaux, leur acide sulfurique n' a : _ pas de mordant, leur pierre nest que du crépi. ieee Ce n'est. pas dans. du vieux chêne, mais dues : ot du bois blanc qu'on a taillé leurs genoux. Amé- — ____ rique! désert de talents, culture versatile et vaga— -. -bonde, pays énorme, informe et rampant. Des feuilles, des vrilles, des tentacules et pas de fruits, — . une brute poussée trop vite. La démocratie : le ' . gouvernement des brutes tempéré par celui des __. directeurs de journaux. L'esprit public : la van— - tardise et le bluff. La majorité: argument des" | sots, le recours des faibles. Les dirigeants : des — = coquins et des fous, utopistes puérils, politiciens : bornés. Comment entrer dans la politique sans — souiller son nom d'infamie? Amérique, pays sans : _ conscience. Mon pays & tort ou A raison, My oe Heeitid right or wrong! L' Amérique est tarée, be -- eest la cité de VPhypocrisie, le pays des nains — Lilliput. Des Franklin, des Washington, deat



Dans chaque village yankee, il devrait y avoir une idole, un énorme dollar d'or ou d'argent auquel on apporterait en guise d'offrande un de ces plats de haricots bien gras dont les indigènes

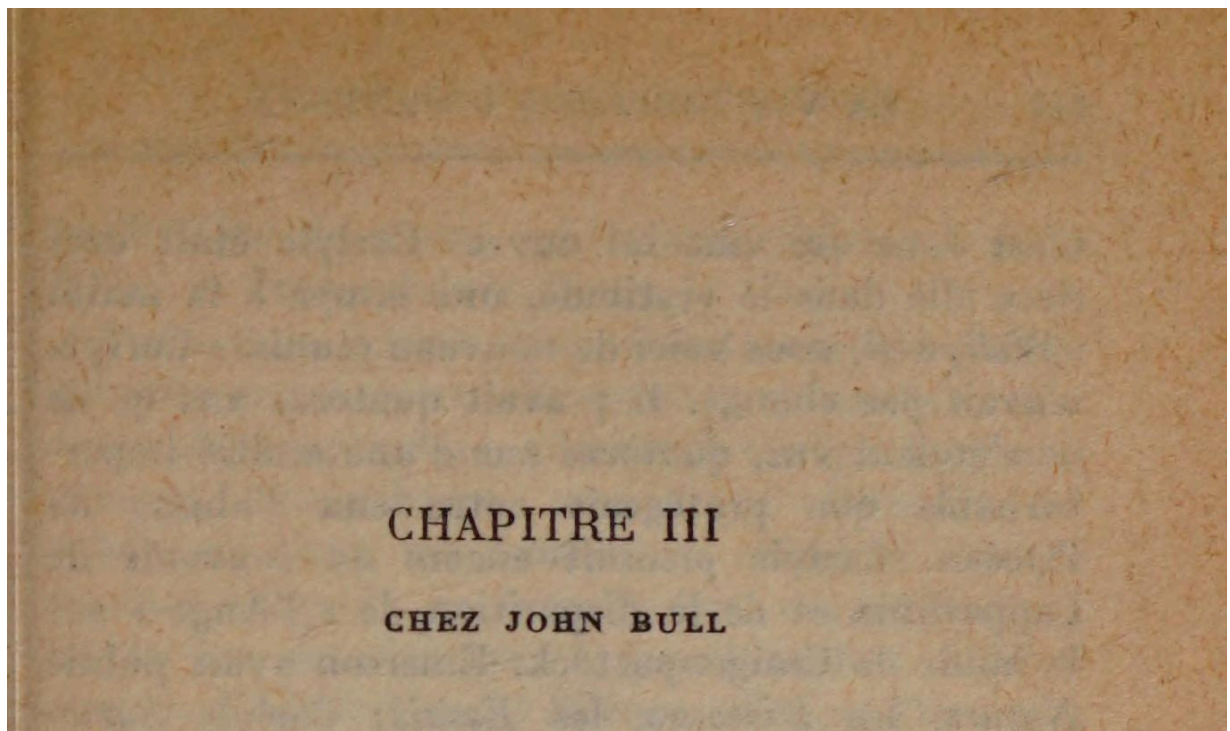
* s ' . c2 ere 4 ee 7 ids , . flegmatiques » sans 24 ; ; e ' Voila ce qu'en marge de ses harangues enthousiastes Emerson écrivait in petto. Les notes sur [Amérique que Dickens recueillait & la même ~ _ époque et qui irritaient tant, n'étaient guère plus effrayantes ; cruelles et Fenimore Cooper ne satirisait pas plus malignement, quelques années plus tôt, ceux qu'il appelait « les nains », L'idéaliste, le transcendantaliste déçu prenait sa revanche. Mais s'il était ambitieux, quel personnage aurait-il bien pu jouer? Lui qui habitait sur les cimes, qu'il rêvait Alexandre, à Mahomet, & Napoléon, tomber au rang des ___ Calhoun, des Clay, des Webster! Une fois dans la politique, il faudrait pactiser, se compromettre, biaiser, sans être sûr d'aboutir. Qu'irait-il faire ~ dans cette galère? Est-ce que la nature se soucie de savoir s'il y a des Whigs ou des Locofocos, des _ - conservateurs et des démocrates? Cette constitution à laquelle les partis aux abois en appellent, qu'est-elle après tout, qu'un méchant chiffon de papier? Il méprise la démocratie. Il est pour la culture et non pour la multitude. Il abomine les -foules. S'il n'y a rien à admirer dans un homme, pourquoi en admirer des millions? En fait de gouvernement, il professe un doux anarchisme. Il ne fait confiance qu'aux hommes seuls, aux grands individus, aux héros. L'Etat - c'est lui. Le sage c'est l'Etat. Un seul roi et un seul sujet, lui-même : voilà son rêve. Moins le gouvernement gouverne, et mieux cela vaut. Et que ferait-il

defer? Et comment prendrait-il parti entre les con— ees oa : : -
 pour lui. Seul le ciel et ses nuées s'ouvrent aux nate supérieurs. I] reviendra
 donc a sa lampe, & sa plume et a ses livres. I] méditera sur les divines
 'compensations. Toujours homme de génie reste. seul et, comme la
 montagne, il paye pour son élé- _-vation limpét de la neige et du silence. Le
 poète ne _ descend pas dans l'actuel sans abdiquer. Pour conserver son
 électricité, mieux vaut rester sur son trépied de verre. A quoi bon partir en
 guerre contre — un monde hostile? Résiste-t-on aux lois de la gra _
 vitation? Le scholar, Phomme de pensée, s'évade -.. par des voies obliques,
 par de merveilleux alibis. ~ Cela vaut mieux que de récriminer. L'intellect
 intervient et met son intervalle entre le sujet et Vobjet, la pensée et l'acte.
 Emerson passera pour un fou. Soit! Mieux vaut être le fou de la vertu que
 du vice. S'il ne peut _ agir, du moins n'aura-t-il pas & mentir. I] gardera. son
 Ame fluide. Identité! Unité! Et le voila qui - _ ereuse des abimes de
 scepticisme entre le monde et _ . lui, et qui s'abandonne aux forces cachées.
 « Il est -son retour & la nature en pleine époque des chemins 'servateurs et
 les libéraux, entre la chèvre et le w 'chou, lui, 'homme de toutes les
 contradictions? _ Ou la révolte des masses, ou le gouvernement des
 gentlemen, et si Pun et l'autre, sont impossibles, _ Pabstention et Vévasion
 dans le rêve. sett Ainsi les ailes lui tombent, la politique n'a rien — "<i
 idéalistes. L'Amérique n'a que faire d'hommes _ > + " a i Ne a | "3 v . i x

'aVamat, ils se cache, cated a est 4. sucets, Ja réalité, et la joie,
 principe qui a fait le ciel, qui 'concilie. tA _ Pimpossible, compense nos
 défauts, rachète nos | Bs | ee et les transforme en vertus, qui ensevelit rs _
 dans l'oubli le passé encombré par V'histoire, par bani les religions, les
 peuples, les philosophies se | 2g dans la légende, qui retourne la balance Me
 fe _ de Vopinion, de la réputation, qui fait de la pensée Dae | la clef de
 l'univers, le germe de toute histoire a a _ venir. » Bouddhisme,
 bouddhisme, tout n'est que | - bouddhisme. Et Emerson se replonge dans la
 méditation du Vichnou Pourana, de Confucius et des Védas... Le Sie Mais
 que l'on peut donc être inutile avec un mer_veilleux collier de perles au
 cou, une toison d'or - comme les Essais, et que l'on peut être malheureux, |
 L'homme le plus sage de l'Amérique en est aussi | plus seul, le plus
 désœuvré et il en souffre. . Washington Irving avait été ambassadeur en iB |
 Espagne; Fenimore Cooper avait rempli en Europe des fonctions officielles
 ; Hawthorne était consul des _ Etats-Unis & Liverpool; James Russell
 Lowell am) -bassadeur en Espagne puis A Londres ; Longfellow ar occupait
 a Harvard une chaire illustre. Lui n'était | rien. Le Dial s'effondrait faute
 d'abonnés. En vain ae 'Emerson avait-il tenté de le ressusciter en y faisant
 plus large place aux questions du jour... S'il fondait une université, une
 autre grande revue, un club, sil briguait une chaire universitaire?... I] sent le
 besoin de se renouveler, de s'électrifier... I] songe a s'exiler dans la sylvie
 canadienne avec ses livres, 'comme Thoreau 4 Walden, A tout prix s'évader

de Lilliput. Mais non, il ne sera pas ermite. Solitaire, oui, mais pas misanthrope. Il ira se frotter aux hommes. Laissant la garde du logis au fidèle Thoreau, il s'embarquait pour l'Angleterre le 5 octobre 1847, sur le *Washington Irving*.

CHAPITRE III CHEZ JOHN BULL ‘i _ On lavait invité A donner des conférences devant . Angleterre et en Ecosse. Au lieu de Milton, cette ‘foia, il avait pris Alfred de Vigny pour compa- — _gnon de voyage. Ses notes sur l’Angleterre s’ouvrent _ sur la fameuse apostrophe de Chatterton au vaisseau britannique. Emerson copie le morceau dans son journal in extenso, « Mais, mon gargon, cria le gros Beckford, que diable vient faire le poète dans fb es instituts ouvriers du nord et du centre dom “4 la manœuvre? » Il dit : « Le poète cherche aux étoiles — 2 quelle route nous montre le doigt du Seigneur, » En remplant le vaisseau d’Albion par le chariot bauvert des Yankees, ç’est la première version du vers célèbre d’Emerson : re p b Hitch your wagon to a star ; « Attalez votre chariot & une étoile. » Au débarcadère de Liverpool, il trouvait une ‘i ‘s lettre de Carlyle. Il avait encore une grande semaine devant lui et, sans plus attendre, il prenait ie train pour Londres. A dix heures du soir il frappait a la porte de Teufelsdroeckh a Chelsea. - 287 | tke



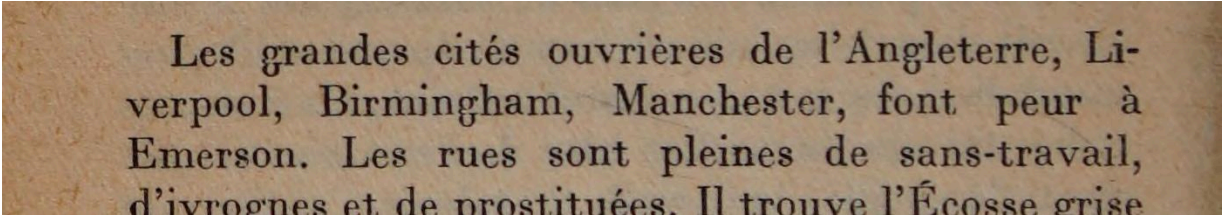
est Jane a wee fe nee. elle dans le vestibule, une Sees 2 la main, |
wi avait nie changé. Il y avait quater: ans quis: 2 ne \$s étaient vus, quatorze
ans d'une amitié imper- turbable que protégeait entre eux l'abime de 2
~VOcéan. Carlyle pleurait encore au souvenir de - Vapparition et de la
disparition de « l'Ange » sur la lande de Craigenputtock. Emerson avait
publié - Nature, les Discours, les Essais; Carlyle Sartor — _ Resartus, ses
Riiaie la Révolution frangaise, le ~Culte des Héros, Passé et Présent, —
essais de — * Gablyle tout en cabrioles, en coups de canon,
essaisd'Emerson sereins et musicaux comme une sym-phonie champêtre...
Leur amitié avait été trans- — cendante, mais aussi pratique, épreuves,
éditeurs, — _ chèques, contrefacteurs, ces pirates du livre que Carlyle aurait
tant voulu pendre. Carlyle avait préfacé Emerson, lavait préné, Emerson
avait -édité Carlyle. Teufelsdroeckh — ay, me! — n'était — pas insensible
aux bons et beaux dollars. La théière — —s américaine était, disait-il,
inépuisable. Se douta-t-il jamais qu'Emerson s'était endetté pour le faire —
- paraître? Dans leur correspondance d'abord fré— quente, puis peu & peu,
et fatalement, espacée, — ils s'étaient renvoyé fidèlement l'écho de leur
vie, — les années de vaches maigres en Ecosse, la marche — sur Londres,
l'accident du manuscrit de la Révolu- — a tion francaise bralé par mégarde
chez Stuart Mill, le pauvre Teufelsdroeckh bougonnant et se remet- } tant
comme un bon Vulcain & sa forge, a grand : ahan ; du cdté d'Emerson, vie
calme et sereine, pao deg ae Seas oe

1 pifariod de livres, abiteetuies ete ses 'af enants, le
 Transcendantalisme, le Dial. Y ES ia _ Dans leurs lettres, le contraste entre
 les deux hommes est complet : Emerson toujours bon, con- _ \ escendant,
 optimiste, admiratif, Carlyle hypocon- — ! -driaque, sisasitheops:
 sardonique. Emerson lui — confie ses élans, ses doutes, ses chimères.
 Carlyle 5 le tance, |' esallonne, le raille, jette des seaux d'eau _ froide sur
 ses ardeurs, a erind renfort d'Allah / Kerim, d@' Allah Akbar! Silence,
 silence! Gare aux _ songe- creux, aux poseurs, aux fanatiques, auximbé|
 "ciles... Le inisaairdpe Carlyle qui prend d'assaut 3 les salons de Londres
 préche la solitude Al'ermite _ de Concord qui trouve son village bien petit.
 Tous ; \ deux auraient bien voulu intervertir les réles, mais : _ qu'en
 auraient pensé et Londres et Concord? Au fond ils se ressemblaient comme
 le marteau-pilon _ ressemble A la harpe éolienne... Emerson avait —
 _envoyé des ambassadeurs & Carlyle, Alcott, Henry James père, Margaret
 Fuller, mais Teufelsdröckh, a = _ qui il fallait chaque jour une victime de
 marque a _ dévorer, avait fait la petite bouche devant ces — Yankees
 anémiques... Les Essais, nous avons vu, m'avaient pas fait beaucoup
 d'impression sur lui, ils 'avaient même déçu. La voie lactée d' Emerson _
 était trop loin de son Sinai, de ses tonnerres... -L'admiration d'Emerson
 n'était pas non plus aveugle et elle était de plus en plus, comme on dit en
 anglais — « qualifiée », c'est-a-dire entourée de réserves. Lors de la
 publication de Past and Present, il avait donné au Dial un long article tout
 en feintes et en nuances que Carlyle avait trouvé « dangereux ». Emerson +
 f t

3 St ~ ae Be pouvaiaie een: 'plaitas de moelle, d sul ; - lourd et
 nourrissaDt comme un ceuf. I] Y montrait 3 f eae ea aul foot-ball avec les
 ese : Shir eee « un géant alae », un parents i 4 se divertissait A faire claquer
 son fouet. (Il ne — -mentionnait pas les jurons.) Mais quelle fougue, =a ~
 quelle somptuosité d'images, quelle verve! un a véritable camp du Drap- -
 d'Or. Lui qui ne riait jamais - comparait les éclats d'humour de Carlyle a un
 trem- — _ blement de terre, & une bacchanale de vitupéra- — tion, Mais,
 quand tout était dit, Carlyle était un 3 poate, un cockney inspiré, un Gulliver
 parmi les mains, un avatar de Thor et d'Odin, un Viking... — = : A la veille
 du départ d'Emerson pour l'Angle- — ae terre, ils avaient échangé leurs
 portraits. L'abime qui © - ____ les séparait se lisait jusque sur leur visage.
 Cerlylea z au vaste front, a la tête énergiquement moulée, Bf aux arcades
 sourcilières broussailleuses et cavernueuses, la lippe amère, l'ceil scrutateur
 d'un pré-sident d'assises avant la lecture du verdict, et, mal _ gré cela, tout
 de même, un grand air de bonté dif- — ' fuse. Par contraste, un Emerson
 angélique, bénin, | débonnaire, mais avec les favoris et la mine d'un ~ :
 médecin de campagne en tournée — un Emerson ~ - qui n'avait guère plu A
 Carlyle... . La grande pelle du destin les avait donc jetés _ -, une fois de plus
 ensemble. Carlyle avait cinquante — | et un ans, Emerson quarante-quatre
 bien comptés. L'apologiste du silence était toujours le plus inta~ rissable
 des bavards. Quand il avait fini de vitrioler *

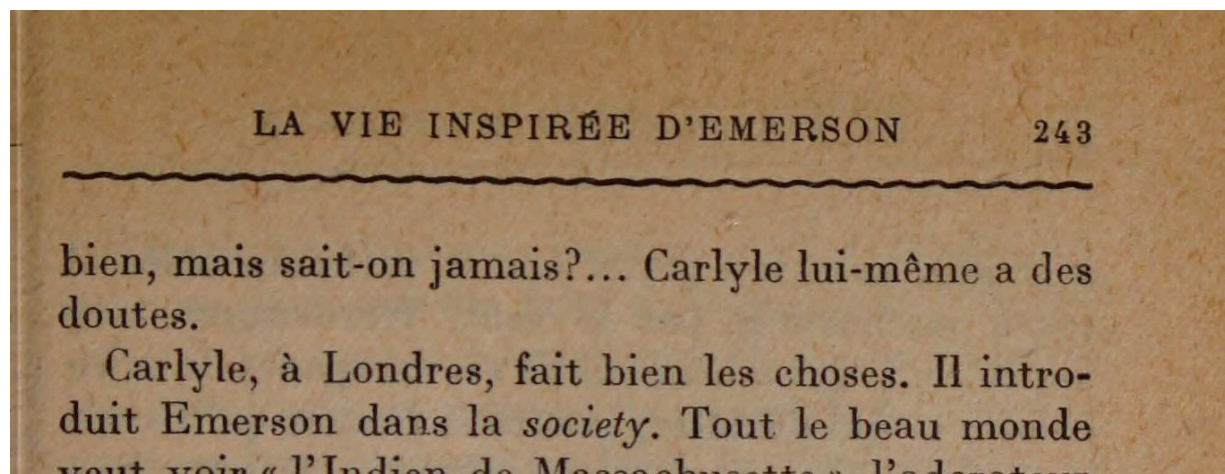
; , PERS aan ‘ % 2) Ser. mi Bog aoe sy il les assommait a grands coups d + «@ Ane, singe, ‘baudruche, outre vide, pauvre diable, etc., » la litanie était inépuisable. . ’ Carlyle était un paradoxe vivant. Solitaire en plein -ecœur de Londres, ce misanthrope était Vidole des salons. I y avait quelque chose de tragi- comique — dans le spectacle de ce porteur de foudre, de ce _ | ane se laissant gater par la gentry. Ses admi- ca __rateurs le prenaient-ils bien au sérieux? On le pro- — #3 menait dans le monde comme un épouvantail pour op rab t scandaliser les évêques, les courtisans, les écrivains et les universitaires. Cet hdte de V’aristocratie préTchait Pévangile du peuple et saluait ’avénement _ de la noblesse du travail, mais il était surtout un =e. a aamaen vrai geyser de pavkdsxon, Parlait-on liberté, Car- Be Pp ‘Tyle défendait Vesclavage. Avec les partisans du ee _ libre échange, il était invariablement protection- = | ; aux végétariens il faisait l’éloge du rosbif, fee ‘avec les philanthropes il entonnait celui dumeurtre, / du capitalisme et de la peine de mort. Il vantaitle ezar de Russie. Envoyez-le au Parlement et il supprimerait immédiatement la liberté de la presse et des reporters ; il ferait fusiller les pauvres qui refu| saient. de travailler. Paradoxes sur paradoxes... | Ses ennemis, pour couper court, proposaient de Tenvoyer aux Communes et de le \$ebuire au silence en le mettant a | ’épreuve des faits.. Emerson ne s’en laissait pas accroire, planant de — | très haut sur ce volcan ; si] aimait son géant malade, il savait aussi le critiquer, d’une critique même un /-peu injuste. Poète, imagiste, merveilleux jongleur de mots, mais pas prophète. I] lui enviait sa vigueur 16 t {

se sand : SC ; a ; x ne saxonne, ce “trop- plein. sie vie dont | le des sti ‘avait triché. Carlyle avait résolu le dilemme, | ; savait être a la fois moderne et transcendantal, _ Emerson aurait voulu limiter, mais pas de cette façon-la, pas a coups de paradoxes et de sar_ casmes, pas avec ce rire satanique, cet emporte- ~ ment démoniaque qui faisait de Carlyle « un fou — _ dangereux »... ect > Les grandes cités ouvrières de l’Angleterre, Li- — ~ verpool, Birmingham, Manchester, font peur & Emerson. Les rues sont pleines de sans-travail, 2 of divrognés et de prostituées. Il] trouve l’Ecosse grise ie 4 et sale, Edimbourg provincial. Ou donc est sonidyla lique Concord tout propre et blanc sous ses ormes? - _ Il confère sur les grands hommes, sur le socia- lisme, la politique, les ‘lois de la pensée, devant des - auditories populaires. Au printemps de 1848, il est »& Londres, le Londres du gaz, des omnibus, des - bacs & vapeur, des premiers timbres- poste. Il] tombe en pleine agitation chartiste. Toute l’Angleterre est en- émoi et les lords tremblent sur leur siège. La . révolution française de Février fait sentir son contrecoup. Louis-Philippe, dernier roi des Français, vient d’arriver &-Londres et il a fait rire la cour en con. tant les péripéties de sa fugue... Emerson assiste - & une réunion chartiste et au retour de la délégation qui est allée féliciter la Deuxième République. On chante la Marseillaise et ’ Hymne des Girondins. On crie : « A chaque homme un bulletin de vote et — un fusil! » On dirait que l’Angleterre est & la veille aN d’une révolution. Les aristocrates se défendront * re



Les grandes cités ouvrières de l’Angleterre, Li-
verpool, Birmingham, Manchester, font peur à
Emerson. Les rues sont pleines de sans-travail,
d’ivrognes et de prostituées. Il trouve l’Écosse grise

i: aac voir «Indien de Massachusetts », Vadorateur F de la Surame, le Jean-Jacques ae ls _Et voila ; ‘Gotha, chez lord Ashburton, chez lady Palmerston, | chez ley Morgan, chez lay Molesworth, chez lord _ Lovelace, chez lady Baring, la femme la pla spiri_ tuelle de Londres. I] avoue manquer un peu d’oxygene. C’est presque aussi étroit et étouffant que Concord. Ah! si Thoreau, Alcott et Ellery Channing voyaient leur compagnon de promenade parmi tous ces gens titrés, sous les lustres et en grand gala! Il suit des conférences savantes, assiste aux séances _ du Parlement. On lui présente des célébrités : Ste_ phenson, le constructeur des premières locomotives, _ lanatomiste Owen, le physicien Bunsen. Il rencontre Dickens & quiiln’a pas pardonné ses notes sur ‘ Amé| ii Macaulay, intarissable causeur, plein d’anec- dotes, d’humour, de facéties, mais dent il ne prise guère les ouvrages, le prince Albert, Disraéli quil appelle « un chiffonnier », un gacheur de talent, un homme sans élévation de caractère qui, en gales de planète, n’a sous les pieds que ses escarpins, ses beaux escarpins de dandy. Onl’a présenté & la fille de Byron... —S— aQaaaaaaE Au pays des lacs, il est allé revoir Wordsworth’ dans son ermitage, Wordsworth 4 soixante-dixduit Emerson dans la society. Tout le beau cnomda? fe. Termite de Concord dans les salons. Il parait Sp. pis t mouvoir fort & l’aise, gentleman et aristocrate né. - Réceptions et diners. Voila notre Emerson en plein



Z - gept 'ani, 'avec son anes nez et aa: figure hale a _ toute parcheminée par le vent, Wordsworth, tory - impénitent, qui a bien oublié ses escapades de sans~ culotte et qui déblatère contre la France qu'il avait " cependant bien aimée, trop aimée... Il est ailé a Oxford. ou Froude lui a trouvé une ressemblance. avec Newman. Froude se demande ce qui serait — Pa arrivé si Newman avait vécu a Boston et Emerson ___ - & Oxford, mais tous les chemins ne mènent-ils pas ee. a Rome?... Emerson envie les moines lettrés— a -. _ @'Oxford. On V' imagine fort bien parmi eux, sous § _ Vample robe rouge et le calot a glands, dans une 2 solitude peuplée d'histoire, entouré de disciples, — ~~ yentrant après son cours d'Oriel ou de Magdalen, sur _ les fines pelouses, & travers les beaux quadrangles 4 Se gothiques ou se promenait Walter Pater. Nul doute qu'il ait un peu rêvé & cela... Sur la route de Strat- _ Ri _ ford-on-Avon, il a croisé une jeune femme enthousiaste qui lui a confié tout de go son admiration pour Rousseau. Emerson n'a guère pratiqué JeanJacques, mais il a poliment fait chorus. Il a produit — sur la-voyageuse une très profonde impression. C'est ~ «le premier homme vraiment homme » qu'elle ait — rencontré. La jeune enthousiaste était George Eliot, Ses impressions littéraires les plus vives, c'est De Quincey et Tennyson. C'est A Edimbourg, dans une maison amie, qu'il a rencontré un soir de pluie Vauteur des Réveries d'un fumeur d' opium, ? Homère . de la drogue, lui qui, en fait d'excitants, ne connaît s guère que l'eau pure, le souffle de ses bois, et, de loin en loin, un cigare. De Quincey est arrivé en _ retard et tout trempé au rendez-vous, après avoir _

sept ans, avec son grand nez et sa figure hâlée et toute parcheminée par le vent. Wordsworth tory avec Newman. Proude se demande ce qui serait arrivé si Newman avait vécu à Boston et Emerson à Oxford, mais tous les chemins ne mènent-ils pas à Rome?... Emerson envie les moines lettrés d'Oxford. On l'imagine fort bien parmi eux, sous l'habit de moine et le collet à glands dans une

ik on aie sade g OL r 5; etic, Meals: fo ASSIS Rag kitrahiseds sux
averse wi 8 etre laiass voler a son parapluie par des filles de la rue.
L'incorrigible ; bohème vit sous la coupe d'une chipie qui le terro- _ Tise et
lui vole ses manuscrits. I] habite A Lasswade _ avec ses trois charmantes
filles, timide, nerveux, en che -rêveur éyeillé, en perpétuel somnambule.
Chez Coventry Patmore il a fait la connaissance Eade Tennyson, Tennyson
toujours en noir, avec ses ~ lunettes, ses cigares et son porto, grand soupenr,
: _ toujours distrait, éternel enfant, un jour ici, un _ jour 1&4, toujours a la
veille ice nouveau départ et Selddberaaais cloîtré dans ses rêves, Emerson le
— trouve terre & terre, mais il n'est pas insensible a_ ses prestigicuses
musiques, et 11 admire franchement les Idylles du Roi. Avec Dickens et
Carlyle ilaeu, au cours d'une soirée, un aparté qui l'a laissé fort perplexe.
On discutait sur la chasteté et ses oreilles _ puritaines lui ont tinté en
entendant Dickens décl'a'rer que sr son fils était chaste, il le croirait malade,
© La morale des Anglais n'est pas celle des Américains. Tl est choqué.
Entre tant, Emerson photographie John Bull, qualités et défauts, au moral et
au physique. Il _ trouve chez les Anglais quelque chose d'animal que
confirme leur amour des chiens et des chevaux. Les — femmes sont
épaisses et négligées. Elles ne cachent pas leurs cheveux gris comme les
Américaines. Quand il pleut, elles relèvent leur robe sans vergogne et
laissent voir leurs jupons. (Mais que font donc les Bostoniennes en pareil
cas?) Les Anglais sont des gens qui se tienpent fermes dans leurs bottes.

\> we ~ Vie 3 ye RCI 2% ' * ont les yeux vissés aux séve, larges de poitrine, gorgés de bière et d'humour, | un peu trop lourds en chair. Leur génie, c'est — - leur bon sens, leur sens pratique. Ils baiseraient — la poussière devant un fait. Ce qui leur a donné — _ Vempire du monde, c'est leur self-respect, leur foi — dans la causalité, leur logique réaliste, Vart d'accoupler les moyens aux fins. Ils ont la passion de : - LPutile. Les Francais ont inventé la dentelle, ce sont 4 les Anglais qui y ont ajouté la chemise. : Pratiques et amis des faits, les Anglais détestent ' Véquivoque en affaires. Ils sont des réalistes d'une franchise brutale. Propres, méthodiques, véridiques, industriels, thésauriseurs, grands marins, mais sans __ soleil, sans amour, un peu tristes. Emerson admire leurs belles manières. On dirait que chaque Anglais | est un lord, que tout citoyen britannique est, & lui < seul, la Chambre des communes. ; AB Revers de la médaille : l'insularité, l'excentricité, q __ Pégisme et surtout l'hypocrisie et le cant, le terre _ A terre, le manque d'élévation dans les idées. Leur aes système social est artificiel, leur législation un réseau de fictions. Ils abhorrent le changement et Nats sen tiennent mordicus a la tradition et au décorum. — Ils sont Anglais exclusivement et détestent les — étrangers. Leur église nationale est un fétiche, une poupée. Ils tiennent plus & Ancien Testament quacg l'Evangile. Les Anglais sont sans imagination. Leurs romans désespèrent du cceur. Un horizon d'airain | -» au diamètre de leur parapluie semble emprisonner — leurs sens. En littérature, en philosophie, comme ,

science, 'aucune ø hauteur ase vues. (ek gens, q sont asservi
l'univers ont peur des idées. Ils ont é abillé lame de drap anglais et lui ont
donné des } | riecae Le pratique et le confort leur ont fait x | Poublier
Vhéroisme. « L'ile britannique est un volcan : 'mugissant de fatalisme, de
biens matériels, de tarifs, [\ de lois répressives, de marchés engorgés et de
bas prix. » Leur poésie est purement décorative. ~ Wordsworth est
conscientieux, Byron passionné, ' _ Tennyson artificiel. (De Keats et de
Shelley pas WA see - mot.) Il manque aux Anglais le sens de la
transcendance, le génie de la contemplation. Jamais l' Angle- — " l terre ne
composera le Baghavad Ghita. Saal | Conclusion : l'Angleterre est la
meilleure nation : E 'ed du monde, le pays ow l'individu est sacré, mais on f
dirait que le peuple anglais est en état de développement arrêté... En route
pour le pays de la dentelle, France ou l'urbanité. Tennyson aurait bien
voulu" ve accompagner Emerson a Paris, mais il était distrait : ce jour-là et
il ne tenait pas a se faire fusiller par les. 4% sans-culottes. Bes os

LA VIE INSPIRÉE D'EMERSON

247

anglaise de fatalisme, de biens matériels, de tarifs;
de lois répressives, de marchés engorgés et de bas
prix. » Leur poésie est purement décorative.
Wordsworth est conscientieux, Byron passionné,
Tennyson artificiel. (De Keats et de Shelley pas un
mot.) Il manque aux Anglais le sens de la transcen-
dence, le génie de la contemplation. Jamais l'Angle-
terre ne composera le *Baghavad Ghita*.

Conclusion : l'Angleterre est la meilleure nation

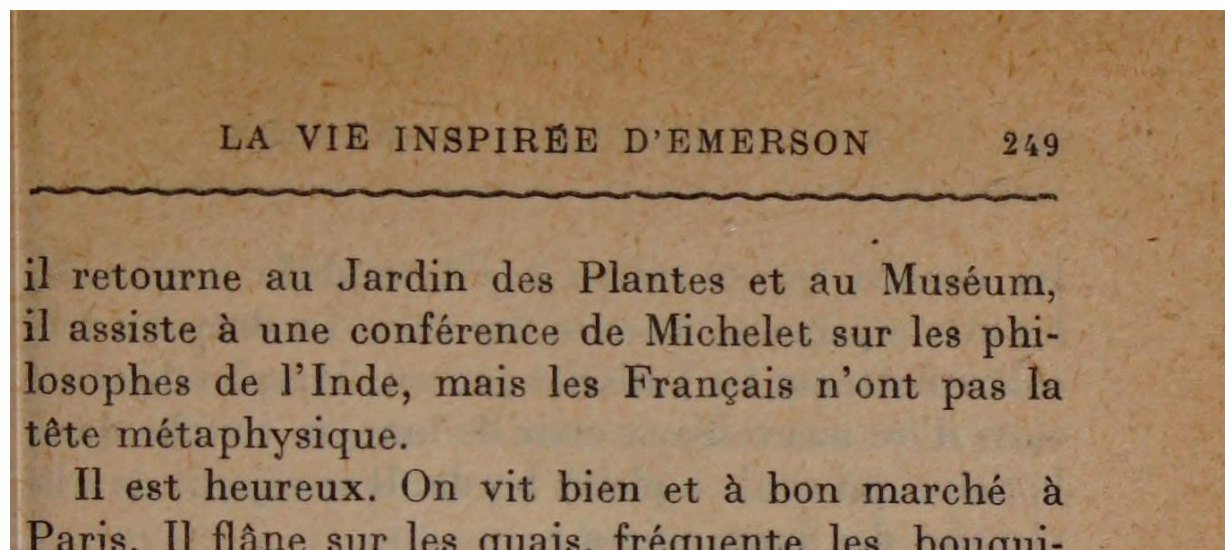
CHAPITRE IV SABRES, BARBES ET BLOUSES ‘Emerson arrivait & Paris en mai 1848. Il descend 5, rue des Petits-Augustins, ot il occupe unagréable _appartement pour quatre-vingt-dix francs par mois. Test venu se perfectionner en frangais et il va Pap- — ~ rue Spiel Dame-des-Victoires. Il trouve qu’on étiquette chaque bouchée, mais il a les noms, les — verbes, les adverbes et surtout les interjections pour rien. Une fois de plus, cet homme serein tombe en ’ _ pleine révolution. L’émeute est encore dans la rut; @ Partout des affiches, des proclamations, des rassem-____ plements, des gens en blouse armés jusqu’aux dents, - + un sabre ou un pistolet & la ceinture, barbus comme . des boucs, avec une carmagnole ou un casque. On AY a abattu lés arbres des boulevards pour construire des barricades et le narquois Emerson se demande sila liberté vaut bien le sacrifice de ces ombrages. vi : Il va au Louvre, au théâtre, en soirée. Il entend ~ s Rachel dans Phédre et Vapplaudit quand elle entonne — ~~ la Marseillaise. 11 admire dans la grande actrice § 3 ‘ -Punion de la grace, de la jeunesse et de la force tra- S - gique. Il suit le cours de Leverrier & la Sorbonne, i eur : “ i ø 7 ae. ee AD sk fet ae Su “y,

CHAPITRE IV

SABRES, BARBES ET BLOUSÉS

Emerson arrivait à Paris en mai 1848. Il descend 15, rue des Petits-Augustins, où il occupe un agréable appartement pour quatre-vingt-dix francs par mois. Il est venu se perfectionner en français et il va l'apprendre à table d'hôte dans un petit restaurant,

ete Eatespinvcicac ha 'Tl est heureux. On vit bien et a bon marché & nistes. Il préfère le vin français a la bière anglaise. 'Il aime V'air léger, libre et égalitaire de Paris qui thi fait oublier la morgue britannique. Il aime la | peta les fontaines, les jardins, le Palais-Royal, les — boulevards fourmillants de monde, le Luxembourg, Cluny, Notre-Dame. Les gens sont heureux, aisés, vices, mais déguisés, et il y a bien des compensations. Tei, aucune fierté aristocratique. Avec un peu de tact on est reçu partout. En Angleterre, il] faut une fortune pour vivre, ici on est content avec peu... Vive donc Paris! et n'oublions pas les cafés, si _joyeusement illuminés, ot Emerson va lire les | sober rêver, se reposer. Mais ce qui l'intéresse le plus, ce sont les événe'ments. politiques, la révolution qui fermente encore 'dans Ja rue. Il lit les journaux, les affiches, les procla'mations, il fréquente les clubs, Club des clubs, Club des arid Club des conspirateurs. Au Cul de da Révolution, il va entendre Blanqui, « le boiteux 'au visage de mauvais augure », au Club des Droits ide Phomme, Barbés., Blanqui et Barbés préparent | Pémeute qui passe sous les fenêtres d'Emerson, le 15 mai, et l'arrache & ses lectures. Il entend battre | la générale, il voit les rues hérissées de baionnettes, j , sans facon. Bref, il est sous le charme. Sans doute Paris, comme toutes les grandes villes, a-t-il ses Paris. Il flane sur les quais, fréquente les bouqui- — . 5



Bs v Re aS : She ae Fe aT re : SMart - BS les canons qu "on
 traine a A seaialee na an : ates attroupements au coin ee rues. Le drapeau t
 rk s 'suivi d'un merveilleux sae de lune, & se couche dans _ Ja Seine qui
 coule a pleins bords. Il se réjouit de « la victoire des boutiquiers », : oe Puis
 c'est la Fête nationale du 21 mai au Champ- d de: More, cent vingt mille
 personnes, une immense | t ~ journal le programme de la fête : « Fête du 21
 mai. Ballon tricolore ; cinq cents jolies — filles, vivandières et cantinières,
 les petits enfants — de chaque sexe en soldats, ou avec des rubans de = fête,
 marchant dans le cortège... » Tl remarque les énormes tambours-majors
 avec leur canne et leur bonnet a poil, les sapeurs-pomBeh piers, les enfants
 sur des échasses, les chevaux de bois. ~ L'Assemblée nationale a fait
 placarder des pro- elamations dont il prend copie : ~« Le règne des épées a
 passé, celle de Napoléon q "ake a été-impuissante pour sa défense et pour la
 nêtre! — + « La force brutale des sabres, de la conquête, — est brisée;
 brisez celle des fusils populaires. Que | les fusils, comme les épées,
 s'abaissent aujourd'hui — devant jes idées. Faites-vous général des idées
 du _ siècle... Ce qui reste aujourd'hui des canons de Bonaparte, c'est la
 mitraille didées qu'ils conte- — : naient aussi... Ses codes étaient a la suite
 de ses — armées, comine les cotons suivent les armées de PAn— gleterre.
 » Assemblée nationale, 23 mai 1848 (sic). Vive la révolution des pauvres, la
 révolution du e 2 ' Oe Se AT NO EIA rea PS: fee > ye

les canons qu'on traîne à l'Assemblée nationale, les attroupements au coin des rues. Le drapeau tricolore flotte sur les Tuileries ; un soleil resplendissant, suivi d'un merveilleux clair de lune, se couche dans la Seine qui coule à pleins bords. Il se réjouit de « la victoire des boutiquiers ».

Puis c'est la Fête nationale du 21 mai au Champ-de-Mars, cent vingt mille personnes, une immense réunion de famille. Il copie en français dans son journal le programme de la fête :

« Fête du 21 mai. Ballon tricolore : cinq cents jolies

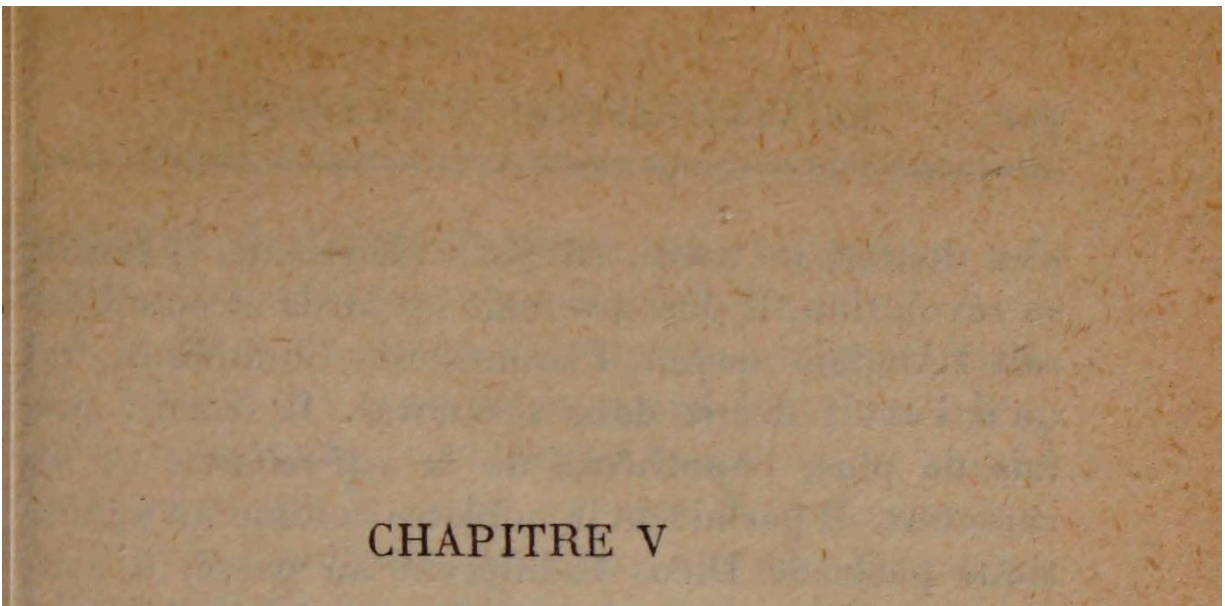
au oc, pour un Yankee... A ee nationale il est allé entendre le grand discours de Lamartine sur la Pologne, — belle tête, éloquence | noble, raffinée, virile, mais Lamartine est fatigué if et, des gradins, on lui crie de reprendre haleine.., Ah, ces Francais, toujours chevaleresques, toujours — les mêmes et qui, en pleine émeute, trouvent le ‘temps. de sintéresser au bonheur des autres ‘peuples.. En somme, il en est bien revenu sur le compte des Francais. Il était arrivé avec ses préjugés anglo— saxons sur les Francais bavards, thédtraux, superfciels, immoraux, sur la France aux idées subverssives, gens plein de tact, sans doute, de modération, de sagesse, les grands courtiers en idées du 10nde, amis du progrès, mais sans imagination, — Ile pays cependant de Fénelon, de Montesquieu, de ascal, de Mme de Staél qu’il a pratiqués, et de Ame Guyon dont les torrents spirituels ont exalté jen des Ames en Amérique... I] met maintenant i lla France au-dessus de |’Angleterre. Il s’exagérât des mérites des Anglais, et les Frangais ont remonté : clans son estime. Ils sont plus masculins, plus expres larly sifs et ils ont la tête moins ronde, moins opaque. Ml aime leur sans-gêne, leur bonne humeur... I] |. srouve Paris plus intéressant que Londres. A Lon- © res, on n’aperçoit pas la Tamise, 4 Paris, on voit

zat a iss bien | on a ae itcla la Peaaken par la spare et talent. Il va
dire adieu & Mme a Agoult qui a ae des premières, avec le pote polonais
vidal a faire connaitre ses Essais en France, et il me t

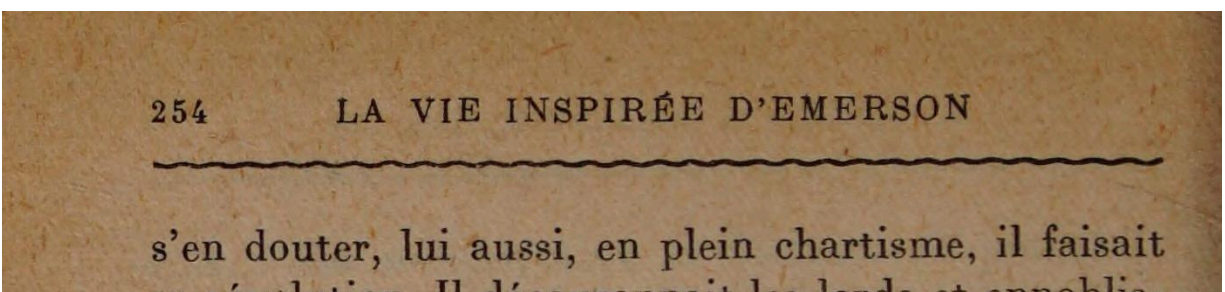
dins... En somme, vive la France ! Si jamais i était en quête d'un asile, il sait bien où il se réfugierait. Les Français ont beaucoup plus d'influence que les Anglais en Europe. L'Angleterre domine par la force brutale, la France par la sympathie et le talent.

Il va dire adieu à Mme d'Agoult qui a été une des premières, avec le poète polonais Mickiewicz, à faire connaître ses *Essais* en France, et il repart pour Londres en regrettant d'avoir manqué Lamennais et Edgar Quinet.

CHAPITRE V x 4 « NOUS AUTRES ANGLAIS)... a , “ f _ ET
LE CIGARE DE CARLYLE A STONEHENGE &, - 7 + |. | Après un mois
passé & Paris, par Amiens et é Aes Boulogne, Emerson rentrait a Libris: Il
était, cette fois, Pinvité de la gentry et il donnait aux naturelles, Tendances
et Devoirs des hommes de pensée. .. Il traitait les lords et les ladies comme
ses auditoires les plus humbles d'Amérique. I] se donnait tel quel, sans
transiger ni déchoir. Tout cela était bien transcendantal, bien tendu, bien
oraculaire, mais il y avait le tremblement dans la voix, la flamme dans le
regard. Carlyle était présent, applaudissant, opinant du bonnet, grognant
tout > haut son approbation. Et puis, Emerson avait eu. une idée géniale. Il
avait préparé une homélie de sa facon sur l' Aristocratie. ie Dans ce
morceau naif autant que bien intentionné, il dépouillait la noblesse de son
prestige et de ses privilèges historiques. Il la laicisait et la réduisait 4 la
supériorité et A l'ascendant personnels, Sans 253 gens du monde des
conférences qui, & première vue, semblaient passer par-dessus leur tête, les
Forces | et les Lois de la pensée, |' Intelligence et les Sciences —



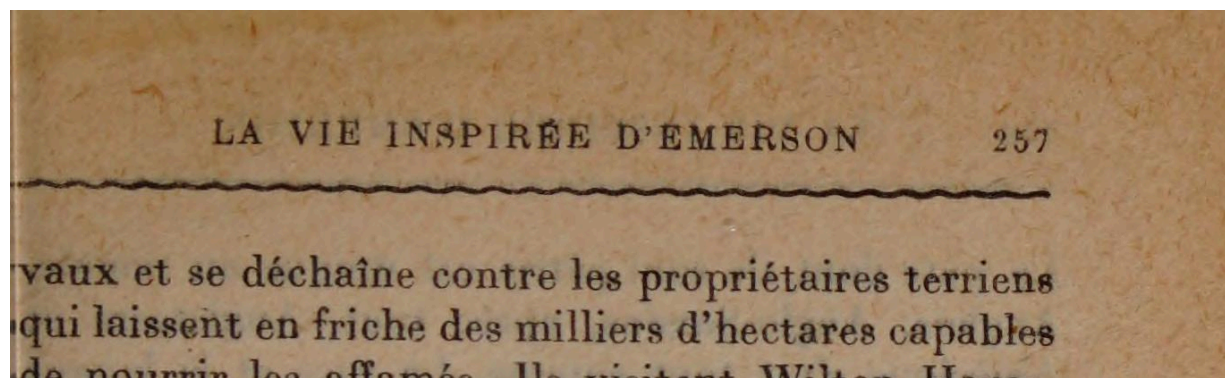
“i some ia She i I a révolution. Il découronnait ies lords et ‘ean .
 qu il Yavait décrit aus ses notes. Il faleait, “une fois de plus, l’apothéose de
 la self-reliance et du _ caractère. I] parlait de la noblesse comme un agnos.
 ’tique parle de Dieu. Indifférent au passé, il sou- _ - tenait sans broncher,
 devant des Anglais titrés, que 4 ~ les rois ont perdu leur prestige
 romanesque, qu’un © roi d’aujourd’hui n’est pas plus roi que nos consuls -
 modernes ne sont des consuls au sens antique. Pro- ~ poser, comme il le
 faisait, de ranger désormais, dans _ YAnnuaire, les souverains avec les
 médecins et les courtiers, pouvait passer pour une plaisanterie, pour 3 ‘ un
 joke américain un peu gros. La gentry ne dut — pas manquer de sourire.
 Emerson manquait ce — jour-la d’imagination. Pas plus en politique qu’en
 — religion il n’admettait la persistance de certains — symboles. Il ne
 voulait pas comprendre qu’un homme ~ ordinaire, au sens de la nature, pat
 être très réel- ' lement ennobli par le temps, le rang et la fonction. Autre
 impair non moins grave, il prenait sur lui de fustiger les aristocrates et de
 dénoncer ce quwil — appelait « l’aristocratie sans devoirs ». Il ajoutait —
 sans facon que cette aristocratie-la mériterait bien ’ que les paysans brillent
 ses fermes. Le moment était mal choisi pour un tel conseil et lord Morpeth :
 z vint prier le conférencier de rayer ce passage. Ce discours fait penser 4
 l’Ingénu de Voltaire et — au Yankee de Connecticut de Mark Twain, mais 3
 Emerson était sincère et n’entendait pas malicesl br Ul faisait dailleurs des
 bonnes manières, du mérite . eke ee



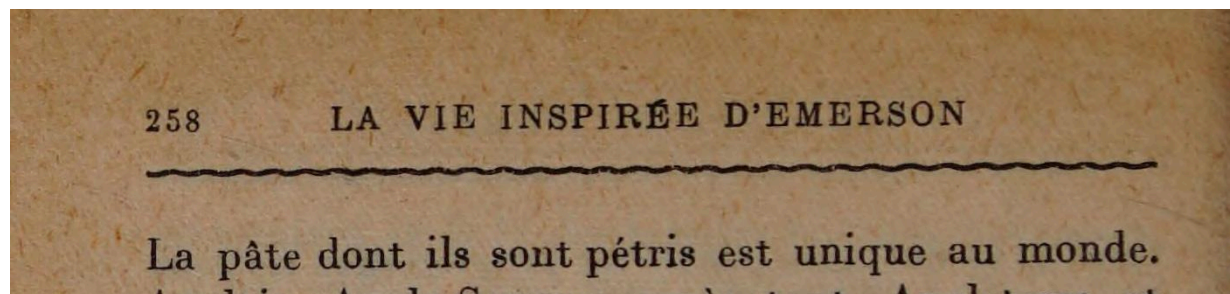
sonnel, de ps Pinkiiaualibaw: un panégyrique qui devait aller droit au cœeur des Anglais. . . ‘A la place du noble, il intronisait le petinaee* ‘ela n’était pas pour déplaire aux Britanmiques. 4 Ses conférences n’obtinrent guère qu’un succès Bediine et qui le décut un peu. Il était mieux A Jae fey. sf aise avec l’auditoire populaire qui vint ’entendre a Exeter Hall. Ses conférences de Londres avaient fe ree ssé a peu près inaperçues. L’heure n’était pas £7Os a ie la transcendance et les recettes s’en étaient ressenRies. On vantait la noblesse de son maintien, ’éléation de ses idées, le charme de sa voix, son air | svasif et lointain d’homme qui vient. de rencontrer un ange. On lavait nommé, A titre temporaire, ie membre de Atheneum; il avait visité Patelier de Turner. Le temps était venu de retourner vers les siens, de revoir son Asie, ses enfants, Edith, Elen = et le dernier né, le petit Edward, de retrouver son ’ study, ses livres, Proclus, Plotin, les Védas, et sa saison préférée entre toutes, l’arrière-été riche en — mmirages, avec les couchers de soleil sur la Concord. Pc ‘Avant de partir, il voulut faire avec Carlyle ’excursion au cercle druidique de Stonehenge. Le vendredi, 7 juillet 1848, par le South Western ie Railway, les deux amis arrivèrent &4 Amesbury, dans ve Hampshire, contrée familitre a Carlyle qui y villégiaturait et, après le déjeuner, ils prirent la if toute de Salisbury Plains. De loin, sous le ciel gris, hes menhirs et les dolmens de Stonehenge ressemblaient, parmi les downs déserts, & une palabre de nains. Les tumuli verdoyants bossuaient la plaine 4 —

ow erraient a et la wi bergers: et. leurs troupe — Le bel endroit pour une méditation a la Carly le sur le Temps et l'Eternité. Voilà donc Poeuf dou - VAngleterre: est sortie. Voici des ruines aussi an | ciennes que celles d'Ilium. Sur les bloes millénaires - La nature éternelle a semé les boutons d'or, les chardons, le thym et les paquerettes. Dans le ciel s'essore l'alouette de Shelley — alouettes de l'an antl - nier dans le vent vieux comme le monde. Quels © _ mastodontes, quels mégathériums ont donc empilé — ces blocs gigantesques? Ah! si le vieux sphinx parlait! Sil racontait histoire de la Bretagne... — Carlyle qui ne décolérait pas depuis le départ et _ couvrait de ses malédictions les globe-trotters, les” snobs, la science, l'art et les artistes, Carlyle se recueille et s'attendrit. Il] reste 1A tout pensif, tête — basse. Ah! que ce lieu lui convient bien, lui qui — _ plante des cyprès partout ot il passe et qui ne se» .. fourvoie jamais quand il cherche de La douleur!... La lande morne, les blocs mystérieux, la fuite du _ temps, l'éternelle vanité des choses, histoire, religion, ay, me! Silence, silence! Carlyle songe aux” saints d'Iona, aux vieux chroniqueurs qu'il éyoquait dans Past and Present, & 'abbé Samson, aux = Ages de foi disparus... Que Londres est loin avec son paganisme !... Puis, tout & coup, Teufelsdröckh — - ge réveille et, interrompant sa rêverie, il va allumer un cigare dans le creux d'un dolmen... a Les deux amis quittèrent Stonehenge au crépuscul™ cule pour aller prendre le thé a lauberge of il n” avait, hélas, qu'une goutte de lait pour deux. Au retour Cartels enfourche de nouveau ses grands cheg a3 ~

"hectares capables de nourrir les gens, ils visitent Wilton House, domaine du comte de Pembroke, puis la cathédrale de Salisbury. A une soirée d'amis, les Anglais interviewent Emerson sur l'avenir de l'Amérique. Il leur expose « le fanatisme de Boston » : minimum de gouvernement, renoncement à la force armée, avènement de la justice et de l'amour, abolition de la guerre, simplicité, pauvreté, chacun pour soi et Dieu pour tous... Ce petit discours fait impression sur Carlyle. Quand on annonce le dîner, il refuse de prendre le pas sur Emerson, en disant « qu'il se heat trop méchant ». Nouvel interrogatoire sur l'Amérique, ses paysages, ses forêts, ses maisons, 37) celle d'Emerson en particulier. (A Londres on lui avait demandé s'il était vrai qu'il y eût des serres & sonnettes & New-York.) Sur la route de Winchester, ils s'arrêtèrent encore à Saint Cross, suivant un usage immémorial, on offre aux voyageurs la bière et le pain. Sur quoi, nouvelle explosion de Carlyle contre les clergymen qui, au lieu de nourrir les pauvres, s'engraissent de leur prébende. Nouvelle halte à Winchester. Le Viking Carlyle tient à faire ses dévotions au tombeau de Canut, d'Alfred le Grand et des rois saxons. Puis ils heesrent le train pour Londres. Le 45 juillet, Emerson se rembarquait à Liverpool sur l'Europe. Il quittait l'Angleterre avec ~ plus de respect pour les Anglais qu'à son arrivée. [Il leur pardonnait leur morgue. A défaut de sympathie, il ne leur marchandait plus son admiration, — 1? 155]

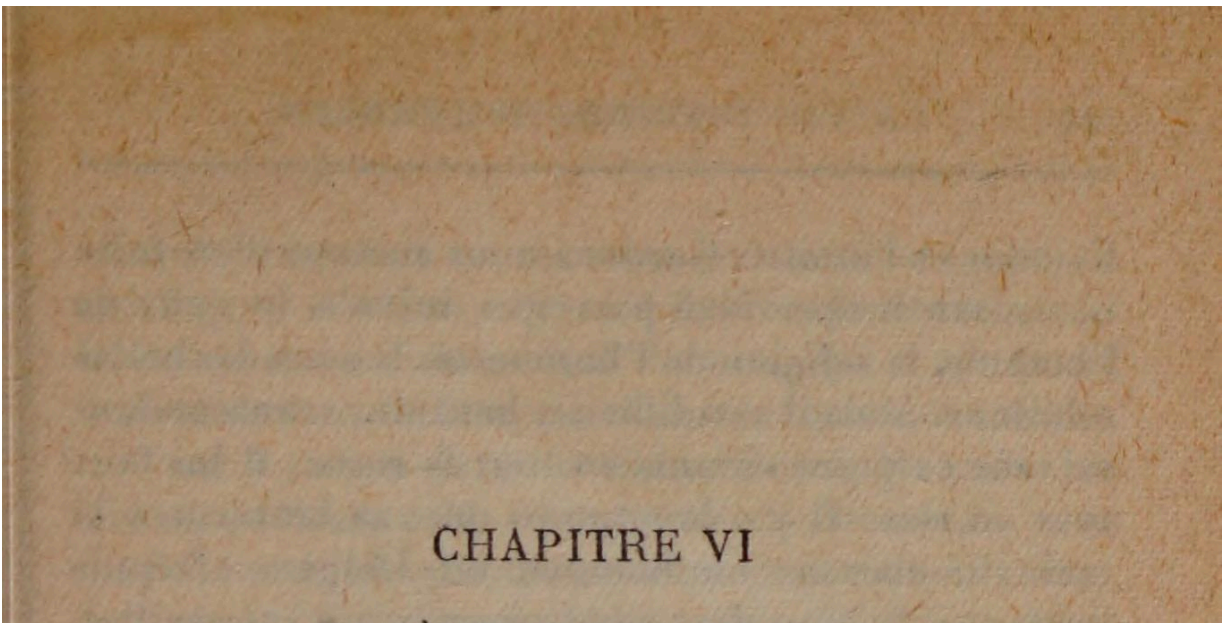


La pâte dont. ey sont Son est. unique au damage Anglais, Anglo- - Saxons, après tout, Angleterre et ' anglaises sont encore plus pures outre-mer. C'est le - Emerson restait fidèle A la voix du sang. Dans sa - conférence de Londres sur l'aristocratie, il s'était _même surpris & dire : We English, « Nous autres Anglais,» comme si pour ce descendant des Puritains d'authentique lignée britannique, l'Amérique, et surtout sa Nouvelle-Angleterre natale, n'étaient après tout que des dominions. Emerson n'admettait ee pas la scission des deux peuples de même souche. By Dans l'immense et trivial continent américain, sur les hauts paturages des Alleghanies, dans la prairie sans autre frontière que le ciel, survivait, selon lui, la grande patrie saxonne, la~mère commune exilée des haies trop bien taillées et des jardins trop soigneusement cultivés d' Albion. + L'Angleterre réaliste et pratique de 1848, il 'em- — -- portait dans sa valise avec le Traité d'Economie politique de John Stuart Mull. 15 i. Amérique c'est tout comme. La race et la napus 4 "meilleur de lui-même que John Bull a sauvé en — - devenant Jonathan. Le melting-pot, le grand creuset aux immigrants, n'avait pas encore transformé les — Etats-Unis en un amalgame de races disparates. >



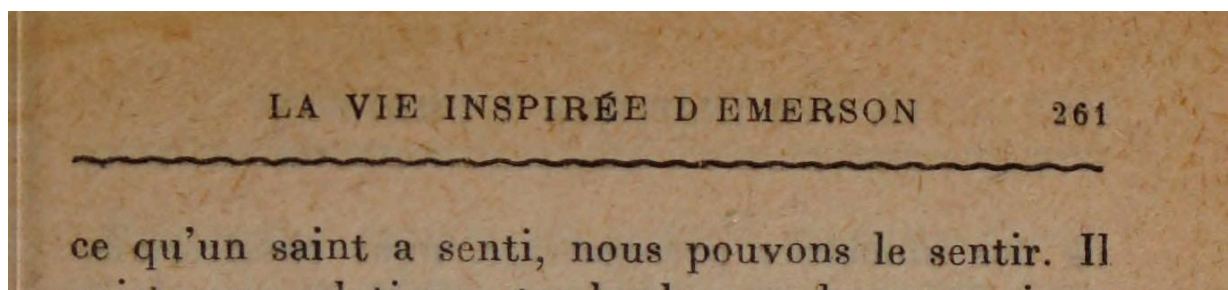
CHAPITRE VI me le . A ' ¥ Kz : DIOGENE ET SA LANTERNE

sf 2 we iy it Y rdduira Yunivers aux dimensions de son parapluie. canoe
ANNES Ss % i Ses plongées dans le Nirvana ne sont que des échapSQ
humaniste qu'il est. Dans les bois de Concord il s'exalte, s'agrandit, défie
les contingences et prend (= THE et les philosophes. Pour tromper sa
solitude, il se ripe tas wh _sement. Montaigne dans sa tour se hanasait ains
tide toute sa petite taille a la taille et grandeur de ses héros. bg prenons pas
trop 4 la lettre ses paradoxes sur _ 259 (hae Ame opulente se forme errs un
univers aa sa taille. Qu'a fait d'autre j jusqu' ici notre Emer- _ son? Sans
doute a-t-il poussé jusqu'au paradoxe sa __ philosophie de Visolement.
Mais, s'il s'isole, cess : ea mieux s'appartenir. Ce n'est certes pas lait qui pc
5 conscience de ses affinités universelles. Dans son — cabinet l'annexion
continue; il pille les historiens lie aux grandes 4mes de tous les temps.
Comme la — be ly Baa, Vhistoire est son refuge, son alibi, son dégui- we Il
déborde de tous cdtés son Concord minuscule, ia ; dans sa machine a
survoler Vespace et le temps. _ patoires, des élargissements. I] plane, il
plonge, il vole, mais ne le prenez pas pour un panthéiste;c'est _



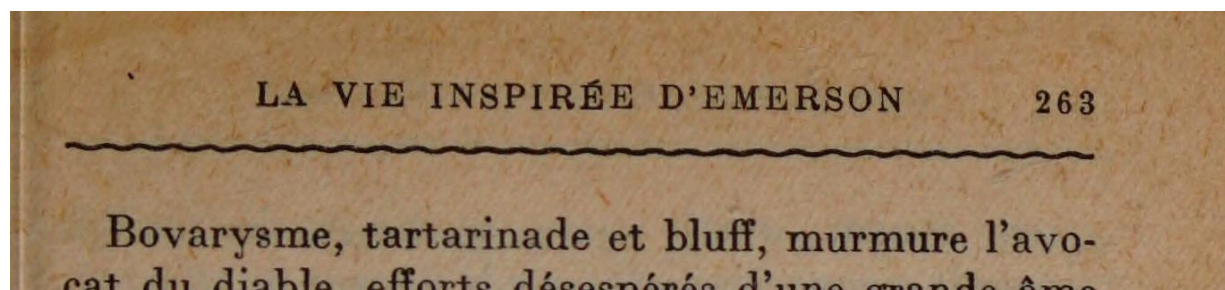
ety 'amour 'et Pamitié. BEN Seb surtout We n un misanthrope.
 Nul plus que lui n'a le gotit oe Vhomme, la religion de 'humanité, le sens
 des belles" % "relations. Mais il est difficile, hautain, transcendants sur ce
 at comme en tout le reste 5 il lui faut q a oi et relu Plutarque, Seale Milton,
 Plas ton, Montaigne. Autour de lui il a pressenti le Sebiaiine, Vhomme
 central, homme nouveau, le — plus-man. Murat, Charles Chauncy son
 frère, Tna- ∴ _murya, Margaret Fuller, Thoreau, Alcott, et encore plus
 Carlyle, sont les premiers modèles de ses “ hommes représentatifs...
 Donnez-lui Phomme universely ' homme qui sache concilier l'Un et le
 Mul- © em tiple et il le suivra comme un dieu. ~ 3 Comme sur Ja nature, il
 avait jeté son dévolu — sur histoire. Sa philosophie de Vhistoire, comme -.
 eelle de l'amour et de lamitié, est paradoxale et — elle n'a pas lair
 romantique. La résurrection pitto- — _ . Tesque du passé a été imaginée par
 des rêveurs aux , abois, pour oublier le présent et ses petitesesses. Le ~ . passé
 n'intéresse pas Emerson. [Il ne croit qu'aA — l'Eternel. Le temps et l'espace
 n'existent pas pour ~~ Jui. Les siècles de la durée tiennent tous dans la
 minute actuelle. Al! in each, il pi nel uno, tout est en tout. Tout le passé tient
 dans le présent. Il n'y _a pas de passé; il n'y a que de l'ame. Inutile de _ -.-
 Pessusciter ce qui ne meurt pas. Pour revivre l'histoire, il suffit d'en prendre
 une conscience nouvelle. -« Ce que Platon a pensé, nous pouvons le penser,

'existe une Palatine. entre ses Seats de notre vie far: i la durée des
 siècles. » Nul de nous qui n'ait grand _ ee - ouvert devant lui le cycle entier
 des grandes actions. _ Se - Cest & nous de nous faire Grecs, Romains ou
 Tures, prêtres, rois, martyrs ou bourreaux, & nous + . " mp _ de fixer ces
 images dans notre expérience intime. _ Astrubal, César Borgia, Alexandre,
 Napoléon, c'est = "nous. La Grèce. Espagne, l'Italie, tout cela est en nous.
 C'est pour nous, autant que pour leurs con— _ temporains, que Socrate,
 Saint Paul, Mare-Aurèle, __ Luther, Milton ont vécu. C'est notre histoire
 qn'Esope, Homère, Hafiz, Arioste, Chaucer, Walter Scott nous racontent, li
 n'y a pas d'histoire, iln'y — ag a que de la biographie. Bei e€ que nous
 admirons, pourquoi ne l'accompli- } _ rions-nous pas? Pourquoi ne pas
 reproduire en nous Vhumanité tout entière, le monde primitif, 'age dor, le
 jardin des Hespérides, l'expédition des Ar' gonautes, la vocation
 d'Abraham, la construction. du Temple, le Christ, le Moyen-Age et la
 Renais- sance, la découverte du Nouveau Monde, la restau- , _ ration des
 sciences? La vie est courte, Vhomme = innombrable. On n'a pas encore fait
 le compte, _ Vinventaire de nos possibilités, de nos puissances. A peine
 avons-nous essayé nos ailes. Des révolutions, des migrations, des
 évolutions infinies nous " attendent. Langues, sciences, politique, musique,
 poésie, explorations, vivons tout et essayons tout. Pourquoi n'y aurait-il
 qu'un Colomb, qu'un Cabot, -qwun Walter Raleigh, qu'un Humboldt,
 qu'un _ Pythagore, qu'un Napoléon? Pourquoi, au regard



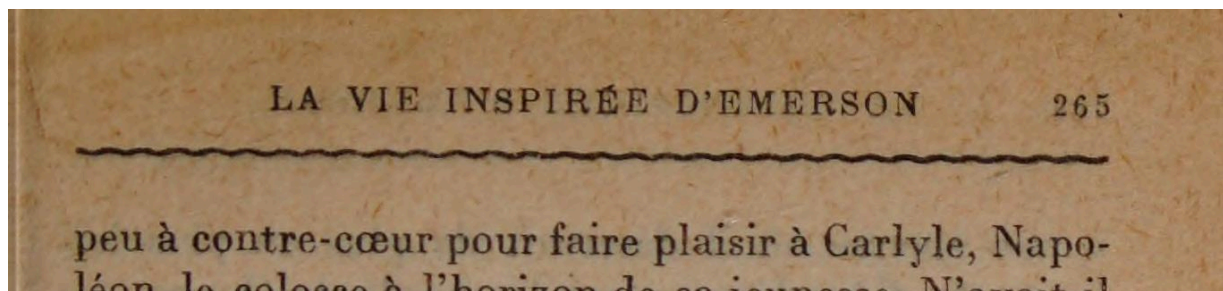
; de nos immenses s prérogatives, nous. enterrerions- _ . nous dans une étroite domesticité? Pourquoi, au e lieu de nous rencontrer du haut de nos six pieds de haut, ne ferions-nous pas de l'Infini et de l'Immense _ la base de nos relations et de nos devoirs? Les plus q belles Ames sont toujours les plus universelles... R. a: ~ Individualiser tous les faits publics, généraliser tous — _ les faits individuels — voilà la loi de histoire. Le surhomme viendra. Emerson l'attend et le — _ prophétise ; Vhistoire annonce. Le génie et la gran- deur ne sont pas l'apanage d'une caste, d'une élite. ' : ae proprement parler, il n'y a pas d'hommes com'muns. En principe, il n'y a que des grands hommes, plus ou moins grands, plus ou moins universels et qui s'appellent, se corrigent, se complètent: Le domaine du génie n'est pas une monarchie, c'est une { . république a base de suffrage universel. D'un côté _ le corps des électeurs, des constituants, nous tous, _ de l'autre les représentants du peuple, nos repré- _ /. sentants, nos grands hommes. A un certain degré — @élévation de la pensée, tous les hommes sont des héros..Le grand homme n'est pas l'exception mais la règle. L'homme, chaque homme, est infini Que — les héros soient pour nous un miroir et un guide. — En eux contemplons-nous et découvrons ce que nous sommes, ce que nous pourrions et devrions être. — Intercesseurs, exaltateurs, parvenons jusqu'A eux par Vimitation sympathique. Servons-nous d'eux sans nous asservir et dans l'espoir de les surpasser. _ Nul héros n'est final, toute grandeur est approximative ; self-reliance, confiance en soi. L'héroïsme consiste A être soi pleinement et A tout prix..., xs

'cat du diable, efforts désespérés d'une grande Ame. | pour
 échapper & ses limites et briser son étroit - horizon. Emerson cherche &
 tromper la médiocrité et la monotonie de son petit bourg, & oublier les.
 Philistins qui l'entourent. I] libère ses refoulements. qui n'a jamais fait de
 mal & une mouche! Son hé- — roïsme ressemble fort à la petite guerre sur
 le Champ-de-Mars de Concord ou aux tableaux vivants que les dames de
 Brook-Farm posaient dans les bois. Carlyle avait écrit ses Essais, force était
 bien qu'Emerson publiât les siens; Carlyle avait écrit le Culte des héros, il
 fallait qu'Emerson composât les Représentants de V' humanité. Le livre
 célèbre de Carlyle avait en effet paru | exandre, Astrubal, César Borgia,
 Napoléon! lui i t [avant les conférences de Boston sur les grands hommes
 et, une fois de plus, le contraste entre les. 'deux hommes sautait aux yeux.
 Misanthrope et ' atrabilaire, Carlyle appelait les surhumains & la rescousse
 pour purger son spleen et vider son vitriol. Il se souciait bien de la
 commune humanité! Dans 'ce colloque avec |' Infini, il défiait les hommes
 d'action. « Au commencement était l'acte. » Comme la ' Révolution
 française, Heroes and Hero Worship était une sans-culottide, une saturnale.
 Coups de tonnerre et éclairs; de grandes statues solitaires apparaissaient 4 la
 cime d'une haute montagne, Odin, Mahomet, Dante, Shakespeare, Luther,
 John Knox, Rousseau, Cromwell, Napoléon, des dieux, des hommes, des
 guerriers, des prêtres, des fana_tiques, des illuminés, des génies solitaires.
 Avec Hy Sovarysme, peittnade: et bluff, murmure Pavobi Ee Aes

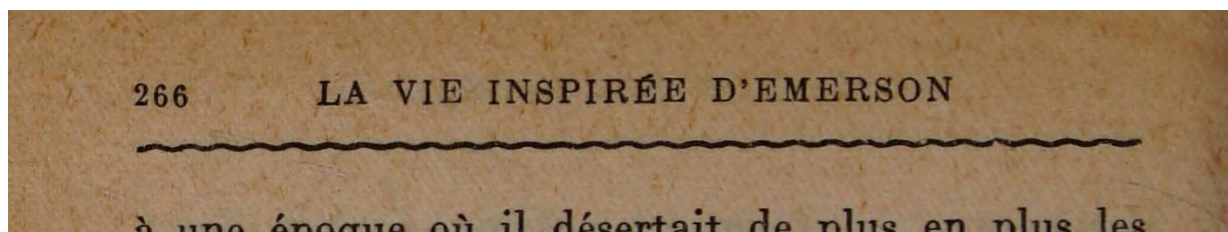


le italienne verve, , quelle ironie, Carlyle poussait ses marionnettes:
 sur le devant de la scène, — [les aiguillonnant, les gourmandant. Marche,
 marche! __ marionnettes sublimes, exceptionnelles et cepen— | ue dant
 si humaines et qui nous étonnent, nous é __, -vent, nous écrasent... ‘ beh __
 Dans le panthéon de la gloire, Emerson choisit# il sait non des hommes
 d’action (sauf Napoléon), mais des contemplatifs, Platon ou le Philosophe,
 Swedenborg ou le Mystique, Montaigne ou le Sceptique, — %:
 Shakespeare ou le Poète, Goethe ou l’Ecrivain, en — - tout six effigies
 seulement, six portraits détachés de leur ambiance et qui flottaient un peu
 trop dans le vide. Et ces portraits prouvaient une thèse, illus- — ~ traient
 une leçon : la philosophie de la représentation. Emerson reprenait
 d’anciennes doctrines, de vieux mythes sur l’émanation, la réminiscence, la
 transmigration des Ames, le microcosme. Il y met- — -\ tait. & contribution
 monistes et transformistes, — __. Goethe, Oken, Cuvier, Lamarck, Linné.
 Tout cela, — il le modernisait en empruntant son titre aux ss institutions
 républicaines de son pays. Platon, ' Swedenborg, Montaigne, Shakespeare,
 Napoléon, © Goethe, n’étaient plus que des représentants du — peuple, des
 congressmen au Capitole de l’Humanité. ~ Le livre était largement
 autobiographique. Ses représentants étaient des miroirs, Il y avait longtemps
 qu’il se cherchait dans ses héros : Platon, le Sa Platon de la fameuse lettre,
 le compagnon de ses - __-vingt ans, l’inspirateur, le modèle, Swedenborg
 qu’il. “avait désnaeak dans l’œuvre, Montaigne, son livre __ - de chevet,
 l’inévitable Shakespeare, Goethe lu un

ac Ee iarbatieeesieiek: plaisir à Carlyle, Nape: > on, le colosse &
 Vhorizon de sa jeunesse. N'avait-il — as EU ses douze ans le-j jour de
 Waterloo, dix-huit - quand YEmpereur mourait A Sainte- Hélène? Chan-
 ning d'ailleurs l'avait précédé dans une philippique WAS _ fameuse où il
 excommunait le conquérant. A tra- ed _ Vers ces portraits, c'est. bien lui
 qu'il peint, sa soif = d'unité en Platon et en Swedenborg, ses flottements et
 sa gaie science en Montaigne. Quand il ne se | _peint pas directement, on le
 reconnaît encore par | Ral 7 | contraste, sa claire raison doublée d'humour
 dans - sa critique de Swedenborg, son puritanisme dans celle de Gœthe. f
 oe ~ De véritables portraits, de ces dessins au trait dont parlait Carlyle, il
 n'y en a que trois de bien - vivants et de pittoresques, Platon, Swedenborg
 et _ _ Montaigne, encore Platon s'habille-t-il devant So- — crate. Le
 Platon d'Emerson lui ressemble comme ~ un frère. C'est "homme & la
 recherche de l'unité, le — . héros des compensations, celui qui peut voir
 l'en- vers et l'endroit des choses, l'homme aux deux vases, à Lun plein
 d'éther, lisez d'idées, l'autre de couleur, y lisez d'expérience, l'être rare qui
 concilie l'Un et \$ le Multiple, poète et géomètre, mystique et dialecticien.
 C'est bien lui-même qu'Emerson nous pré- : _ sente dans ce grand homme
 moyen, de plain-pied avec nous, triomphe de la nature et de la culture,'
 pratique, sensé et prudent jusque dans Vextase, transcendant mais toujours
 simple et naturel, phi- | losophe aux belles envolées mais point
 systématique. Emerson a fortement orientalisé son Platon, li a vu & travers
 Plotin, Proclus et les bouddhistes,



'wha 4 eect ; aa une apoes ou il désertait de plus ç en. n plus 1 8
 Eietiners d'Académus pour les bords ao De Pour compenser il nous donnait
 un curi mee "trait de Socrate, un des meilleurs qu'il ai pane _klin, « bon
 vieil Saale » rusé comme il y en avait — oa Geipeoide un Socrate en
 pantoufles, simple et familier, forte tête et humoriste, grand craqueur de
 jokes, et dont les potiers athéniens caricaturaient la figure de Silène sur
 leurs vases, un Socrate pince_ sams-rire mettant au pied du mur les bavards
 les ~ _ plus retors, bon biberon s'il en fut et qui, en atten- ' K dant la ciguë,
 ne bouda jamais une rasade, mais toujours de sang-froid et qui, laissant la
 compagnie sous la table, s'en allait chercher ailleurs un contradicteur un
 peu sobre, bref ce qu'on nomme fami- ~ _ ligrement « un vrai type » et, en
 même temps, un martyr et un saint. Dans le Swedenborg, Emerson s'est
 surpassé. Il ~ a tracé de homme et du mystique un portrait hallucinatoire.
 Minéralogiste, chimiste, zoologiste, mathématicien, physicien, ingénieur,
 astronome, anatomiste, théologien, mystique et illuminé, Swedenborg, en
 habit de velours et l'épée au cédte, court le monde, hanté par le démon de
 l'analogie, de Pidentité. Quel cauchemar que son univers! ce quadrant
 mystique dont homme et le serpent . forment les deux jambages, verticaux
 et horizon— taux entre lesquels grouille le règne animal tout y entier. Le
 long d'une épine dorsale fantastique, du _ ver, de l'atome & Dieu, grimpent
 et se poussent tous



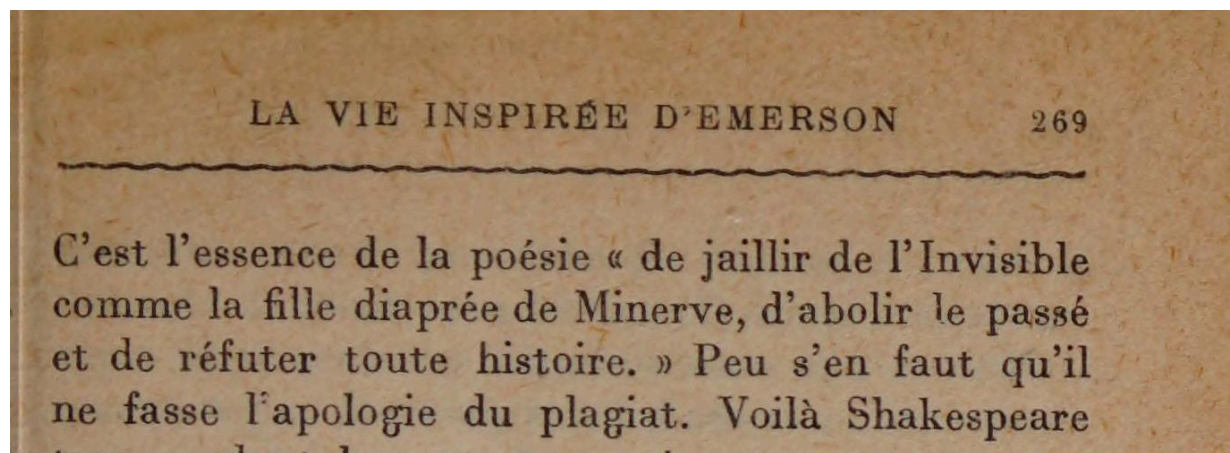
: stres, 8 8 Er odikindlint,: 8 *accouplant, se e dédoublant, ans un tourbillon dangles, de sphères, de spirales, -parmi des anges battant de l'aile et des diables' gre "macants, 4 Vinfini, jusqu'a la hantise.... . li Géométrie en démence, monde opaque et noir, : | en eatalepsie et en transe, paysage de laque, jie I des morts dans les cyprès duquel jamais un oiseau __n'a chanté. Une odeur de charnier se mêle & Pancras | 3 7 : b | i de son temple. « Sauf Rabelais et Swift, personne -n'a jamais poussé aussi loin la science de l'ordure | et de la corruption. » Mais Emerson ne s'est pas Jaissé envofiter. I reprend son péan optimiste en — tae i termes aussi francs, aussi réalistes cette fois que 7 ceux dont se sert le Dante suédois. Nos péchés, _quimporte? Moins nous y pensons, mieux cela vaut. «La charogne qui pourrit au soleil va se transformer = en gazon et en fleurs. Dans les lupanars, les gedles et sur les gibets, homme est en voyage vers le Bien et le Vrai. » Qu'aurait dit de plus fort et de ee: plus imagé Baudelaire? Puis ?humour yankee 'emporte. Emerson se gausse du moderne Rhadamante —_— «courant le monde avec sa canne 4 pommeau d'or et sa perruque et, nonchalamment, avec la gravité d'un référendaire, distribuant les Ames. » Le paradis de Swedenborg l'amuse fort. « Sey anges ressemblent a des pasteurs villageois, son ciel & une fête champêtre, a un pique-nique évangéliste, a une distribution de prix pour paysans vertueux.» Montaigne ou le Sceptique, c'est Vhomme qui joue Yunivers & pile ou face — l'antidote du fanatisme. Ah, comme Emerson l'aime son Montaigne, le plus. frane et le plus honnête des écrivains, comme il le 4 1

“ ‘ — + ~ ~ . , > 3 ratique, ot et comme, sit6t: le contac ‘Vimiter ! t
 Avec quelle j joie il se Janes wre ion “que ides bretelles soutiennent
 réellement les antes a ~ dons! » Vive paar opeear yl -Montaigne, - sceptique
 — essai sur Shakespeare et elle y aboutit & de para— oe doxales
 conclusions. L’>homme Shakespeare s’éclipse 4 devant l’auteur, le.
 dramaturge devant le poste et — ee dernier devant le penseur — le plus
 grand de : tous les penseurs.conformément & la tradition anglo- ; -.-
 saxonne. Les pièces de Shakespeare, Emerson, & qui 4 + manquait
 totalement le sens du théAtre, en fait 3 assez bon marché... I] permet de les
 lire & rebours. “a a Shakespeare est toujours Shakespeare! Il s’accommode
 fort bien des mystères qui planent surJa vie et l’œuvre du grand. Will. Son
 génie apocryphe et — -. anonyme le ravit. Il avait fait la connaissance de >
 _ la-très érudite Delia Bacon qui mettait les drames _ ~ shakespeareiens au
 compte de son homonyme. Le ~ - __ paradoxe de miss Bacon cadre
 parfaitement avec la is _ . doctrine de la représentation. Le genie, selon
 Emerson, est toujours et naturellement anonyme. Moins — il est original,
 personnel, plus il est grand. Tous les “So grands livres sont collectifs.
 Qu’on ignore & peu) ‘ ‘prés tout de Shakespeare, rien d’étonnant. C’est le
 génie de la race anglo-saxonne qui a écrit ses pièces, rae: por

pratique, et comme, sitôt le contact pris, il s'évertue à l'imiter ! Avec quelle joie il se lance contre les soi-disant réalistes, « ces gens qui croient que la moutarde pique, que le poivre brûle, que les allumettes peuvent mettre le feu, que les revolvers partent, et que les bretelles soutiennent *réellement* les pantalons ! » Vive Saint-Michel-de-Montaigne, sceptique et prudent, qui prend le monde avec des grains de sel, comme une illusion et, peut-être, une farce, mais qui ne doute au fond que par excès de foi...

La philosophie de la représentation triomphe dans

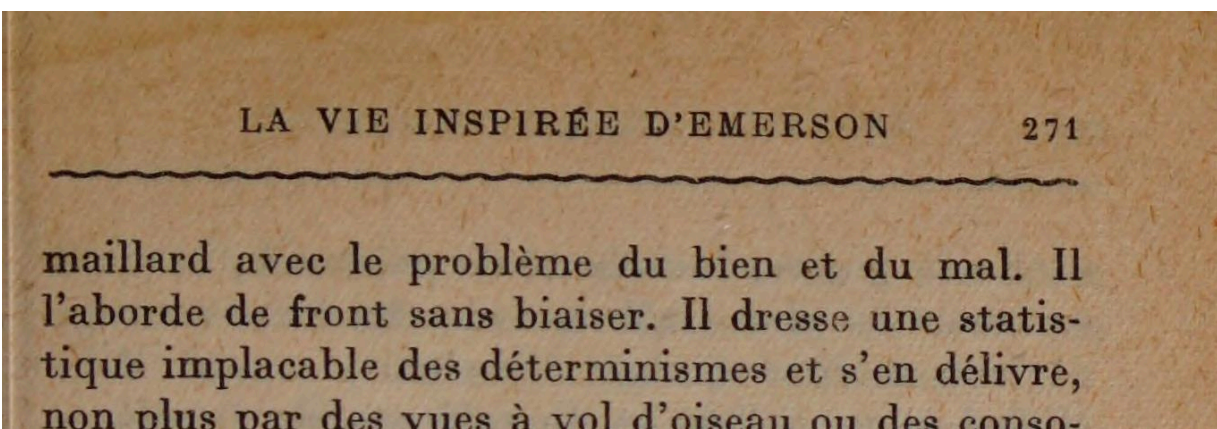
mme Sage fille ied de reer Pabolir le pass lament escamoté. p33 _
 earnation de la démocratie, de V-homme moyen, du — bourgeois, un
 merveilleux businessman, apothéose — t de réfuter toute histoire. » Peu
 s'en faut ae 3 _ Napoléon Jui aussi n'est qu'un héros-symbole. = _C'est
 Vhomme du monde, l'homme des foules, l'in' teur, Jupiter Scapin, Babbitt,
 le Tartarin américain, WES mais Babbitt armé jusqu'aux dents et
 irrésistible. — a "Nous voila loin de V'Are de Triomphe et de la ~Colonne
 Vendôme. Geethe lui aussi passe un mauvais quart sd Herik dans le service
 anthropométrique d' Emerson. « Type accompli de la culture, amateur versé
 dans tous les ~ "arts, les sciences, Phistoire ; artistique mais non artiste,
 spirituel mais non spiritualiste. » Gethe est _ fragmentaire | !,.. Mais la
 transcendance d' Emerson avait ses limites, et, a force de voir haut, il voyait
 mal parfois. En somme trois portraits suggestifs et bien des'sinés, les autres
 plus faibles et noyés dans l'idéologie. Le livre des Hommes représentatifs
 était inégal, riche d'idées mais sans grand relief, livre précieux pour
 connaitre les pensées et les gotits secrets 3 d'Emerson, mais qui palissait
 singulièrement devant les Héros de Carlyle. Carlyle en était peu satisfait. Il
 faisait bon marché de la métaphysique et de l'op'timisme de son ami. Platon
 ne lui disait rien et on lui subtilisait son cher Geethe. I aurait voulu mieux. i:
 pb VC . de la raison sans conscience, coquin, menteur, ac>»



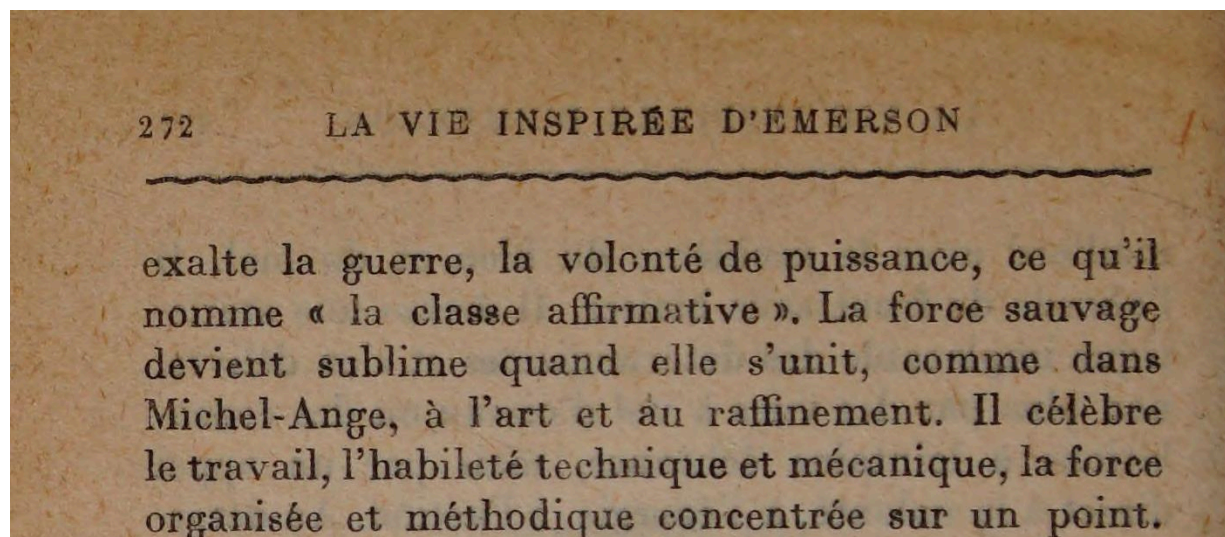
CHAPITRE VII LA CAVERNE DU MAMMOUTH > * i San :

hal Seu Conduite de la vie, Emerson est descendu on sa tour d'ivoire. Il a oublié les Védas pour le a : _ Traité d'Economie politique de Stuart Mill. hy _ donne, comme il dit, des gateaux & Cerbère et flirte ~ avec les athées. C'est l'évangile de l'action qu'il — préche. Il est très franc, très réaliste ; Pépoque du rêve est finie. Le transcendantalisme a jeté ses der- — niers feux ; les utopistes, réformateurs, philanthropes _ s'élancent dans la mêlée, religieuse, politique, sociale. Le parti de l'intelligence pure est débordé. Le _ sifflet des locomotives a dissipé les nuées. I] faut bien faire Amérique. Emerson enviait Carlyle - d@être a la fois transcendant et moderne; le voici qui descend & son tour en pleine actualité. Plus de | balancements, plus de flottements ; le règne de l'action commence. L'auteur de Conduite de la vie est -un homme pour qui le monde extérieur existe. Pour As première fois de sa vie on dirait qu'il prend conscience de l'obstacle, qu'il sent les résistances de la ~ Aes mécanique. \ ee L'essai sur la Fatalité reprend les thèses des — ~ Compensations, mais Emerson ne joue plus & colin- | 270

Fi My tique cemplecable des déterminismes si s'en délivree, » : &
 direct a la volonté, & l'énergie, a l'action. Au déter_ Egalons par notre
 stoicisme celui des fleuves, des chênes, des montagnes. Les atomes qui
 nous com_ posent peuvent tenir tête a l'univers ; ils sont aussi -rudes et
 sauvages que le monde qui nous assaille. souffle de volonté traverse
 éternellement le monde des Ames dans la direction du juste et du
 nécessaire. A chacun de nous de se créer sa raison d'être, son destin. La vie
 est liberté, même si le monde arrive nécessairement a ses fins. Il y a
 harmonie entre les 'événements et les hommes. Le morceau finissait sur un
 de ces grands élans _ lyriques familiers 4 Emerson, sur une prière et un
 hymne & la bienheureuse Unité, a la belle Nécessité -auxquelles il veut que
 nous élevions des autels. _ . essai sur la Puissance est tout nietzschéen. Il
 compare l'Ame a une batterie électrique et célèbre le surhomme qu'il
 appelle le plus-man. Il fait Véloge de la force, déclare qu'un peu de
 méchanceté pro' duit de meilleurs muscles, que le monde ne saurait se
 passer de coquins, qu'il faut bien un Judas parmij f | f i = 2 2: - ee a les
 saints. Il vante les aventuriers, les soldats, les explorateurs, les boucaniers.
 Il voudrait sauvegarder chez le civilisé élément primitif et sauvage. li
 _ minisme du Destin il oppose celui des actes humains. " _ Triomphons du
 destin en nous le soumettant. Un 7 La fatalité n'exclut pas le progrès mais
 l'implique. non plus par des vues a vol d'oiseau ou des consolations a
 lointaine échéance, mais par un appel



oe P aivent pabtizas sick elle 8 baht comme. dans sd one os a Part et au raffinement. “ obithte, x Fouscent SNP RS ha n’y a pas de baad, & Prenons exemple sur les machines. oe Curiewx spectacle que celui d’Emerson cédant au = Ps! cable: of the wild et tendant, la main par anticipation ~ - & Jack London, au Roosevelt de la Vie intense, et — ae découvrant le système Taylor. En combinant ces dé- _ clarations avec les confidences de l’essai sur ‘ Expé- ‘% . rience, on obtient un portrait inédit et paradoxal — du sage par dela le bien et le mal. N’était-ce pas — sees pages qui ravissaient Nietzsche sur les hausears “ , . de Sils Maria? ay Crest a A. B.C. de Vargent d’ Andrew Carnegie — 4 et aux Mémoires d’Henry Ford que font songer les Considerations sur la richesse. L’apêtre de la pau- — .-- vreté et de la vie simple y esquisse une philosophie — de l’argent qui équivaut A une apothéose. Il prend ‘parti pour les brasseurs d’affaires et les spéculateurs, — " _ déclare que la pauvreté démoralise, que la propriété ae est un produit de l’esprit, que la richesse est morale, — qu’elle nous ouvre l’accès de l’univers, que tout homme est créé et mis au monde poyr être riche, que les révélations de l’Economie politique valent. celles de la Bible, que le dollar est une force® spirituelle... On croit comprendre entre les lignes ~ qu’aux veux d’Emerson les pauvres, comme les malades, sont des coquins, que les capitalistes sent. z



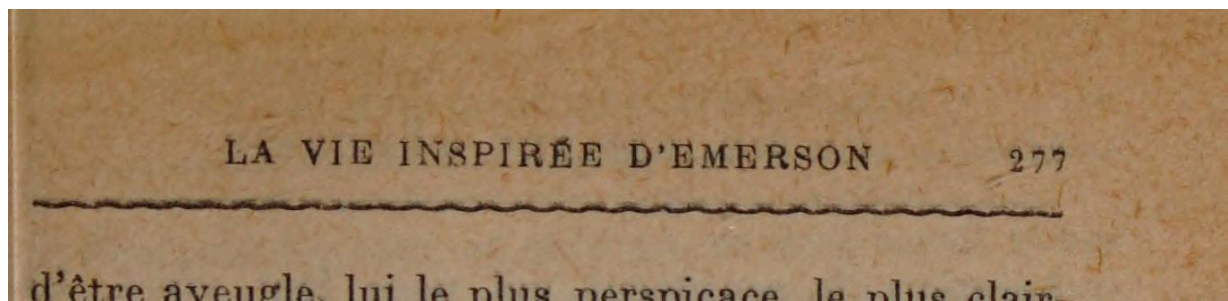
. athe lane a My eS ? 2B. peters en 4 o - er. o . SOT, . mpensation
qui paye en espèces est divine et que v all Street est le vrai temple de la
surime... _ Mais son Economie politique désarme & force d'opérations
éternelles, ajustement automatique des prix, ' _ législative, laissez-faire,
laissez-passer. Pour réaliser — sa destinée, tout homme est et doit être un
oapi14 taliste. . Très américain, très moderne 'également, le pro| teur
délégué de Harvard, n'a pas les universités en _ odeur de sainteté; l'ami des
livres proteste contre - Pédication 'iaipiacie. Lui qui n'a jamais couru, ©
des sports, du tir, de l'équitation, de l'escrime, du foot-ball, de la natation,
de Ja danse. Il n'a pas oublié ses enfances puritaines, il ne leur a pas
pardonné. Montaigne, Rabelais, Rousseau, les scholars en chambre ont
toujours été sportifs en imagination et pour autrui; c'est leur revanche sur la
vie, | _ la délivrance de leurs refoulements. Puis Emerson chante
l'évolution et la sélection des plus aptes, _ en homme qui vient de lire
Darwin. Il célèbre l'ascension des êtres depuis le fossile jusqu'au civilisé.
Les hommes vraiment dignes de ce nom sont | ares. Nous trainons tous
après nous des vestiges) | f |) | 5p igi or ages | p iamaï joué, que les ballets
choquent, fait l'éloge du quadrupède : « Nous donnons le nom d'hommes
— a des millions d'individus, mais ce ne sont pas encore la des hommes. A
demi engagés dans le sol, 18 . : tes 'yéritables « hommes représentatifs »,
que toute iF timisme naïf, Elle est basée sur le jeu des compen- ~ de Voffre
et de ja demande, inutilité de Vingérence — _ gramme d'éducation exposé
dans |'essai sur la Cul_ ture. L'orateur du Phi-Beta-Kappa, l'administra- _
*_s

¥ affant @ "impatience de 8 jaf, vial ae se degager. Sil Amour, le wekeeton! avec _ les pleurs et la joie, si le Besoin avec ses fléaux, si la Guerre avec ses canonnades, si le Christianisme 2 avec sa charité, si le Commerce avec son argent, si Art avec ses albums, si la Science avec ses télé_ graphes, a travers les profondeurs de l'espace et du — _ temps, peuvent faire tressaillir nos nerfs endormis — et, en frappant des coups sonores contre l'épaisse . _ chrysalide, en rompre les parois et permettre a l'être = _ nouveau de surgir haut et libre, alors faites place a et chantez le péan. L' age du quadrepede passera; pour faire place a celui du cerveau et ducceur.» t - Tous ces essais sont habilement dosés, compensés. 'Le chapitre sur la Conduite constitue un petit — manuel de savoir-vivre. Le prudent Emerson y _ _ prend ses précautions pour empêcher le sauvage de 4 mordre. Il y donne des recettes pour civiliser le _ . quadrupède et mettre une sourdine au call of the wild. 11 mêle son miel au vinaigre américain, vante les. belles manières, esquisse des portraits ala La- _ bruyère. I] est 14 tout entier avec son tact, sa noblesse naturelle, son pedigree. Au moment même ot, dans l'Ouest et le Far West, paraissait un nouveau type d'homme, ce petit traité de civilité n'était pas inutile pour défendre contre les aventuriers et * les cow-boys de Bret Harte et de Mark Twain, les traditions du gentleman américain. Dans les Considérations en chemin, Emerson ~— s'évade et ironise. Ces digressions trahissent une

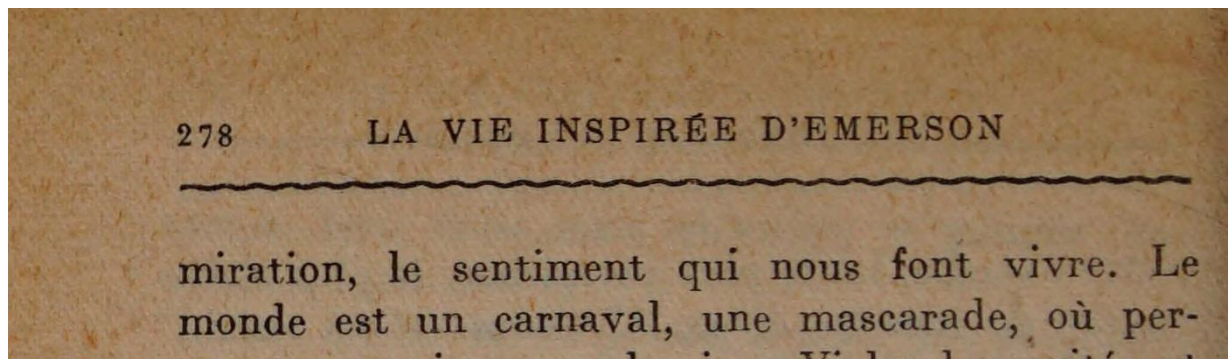
a e plus / individualiste impénitent. Cotte fois” est guère
américain, ou du. moins il ne l’est plus . moderne. Il dénonce la
superstition des masses, # des majorités. Il n’est pas pour le nombre mais
pour “ee ‘culture. Les masses, au lieu de les flatter, mieux | aies les éduquer.
« Les masses! Ah! quel fléau que les masses! Ce ne sont pas les masses que
je veux, mais d’honnêtes hommes ; ; pas des millions de -va-nu-pieds et de
lazaroni aux mains | pareilles a des — -pelles, au cerveau étroit et plein de
gin. » La popuation, mieux vaut la restreindre que delamultiplier. La nature
produit cinquante mauvais melons pour _ un bon. « Les masses sont
animales, en tutelle, -voisines du chimpanzé. » Mais confiance! le bien
naîtra du mal. Compensation! La nature dure par _ antagonisme. C’est des
classes moyennes que sortent des grands hommes. Ce sont des hommes
qu’il nous = faut. Un homme qui ne nous rendrait pas plus heureux la vie et
le monde, ferait mieux de n "ete 75 as pas né. aadre gs go Les élévations et
les beaux élans lyriquesn’ étaient ‘pas rares dans le livre. Dans l’essai sur le
Culle, Emerson prophétisait ’Eglise de l’avenir, Eglise — nouvelle fondée
sur la morale, d’abord nue et froide ~— comme l’enfant dans la crèche,
Eglise des hommes futurs, Eglise puritaine sans hautbois, psaltérions aa ni
trombones, avec le ciel et la terre pour murailles, la science pour symbole et
qui s’annexera un jour — ! la beauté, la musique, la peinture et la poésie.
LE 9; vyoue son ale’ ala pensée ineffable, ala puissance sans nom, au coeur
suprapersonnel, aux lois toutes bonnes et consolatrices, divinités bien
vagues,

: de 4 Heats et de la famine, Il demaadcil! ava' ; tout une vie belle et romanesque, protestait contre les yertus bourgeoises, petites vies, petites gens, - étroits horizons, bon mari, bon fils, bon citoyen... Tl plaidait pour ce qu'il nommait le romanesque — dans Je caractère. Que homme prenne enfin une — véritable idée de soi. Que ses mains touchent les _ étoiles, que ses yeux voient a travers la terre; que — ses oreilles comprennent le langage des bêtes et des :: - oiseaux, qu'A force de sympathie lui parlent le ciel i - et la terre.. a Sita 'es brait le beau, splendeur du vrai, fleur — - dela santé parfaite, ciel inaltérable et calme ot se a . cachent toute sagesse et toute force. Il trouvait des 3 > mots subtils, insinuants, @ la gloire de /Eternel mt Féminin, déclarant que toute belle femme est un — 8 poème, que des affinités universelles rehent la 43: beauté de la femme & celle de la nature, que les --- amoureux ont raison de mêler leur maitresse au — Bat) clair de June et aux étoiles, aux bois et aux eaux, ' oa la pompe de été. Vis superba formae! Les seuls . 'tres qui appartiennent vraiment & horizon, affirmait-il ailleurs, sont les belles femmes. Il nous contait |'histoire de Pauline de Viguiet que le peuple }., de Toulouse en émoi contraignit de paraître deux fois par semaine sur un balcon pour l'admirer, ancêtre authentique des prix de beauté. Il prenait — la défense du petit dieu Cupidon injustement aceusé _

: Seacceth: | 18 le ie S drmacken, le plus wate . yyant de tous les dieux. L'Amour est un — eternal que guide la Beauté, pilote des Ames j jeunes... nsi Socrate- -Emerson, sans en avoir l'air, connais- _ sait bien la science de l'amour, de toutes la oh importante, secret difficile & découvrir, tant il est profond, mais qu'un regard décèle. Dans une jolie boutade il faisait tenir toute une philosophie du a flirt. « Plonger ses yeux en de beaux yeux n'ajamais 2 . fait de mal & personne. » Et il analysait finement =~ Cette télégraphie sans fil des amants se communi+ quant & distance et en un clin d'cil tout ce qu'ils désirent, tout ce qu'ils savent.. eee Le livre commencé a Venseipne de la Fatalité oe) #8 achevait par un essai sur l' Illusion. Tant de lec: __ 'tures dans Platon, dans Plotin, tant de plongées en Brahma, ont colons' ces pages finales. Aladin; (Emerson a découvert: dans' le Kentucky la caverne ide Platon. Dans la grotte du Mammouth qu'il vee inait de visiter, il a trouvé son symbole de la vie... S: iDans la pénombre souterraine il a entrevu des ndêmes, des abimes insondables; il a entendu des 'i ataractes invisibles, remonté le fleuve Echo, tra- if iwersé le Léthé et le Styx. Glagons, fleurs d'oranger, in facanthes, raisins, boules de neige fictifs, A la lueur des flammes de Bengale, la cathédrale souterraine 'est illuminée... Dans la Chambre Etoilée, toutes ampeés éteintes, il a vu resplendir un firmament. plein d'étoiles, étinceler une comète, pendant qu'un — eheur chantait : « Les étoiles brillendais We tieheo is aniquille... » Splendeurs, lueurs, illusions, Maijas... Nie vie est une extase. C'est Pimagination, Pad| } he j | eo .

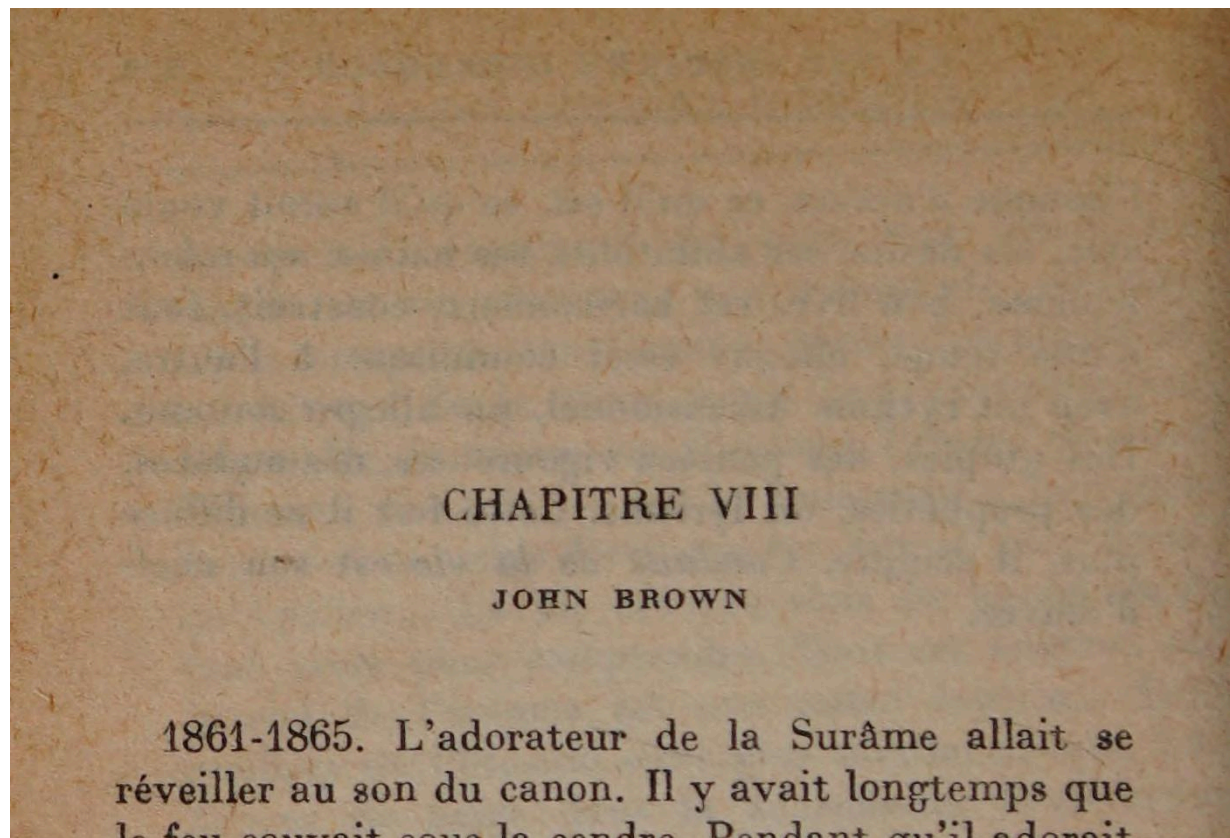


‘elene ne quitte son Sacaipe; Violer = wie ae les fictions de la pièce serait une impertinence. Yoganidra, la déesse des Illusions, Protée, Momus, — T'lusion de Gylfi — car la Puissance a bien des - noms — sont plus forts que les Titans, plus forts. oo qu’ Apollon... La vie est une série de lecons qu'il | faut vivre pour comprendre. Tout est énigme, e le clef de l'énigme est une ‘autre énigme... Les” oreillers de Villusion sont plus nombreux que les — _ flocons de neige dans la tourmente. D’un reve ~ nous nous éveillons dans un autre rêve... i - Dans la caverne du Mammouth, Emerson a laissé, en guise d’offrande & Yoganidra, les illusions de la Puissance, de la Culture, de la Religion, de la Beauté, de ! Amour, mais il n’y a pas perdu sa foi. Le Vrai et le Droit demeurent ; il n’y a ni chance” ni anarchie dans l’univers ; aah y est système et _ gradation. Un dieu ASE a chaque sphère. Les. » illusions pleuvent comme des météores ; nous nous” sentons emportés, bousculés, dupés Aane Vim/ ae -mense fantasmagorie.... Puis le ciel s’éclaircit, les east nuages se déchirent, et les dieux sont la toujours. \ , Bat autour de nous sur leurs trénes, seuls avec nous oe seuls... 3 Carlyle préférerait Conduite de la vie aux autres: sas ouvrages d’Emerson. I] y trouvait un Emerson & Dee sa taille, plus dru, plus incisif, plus réel, avec des. , éclairs de pensée et il admirait ce qu’il nommait le Fiat lua du finale. Soyons de son avis. Emerson est la tout entier, le penseur, le poète, Phumaniste,

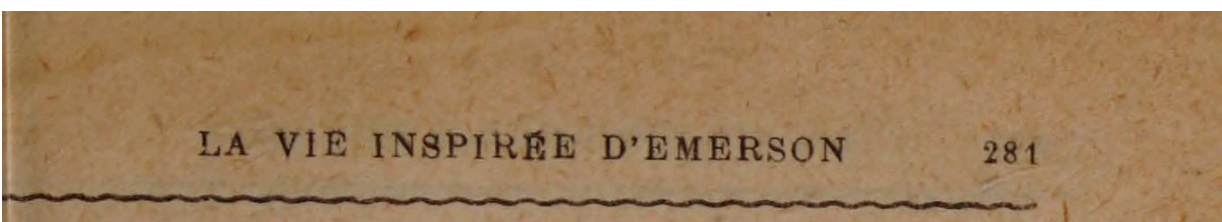


& tes iceinoneel un peat snitetn ; . 2 -utopies, des pensées
vigoureuses, des. audaces, les r0 héties, du 1 isme. Cette fois il ne ditins P
“Ay yr ; *,

§ 3 CHAPITRE VIII JOHN BROWN dans la solitude le jeu des
 divines compensations, * pendant qu'il célébrait l'autonomie de chaque être
 = - pensant, la présence du divin dans les Ames, l'unité, le prix infini de
 chaque homme, le Sud achetait et vendait des esclaves et le Nord était de
 connivence ; s'il ne pratiquait pas l'esclavage, il en vivait. Le Sud, pour
 le Nord, c'était le coton, et pas les esclaves pas de coton.. Syne démentit
 donc aux rêves de l'idéaliste, & ses déclarations les plus péremptaires.
 Mais la conscience de la Nouvelle-Angleterre s'était éveillée.
 Philanthropique et religieux — Jusqu'à la moelle, le pays des Puritains
 s'était lancé dans la croisade antiesclavagiste. L'abolitionnisme était
 sorti du même cœur fumeux, mais généreux, que Brook-Farm et
 Fruitlands, d'une même souche toujours en gestation de réformes. Les Garrison, ~
 des Wendell Phillips remuaient le pays et la Case de l'Oncle Tom faisait
 pleurer tous les yeux. Cependant était venu lentement à la cause. Tem
 veiller à au son du canon. Il y avait longtemps que le feu couvait sous la
 cendre. Pendant qu'il adorait —

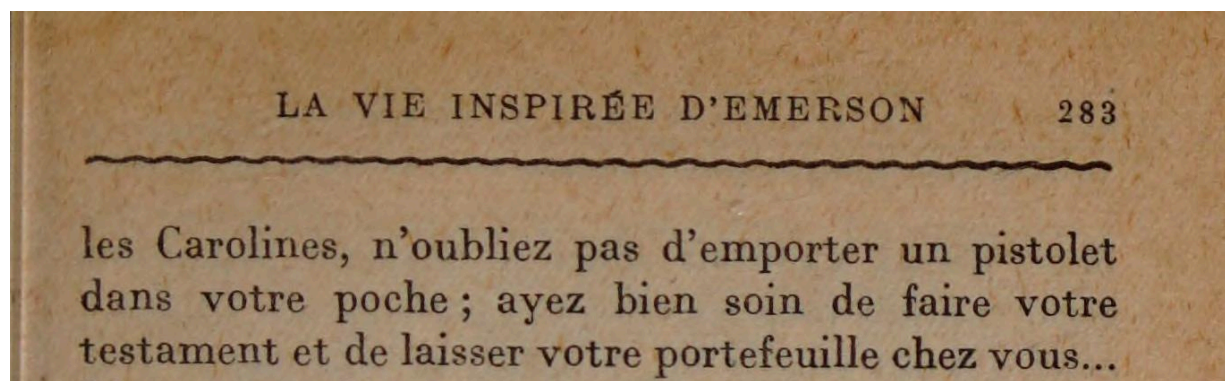


a7 ee = 2 i lr . A oF eS a i me ‘ a cu ta ‘agite la bête primitive aux prises avec l’ange. Slaves, ne l’étions-nous pas tous de la cupidité stte aux Sudistes la première pierre. Mieux valait incore et toujours commencer par le dedans, par ait un problème moral. } “Mais les événements lui forçaient bientôt la iin. Etranger & la politique, soucieux avant tout }ø poursuivre en repos ses méditations, penser était h profession et il revendiquait la paix de l’esprit cour lui et ceux de sa caste. S’il se jetait dans la aélée, ce n’était ni par sentimentalité ni par phi‘mthropie, mais par devoir et poussé par le resct de lui-même. Il fallait dissiper ce cauchemar... it puis, si indifférent qu’il fit a la politique, i : rise teur, Eg prudent comme » toujours, a ‘abies 2 ait, laissait venir, confiant dans la justice | imma— ente. N’avait-il pas d’ailleurs, comme chacun de P ious, dans le for intérieur, ses eaclaves” a délivrer? Tout mouvement qui ne partait pas du fond du r lui inspirait de la méfiance et, une ‘fois de s, il avait transposé le problème ‘dans les pro- | deure, dans ces régions troubles de l’Ame od de Pégoteme? Et que celui qui n ’avait pas péché réforme intérieure. Le problème de lesclavage \ ~ait jaloux de l’honneur de sa petite patrie dont _ /comparait les destinées glorieuses a celles de la tidée et de l’Attique. C’est la que son idéal du uvernement avait pris corps : un Etat & la mesure s individu, ot l’assemblée de ville était le fon‘ment de la République, un gouvernement basé r le referendum, l’appel direct aux consciences, ll gouvernement et lois n’ayant d’autre misi lp: as aoe

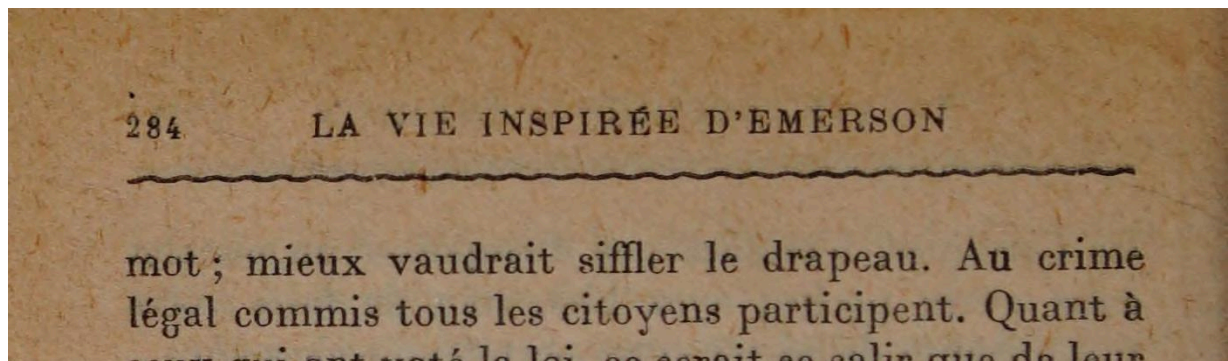


ee tee sy ee sion que de yA BY es droits sacrés 6 de Vind a = morale, pas de lois. Cee Pew a peu donc il avait pris parti, sans qt direc: ~tement sa cause avec les Abolitionnistes. Mais i - moment était venu de se déclarer, sous peine d'être indigne du nom de gentleman. En 1844 la Grande-Bretagne émancipait les noirs des Antilles, pendant que le Massachusetts laissait arrêter ses citoyens de couleur & bord de ses navires dans les ports du Sud. Emerson avait prononcé A cette occasion une | _ harangue pleine d'une cinglante ironie. Ah! la virile | = ee - éloquence et quels accents d'indignation ce philo- _ ine 'sophe placide sait trouver! Il est en pleine réalité _ cette fois et il suit son idée jusqu' au bout, il Pimae pose, il la martelle. Ces vaisseaux du Massachuht eetts qui devraient être aussi sacrés que des temples ! t ; < A quoi sert donc le gouvernement? Le gouverneur — du Massachusetts est un incapable, le Capitole de VEtat n'est qu'un capitole pour rire, la magistra- & ture est un corps sans honneur. Ow sont donc les descendants des Puritains au grand ceeur? Avant tout sauvegarder l'Union, s'écrite-t-on. Mais que reste-t-il de Union quand on attente ainsi aux libertés les plus sacrées? Et le voila qui fouaille les hommes sans conviction, les hypocrites. Aucune civilisation n'est possible tant qu'une race se trouve opprimée par une autre... En 1845, le sénateur du Massachusetts, Samuel Hoar, était brutalement expulsé de Ja Caroline du Sud of il était allé défendre les droits des citoyens : de couleur. Les sarcasmes fleurissent de nouveau sur les lèvres d'Emerson. O vous qui partez pour 2 } Ste

eA 5 eames, pena ees Re @ emporter | un inal ag dans votre poche ; ; ayez bien soin de faire big bak attentat n'est qu'un incident; ce n'est» qu "une - feuille de larbre ; ce n'est pas Samuel Hoar qu a - faut venger, c'est l'arbre qu'il faut abattre... ae we Mais. Les évyénements se précipitent, annexion du ' be Texas, déclaration de guerre au Mexique, & Yen- — of contre des traités. Emerson dénonce ce crime ee be contre la civilisation. Les Etats-Unis s'annexent le . Mexique, mais le Mexique les empoisonnera. En 1850 est voté le bill sur les esclaves fugitifs. Désormais — tout esclave en rupture de ban devra faire retour A son maitre et les citoyens sont tenus de prêter main-forte -aux autorités. Voila les Américains transformés en chasseurs d'esclaves. On arrête des fugitifs en plein Boston et Daniel Webster, sénateur du Massachusetts, est l'instigateur de la mesure, — Notre Emerson ne se contient plus. L' Amérique, son gouvernement, sa civilisation, l'Etat du Massachusetts, 'Eglise, les cours, avec quel brio, quelle verve il fustige tout cela. Il y a de l'infamie dans Vair. L'esclavage n'est plus clandestin, on le mange, — on le boit, on Je respire, on le porte sur soi comme = un vêtement, comme une tunique de Nessus, une gangrene, un corrosif, un poison. Tout en est infecté — et sali, le sol, la maison que l'on habite, le jour luimême. Un père ne sait que répondre a ses enfants concus dans le déshonneur, les voisins n'osent plus se regarder en face. L'Union, |'Union! clame-t-on, ah! qu'importe |'Union quand on a perdu le respect de soi-même? La liberté n'est plus qu'un vain ae"



deg ee tous les citoyens pea dere ceux qui ont voté la loi, ce serait
 se salir que de Teur : de cela. La religion n'est, plus eBNs « que 'pil: Jes
 chiens crevés », la morale « n'est que du pud'ding ». T} Amérique a voté
 une loi scélérate, la plus — détestable de toutes les lois. ' Emerson en
 appelle & Univers. Au-dessus des a _ lois de Etat il y a celles de la Nature.
 Si l'Etat, 3 -VBiglise, la magistrature se déshonorent, & homme seul de
 prendre la défense du droit. L'Union! — Union! dit-on. Dés qu'une loi
 immorale est en vigueur, Union cesse. Il y a deux nations, deux —
 civilisations face & face, le Nord et le Sud, la liberté st d'un côté, de l'autre
 les cannibales, les pirates, deux -mondes que séparent non setilémont
 Vesclavage, mais le climat, le tempérament. L'esclavage est ~ un chancre,
 un choléra, un typhus. Extirpons-le. _ Mieux vaut une amputation qu'un
 cancer. Si l'on peut racheter les esclaves, qu'on les rachète. Vendons nos
 terres, nos maisons, nos carrosses, le vin * de nos caves. Que les églises
 fondent leurs vases sacrés, que les enfants y aillent de leur denier, que | les
 ouvriers et les ouvrières se cotisent. En attendant, si la loi n'est pas abolie, il
 faut lui désobéir... Sur quoi Emerson achève son portrait de Webster,
 POlympien, jadis pareil & Jupiter par le regard et par la bouche, mais qui
 vient de biffer son nom sur ja liste des gens d'honneur. Ce Jégiste sans
 eceur -ignorait les lois éternelles. La liherté sur ses lèvres n'était qu'un mot.
 Ses Etats-Unis étaient un bien, vs

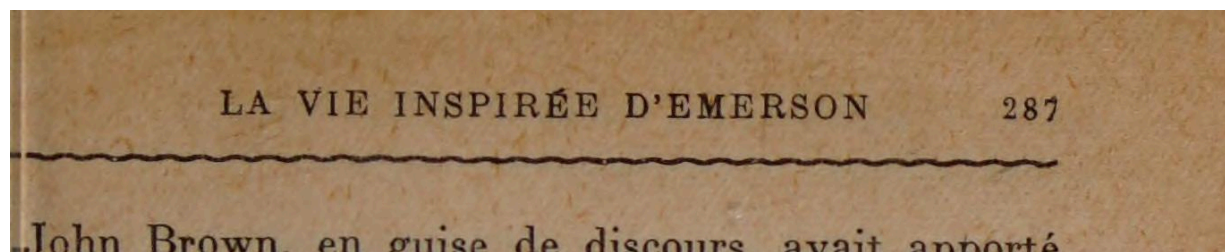


st a i Th une rane Is sang riche urd de cet homme était plein
 d'yeux qui re7 daient en has. L'espoir, le guide, le représentant de
 PAmérique, a vendu son Ame aux négriers. — E Webster : est mort, il ne
 reste plus que I' Ichabod ~ que le poète Whittier morquait au fer rouge dans
 — une satire célèbre. Que dicated, Fbomme aa Fe Feadealté les millions
 d'êtres oaaina qui' baby 'tous les jours & l'image de l'univers? Pour qu'on |
 accepte sa loi infamante il faudrait supprimer les | journaux, les livres, la
 langue anglaise elle-même . et rayer du dictionnaire le mot d'honneur, il
 fau- — | drait supprimer le Décalogue.., Au-dessus des lois if — humaines
 il y a les lois divines et éternelles que vien ne saurait contraindre un homme
 & violer. La loi de Webster, impossible de lui obéir ou de _Vappliquer sans
 forfaire, Mais qu 'important et Webster et sa loi? C'est la Fatalité qui
 condamne l'es- _ elavage, Les lois de la Nature tendent a la liberté. Au-
 dessus de la constitution des Etats-Unis il y a celle de 'Univers. On ne
 rapporte pas plus les lois morales, que celle de la gravitation. Lentement,
 mais t sirement, la Nature se venge et le chatiment commence dans l'Ame
 du criminel. Ce n'est paslesclave qui est esclave, mais son maitre ;
 l'enchainé n'est pas. (j} | celui qui porte les chaines, mais celui qui les
 met... © Go | En 4854, le gouvernement de Washington avait = ' | Z INE at
 rapporté le bill qui circonscrivait l'esclavage et lui avait ouvert les
 territoires nouveaux du Kansas et du Nebraska. Cette fois les fusils
 partaient tout 5

une propriété à exploiter, une ferme. Le sang riche et lourd de cet homme était plein d'yeux qui regardaient en bas. L'espoir, le guide, le représentant de l'Amérique, a vendu son âme aux négriers. Webster est mort, il ne reste plus que l'Ichabod que le poète Whittier marquait au fer rouge dans une satire célèbre. Que disait-il, l'homme d'État sans conscience? Il assurait au prèdisent des États-Unis que tout le Nord était pour sa loi. Avait-il

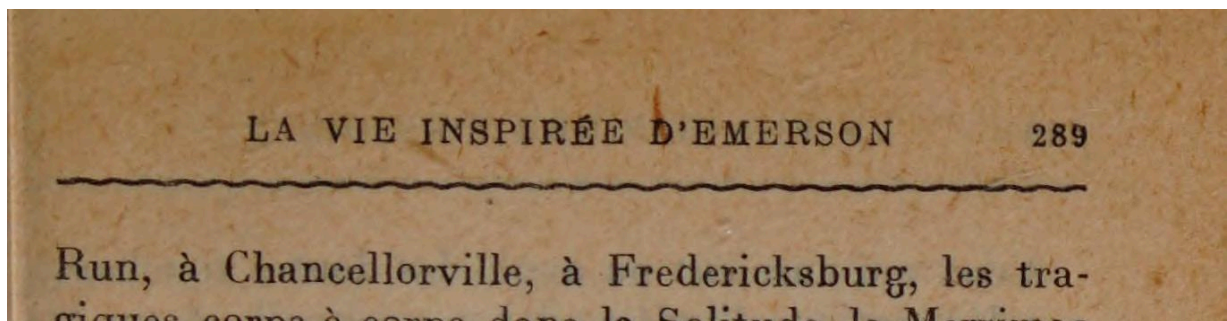
‘ “pays passer des armes, des provisions et de YP au CE “aux aux émigrants. Emerson est de nouveau sur la brèche. Cette fois plus de doute. Le droit est tout d'un seul côté. Comment de pareils outrages sont-ils possibles et que fait le gouvernement? Qu'on drapait de noir le Capitole, qu'on dépose les politiciens impuissants. Encore une fois, que le règne de l'homme seul commence. I set the private man first! — I dénonce ce gouvernement représentatif qui ne représente pas, les grands mots de Liberté et de Démocratie dont on couvre des vilenies, ! Union qui n'est — : plus que la conspiration du Sud contre le Nord. Si c'est cela la Loi, eh bien! qu'on passe la charrue à travers les fondations du Capitole. Si c'est cela le gouvernement, à bas le gouvernement! Il n'y a plus qu'une forme de gouvernement possible : le pistolet et la corde & lyncher. Qu'on forme des comités de salut public ; qu'on arrête à la frontière les Américains en train de s'expatrier, de peur qu'ailleurs ils ne trouvent plus trace de liberté. Il sera temps — ~ alors d'aller vivre libre ailleurs qu'en Amérique... Alors parut John Brown, l'homme seul, l'homme-empire — l'Etat c'est moi, — l'idéaliste qui donnait sa vie pour ses convictions. Emerson avait trouvé son héros. John Brown avait fait son apparition à Concord, Thoreau le lui avait présenté et il avait passé une soirée chez le sage. Yeux d'acier, cheveux comme une brousse, barbe fluviale, l'œil hagard, » | 4 : » qu'en fait-il ? a

cher s son fils & la queue de leurs chevaux, et que le malheureux
 en délire avait frottées lune contre. 'autre dans sa prison jusqu'a les rendre
 maictcabs Puis Brown avait brandi son énorme coutelas en il avait marché a
 son destin : ee Ferry, l'at| ie la croix...» « Vite, juges et jurés, faites taire
 vhomme, exécutez la sentence, cachez 4 la hate ce Stina alarmant, car si
 toutes choses prennent @elles- -mêmes ae place, c'est lui qui monte et nous
 qui descendons... » "Le 2 Ae aeuiess 1859, & midi, par un ciel lourd et
 menagant d'orage, 4 'heure même de l'exécution, ~ les citoyens de Concord
 se réunissaient en prière et Thoreau lisait la Quête de l'dme, de Sir Walter
 Raleigh. Emerson favorisait lévasion au Canada d'un des survivants de
 Harper Ferry et Concord recueillait les enfants du martyr dont le philosophe
 pronongait le panégyrique. John Brown n'était pas mort, les armées de |'
 Union s'ébranlaient bientôt en son nom. Le corps de John Brown tombait en
 pous- — sière dans le tombeau, mais son Ame marchait en avant, John
 Brown's body lies a-mouldering tn the grave, His soul is marching on...
 discours, avait. apport : "couteau ca des" chaines, les chaines dont les es
 Etats- Unis s étaient servis pour attaeriant : : La civilisation du Missouri, la
 voila! » Et ie 4 > ee wg ae % taque & main armée de Varsenal fédéral,
 'appel aux esclaves, le gouvernement provisoire. Toki Brown était arrêté,
 jugé, pendu «sur un gibet aussi glorieux : rahe te Ne ie

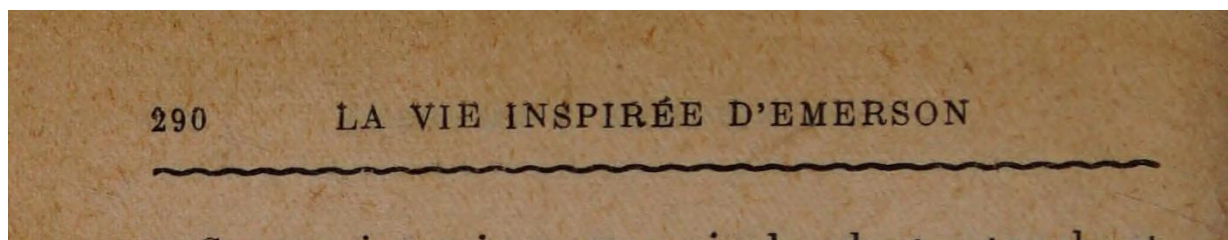


CHAPITRE IX. L APPEL AUX ARMES -Huit millions de Sudicten; en rébellion, sept. tats, on Souiel onze, en dissidence, la frontière sud des Etatsise Unis au Potomac, deux présidents, deux gouver-
nements, deux armées, les bleus, les gris, un nou--veau drapeau a bandes rouges et blanches avec sept étoiles sur champ d'azur, une guerre monstre, quatre. ans de batailles, d'atermoiements, de défaites, - d'émeutes, de victoires, d'immenses armées impro- — visées, mal équipées, mal vêtues, péniblement recrutées, se poursuivant dans. le vide, se happant, s'anéantissant sur place, s'évanouissant, les factions, les intrigues au Capitole, la guerre dans la banlieue de Washington, la menace de l'interven-
— tion étrangère, le président aux abois, le bombar-_ dement du fort Sumter par les Sudistes, tout Char- — leston se vidant de ses badauds pour marquer le -_- point de chute des bombes, l'armée fédérale 3 ébran-_ lant lentement & travers le Potomac, Bull Run, Ma: 1 nassas, la déroute dans une cohue de convois, de + eS Bape de curieux et de reporters. Victoires et défaites, les armées sudistes en Pensylvanie, — Washington menacé, le Nord encore battu a Bully 288 pe 4 m = *

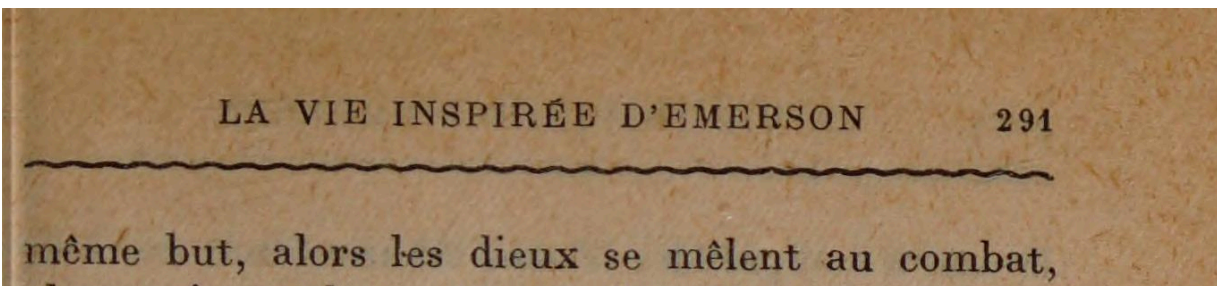
Run, a Mbenoslioriile, a Peerhaiokaens Ne an gs gsi: corps a corps dans la Solitude, le Merrimac et le Monitor, puis l'aube de la victoire, Gettysburg, ; - Vicksburg, Chattanooga; la marche de Sherman. a la mer, Atlanta en flammes, l'ennemi repoussé vers _ le cea; la chute de Petersburg, de Charleston, ; de Richmond, Jefferson Davis et la Confédération démenageant & la cloche de bois, Lee au grand . feutre de mousquetaire tendant son épée a Grant a Appomatox, le coup de pistolet de Booth execu- — tant Lincoln A bout portant dans sa loge + Ste" semper tyrannis! — Ah, _T Amérique n'était plus plate. Le Nord savait-il bien — patriotisme ou philan— thropie — pourquoi il faisait la guerre? Emerson, _ lui, n'avait plus de doutes. Le bombardement de Sumter avait dissipé le cauchemar, les Américains avaient enfin une patrie, enfin ils avaient un gou- — -vernement, une conscience. I] entonne un hymne a la guerre. "> [| b | } } |) i Qu était-il besoin de trompettes, Qu était-il besoin de bannières? Tout zéphyr était un clairon, is Tous les oiseaux chantent hosannah, 7 L'acier acéré était son lieutenant, Et la poudre était ses soldats; : ee | Tout le pays s'électrise, Big Be } Les échos des montagnes rugissent, Chaque béquille devient une pique. Bois et prairies ont crié: « Guerre! » Chaque vallée a crié : « Frappe! » 19 4



BS Ty aan “eas are: oc - portée pages de ses Reedteain y anjanead iad maintenant. Self- -reliance, Compensation, Destin, 3 ~ Puissance, Caractère, Courage, voilà maintenant que . tout cela flamboyait en lettres rouges au son du __ canon. au Faves dit et redit : la civilisation améri- ‘2 : ‘@idéal, ils avaient perdu de vue les sublimes réa- 4 . lités. La guerre les rappelait rudement & eux-mêmes. a Tout se paye, tout s’achète, la liberté n’est pas un — - -wain mot, la liberté est toujours chère, le monde vit — |Wantasonismes: Sans doute l’Univers s’achemine- 4 t-il de lui-même vers ses fins, mais pas sans que les hommes vaillants lui prêtent un coup d’épaule. — : L’homme est un arsenal de forces, un faisceau de 4 - foudres. Quand un individu met toutes ses énergies . dans la direction du Droit et regarde vers V’Idée, PY tout Univers le seconde. La guerre est un dynamo- __ . ~mètre, ’épreuve du caractère, un professeur de réa- x — hte, - sincérité, la guerre est la mère de toutes choses, la Force est toujours du côté du Droit. La : RS guerre, c’est le Destin armé. Qui voudrait s’inter- — : g : : eC NS a dire (usage du fusil sil peut s’assurer ainsi la — 3 liberté? we « Quand ce sont les idées qui servent au canon — de point de mire, quand derrière lui se trouvent des — _ hommes religieux, quand ces hommes savent mourir — i pour ce pour quoi ils vivent, alors la voix du _ : “canon est une voix humaine, alors le fusil seconde — Te canon et ke fusil de chasse le fusil de guerre, les | femmes fabriquent des cartouches et tous visent au Y ’

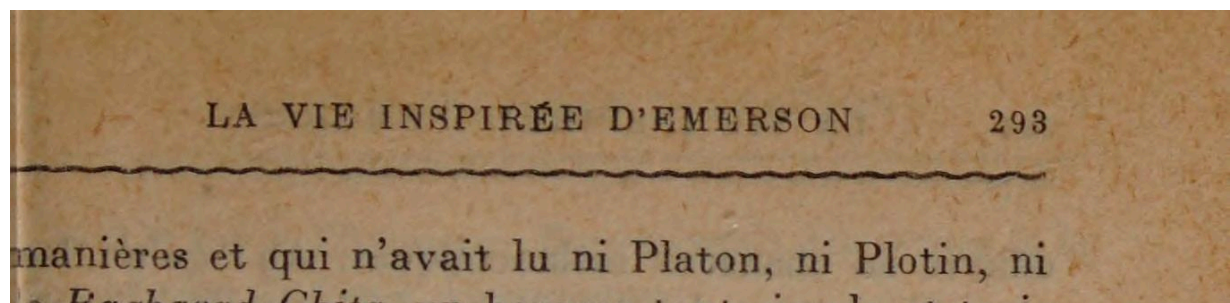


ors n'ajoutent "He ne et ere tb he des. anu re ppelle & jamais la victoire. » Si pour voir briller" sur le monde le matin de la liberté, il faut s'essayer ! une génération entière, qu'en consentirait & mourir? — Renan Va dit et il le cite: « Dès que le sacrifice — devient un devoir et un besoin pour l'homme, je — 'Ne vois pas de limite & l'horizon qui s'ouvre devant = moi, » ce qu'Emerson traduit en deux vers fameux @ une concision héroïque : ae File When Duty whispers low « Thou must, » ! The youth answers « I can... » (1). : Et voilà le pacifique Emerson qui se dépense, se multiplie, visite les arsenaux, encourage le recrutement, salue le départ des volontaires, inspecte — *école militaire de West Point, célèbre la civilisation bâtie sur la poudre, voudrait envoyer tous les jeunes gens au front, songe lui-même à prendre un fusil. Pauvre, géné, — plus de conférences, plus 'de coupons à la banque, — au cours de la longue, de l'incertaine guerre, pas un instant il ne perd courage ni ne doute de la victoire. On le siffle, on le hue, on l'empêche de parler, il reste stoïque. Les forces éternelles sont liguées avec celles de la conscience. Il prononce de grands discours, il pro- > | phétise, & travers la canonnade, l'avènement d'une Amérique et plus grande et meilleure, la mission spirituelle du peuple américain. On dirait qu'il est = (1) Quand le devoir murmure : « Tu le dois, » as Le jeune homme répond : « Je le peux! » ;



le ; ' a Te oul on L' 2 Soe rae peu importe le droit, c'est la conscience que les armées 'bleue ? at délentents Sa guerre est bien une guerre pout Union, mais dans un sens ignoré des culiegtlon : L'Union quwil a en vue est idéale. transcendante, union des consciences et des cœurs. En attendant, - gon puritanisme ne capitule pas. Sécession! Le Sud et le Nord sont antinomiques, ce sont deux monde: = Soke par un abime. Aucun traité, aucune con: - titution ne recoudront les deux lèvres du cratère. | ~ Bull Run, Manassas, Chancellorville, Fredericks~ burg, aucune défaite ne l'étonne; la justice imma- _ -nente les réparera; la cause du Droit triomphera fatalement. L'esclavage est un crime contre Ja _ Nature et I' Univers est toujours semblable et fidèle — a lui-même. Plus la guerre durera, mieux les Amé- — ricains se ressaisiront. ven Il était allé a Washington, il avait été témoin de — effervescence et des atermolements au Capitole. — »~ Jl avait vu l'énorme machine de guerre en mouvement et on l'avait présenté au président. Lincoln — >. Jui avait souri de toutes ses dents et lui avait dé-~ -. eoiché une de ses plaisanteries familières, humoriste i & ses moments perdus. Ce long, ce longanixiie) cet imperturbable Lincoln dont il accusait les lenteurs, . * si auquel il marchandait son admiration, mais dans — lequel il trouvait enfin un homme, horns de la — '— _ Destinée, le représentant de la nouvelle Amérique "de la démocratie en bras de chemise qui grouille au bord du Mississipi, un homme d'un autre monde, sans Pedigree, sans sang bleu, sans culture, sans x r «

aa. * 7 Wavait lu 'na Platon, ni Plotin, ni amne, dégingande, le corps baller en des vêtements: larges, immense, interminable sur son socle © snormes -souliers, des petits yeux chafouins, une mmense bouche, une barbé én fer A cheval, une -edingote et un huit-reflets ridicules, !aid, grotesque, _ 'air d'un pantin, — mais la bonne foi, le silence, la ronscience incarnés, un homme & la Castel PAmé- _ ie "icain typique, homo americanus. Le pistolet de— 3ooth avait achevé de le gagner au président martyr. , Il attendait avec impatience ?émancipation des esclaves. Lincoln tergiversait, consultait, voulait — < 'rapper 4 coup sir. Enfin, le 22 septembre 1862, ; -outes les cloches du Nord s'ébranlèrent a Vitokes or on. Tous les esclaves dans les Etats en rébellion =. ont déclarés libres. Emerson exulte. Les soldatsdu roit ne sont pas morts pour rien. Voila les défaites vhangées en victoires, pe | Quiconque combat, quiconque tombe. + tase Cest la Justice qui triomphe & jamais... bi - f L'infamie est lavée, le cauchemar dissipé ; P Amé= Bee ique peut regarder les autres nations face a face. ©» Ja guerre a main armée a tué la guerre sourde dans Ri jes Ames. Ah! qu'on empêche les agonisants de mourir pour quils puissent emporter avec eux lao. ponne nouvelle... Et, pour la prempère fois, Emer- Cai son se penche vers les noirs, lui le gentleman de oston, 'homme aux mains blanches. Il salue ces = © »pprimés éternels dont le corps de bronze a été = ,eulpté par V'abjection, dont | 'Ame pitoyable se Le '



télivre en 'chansons mnsiqns. leur rançon. AAS , <5 = tPayons la rançon au maître . ae Sey NE cad remplissons le sac jusqu'au bord. aan ae Mais qui est le maître? C'est Pesclave, ee | Il Ca toujours été. Payons-le. Ni 4 , ee Concord toujours héroïque avait été des premiers _ .& envoyer des volontaires aux armées. Coups de canon, tocsin, prières; discours et pleurs & la gare. als étaient partis quarante-sept, petite ours . Les régiments du Massachusetts avaient été deat premiers au feu, le 5®, le 47°, le 49¢ et surtout cet ~héroïque 32°, -colonel Prescott. Emerson se pro— _digue, distribue des secours, des consolations aux familles, accueille les rescapés, encourage les recrues, — mais surtout collectionne les lettres qui forment le ; livre d'or de son bourg. Les volontaires de Con— cord en ont vu de dures, a en juger par ces lettres men da front, Dix jours dans la boue jusqu' au, genou, Ng durant la retraite de la Péninsule, sans ration, que . des mires et du thé. A Gettysburg, le 32& est reste - soixante-douze heures en ligne. Dans les interminables corps 4 corps de la Solitude, dix-sept jours et dix-sept nuits sans broncher (40 000 morts). A. Peterburgh, ce fut le grand holocauste. On lançait le 32¢ sur des talus hauts de dix mètres balayés” _ par la mitraille sudiste. Le régiment perdait presque ? tout son effectif et Jhéroïque Prescott tombait -frappé de trois balles, Puis ayant été a la peine,

4

délivre en chansons mélancoliques. Ah ! qu'on les accueille comme des frères et qu'on paye largement leur rançon.

Payons la rançon au maître

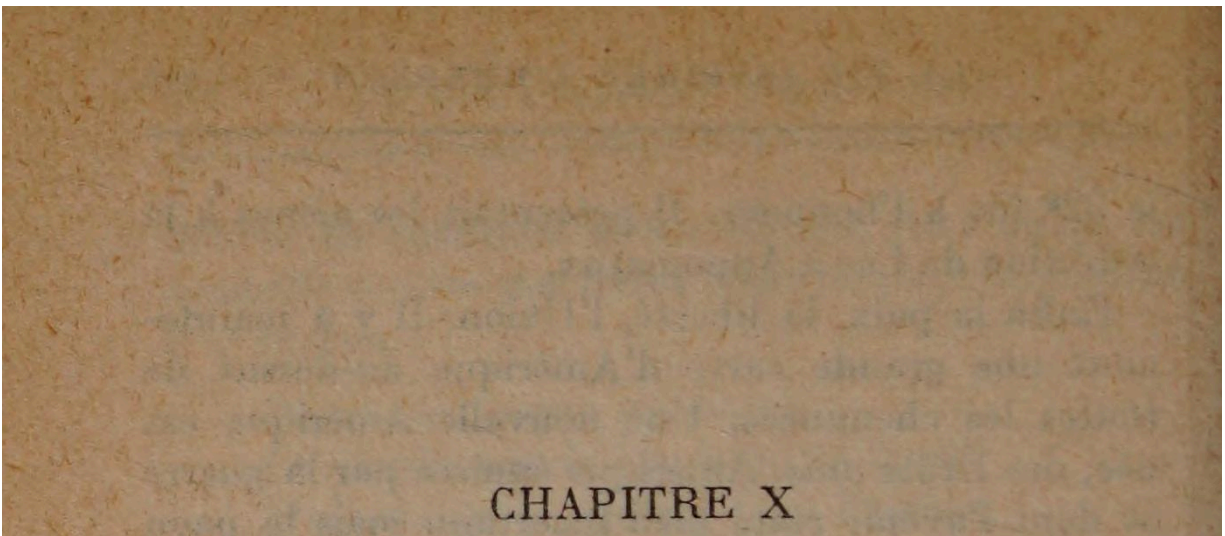
rique- au 1^{er} K sheminées. io nouvelle . des Etats unis, Amérique
épuisée par la guerr Lae Vayenir reste bien incertain, mais: le p ér éricain 8'
"est bel et bien mué en aigle. ue

le 32^e fut à l'honneur. Il présentait les armes à la reddition de Lee à Appomatox.

Enfin la paix, la liberté, l'Union. Il y a maintenant une grande carte d'Amérique au-dessus de toutes les cheminées. Une nouvelle Amérique est née, des États *unis*, Amérique épuisée par la guerre et dont l'avenir reste bien incertain, mais le paon américain s'est bel et bien mué en aigle.

CHAPITRE X — LE COLPORTEUR DE L'IDEAL

See a e vous parie cinquante dollars par jour, pendant trois semaines, que vous ne quitterez pas votre _ bibliothèque pour aller patauger dans l'eau, geler, z 3 courir en voiture, endurer toutes sortes d' hui - tions et rester une heure debout A lire une conférence... » Emerson avait gagné le pari. C était dur — et il aurait préféré garder le coin de son feu. — _ N'était-il pas cruel de tirer de chez lui en plein hiver — un gentleman Agé pour le soumettre au hasard des trains et des auberges? Mais il fallait gagner le pain quotidien et grossir le petit revenu six pour cent de _ son modeste capital de vingt-deux mille dollars dont : Tes dividendes avaient subi bien des hauts et des bas 4 du fait de la guerre. Les temps n'étaient pas stirs a “ La paix venue, il avait donc repris ses randonnées. — . Jusque-là il n'avait guère fait que le New-England et 3 we at et la cdte atlantique, Boston, New-York, Phila- — ce + delphie, Baltimore, Washington, maintenant ie } s aventurait de plus en plus loin dans l'Ouest. BR > _ Pendant près de vingt ans, chaque hiver, il pousse % a: _jusqu' au Mississipi et au delà. J] était septuagé- ‘ \$ a naire qu'il courait enCore la poste, intrépide colporne 296 is ‘s ‘= * vw



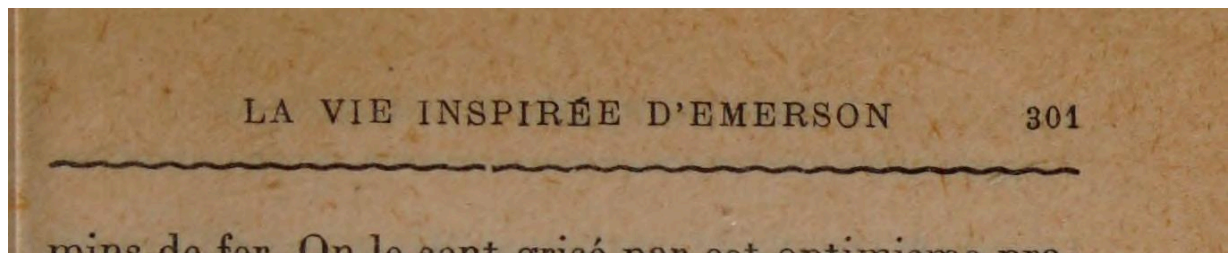
r étaient venus lui faciliter le voyage. Mais les 4 < ~ i « de luxe. Emerson s'embarquait au cceur de l'hiver, secoué, arrive que pourra. Le paysage des immenses plaines de l'Ouest était sans charme et les convois — pee pas pressés. Le voyageur avait le temps de compter les piquets des barrières, les bancs de eige, les boqueteaux ou d'écouter le vent « pleurant comme un enfant, geignant comme une scie méca- — nique, sifflant comme un fifre, brailant comme un dément, rugissant comme la mer, hurlant comme un diable », A l'arrivée, des auberges quisentent lerance, le beurre fondu et le bifteck volatilisé, les couloirs gluants et la promiscuité des commis voyageurs et autres itinérants. Les pancartes suspendues aux murs donnaient le signalement des hétes. « Défense aux gentlemen d'enlever leur veston a table. Les' jeux de hasard sont interdits. » Les gens de VOuest sont sans-gêne et grands amateurs de poker. Emerson, qui, en bon New-Englandais, était très friand de tartes, entendait les convives réclamer effrontément la part du lion au gAteau... od ho HH h h 1 -d ; Par vingt ou trente degrés Fahrenheit au-dessous de zéro, il court ainsi chaque hiver l' Illinois, l Iowa, VOhio, le Michigan, l' Indiana, arrivant parfois an | '2 ? » de Vidéal. Au temps des diligences, il fallait n vingt-quatre heures de Concord a New-York. trente jusqu'a Philadelphie. Puis les chemins gechemins de fer de | époque n étaient pas des trains — mA ¥ des nuits de voyage dans des wagons primitifs accrochés & une locomotive chauffée tant bien que mal au feu de bois, sifflant, crachant, hurlant, ballotté. par des températures sibériennes, pour des jours et Pia oF ee Zs) > 7 i ey i tay = » soon

ae Sake panes conférence ailleansf trainé a la queue P Sufua discours qu'il s'agit de répéter & satiété. Par- fois le feu prenait a l'auberge et Emerson se sauvait en trainant sa malle dans les corridors. Les chemin de fer ne le conduisaient pas toujours a pete 'etil fallait prendre le bateau, dormir sur le planche d'une méchante embarcation, avec les jambes de ~ Se. es compagnons de voyage en travers du corps. Ou _ bien c'étaient les longues courses en traineau dans Re eee blizzard, la tourmente de neige, au grand trot de ces braves chevaux dont il admirait le stoïcisme a pareil au sien, bienheureux encore de ne pas s'en— . liser jusqu'aux épaules dans la boue grasse de la prairie. Vingt ans de cette vie, trois fois la traversée | du Mississipi sur la glace, alors que le père des - fleuves était pris depuis sa source jusqu'a Natehez, ou bien en barque et & la rame... {l n'était pas au bout de ses peines une fois ar— _rivé. Il fallait comparaitre devant des auditoires © souvent illettrés auxquels on avait annoncé « le célèbre essayiste et poète », « Villustre métaphysi- — cien ». Les gens venaient & contre-cœur ; il y en avait — of qui sortaient pendant la conférence. Ces rudes bonshommes se souciaient peu de la Surdme, ils préféraient les humoristes itinérants, les Petroleum Vesuvius Nasby, les John Pheenix, les Artemus Ward. — Ils demandaient qu'on les fit rire — a hearty laugh — et ils en voulaient pour leur argent. Le bénin et consciencieux Emerson ne manquait pas d'hu- — a)

ii 'épigait + ses wenathiadbass @ pees Ge u'on ne retrouve plus dans ses essais habillés ba da grecque. gig. 'adaptait & Pauditoire et se consolait ç ei» pensant que si Franklin, Esope ou Shakes_ peare avaient été a sa place, Se en auraient fait - autant. Et-ia belle voix profonde de baryton mon-“ tait et descendait, le regard jetait des flammes, Ee ca humour ib axatt sans un rictus, Emerson avait ds gagné ses cinquante dollars. — sa: if Expérience nouvelle pour le sage. Climat et gens, oe 1g tout était neuf pour lui. Rude épreuve pour un | _ idéaliste. Ce n'était plus l'auditoire raffiné de Bos- — ton. Ces gens primitifs n'entendaient guère finesse __ et ils ne l'envoyaient pas dire. Ils prenaient plaisir — aux belles conférences « de l'essayiste de Boston », mais ils le trouvaient un peu trop grand, un peu trop maigre, « 'homme physiquement le moins remarquable qui ait paru sur la scène ». Comme toujours, naturellement, « dans les conférences de nos. frères Yankees, »il n'y avait pas mal« de physiologie raisonnable et bien appliquée » (c'est un médecin qui parle), c'était très poétique, très beau, mais«un peu mystifiant ». Cela valait bien en somme le kaléidoscope ou, comme nous dirions aujourd'hui, le cinéma. Bref, e'était « épatant » (It was a rattler!) | Grand amateur de sincérité, après tout, cesrudes gens ne lui déplaisaient pas. Ils étaient bavards, vantards, bluffeurs, mais francs comme l'or, le ee sur la main et pas lombre de pédantisme... Pour _ tromper la monotonie du voyage et rester en contact avec Vunivers civilisé, il emportait dans sa valise quelques-uns de ses livres favoris, Dante,

: le, p heat 3 un French 'novel pour. Je train. Pendant que le
 chariot 'couvert "eli a da route du Far West, voyageur a l'anciennd mode
 merson découvrait l'Amérique un livre & la main, . Il voit pousser un
 monde nouveau, outa -yilles dont on lui présente les fondateurs, rudes ' ayy
 gens, braves gens, la démocratie en bras de chemise, l'Amérique de demain.
 Carlyle s'amusait fort = en lisant: le récit de la découverte de l'Ouest par —
 son ami. Corn, paddies, and pigs! Du maïs, des payas sans et des cochons!
 Mais les cochons mangeaient aussi les serpents à sonnette, et Jonathan
 suivait avec a - gacharrue pour manger les cochons. Carlyle s'égayait de ce
 monde cru et encore informe qui l'éton- — nait et l'émerveillait malgré lui,
 immense, amorphe, — . énorme, mais grandiose comme une épopée,
 comme _ un mythe, si grand, si vaste et qui pompait les +. hommes, des
 millions d'hommes, cent millions dans _ - __ cinquante ans qui liraient la
 Bible anglaise et Shakes- — 4 peare. Elle était providentielle et divine cette
 «jona- — thanisation» de Jahn Bull, elle dépassait l'imagina- : tion, Voilà «
 la grande opportunité américaine», l'Amérique en formation, toute nue,
 toute crue, Amérique encore bien incomplète, bien grossière, © mais,
 comme le bronze de Corinthe, l'amalgame des races produirait un métal
 nouveau, un nouveau ~ peuple. . 4 Emerson se frotte aux gens, il
 questionne, il en _ — quête, s'abouche avec les hommes d'affaires, les
 prospecteurs, les marchands de bien, les politiciens, ~ _ * visite des
 gisements, parle mines, adjudipnhions) che

er. 'On le sent. casei et optimisme pra : Hi at: qui est celui des découvreurs de monde, des conquistadors. C'est un bain de réalité qu'il age ; un bain d'espérance. I] aime cet Ouest, il en sent la force, | a promesse, la géographie sublime. Il avait un peu trop oublié PAmérique pour Vhumanité, mais ses enthousiasmes de jeunesse le reprennent, — génie de P Amérique », ou il annonçait, naïvement E 'mais fervemment, que |' Amérique grandissante eae, f léguerait bientôt dans Voubli Phistoire des nations disparues, Rome, la Grèce et l'Angleterre. : I n'a jamais douté des destinées et de la mission providentielles de son pays et il les retrouve dans ces terres immenses et vierges qui vont donner & la vie | américaine un aspect et un rythme nouveaux et où déjà, & travers ses notes, A un demi-siècle de distance, l'Amérique moderne est reconnaissable trait z . | pour trait. Or les avons-nous vus, dans les romans de Mark Twain ou de Sinclair Lewis, ces Américains qui -marchent en se dandinant à la conquête de la fortune, sans se soucier beaucoup de leur liberté ou de celle d'autrui, qui font bon marché des acquisitions de Vhistoire et troquent tout pour un gain } -sordide, cette Amérique des parvenus et tout le =~ monde, en rentrant chez soi, est sûr de trouver un . . toit à Vabri de la pluie, du Ghaehok pour faire Yon- Toes "fler son poêle, du jambon et de la galette de maïs, ces gens qui meurent d'ennui pour peu qu'ils soient désœuvrés, gens honnêtes, conscients de leurs droits et les défendant mordicus, ambitieux d'assurer a

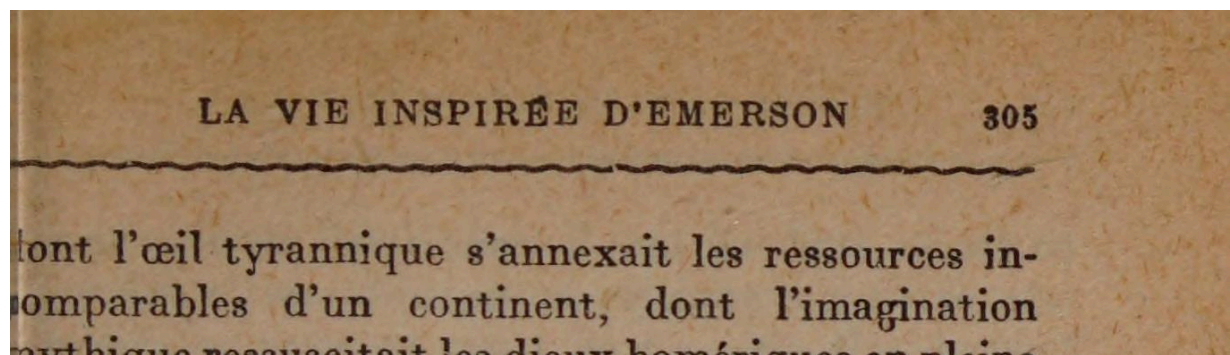


bees "a Beate, ee avides de. note M -veautés, de pseudo-science, tolérants de toutes les" * 'religions, A genoux devant l'opinion publique et le — nombre, adeptes du Ku-Klux-Klan et de la corde — - alyncher? Jamais dans la géographie et Vhistoire - -vit-on chances pareilles aux leurs? «Tei, en Amérique, toutes les richesses a a des forêts, des mines et de la mer sont mises & la ~ disposition d'un peuple qui manie des machines ' - merveilleuses, qui connaît les secrets de la vapeur et M de Vélectricité et qui possède dans sa tête le pou- — voir et Vhabitude de l'invention. Nous autres Amé- Ticains, nous sommes assouplis dans l'état d'amé- oration et de progrès. Ici la vie est toujours rapide, es mais quelle accélération de son poulx en dix ans... — _ - Nous avons vu les chemins de fer, le télégraphe, — subjugué notre géographie énorme, nous avons vu — les déserts neigeux du Nord-Ouest, pays des Esquimaux, devenir des Terres promises. Quand notre Soe population; essaimant vers l'Ouest, eut atteint la '... limite de la terre arable, comme pour stimuler notre énergie en face du désert au dela, on trouva sou“ey dain le sol couvert d'or, d'argent et parqueté de charbon,.. Saint-Simon le disait : « L'age d'or n'est — pas derrière nous, mais devant nous. » Cela est vrai de TP Amérique. C'est ici que Phomme se trouve au jardin de l'Eden, c'est ici la Genèse et l'Exode... — - L'Amérique est. un tel jardin d'abondance, un tel arsenal de force, que toutes les règles de l'économie politique viennent échouer sur nos bords. Ici sont le _

n, l'ain hetsc, by fe ch he 'Véducation pour. haque homme qui a le courage de saisir sa chance. Cette création de la force n'a jamais eu son égal...» - Qui tient ce petit discours tout émaillé d'hyper-__boles rassurantes, Emerson ou George Babbitt, le __otisseur de Zenith? Mais Emerson n'oublie pas le sy ay evers de la médaille. Il se méfie, autant qu'il 'adnure, de cette démocratie sauvage, incomplète, __« déchainement de médiocrités, de malhonnétetés, le sottises, — Yomnibus, la troisième personne du pluriel et Tammany Hall! » Ne confondons pas la sbeauté avec l'abondance. Que l'Amérique soit une nation et non une horde. La fleur de la civilisation, e n'est pas le bluffeur, mais le gentleman, non point. BD cgctts mais la dignité dans le calme. Emerson — Vest pas impérialiste. Il dénonce ces gens prompts ' se jeter sur une proie et a s'approprier la première portion de continent qui leur tombe sous la main. aM Eon Amérique est Amérique d'avant Roosevelt et le protectionnisme, Amérique d'avant l'américamisation : mêmes chances pour tous, égalité des __droits civiques, de l'éducation, du pouvoir, de la wichesse, portes ouvertes, liberté du commerce avec le monde entier, pas de douanes, l'Amérique accessible a tous les peuples sans acception de race ou de couleur, les blancs, les jaunes, les rouges, les noirs, le sucés au plus fort, au meilleur, au plus ge) age. Le pays est assez vaste et le sol a du pain our tous. Que de points de ce programme sur lesquels Emerson n'a pas fait école! *étoile brillait toujours a Vhorizon pour orienter is chariot. Le patriotisme d'Emerson est eclui d'un *

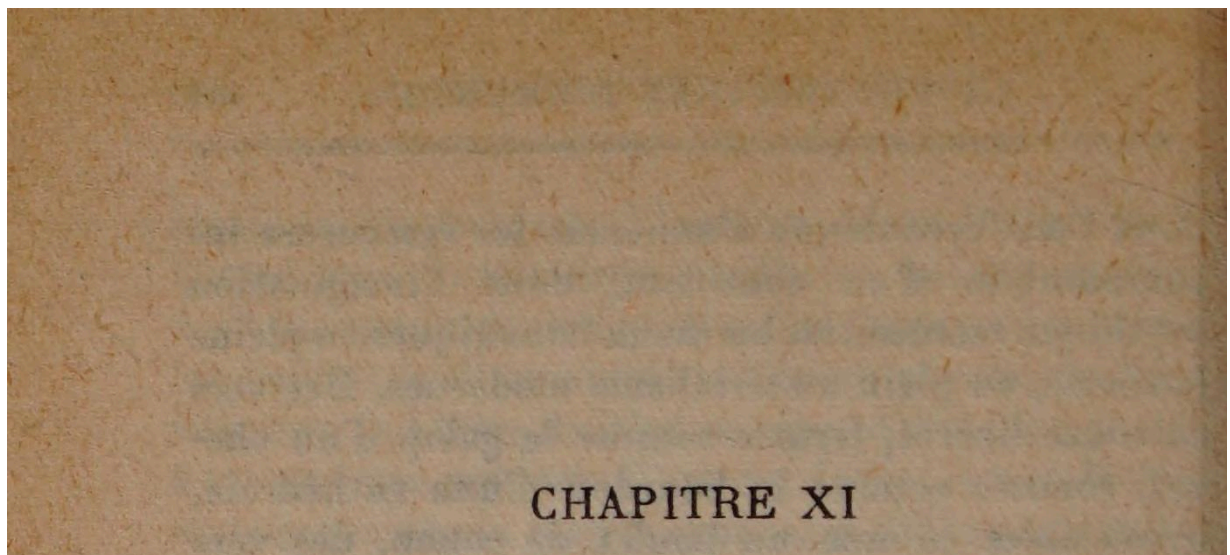
Se s'adéalise l'Ainidicstag de l'Amérique ; he 'Amérique est le cadeau
 que Dieu a prévu : ~ Alle de proclamer la Constitution du genre humain, Tes
 Droits de l'humanité, la Charte royale de l'Yin a l'Intelligence. « « L'âme de
 Dieu se répand dans le monde A travers nos pensées. C'est sur l'idée et non
 le fer -ou le coton que le monde repose, et l'Idée par excellence, c'est la
 force morale. Comme la nuée "repose. sur la nuée, la neige sur la neige,
 l'oiseau sur l'air, | +} _ les planètes dans l'espace, ainsi les nations et les ins-
 ~ a . 'titutions reposent sur les pensées. » Hitch Rees tee: wagon to a star! -
 Dans une lettre de 1856 & Carlyle, Emerson lui annonçait la publication et
 l'envoi d'un livre étrange, « monstre indescriptible mais avec des yeux
 terribles et la force d'un buffle, un livre indubitablement américain,
 mais sans saine morale..., ils'apelaient Leaves of Grass, il a été écrit et
 imprimé par~ un ouvrier typographe de Brooklyn, nommé Walter" SS
 Whitman. Quand vous y aurez jeté un coup d'œil, si" vous pensez, comme
 il se peut, que ce n'est là que— _.-Vainement d'un entrepôt de
 marchandises par un -- commissaire-priseur, vous pourrez allumer votre _
 pipe avec. » Traître Emerson d'abandonner ainsi à lire de Teufelsdröckh
 celui que, quelque temps : auparavant, il avait salué au seuil d'une glorieuse
 — Sa carrière, le chantre de l'Universel, de l'Amérique des camarades, le
 poète au vaste cœur qui soudait © dans ses chants unanimes le corps et
 l'Âme électriques de son pays. Et cependant il l'avait prophétisé ce poète
 dont le verbe s'écoulait comme la nature, ¥. a

Bsc 'ae un continent, dost 'ase ats rythique ressuscitait les dieux homériques en pleine — arbarie, en plein matérialisme modernes. Des vers toute liberté, fermes comme le galop d'un chea: sonores comme le bourdon d'une cathédrale, ésistibles comme un boulet de canon, des vers cee nui, du sein du chaos et de Ja nuit antique, jetaient ies in pont par-dessus l'Infranchissable et criaient aux ils du matin que la Création recommence, ces vers, __ cae Valt Whitman les avait composés. Les fleuves, °s forêts, les montagnes, les océans de Amérique, + commerce du Nord, les plantations du Sud, les Se; éfrichements de VOuest, YOrégon, le Texas, les a égres, les Indiens, oui, l'Amérique était un poème, pn ampleur géographique éblouissait imagination, == t elle attendait son Homère, et Walt Whitman était \ enu, appelé, annoncé par Emerson, et ses chants waient allumé non pas le calumet de Carlyle mais = nm incendie gigantesque dont le monde admire ; neore la lueur, et c'était lui, Walt, et non Dieu, qui uisait cadeau de l'Amérique au monde. ie ;

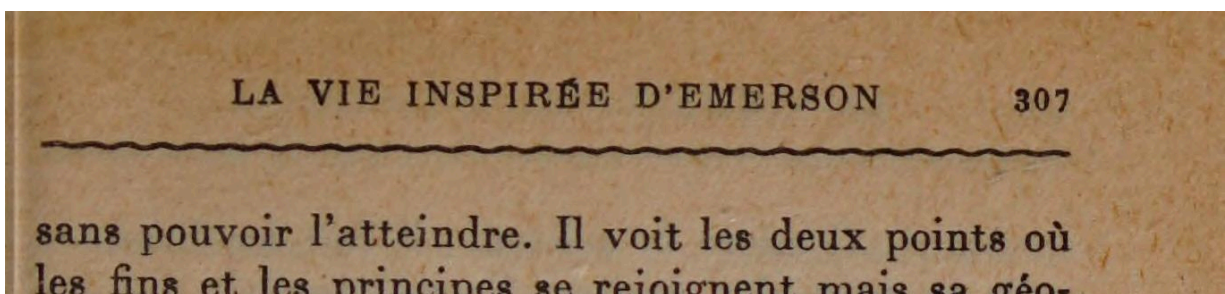


CHAPITRE XI LE TOURMENT DE L'UNITE> « Les Rhilveniiien sont tapissés d'yeux intérieu qui font que le sage détruit l'homme. » Fatalité et Illusion, la vie d'Emerson, comme son livre de a Conduite de la vie, tenait toute entre ces deux termes L'avocat du diable qui aurait feuilleté son journal aux environs de la soixantaine aurait pu se demander avec raison si cet apôtre de la foi n'était pas en train de sombrer dans le doute. — [Il avait deux hommes en lui ; sa conscience était double. Il tirait ses feux d'artifice, il exaltait, s'exaltait, la plume & la main ou devant un auditoire, mais, in petto, seul & seul, il arrivait mal à se harmoniser, à unifier et ses doutes étaient anxiométriques. Il se sentait étouffé l'étroit dans un monde qui lui échappait, il se sentait seul. Il ne bronchait pas sur les principes mais il en craignait parfois l'indutilité. Il y avait ses rêves d'un côté, le monde de l'autre. Une élite le suivait, l'admirait, mais les autres hommes restaient sourds à sa voix. Le réveil n'est pas sans souffrance. Il sent que l'Amérique lui échappe, le déborde, il doute de ses « vieilles idées » - Dualisme, antinomie, bipolarité, il perçoit l'unité 306

‘ Ss

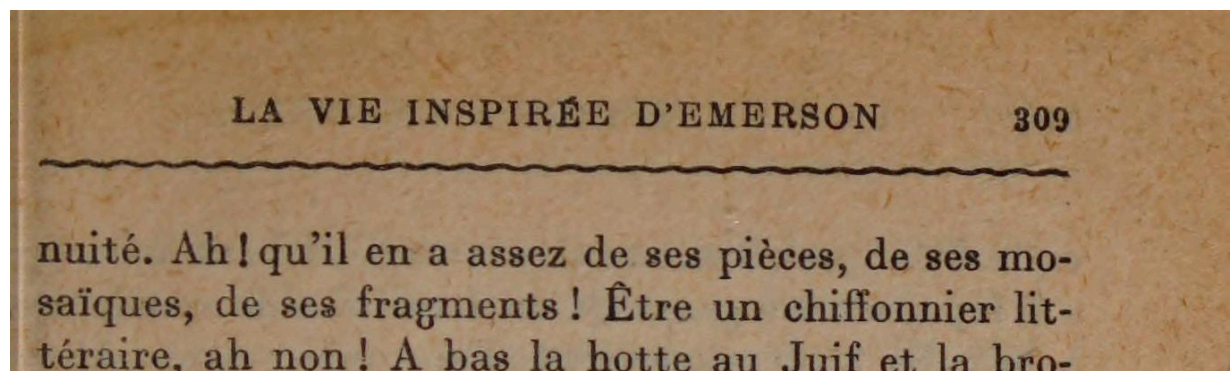


sans “pouvoir l’atteindre. Ts voit les deux points: ot les fins et les” principes se rejoignent mais sa géométrie ne parvient pas & les franchir. Pas de Pont, a entre lui et l’abime. 2 ~ Dun cdté, il affirme l’amélioration, le progres, e l’autre l’identité éternelle de la Nature toujours — _semblable a elle-même. Il proclame le caractère sacré de l’individu, le devoir strict de la confiance | ! en soi-même, 1.2/8 les villes et les phalanstères ont W: 4 aussi leurs avantages. Il soutient que ‘l’homme est un dieu, mais, A moins de jouer au Tartuffe, il ne’: Pa peut nier sa dette envers le pain, le café et le char- ~ F ta bon. Comment résoudre l’antinomie entre l’absolu et le conditionnel, l’un et le multiple? Autant dire que les compensations, clef de voûte de tout son système, ne jouent plus. Sa vie est le drame de la solitude. Il voudrait vivre cent existences, être -l’homme universel et innombrable qu’il a créé dans ses surhumains. Hélas ! toute grandeur fait une fin pitoyable. Tout finit dans le train-train de la vie domestique et bourgeoise. Il passe sa vie parmi des compagnons indignes de lui. ‘ eee Il semble qu’il y ait dans sa vie une faille, une ms cassure. La conscience est double. Il y a l’homme public et homme privé, tous les deux en conflit, liberté au dedans, fatalisme au dehors, deux consciences. Il écrit sans transition que « le but de l’univers est de nous l’approprier 4 nous-même », mais l’expérience lui interdit de réaliser hâtivement = ; ses aspirations, de mettre en pratique sa poésie par les mains, les pieds et la tête. L’optimisme ne lui paraît plus aussi naturel, en tout cas il est moins }



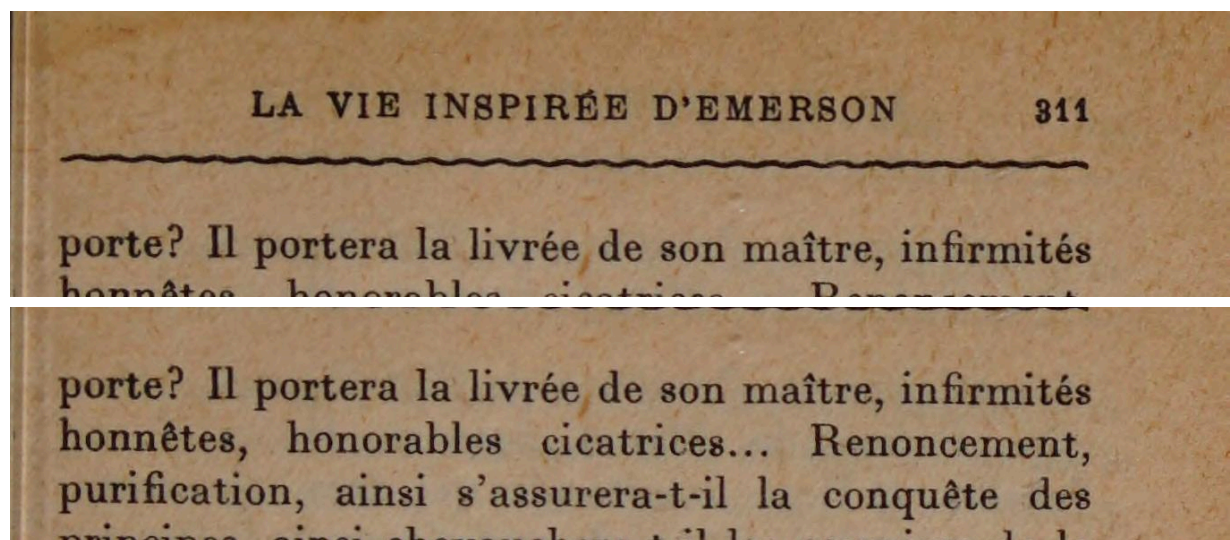
" spontané. O adore la solitude, il fie les nt m mais ne peut s'en passer. Il croit parfois que | prrnee lui. font défaut, que ses organes le trahis- — gent. Mais non, l'Ame du monde est la,]'Ame 'opu- q <. Seats qui, & travers ses faibles yeux, a lu tant de__ livres, tant de poètes... Il se tance, se gourmande. — _ « Allons, allons, regarde, vieille taupe, la, devant % toi, le resplendissant soleil! Regarde-le, ne fot-ce _ qu'un instant, » soleil qui dore et réchauffe tout atome et fait de tous les êtres des canaux de — lumière par lesquels la vie bienheureuse et l'univers s'épandent en des directions toujours nouvelles et — infinies. Doubter de soi est humain, mais nos dé— fauts ne portent aucune atteinte aux lois éternelles, ces lois antiques, qui surgissent comme la votite du -\ciel, comme un soleil que tous les vents du monde ne sauraient éteindre, lois transcendantes, circu- Jaires, immuables et s'exécutant d'elles-mêmes. Au - moins les voir, au moins supputer leur courbe! Les nains aussi bien que les géants peuvent contempler Parc-en-ciel. Autre temps. Il médite sur l'inutilité da « scho- . lar», de homme de pensée que la société réduit A Pinaction, qui s'isole, qui, en guise d'opium, cour- — tise les Muses et les philosophes, faute de mieux, ~ réveur inutile et résigné. Nul doute que ce ne soit _ i de lui qu'il parle quand il se lamente sur le sort du songeur négligé qui, dans un milieu plus favorable, aurait pu devenir un Archimède ou un Newton. C'est la puissance de la Fatalité qui — _ Vécrose, oppression tragique du subconscient. Il 'souffre d'être fragmentaire, il voudrait la conti>=

pee de ses Pcmiany Etre un chiffonnier mrss 'eante, des bouts,
 des nœuds de brocart, de velours © et d'or. S'il pouvait filer quelques
 mètres ou kilo- — -mètres de solide corde, un fil d'Ariane conduisant a de
 royales vérités, un lien capable de rattacher réalisera pas son rêve... Ses
 chères compensations, son arme décisive, la clef de voûte de sa pensée,
 voici qu'il en est beaucoup moins sûr. A quoi bon -compenser, si, par
 compensation, un fait en chasse un autre, et si un objet nous détourne d'un
 autre objet?... Il a perdu le goût d'écrire. Il préférerait lire ensemble des faits
 utiles et appropriés. Hélas! il ne— ce / . qu'écrire. Son penchant naturel
 c'est la lecture. — Si y avait de vrais écrivains, des écrivains. par nature, il
 n'aurait jamais écrit: En 1859, il a inter- | rompu son journal qu'il tenait
 Sdatnienn chaque jour. On dirait qu'il est épuisé. Il voit peu de monde. -et
 les gens qu'il voit le laissent désabusé. Il se plaint de ne plus avoir de
 pensées nouvelles. Il lui semble que sa vie est finie et il nous donne la clef
 de sa solitude. Vous lui demandez pourquoi il se cache dans sa bibliothèque.
 C'est qu'il n'y a pas .dans ses os le magnétisme qui anime ceux d'autrui. Il
 a besoin d'être électrisé, de se frotter aux gens comme a des gymnastes.
 Faute de gens qui Vinspirent, il reste seul, et le voilà, lui qui aurait pu briller
 comme un soleil, il n'est qu'une pierre. Quant & son influence, il n'est pas
 moins sceptique. Après trente années écoulées, il n'a pas un seul dis'ciple,
 ah non! A bas la hotte au Juif et la bro' " de ae s "the 4 a



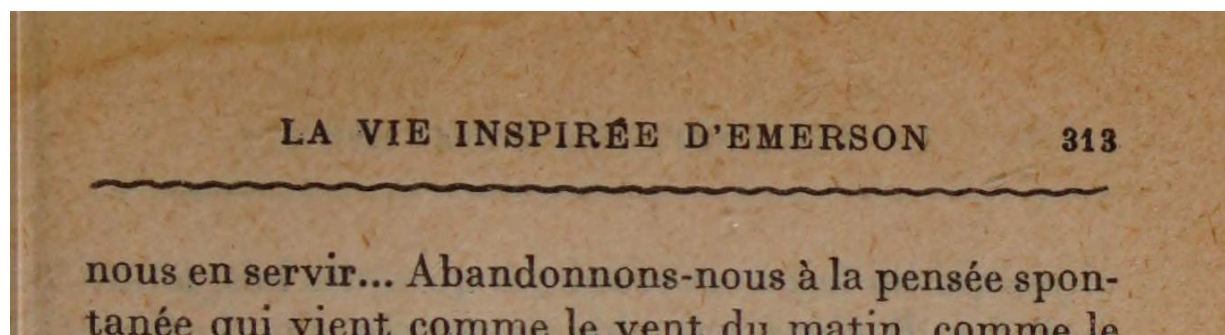
; ‘ciple. Pourquoi, @ ailleurs, en acraiei Fart vil repousse les gens. Qu’en ferait-il s’ils- venaien a lui? Ils le dérangeraient, l’encombrent. ‘Ab- ; sence de disciples, tant mieux. Il en est fier. Que- : * ses intuitions seraient impures si, au lieu d’affran- se _ chit, elles attachaient. La réalité domine le destin... ie! -Fidèle & sa tactique favorite, il se renonce, se ais se fait tout petit devant le Destin. Ilu= Hides : se dépouiller de la matière, affections, * émotions, personnes, actions, échapper aux trans. "migrations et aux renaissances pour s offrir tout nu a Brahma et arriver ainsi & la contemplation de la vie, de la causalité éternelles. De l’isolement, de ‘Dataraxie, il se fait une philosophie et un art. L’In- tellect pur est sceptique. Les purs renoncent Ala puissance, l’Etre leur suffit. La santé existe et s’épa~ nouit dans la rose, dans la mer, dans lastronomie | Q ; circulaire et sans bornes. L’aimant dans le tiroir -.. n’a rien perdu de sa force ; le fluide électrique con- -gerve son énergie sans être déchargé. Peut-être Vindividualité n’est-elle qu’une illusion, peut-être lexistence dans un corps est-elle une déchéance, _ le résultat de la chute et du péché. Les purs vivent - en Dieu rayonnants et fluides... ‘ _ Il fait abdication de sa volonté. Il n’y a de volonté que Vabandon a la Nécessité éternelle. Nirvana, absorption, se perdre en Dieu comme une fiole Eg - se brise dans l’océan. Il sera le fakir de l’intelligence, jednant, priant, se renongant. Paleur, sté- | nilité, célibat, pauvreté, humilité, infirmités, qu’im“4

i _ pensée a travers les plaines éthérées. Le temps n'est rien, nulle
hate, la pensée mirit lentement. Des étés -resplendissantes comme le soleil
qui les a vues 2 I i ja longueur de la vie... Mémoire, imagination,
perception, inspiration, instinct, voila les oracles et les I maitres. «
Abandonne-toi, Sissi pi, a la conduite du _ guide qui viendra. C'était la le
résumé de la sagesse _ et du devoir. Secoue de tes souliers la poussière de
YEurope et de l'Asie, les religions en décomposition, _ les nationalismes...
Agis du fond du cœur. La est — la direction, la mesure, la sagesse, le guide
qui naît spontanément... » Non, il n'arrivait pas sans difficulté ni souffrance
4 concevoir |' Univers sans con- tradiction, mais qu'importe? Que le monde
vécu et le monde pensé fussent ou non identiques, que le _ génie se traduise
ou non en pouvoir pratique, c'est cela qui faisait le mystère et le
romanesque de la vie. Un problème l'obsède désormais, le problème de
YESprit. Il avait commencé par |'exploration de la Nature, il finissait par
celle des puissances del'Ame, les deux voies se rejoignant au cœeur même
du sujet pensant. Ce problème, il Pattaquait en deux directions, par
l'exploration des sciences et par l'intuition. Il y avait deux classes d'esprits,
deux médiums, deux méthodes : la voie de l'analyse, les grands ma4 porte?.
Il dicack avs la livrée, de son inateres ififbersites :? honnêtes, honorables
cicatrices... Renoncement, _ "purification, ainsi s'assurera-t-il la conquête
des - principes, ainsi chevauchera-t-il les coursiers de la _ de contemplation
pour une poignée de phrases, mais - naître. La profondeur dela science ne
dépend pas de —



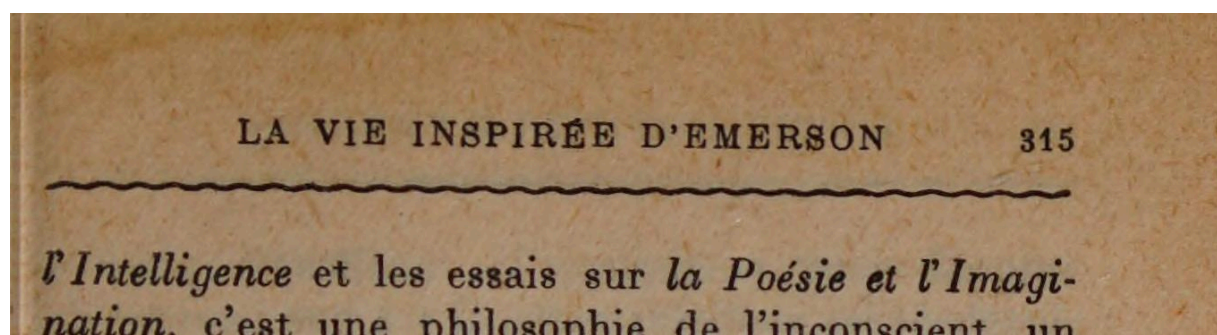
thématiciens. et géomètres de Tintelligence, lité, Parménide, Platon, Spinoza, Hume, Kant, _ Schelling et Hegel, esprits ailés qui, dans! ' air raréf = avaient escaladé le pinacle vertigineux de la Pensée _ Monde. De l'autre les esprits anormaux, les clair- _-voyants, les seers, les devins, Wiliam Blake, St Et -denborg, Behmen, Blake surtout qui au lieu de percevoir les objets voyait A travers eux, les hommes oraculaires et sibyllins, les trismégistes qui ; ' nous révèlent les énergies secrètes de l'Ame. a Fasciné par le parallélisme Esprit-Nature, Emer- — Bb: son rêvait, en guise de métaphysique, de composer 4 un calendrier, un almanach de l'esprit. L'équation — __pensée-nature ne fait pas de doute ; les lois de l'uni- — --__-vers physique sont les lois mêmes de esprit, végé- : aes tation, nutrition, parturition, gravitation, polarité. Identité ! Identité ! C'est en vain qu'il voudrait con- _ Tay server les barrières des espèces et des genres : le © pédant devient poète malgré lui. Cuvier doit rejoindre Geoffroy Saint-Hilaire et voici paraître ces implacables monistes, les Oken, les Goethe. Unité! —.- Unité! Il y a ce méchant Esprit, cet Esprit tyran| - nique avec ses courants irrésistibles comme la cataracte du Niagara. L'Esprit doit penser par linter- | médiaire de la matière et de la nature qui lui four- — nissent les mots pour s'exprimer. Le Monde est une ' école, une université par laquelle on arrive au ciel © - de Ja pensée. Perception, mémoire, imagination, métamorphose, lécoulement, le flux, l'améliora. tion et l'ascension. Les degrés de Vintelligence sont - _ organiques, les puissances de l'Ame sont des dieux. — Que l'Esprit est grand! Si nous savions au moins

€ e x ety 'e. cas : te A "nous en servir.. Cl acionnipenicus alay ae
 aR spon- a "tanée qui vient comme le vent du matin, comme de _ pain
 quotidien, & ceux qui aiment et obéissent, -pensée qui nous attend au réveil
 et qui signifie santé, — _ temperance, et bonne volonté.. L'Esprit ne ment _
 pas, la puissance intellectuelle, cest la présence du _ , { divin en nous. '
 Emerson célèbre l'Intelligence et ses Statitudes. 2 Penser, comment se
 dérober & cette inspiration, A cette joie, cet élan qui arrache le philosophe a
 sa : é - c ry chaise et lui fait arpenter sa chambre comme un tigre sa cage,
 trop hors de lui pour pouvoir fixer par écrit ce qu'il entrevoit, ce qu'il sent,
 pensées secrètes, exaltations ineffables? L'Esprit se meut du dedans-au
 dehors. L'Intelligence est une mer éthérée, flux et reflux, qui monte, qui
 pousse ses eaux ga et la, qui porte toute sa force dans les anses et les
 criques _ _qu'elle baigne. L'Etre, voila le miracle insoluble, être intérieur,
 être extérieur, Esprit, Nature. Emerson est au bord d'un fleuve dont le
 courant infini' emporte des objets de toute forme et de toute couleur après
 lesquels il faudrait courir pour les saisir. D'où viennent-ils, ot vont-ils? Ce
 fleuve mystique a fait sa vallée, ses bords et peut-être l'observateur qui le
 regarde... y Qui jamais a trouvé les bornes de Vesprit humain, qui a dressé
 la carte de son cours, qui est" - remonté aux sources de ce Nil merveilleux,
 de ce fleuve dont toute réalité émane, de cette intelligence suprême qui
 surplombe la conscience comme un ciel dans un ciel, degré par-dessus
 degré? Identité! Unité! Il y a dans esprit un instinct tyrana



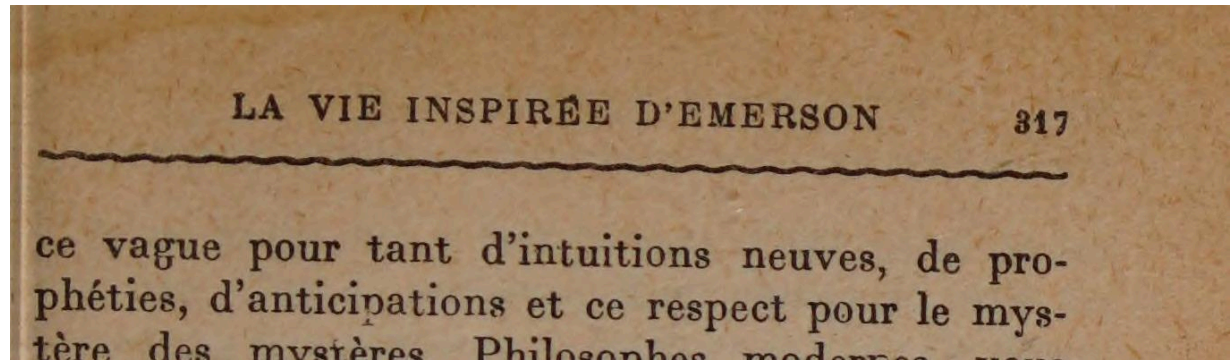
ri eg Sah ' ne "7 ' que qui lui fait tout ' nadie aA quelques lois, & |
 ¥ seule loi. Il n'y a pas plus de pensée que de leur _ solitaire. Tout
 s'enchaîne, tout se tient, tout s'ap' pelle, tout s'équivaut. L'Univers se tire
 de l'Idée a | comme la laine de l'écheveau. Et voilà notre espoir : © ee
 Tinfinité du monde qui reparait dans la moindre a _ de ses parties. Il y. a un
 remède & tous les maux oh et tous les murs sont des portes. tose Se Tout ce
 qui est intellectuel est moral. Toute per- 4 ception découvre un ordre et y
 consent, la morale et la science ne font qu'un, le devoir et la pensée =
 s'équivalent, ordre de la nature correspond a Pordre de V'esprit. Tout est
 moral. L'unité de la _ pensée et de la morale traverse la nature animée tout
 entière. Du plus humble des insectes a /homme, il n'y a pas de différence de
 qualité. Tout monte, monte. Le monde se compose de forces morales dont
 Sei aucune n'est isolée. Du gorille au gentleman, & Placs ton, & Newton ou
 Shakespeare, l'étape est longue — mais sfire. Confiance et abandon! Une
 nécessité — bienfaisante et éternelle ne cesse de tout mener & _ ~ bien.
 L'excellence des hommes consiste dans la plé_ nitude avec laquelle ils
 intègrent l'inférieur dans le supérieur. Il y a des monstres et des maux, mais
 toujours aussi les faons bondissent dans les bois et les lis jaillissent droit sur
 leur tige. : Analogies, aflinités, correspondances, incidences, |
 pressentiments, rêves, secrets cheminements de lame, mystères de
 imagination, de la perception, de la mémoire, sautes brusques,
 jaillissements spon_ tanés de la pensée, inspiration, instinct, états d'Ame, ce
 qu'il esquisse ainsi dans |' Histoire naturelle de

a fT XX | [ntelligence et hes essais sur la Podsié et tT
 Imagination, c'est une philosophie de Vinconscient, un _ vaste symbolisme animé et en évolution perpétuelle, s, philosophie toute en nuances of la musique et la danse servent de truchement et dont la poésie est = : la cime. Il est mal outillé, il ne peut ni ne veut être, -systématique, mais les intuitions et les élans lyriques suppléent au défaut de logique. Par un étonnant = "retour de jeunesse, & mesure qu'il vieillit, le poète } _se réveille en lui et il réduit de plus en plus le pro_blème de Vesprit a celui de la poésie. I] revient aux vues de Tnamurya, d'Alcott et de Sampson Reed, -Tapothicaire swedenborgien. Le monde existe pour la pensée. C'est de Ame que naît la matière. Abandonnons-nous aux circulations, aux courants ey universels. Les nécessités mêmes de l'esprit sont poétiques. La poésie est un acte de foi. Tout est poé-, "tique. Le poète prend le monde et le transpose dans ges vers par une sorte de transsubstantiation. La poésie, c'est la gaie science, l'affranchissement, la — liberté. Le critique détruit, le poète affirme. La poésie est la vraie science, le poète est le véritable logicien. La poésie est création, elle répète les créations de la nature. La poésie est organique et le rythme lest également. Tout est rime et rythme dans la nature, expansion, concentration, compen-. i sation, flux et reflux. Les grands poètes nous em— portent dans leurs rythmes comme dans un tourbillon, un cyclone. Ils transportent les mots dans le même grand ordre que les planètes, les salons -et les vents. Prose, poésie, qu'importe? I] y a des Soibbbs 7



i“ ; . ae sesuselionent ‘postiques;: les ‘melliemhatss _ pens -
cherchent les meilleurs mots. Il y a une hauteur < Ja pensée ot elle devient
nécessairement poésie. n’enferme pas les montres dans des boîtiers de bois
_ mais de cristal; la poésie est un cadre transparent — qui permet presque &
la pure architecture de la - pensée de devenir visible a l’œil de Vesprit. La 3
poésie est une fin en elle-même, des fins survo- — _ lontaires atteintes par
de survolontaires moyens. Dans la vraie poésie la pensée et le rythme sont
inséparables. Les philosophes sont des poètes manves qués. La vraie poésie
c’est Hendel, Beethoven, — est Yaccompagnement du bruit de la mer sur le
Tivage, poésie vaste comme lastronomie, profonde — t comme le cceur...
La poésie c’est la force, le pou_ - voir suprême de homme, c’est, dans les
retraits de ae _ Tesprit, Pénergie explosive qui met le monde en Ae
mouvement... La poésie est la piété de l’esprit. _ . Zoroastre, Platon, Saint
Jean, Manou,: voila les Ny poètes. La Muse sera la contre-partie de la
nature © et riche comme elle. La poésie s’élèvera au-dessus — -. @elle-
même et nous invitera & la dépasser. Danse, — -. musique, abandonnons-
nous 4 Bacchus... Laissons-lui ses belles abstractions, ne le taquinons pas
sur l’incertitude de ses aphorismes, ne ; lui demandons pas le nom du
fleuve, de sa _ S source et de son confluent, ne le chicanons pas. sur, cette
force qui n’est qu’un abandon, sur o cette connaissance: ignorante de ses
origines, sur cette vague qui détache celui qu'elle emporte de Vobjet quil est
en train de saisir, cette intelligence qui n’est que de l’instinct... Pardonnons-
lui

ipatic] po m ; , -PHbgophae modernes, vo eaux coups de fusil sur
la as Lead eee d'Emerson.



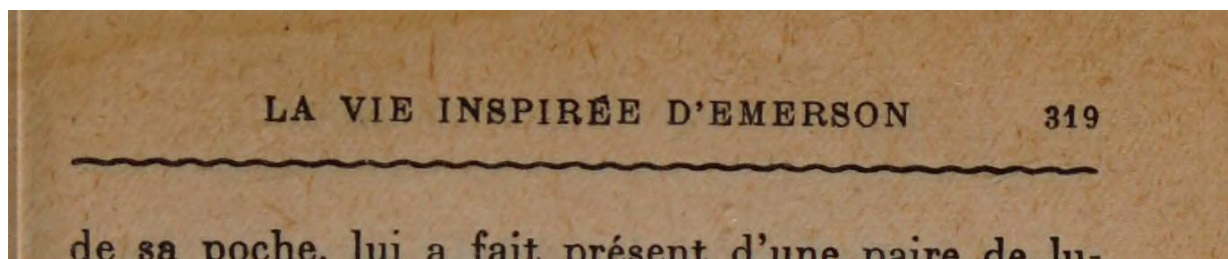
CHAPITRE XII LA TRAME DU DESTIN Les Parques et la statue d'Isis sont toujours au- dessus de la cheminée. L'Aurore du Guide conduit — - toujours son chariot près d'Endymion endormi. Les portraits de Montaigne, de Shakespeare et de Swedenborg regardent toujours dans leur cadre sous leeil rébarbatif de Teufelsdröckh. Les livres sont toujours sur les rayons. La harpe éolienne pleure toujours sur le toit. L'arbre Yggdrasil fleurit tous les jours au jardin. L'ombre des sapins s'est épaissie et le soleil brille toujours sur l'éternellement jeunes univers. Le monde tourne en rond, ne nous y trompons pas, — Ce qui advint un jour adviendra encore, . Sphère ou poussière, tout retourne, . De l'oiseau bleu encore j'entendrai la chanson Et du vallon d'Auburn je referai le rêve... : i) #Y Emerson est toujours auprès de son feu dans sa). douillette, & se bercer dans son rocking-chair.... a "L'hiver est venu, l'hiver de la vie, comme l'autre. Le Temps, le petit homme gris qui tire les illusions i = 318 "3

CHAPITRE XII

univers.

*Le monde tourne en rond, ne nous y trompons pas,
Ce qui advint un jour adviendra encore,
Sphère ou poussière, tout retourne,
De l'oiseau bleu encore j'entendrai la chanson
Et du vallon d'Auburn je referai le rêve...*

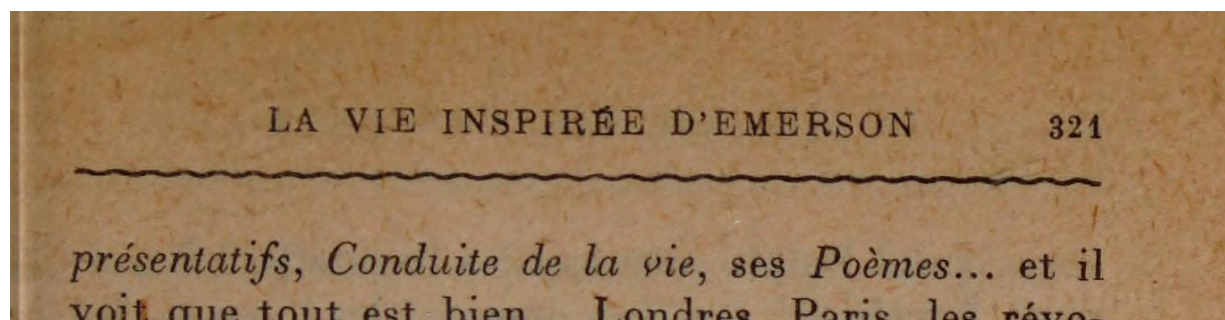
| } | . _ de sa poche, lui a fait oe ? une paine Fide luG nettes. C'est la vieillesse, il est temps de tenir un _ meeting d'indignation et de composer son De 'Senec- i _ 'tute. La vieillesse, Emerson n'en a cure. I] n' y croit _ pas plus qu'a la maladie et & la mort. Le monde _ est un éternel Présent. Chaque jour est un nouveau - matin. L'Age repose et détache, et la vieillesse, quand elle vient, apporte, entre autres consolations, l'es _ poir d'en être bientôt délivré. L'œuvre est faite, on ne se préoccupe plus du succès... La vieillesse est — une plaisanterie de la nature qui s'amuse souvent a confier 4 des épaules encore jeunes un cœeur usé et A conserver un cœeur jeune sous quatre-vingts hivers... La vieillesse, c'est l'évasion hors du temps, ce poison; c'est l'entrée dans le port. L'assurance du navire expire en vue des côtes, Il est temps de vieillir et de carquer la voile, Comme Voiseau reploie Vaile devant Vautan, Je me replie devant la tempête du temps, Saisis le gouvernail, amène la voile, Au soir du jour, je suis la voix suivie a laube... Humble et fidèle, allons, bannis la crainte, Et tout droit fonce sans danger, Le port est prêt, digne de la croisière, Et chaque vague est enchantée... Emerson n'a pas vieilli. A soixante-dix ans bientôt il se sent l'esprit libre et lucide. I] n'a jamais prêté grande attention aux infirmités. A peine, le tournant de la jeunesse passé, a-t-il été malade. A la moindre tumeur A |'épaule, sa femme a peur d'un > eas hg : all x



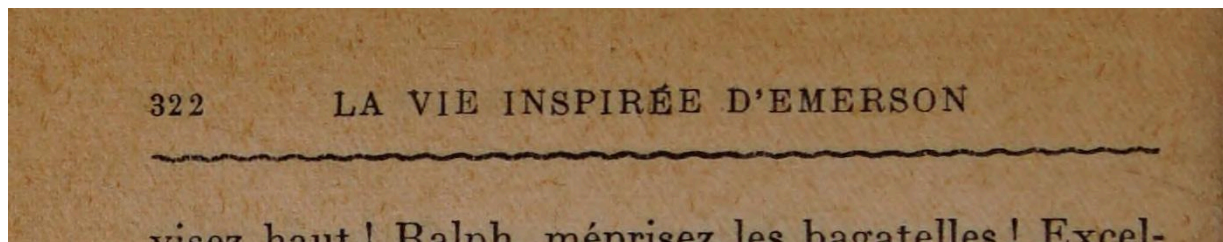
a < ' : ~ 'cancer et as Ye amuse. ie maladie, sornettes ! ! les malades: sont des ep een Etes-vous malade? nap eet | % A vee q As ag Se Se ' nation ardente mais un cceur trop timide... Trop _ prendre fois on remarque le dessin ne tapis et les couleurs du mur. Au dedans il n'a pas une ride, il n'a aucune usure de cceur; sa seule infirmité, ç 'eat i un inassouvissement de jeunesse, unspent yeonitht mot épiloguer longuement. Jeunesse inassouvie, disette re amitié, disette 'd'amour, enfances puritaines, claustration, décorum, apathie, froideur. Unspent youth! confidence tragique et qu'Emerson n'a pas ~ faite d'un coeur léger. I live too much alone. Je suis - _ de regret qui en dit long et sur lequel on pourrait 7 x E ¥ >, ae ' trop seul!... Ellen, Margaret, Hermione, Una, en- _ tendez ce regret du fond de vos tombeaux, ou dans la sphère éthérée ou vous ont reléguées une imagitard, trop tard. Qu'Emerson se console avec les idées éternelles. Il est toujours au coin de son feu... Il songe... Il écoute ses voix... Soixante, soixante-dix ans écoulés, quarante années de solitude... Les Vastes Mondes sont terminés, l'exploration est finie... Le voyageur s'est arrêté en vue des îles mystérieuses... Silence! Secret! Arcana! Mystères!... Il a cru, il | a vu, il a délivré son message. Ses ceuvres sont la sur les rayons, Nature, les Essais, les Hommes re- —

cancer et cela l'amuse. La maladie, sornettes ! Tous les malades sont des coquins. Êtes-vous malade? Votre médecin c'est l'eau, le grand air et la chaleur, la chaleur surtout. Calfeutrez-vous dans votre chambre, chauffez votre poêle au rouge, inondez-vous les poumons, le foie, la tête et les pieds de calorique ; de la chaleur, de la chaleur encore, *heats on heats!* Il est délicieux d'être malade. Pour la

it que tout est. ead cone Paris, 'in Cen: lutions, la guerre civile, les
 parents, les amis, le - Cercle social de Concord, les conversations au bole :
 de la cheminée, les promenades, les rêveries philoso- © 386 _ phiques,
 Walden, les bois, la lente rivière sous les v grands ormes empanachés... Le
 bon Alcott est tou— i L jours la, toujours la le fidèle Channing... Tous les
 — _ derniers samedis du mois, Emerson dine a Boston, au Saturday Club,
 entre gentlemen. Il y a la Longs ne fellow, Oliver Wendell Holmes, James
 Russell Lowell, Hawthorne, le jovial Apraaaic, savant naturaliste et gai
 convive, grand chasseur de tortues, de poissons, et de eaakde: De temps en
 temps, ov part en pique-nique a la campagne, on va camper ___ I dans les
 Adirondacks, jeter aux truites des appats © -E -inoffensifs ou jouer aux
 chasseurs de casquettes... L'Amérique d'alors n'est pas encore le pays du _
 quick lunch for businessmen, et Vart de la conversation 'n'a pas été tué par
 le téléphone. On lit des _essais, des poèmes, on cause entre Brahmines. Le
 _ Saturday Club est le dernier des symposiums, des) banquets
 académiques. Emerson écoute plus qu'il ne parle. Il réde autour des tables
 pour trouver un homme, il grave dans sa mémoire des traits, des mots, le
 cou tendu, l'ceil fixe de l'aigle qui cueille — des miettes au festin des
 dieux... ~ jones Les vivants et les morts... Sur le théâtre dela vie, bien des
 figurants ont quitté la scène, Ellen, — Tenfant Waldo, Charles Chauncy,
 Edward Bhss, les © frères tant aimés, sa mère, Tnamurya, la Sibylle dont i]
 subit jusqu'au bout l'envotitement (« Ralph, 21



ee . it! ! | Ralph, -méprisex — bs Excelsior! » « Les images, les d
Ni immortelles images au fond du cœœur... ») Th 'mort: d'un chaud et froid
pris a flirter pital Sais Brahma! ! les quatre-vingt-dix incarnations ce -
Vichnou, la Béatitude des huit Dieux... Et. cette, Ophélie qui flotte vers lui
dans l'eau brumeuse, qui a ' répandait l'Yambre autour d'elle, insatiable.
Mar- | g garet qui voulait avaler le piniade « comme un œuf, - comme une
huître », disait Carlyle, et qui jetait des défis au destin.. Et John Sterling,
l'ami éphémère, 7 philosophe, PENSE dramaturge, libertaire, que - Carlyle
lui avait amené, avec qui il communiait en 4 - Montaigne et ehitigenit de
belles lettres & Van- | - tique... Des ombres, un défilé d'ombres et le reste
est silence... Carlyle la-bas, de plus en plus sombre — et renfrogné et qui
Scena de plus en plus ferme — a «ce monde de boue », « ce chenil de
monde », « cette _ pluie de grenouilles », mais dont le rude cœœur s'at- q
tendrit en vieillissant et qui se cramponne A lui — comme au seul être qui
l'ait compris, comme un — _ pauvre diable... Nua erketai, la Nuit vient.
Marchons : me ~et marchons vite, car le soleil se couche... a La vie, la
mort... La vie est un songe, une vision. | Le rêve nous passe au rêve. Notre
vie ne nous ap- | ; partient pas, c'est nous quilui appartenons. Néces- — _
sité éternelle, éternelle compensation, puissance in- _ sondable, silence
inviolé, paix, pureté, abandon : Ni abeolu, perpétuelle observation,
perpétuelle acquies~ ; ~ :

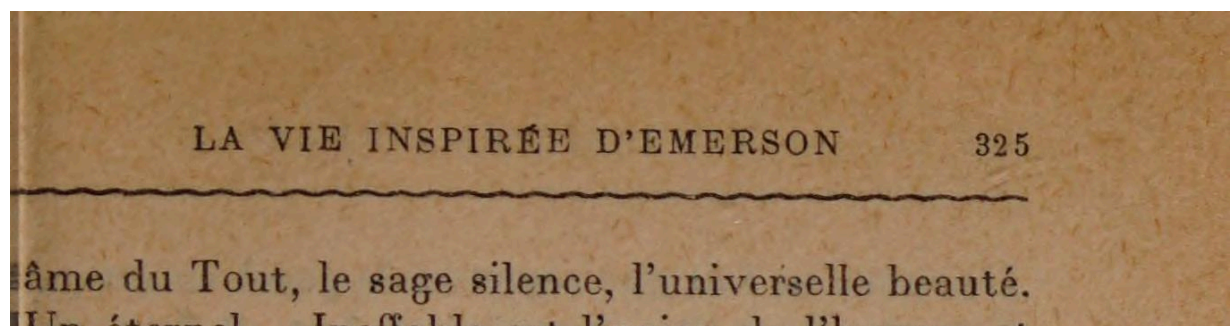


. buel e reconnaissal ce bah ri : lesquels i al exaltait les autres, il les reprend ntenant a son profit. Ses aphorismes, ses « vieilles | S\$ » forment un concert, un monologue intérieur Z ue la | petite voix calme lui chante. Fatalité, illun transition, métamorphose, passage, Be Vame _ Bons son démon, dans le calme de son abinet. i pans « Ou done nous trouvons-nous? Dans une série | ont nous ne connaissons pas les extrêmes et que ; ous croyons ne point en avoir, degrés après degrés, _ Vinfini... Le sommeil plane sur nos yeux comme ombre sur le sapin. Tout flotte, tout brille et Vilsion n' a pas de fin... La vie est un chapelet d'hueurs, de perles Maudtivalores a travers lesquelles . 'univers se reflète, et nous ne connaissons que ce jui tombe 4 leur foyer... La vie est une bulle d'air, in scepticisme, un sommeil dans un sommeil, une uccession de surprises. C'est Puss, la chatte, qui 1p oue avec sa queue dans un cercle fantasmagorique... pe og Illusion, tempérament, succession, surface, surprise, éalité, aradetnité, voila les fils de la trame, voila es seigneurs de la vie... Serions-nous pareils & la ruite que le pêcheur taquine, serions-nous les ouets de la nature? Ily a dans l'univers une ironie — ens achée, quelque chose qui se dérobe et nous emporte t qui n 'aboutit nulle part, qui nous triche et nous _ lupe... 'Oe Deans © mA Joulent, coulent, les vagues haies, maudites, ue . Fass Sp 08 va gues du changement... ; Canis

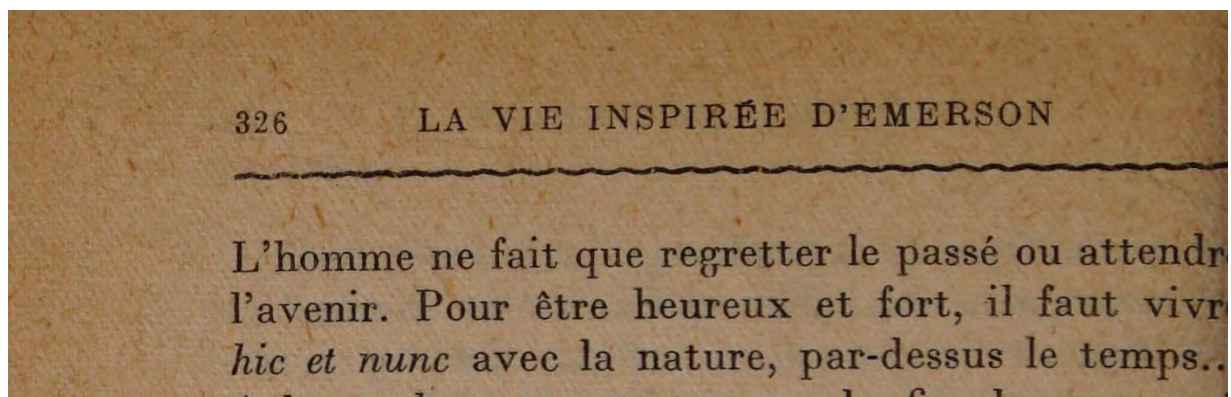
'taht: atic nous n'en Sorlaqedts pas Me coord ~ tout nous fuit.
 Tout fait dernier amorce une nouvelle, toute loi générale n'est que le fait : -
 _ ticulier d'une loi plus générale encore... Le mo = est un système de
 cercles concentriques 8 embott nt __. aTVinfini... Nous glissons sur des
 surfaces qui not _ échappent... Nul sommeil, nul repos... Dans I nature,
 chaque instant est nouveau, le passé 8" ou _ bhe, le devenir seul est sacré,
 rien ae certain q la vie, la transition, expansion, esprit en pleine énergie...
 Les voies de la vie sont mystérieuses, ose est une extase, la voie de la vie,
 c'est l'abando1 : _ Vivons en avant !... a __ « Comment douter et comment
 craindre? No --_ peposons dans le sein d'une Intelligence immens' Dieu
 nous parle et nous communique toutes: choses il remplit le monde de sa
 voix, de lui émanent | lumière, la nature, le temps, les Ames... La créati <
 est perpétuelle, le temps est une illusion... O mes frères, Dieu existe ; il y a
 une Ame au centre de kk nature et par -dessus la volonté de chaque homm
 de sorte qu'aucun de nous ne peut faire tort & uni vers. Le cours entier des
 choses préche la foi. q _ suffit d'obéir. Plagons-nous au milieu des courant:
 de la puissance et de la sagesse qui animent tou ceux qu'ils emportent et,
 sans effort, nous seron: portés vers la vérité, le droit et le parfait conten Ae
 tement. # _ « Nous vivons par moments, par fragments, par » ties,
 particules, mais, au dedane de homme, es we Sea

« Rien ne tient, tout pousse, tout bouge, le monde est fluide et volatil. Tout semble fixe et permanent tant que nous n'en connaissons pas le secret, mais tout nous fuit. Tout fait dernier amorce une série est perpétuelle, le temps est une illusion... O mes frères, Dieu existe ; il y a une âme au centre de la nature et par-dessus la volonté de chaque homme de sorte qu'aucun de nous ne peut faire tort à l'univers. Le cours entier des choses prêche la foi. Il suffit d'obéir. Plaçons-nous au milieu des courants de la puissance et de la sagesse qui animent tous

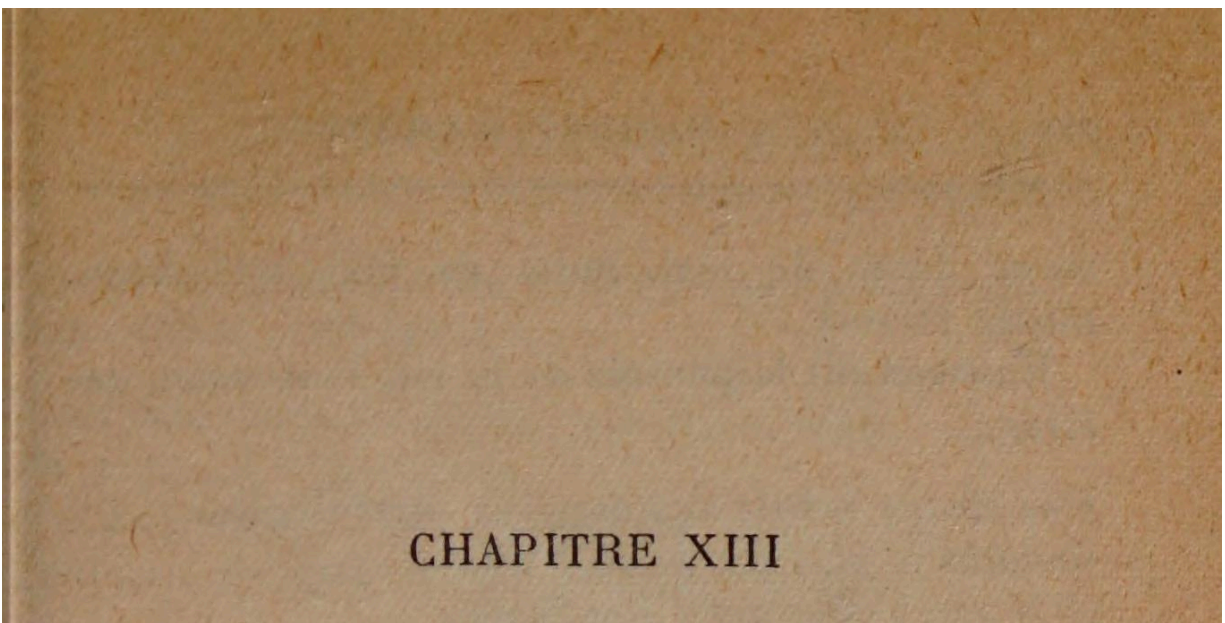
1 Tout, le sage lemon! i universelle eee Bt ternel... Ineffable est
 l'union de l'homme et de Dieu en chaque action de l'âme. La plus simple
 personne qui, dans son intégrité, adore Dieu devient ... Sentiment de la
 présence divine. On dirait le cœur se doubler en lui-même pour se pendre
 à l'infini... Entendons la révélation de toute nature, de toute pensée & notre
 cœur. En nous habite le — rés Haut. C'est dans l'esprit que sont les sources
 de la nature, quand le sentiment du devoir s'y rencontre... La beauté de
 l'Âme est immense, le monde — est un miracle perpétuel, que produit
 l'Âme... Elevons des autels à la Bénie Unité qui tient la nature et l'Âme en
 solution parfaite et force chaque atome servir une fin universelle. La
 nécessité plante la rose de la beauté sur le front du chaos et nous révèle
 l'intention centrale de la nature qui est la harmonie et la joie.. « Elevons des
 autels à la Belle Nécessité qui nous assure que la Loi règne en toute notre
 existence.. » « Les voies de la vie sont merveilleuses.. * la Beauté de la
 vie, c'est l'abandon. L'esprit s'élève au soleil et dort, il est la
 nature. Ces roses sous ma fenêtre ne se réfèrent à aucune rose préexistante
 ni à des roses meilleures; elles sont ce qu'elles sont; elles existent avec
 Dieu aujourd'hui. Le temps n'est pas pour elles. La seule chose qui exis-
 te, c'est la rose. Elle est parfaite & chaque instant de son existence. Avant
 qu'éclate aucun bourgeon, toute sa vie est en action, et il n'y en a pas
 davantage dans la fleur pleinement épanouie, qu'il n'y en a dans la racine
 dénuée de feuilles,



ae Me avenir. I hic et nunc avec la nature, pares we Gourd? hui
 SEN autant pour nous que cing ne. Awe prochain millenium... Chaque
 instant de n StS vie est si étonnant qu'il éclipse tous les rom Notre vie
 repose en des sons que nous n'entend: _ pas, en des odeurs que nous ne
 sentons pas et eS _ impressions si délicates que nous ne les découvri- que si
 on attire notre attention sur elles...% > = - « Sous les détails inharmonieux
 et triviaux réside une perfection musicale, l'idéal qui voyage toujours avec nous,
 le ciel sans accroc ni couture... Tout n'est qu'un ikwiony mais, quelque part, au-
 dessus de nous se trouve une région éternelle avec des montagnes et des
 prairies paisibles où paissent les troupeaux et où les bergers dansent au son
 des pipeaux. Ba Sa tons des mains comme des enfants devant la
 magnificence auguste, cette vie dans la vie, cette _ Mecque ensoleillée du
 désert... La Fortune, Minerve la Muse, Esprit Saint, agenouillons-nous
 devant l'Eihusedne@able & laquelle les philosophes et les sages ont en vain
 cherché un nom. Laissons le divin s'épanouir en nous et nous aurons 23 paix,
 la | Pal 'matinale... » % a La vie la plus longue n'est qu'un matin, mais. 01
 BRS est le jour? > oe Les S 5 x ae



CHAPITRE XIII. mK: ae LE PRESENT ETERNEL | Me Pa ‘ a
 ge _ Non il n’avait pas vieilli le poète qui, a soixante- ; EB iwire ans,
 publiait May-Day. Nature, éternité, be - perpétuelle j jouvence du monde.
 Emerson a fait un_ rêve, Ses amis l’attendent a la porte de son logis” pour
 voir passer le cortège du Printemps. Printemps, | ; ry jnondation de l’amour,
 hyménée des plantes, des bêtes et des hommes. Le tiède vent du Sud mollit |
 te la terre, la glace explose en joyeuses canonnades sur la rivière et les
 étangs, la sève monte, le vin fermente dans les caves, les animaux sortent de
 leurs tanières, les migrations d’oiseaux com— - mencent. Couronné de
 bourgeons nouveaux, ç fog le Printemps qui passe suivi par les Nuits et les
 Jours et la troupe enguirlandée des dieux. Soleil, — arc-en-ciel, chants
 d’oiseaux, et le son lointain i ‘du cor dans la vallée. Une brume chaude se
 balance et flotte sur les ailes du vent du Sud. Sur — le char mystique
 flottent les jours d’opale. Le Printemps parle par les fleurs, il chante avec
 les” fd oiseaux dont le cceur cherche le cceur des hommes. — Le matin
 murmure et parle de trésors cachés sous” sa paupitre close, d’jles lointaines
 par dela Vho327



Et le ver, 8 offorçant a être homme, =f -Gravit toute la spirale des formes... a dit les perpétuels miracles, les métamorphoses, K age sublimes tautologies de la nature : Se : “Nul rayon ne s’éclipse, aucun atome ne se perd, _ Ma plus antique force est encore la plus neuge, La rose fraîche sur ces hates la-bas =a Me renvoie en rosée la courbe du grand ciel... Tl chante le fleuve mystique qui va du Temps a TEternité : . | Le fleuve que j aime est un fleuve sans limites, Il déborde, il traverse et la mer et le ciel, La lumière et la vie, et devant lui s’élance... Tl chante la mer, « la mer d’opale, féconde et vigoureuse, belle comme la rose en juin, fraîche comme -. Pare-en-ciel ruisselant de juillet », la mer semeuse ee dillusions, qui décore ses bords ensoleillés de fruits — 5 " = pee aes et leurre vers des iles lointaines les errants — pour y mourir. Il fait sa prière aux étoiles, « oiseaux — _ sans ailes de l’éther, vaisseaux sans voiles du ciel,» — “mariniers fidèles qui yoguent doucement sur leur’ 3 -voite d’ambre, feu du feu, pures essences, présence _ rs a) W =. & si3 4

rizon. Jours de mai, nuits de mai, renouveau, retour éternel...

Emerson dit la poussée de la vie, l’ascension des êtres :

*Une chaîne subtile aux anneaux innombrables
Rattache le plus proche et le plus éloigné,
Et le ver, s’efforçant d’être homme,*

Wee < ealg ee une ratte née dans le ciel, ujours, toujours, quelque chose qui chante... — Sur tout ce que le grand Planteur a semé Brille la rose de la Beauté, A travers le temps qui use et les formes qui se fanent, Re ietourne la jeunesse immortelle... th! se plonger dans l'univers de la matière ou s'élerer a un réye divin : . A u fond du cceur inane un poète demeure Jui tout le long des jours conte un conte d'été... 5 vj a }
Le printemps fait encore un printemps dans mon ame, falgré soixante ans bien compteés, Lamour éveille encore ce cceur qui palpite, 1 aa gaa BY non, Von ne gieullit jamais. . Sur les glaciers de Vhiver Te vois Vété qui brille é é sous les neiges entassées 3; deoteies Les bourgeons chauds de ta rose... RR GS ae i Ainsi Emerson vieillissant voit l'univers cou- — eur de rose, non point roses épicuriennes mais -oses -mystiques, roses des glaces, edelweiss qu'il ja alle empourprer au jardin d'Hafiz et de Sadi,

qui exalte, roues que la nature emporte dans son mouvement vertigineux...

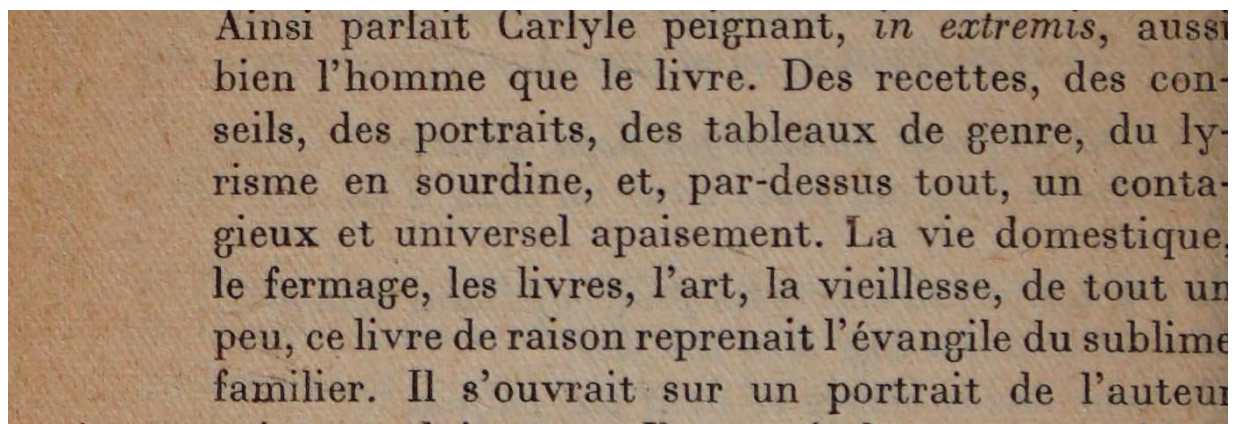
*Printemps, paix et solitude, musique et clarté,
En quelque lieu que j'aïlle,
J'entends toujours une musique née dans le ciel,
Toujours, toujours, quelque chose qui chante...*

Espérance :

*Sur tout ce que le grand Planteur a semé
Brûle la rose de la Beauté,
A travers le temps qui use et les formes qui se fanent,
Retourne la jeunesse immortelle...*

Ah ! se plonger dans l'univers de la matière ou s'élever à un rêve divin :

TAS eae de gale es > Ete "Stalt bien le miel de sa. pensée c l donnait dans Société et Solitude, livre apaisant, 3] -charmant dans Ja note intime et familière. Con de la vie était Pévangile de V'action, Société et S = tude est le bréviaire de la vie intérieure... Cl sant dont elle voit la laideur, mais dase alle: ¥ note _ la nouvelle et anarchique opulence... Et quelle concision, quelle simplicité, quelle douceur, quelle grace familière, quel sens pénétrant, doux, oui, ma _ irrésistible, plongeant aux profondeurs pour remonter sur les cimes, silencieux comme l'électricité... » Ainsi parlait Carlyle peignant, in ewtremis, aus bien Phomme que le livre. Des recettes, des conseils, des portraits, des tableaux de genre, du lyrisme en sourdine, et, par-dessus tout, un contagieux et universel apaisement. La vie domestique, le fermage, les livres, Vart, la vieillesse, de tout un peu, ce livre de raison reprenait I' svoomnts du sublime familier. Il s'ouvrait sur un portrait de l'auteur peint par lui-même. I y avait longtemps qu'il se déguisait sous les traits d'Osman, de Sadi, a la - - turque et & la persane, camouflant ses mea culpa . sous le laisser-aller oriental. Osman, c'est homme affable dont le seul vice : est la solitude et affligé d'une sorte de paralysie > de la volonté, évasif, timide en paroles comme une ' jeune fille. Achète-t-il une maison, vite Osman plante autour des arbres. Ici une has, la des chênes, _ des arbres, encore des arbres, surtout des arbre:

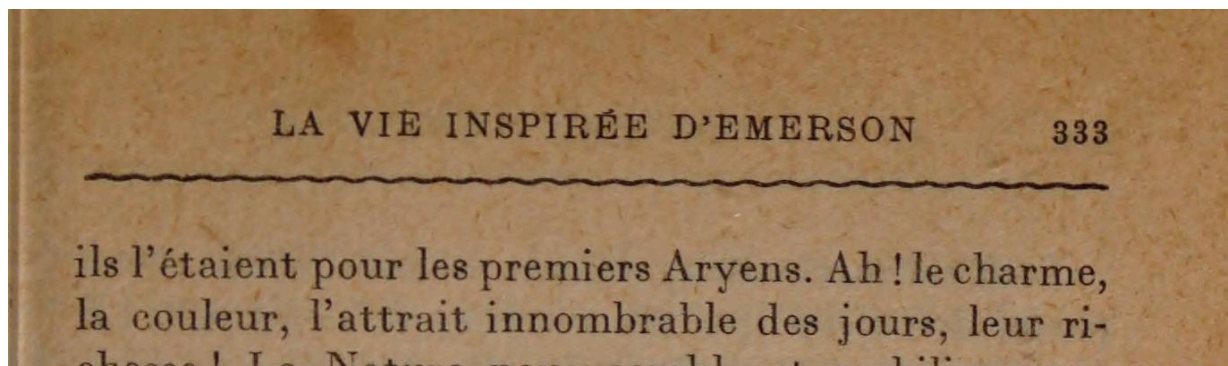


Ainsi parlait Carlyle peignant, *in extremis*, aussi bien l'homme que le livre. Des recettes, des conseils, des portraits, des tableaux de genre, du lyrisme en sourdine, et, par-dessus tout, un contagieux et universel apaisement. La vie domestique, le fermage, les livres, l'art, la vieillesse, de tout un peu, ce livre de raison reprenait l'évangile du sublime familier. Il s'ouvrait sur un portrait de l'auteur

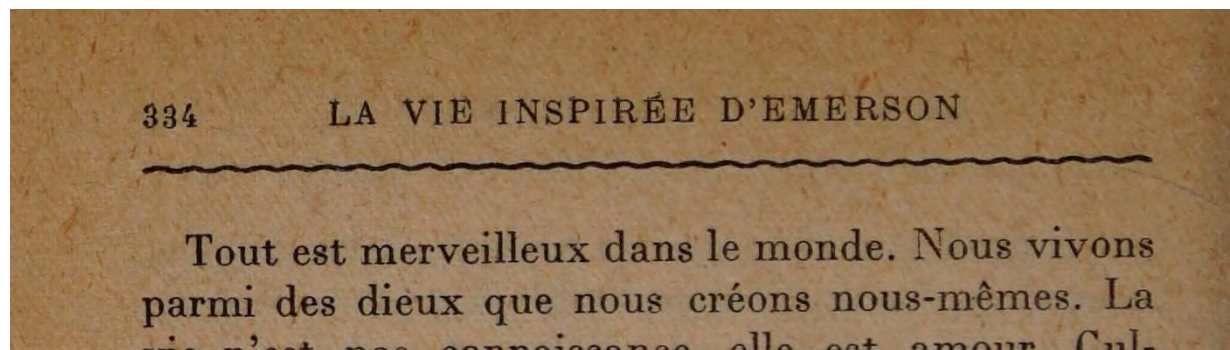
BaP See heh a a ON te ae ee a rs verts qui gardent leur' secret.
toute ç ne Le plus grand plaisir que vous puissiez. faire 8 Osman, c'est de
ne pas le reconnaître si vous | _ rencontrez dans la rue. Touje ours vêtu d'
habits cou "leur muraille, il souffre le premier de ses gaucheries \ et se
sauve Boks la campagne pour se débarrasser _ ey _ de ses tics nerveux et de
ses haussements d'épaule vi en compagnie. Emerson, il est vrai, plaidait
les" f circonstances atténuantes pour son misanthrope. Peu de substances se
rencontrent A l'état pur dans la nature. Pour supporter le rude contact des
hommes il faut, nous dit-il, une pate commune, le ~ fer, le sel, l'air et l'eau.
Certains métaux, comme la | potasse et le sodium, pour rester purs doivent
se _ - conserver sous le naphte. Force est bien de rester © sur son trépied
pour garder son électricité. Et 2 daa citait, en les enviant, ces anges que
Swedenborg — - cantonne au milieu du ciel, chacun dans une maison. -
isolée, et qu'il nomme les pe Mes des anges. ey Société, solitude... La
nature nous met au pied f du mur, mais le sage prend la diagonale, gardant
— Ue ~ sa tête dans l'une, ses mains dans |'autre, conseryant son
indépendance sans aliéner ses sympathies. Ainsi, au terme de la vie,
Emerson plaidait encore sa propre cause et sentait le besoin d'excuser sa
timidité et sa froideur. Société et Solitude était une apologia pro vita sud, et
une nouvelle palinodie. Dans Conduite de la vie il exaltait le génie
moderne, la science, les machines, les inventions. Dans Société et Solitude,
a moitié enthousiaste, a moitié satirique, - il bralait ce qu'il avait adoré. Il
dressait la liste | _ des inventions, depuis la machine @ vapeur jusqu'a~

vie ne va pas trouver « l'eau de rene blenchine' les négres? »
Toujours plus vite, toujours mieux; 4 oujours plus loin. Et puis? Emerson
ouvrait de. vastes parenthèses et multipliait les points interTO ation. ere. a
vapeur, la photographie, les ballons, les dé- . couvertes astronomiques, nous
aideront-ils & faire _ "notre. salut? Les machines sont agressives. Le
tis'gerand devient un métier, le machiniste une ma- _ chine. Si vous ne vous
servez pas de vos outils, ce _ sont eux qui se serviront de vous. L'homme
est _ Yesclave de ses ceuvres. Est-il bien certain que les 4 _ machines nous
aient allégé le travail? La machine _ ' détruit Phomme et, quand elle est
parfaite, le mécaao -nicien ne compte plus. Avec toutes ses inventions, _ le
monde 'n'est pas meilleur, il est pire. Qu'ont done -* fait tous ces arts
nouveaux pour améliorer les carac- > poe teres, qu'ont-ils valu a
Vhumanité? Les hommesen _ sont-ils meilleurs? Nous avons fait un
mauvais placement. Les travaux et les j jours s offraient A nous et nous
avons sacrifié les jours aux travaux. Et - cependant, le Jour — Dyaus, Deus,
Zeus, Jupiter, pen ~— est une Puissance, une Manifestation divine, le nom
trouvé par les anciens pour désigner la Puissance suprême. Celui-la seul est
riche qui sait pos-séder le jour, Les jours sont toujours divins, comme 5 .)
he

tai ie couleur, Pattrait innombrable lee jours, norm £ chesse ! 1 La
 Nature nous comble et mobilise pour nous ses trésors, merveilles du ciel et
 de la terre, eae de nos sens, abime dans un abime. _ Un présent éternel
 régne dans le monde, la Nature. ae pose | les mêmes roses sur nos buissons
 que celles qui a - charmaient les Romains et les Chaldéens dans leurs pe» _
 jardins suspendus. Gravez-le dans vos cœurs : :chaque | jour est le meilleur
 des jours, chaque jour est le ey ~ jour du Jugement. C'est dans ce qu'il y a
 de moindre | et de plus humble que la Nature est véritablement ~ ts 2 Ot
 pleinement elle-même. Vous demandez une - longue vie, mais c'est une vie
 profonde, des mo- ra 4 OS Ss = : ments essentiels qui importent. Que la
 mesure du §o5 ae _ Temps soit spirituelle et non mécanique. Toute vie est
 plus longue qu'il ne faut. Des moments d'intuition, de belles relations
 personnelles, un sourire, un — seil voila la vie. Celui-la seul me fait riche
 quu -me rend précieuse la durée entre un soleil et un - autre soleil. La
 mesure d'un homme, c'est l'art avec yaa: ~ lequel il sait saisir le jour. La
 vie n'est bonne que 4 te si elle est magique et musicale, un accord, un
 consentement parfait. Ne la disséquons pas, ne l'ana- — lysons pas.
 Traitons les jours respectueusement, = “soyons un jour nous-même. Allons,
 laissons le matin __ être... La durée de la vie! C'est sa profondeur qui
 importe ; le temps n'est que sa surface fugitive; lamoinde accélération de
 pensée, la moindre augmentation d'énergie spirituelle rend la vie vaste. Le
 prix ' de la vie, c'est sa qualité intérieure, l'art de savoir _jouir de nos
 facultés. 5 L



est pas connaissance, elle est amour. ons noire -sympathie, enrichissons notre se é. Ce n'est pas en découvrant des objets l nous ans gles objets que nous tenons sous la main. « oe vraiment, le cceur au centre de l'univers, 4 chacune ~ de ses vibrations, projette les flots du bonheur | dans ø chaque veine, dans chaque artère et veinule, de' sorte que le systeme de univers tout entier est inondé — ' d'un afflux de joie. L'abondance de l'endroit le plus —__ pauvre est trop grande, impossible de recueillir la _ moisson. Tous les sons s'achévent en musique et le bord de toute surface se teint des couleurs du - prisme... » . Affirmons, embrassons l'affirmative. Un homme n'est digne a ce nom que sil nous rend la vie et ja nature meilleures. Soyons optimistes. Ne susSpeen pas de peintures lugubres sur nos murs, en conversation renonçons au noir et A la tristesse. Ne gémissons pas, ne nous plaignons pas, omettons - tout ce qui est négatif, des roses, des roses encore. . _ L'affirmation des affirmations, e'est ?amour. Autant _ d'amour, autant de perception. C'est la bonne vo- — A -lonté qui fait intuition. Il y a deux vies, choisis. - sons la vie intérieure, la vie vraie, la perception . sage et calme, dans le grand Présent, dans le Présent agrandi. « Le vrai et le bien demeurent _ 4 jamais. Oui, sans doute, il y a le mal et le bien, _ la nuit et le jour, mais ils ne sont pas égaux. — - ve LSE SY } rae a

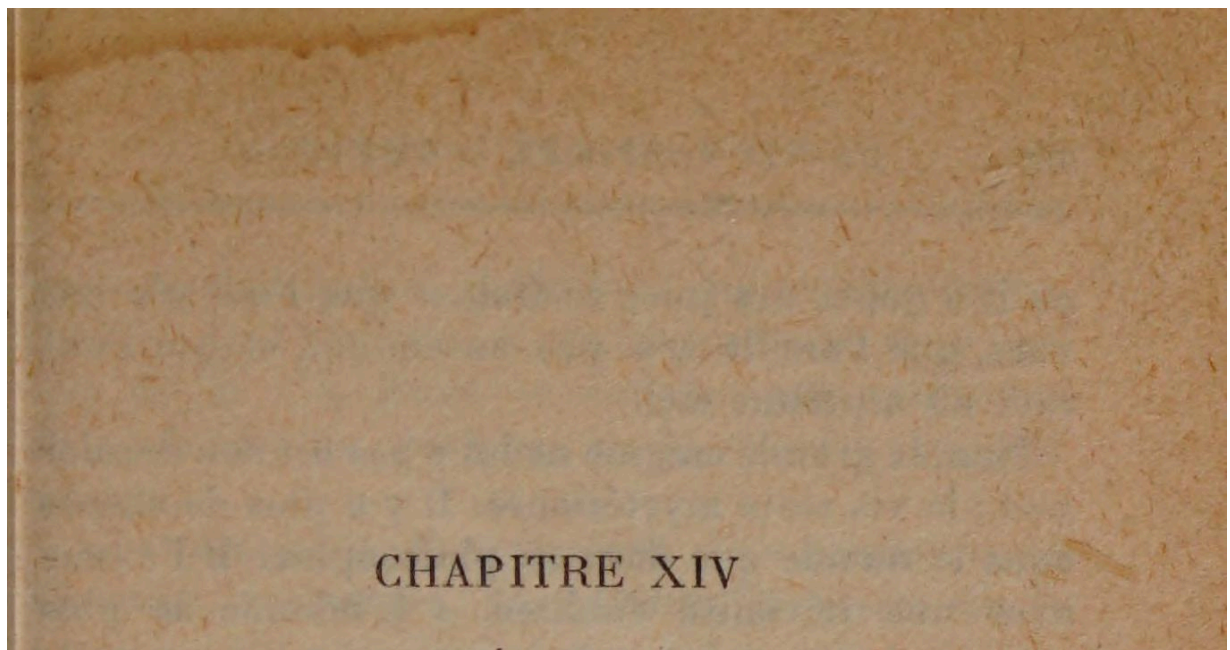


as et cet énorme appétit d'idéal? Ah! quel cri- que et quel mendiant que cette Ame, cette 4me — a l' Pairie. dans ses révolutions, la planète s'offre au soleil sous ses aspects érie et changeants n'ails qui ne sauraient être contradictoires, car la lumière ne change pas. C'est dans ce chapitre des Travaux et des Jours de Société et Solitude qu'on ' voit, qu'on sent briller l'aura, la véritable clarté emersonienne, phosphorescences et rayons, clarté qui est en même temps une musique et & laquelle répond, | par delà l'espace et le temps, ce qu'il — semble y avoir de vraiment immortel en nous, musique de la durée pure, de l'Ame qui s'écoute, de l'Ame qui trouve la surame, musique, pensée, un oruit de source dans le soir. Irrésistible optimiste, comment douter 4 vous sniendre, après tant d'affirmations passionnées? Si Bg 'a raison vous discute, le coeur cesse de vous con- _ tredire et s'abandonne. Oui tout est bon, tout est beau, vous l'avez dit et redit si fervemment, il faut — 9 ta 'admettre. Nier désormais est trop aisé, affirmer seul est héroïque, et qu'est-ce qui est vrai si Vere 70 Ai rêve ne l'est pas? Esprit-Matière, Pensée-Monde, supprimant tous les problèmes, vous les noyez dans votre flot souverain qui nous entraîne malgré nous. hfe Toute l'autorité de l'Esprit, toute l'allégresse de la _ ex

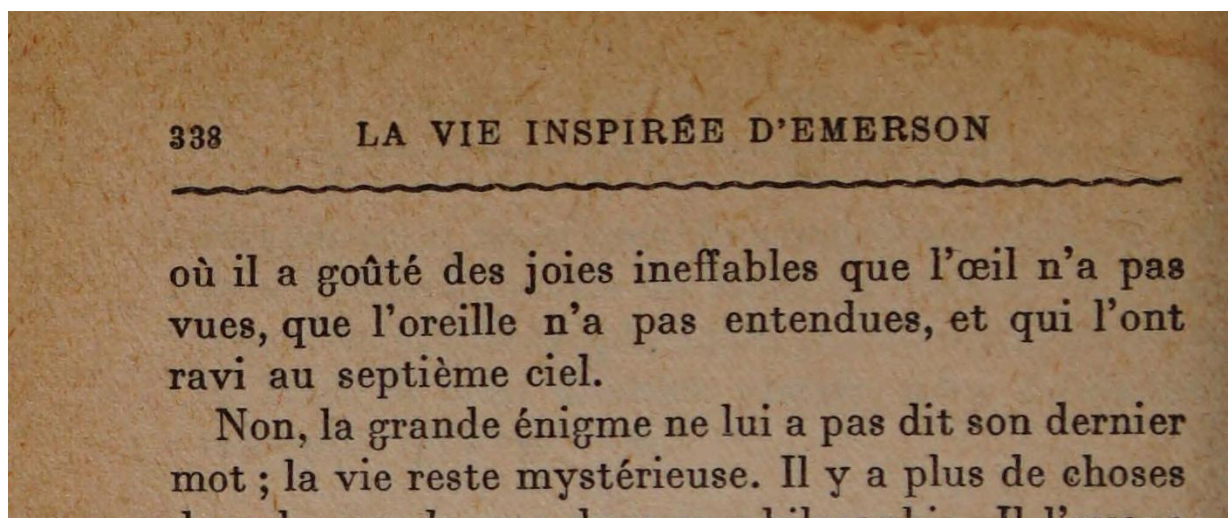
C'est le jour qui est grand, qui est définitif.
C'est pour le jour que la nuit existe et non
pour la nuit le jour. Pourquoi ce besoin immortel
du toujours davantage qui tient au fond de notre
être, et cet énorme appétit d'idéal? Ah! quel cri-
que et quel mendiant que cette âme, cette âme

Nature sont avec vous de connivence. Oui, vous avez bouclé la boucle du Bien, du Beau et du Vrai dans vos intuitions sphériques et concentriques avec le Tout. Si nous doutons jamais, nous ne douterons plus qu'avec vous.

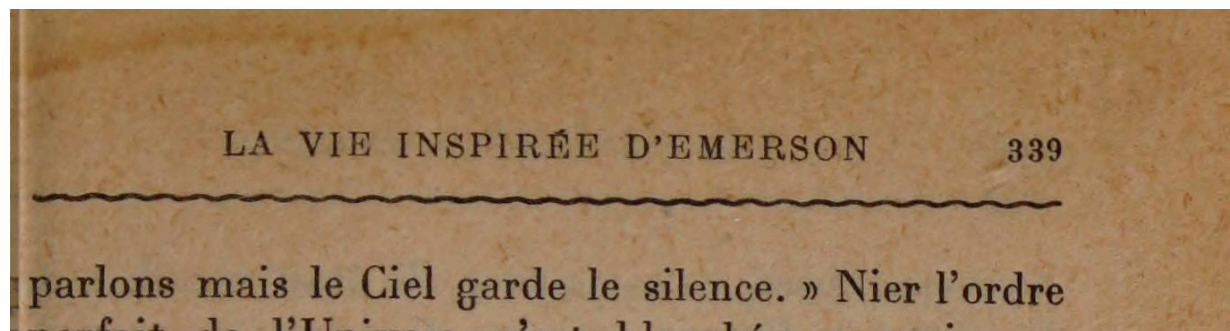
CHAPITRE XIV | * \ CREPUSCULE et eS ee -. Le soir de la vie, un grand repos, un grand SiTence. La le s'éloigne au son des rires et des tambourins. A soixante-dix ans passés, Emerson — est toujours vert, toujours jeune et serein, couse ; grand, toujours droit, la chevelure vigoureuse, le J teint rosé, son profil d'aigle illuminé d'un éternel — sourire. Tout est beau, tout est bien. La vieillesse — Tui a apporté le loisir. Il reprend ses Vastes Mondes, — il leur compose un index, il fourrage dans ses papiers, arrange, groupe. Depuis une dizaine d'années, _ il ne.tient plus son journal, mais il a ses carnets __ sous la main, le carnet IL (Intellect), le carnet PY = (Philosophie), le carnet LI (Littérature), le carnet TO (Tolérance). Il continue a faire le point, & " explorer, 4 cerner Pénigme, toujours optimiste, mais — avec plusieurs grains de sel et de Vironie en sour- — dine. Ces brèves notes au débotté nous donnent sa _pensée intime en toute franchise. Tout n'a pas été _ rose dans sa vie, il a payé la rangon de la solitude. _ Le ciel de l'intelligence est un ciel solitaire et désert. Et cependant, les plus belles heures de l'existence sont celles qu'il a passées dans ce monde meilleur re A 337



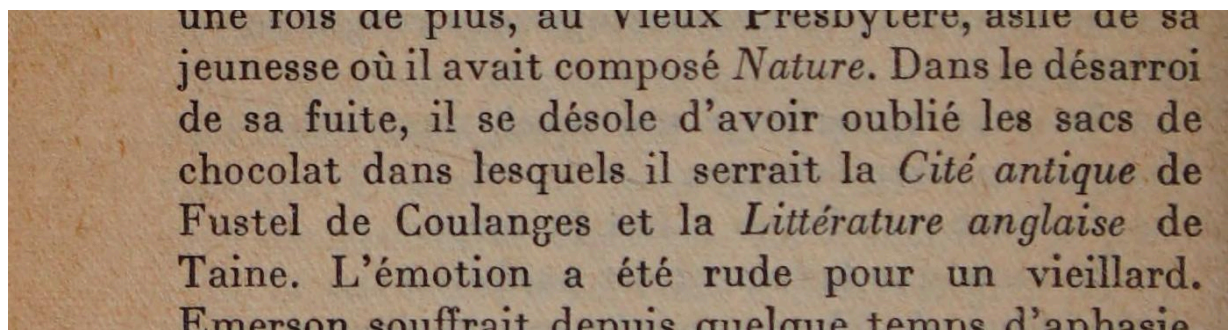
1 of il ay a gotté 'dea | joies jneffables que Peal n "a vues, que
 Voreille n' a pas_ eer et bas Sor: la vie reste mystérieuse. Il y a as de osha
 "dans. e monde que dans sa philosophie. Il l'avoue © eS avec une trivialité
 sublime. « L'homme le plus ~ 3 . avancé, & son point culminant, qui se oT
 _ lui-même et la Nature, découvre quel rude idiot il ee est, combien
 totalement inconnaissable est laCause, : v * ° : i Vs martyrs. L'esprit ne
 ment pas, mais nos pensées a Bi.' question et la Nature est la réponse ;
 l'Univers est la Neéceseité, avec leurs sources et leur avenir tota- — .
 lement inconnus — un rêve gigantesque. » » Decertain il n'y a que la
 réception, la perception, rece- _ 'voir, percevoir, affirmer la présence et
 l'excellence — des Lois, témoignage qui vaut celui de tous les i sont
 incertaines et fugitives. La transition, le passage, la métamorphose, voila le
 destin organique de -Lesprit, transition, amélioration, progrès... Nos pen- —
 sées, ce sont les grands courants universels rendus — ~ harmonieux. «
 Chaque pensée nouvelle qui fait le jour en notre Ame est précédée d'un
 long dilucule qui annonce sa venue. Ajoutez l'aurore qui précède un nom
 aimé. » « Le subjectivisme est lui-même la le tableau sur lequel nous
 écrivons. La Philosophie s'appelle la nostalgie, le mal du pays de l'Ame. »
 Ame insatiable! « Avec cet éternel besoin du plus qui appartient & notre
 modeste condition, ou trouver le secours? Les dieux eux-mêmes ne peuvent
 nous aider, ils sont aussi embarrassés que nousmêmes. » « Nos perceptions
 ont leur destin... Nous



ons 'mais as: Ciel garde le oe » > Nier l'ordre — fait de l'Univers, c'est blasphémer, mais, au lieu de la vie, Emerson entoure son optimisme de réserves, de nuances et le déguise en gaieté scientifique. Son testament, le testament du « scholar », de l'homme de pensée, tient dans le creux de la main. 4 Je crois que tous les hommes sont libres quant aux lois. « Je crois que les hommes ont le droit & leur existence quant aux lois. « Je crois & la liberté des opinions religieuses et 'politiques. « Je crois au suffrage universel, aux écoles publiques, au libre échange. D « Je crois que l'Ame a fait le corps. _ « Je crois que le hasard est parfait. » Minimum de liberté, minimum de dogme, prudence, prudence! Testament bien expéditif, bien 'simpliste, bien déconcertant d'agnosticisme, mais qui débordent et compensent tant de prophétiques intuitions. eee Il était toujours conférencier. Il donnait aux étudiants de Harvard le cours sur l'Histoire naturelle ~ — de l'Intelligence, cours bien décousu, bien peu systématique, mais où l'on voyait poindre Vaube d'@ une 'philosophie nouvelle & travers l'exploration bile 77 ¥ sondage des énergies secrètes de l'dme. [] n'enseignait pas, il faisait mieux, il inspirait. A trente ans de distance, la société Phi-Beta-Kappa lavait de e/

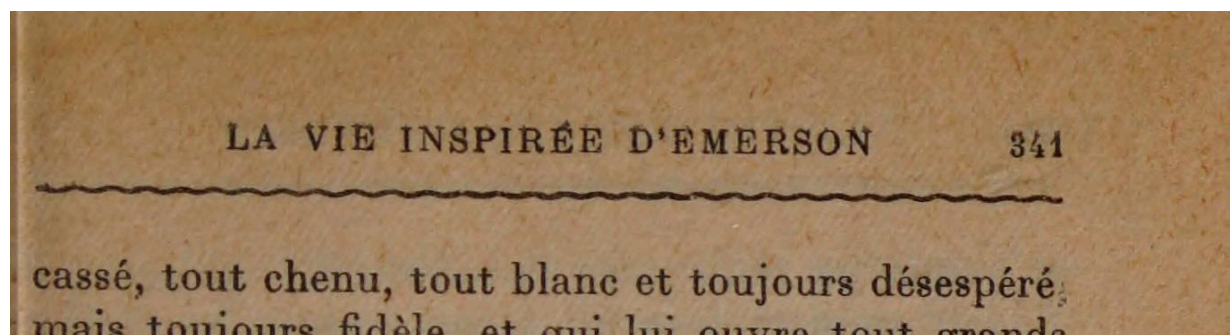


Pe oes de Harvard. De loin en loin, il continuait J a printemps de 1871, il avait fait le voyage du Far West et de Californie. Dans la ville du Lac Salé, y il avait rendu visite & Brigham Young, le fondateur a s 4 la hate ses livres, ses manuscrits et il se réfugie, — une fois de plus, au Vieux Presbytère, asile de “sa : jeunesse ot il avait composé *Nature*. Dans le désarroi de sa fuite, il se désole d’avoir oublié les sacs de— _ promenades, il se montrait a Boston ci il s’arrêtait: pensif sur les lieux ou s’était écoulée son enfance. Ne des Mormons, produit authentique comme lui du mysticisme yankee. ¥ E En juillet 1872 le feu prend & sa maison. On sauve | chocolat dans lesquels il serrait la Cité antique de~ Fustel de Coulanges et la Littérature anglaise de. Taine. L’émotion a été rude pour un vieillard. - Emerson souffrait depuis quelque temps d’aphasie. : Lui, l’enchanteur, le poète, ne pouvait plus trouver ses mots et devait recourir 4 la mimique pour | désigner les objets les plus simples, une fourchette, — un parapluie. Il avait oublié le mot soleil et ne se -rappelait plus le nom de ses meilleurs amis... Ses fidèles veillent, la générosité américaine n’est jamais — a court. On lui présente un chèque de cinq mille dollars et, en attendant de retrouver son logis, on — Pembarque pour l’Orient en compagnie de sa fille Ellen. C’est son troisième, son dernier voyage, avant. le grand départ. . Le revoici A Londres & l’automne de 1872 et le revoici chez Carlyle, bien triste, bien vieilli, bien —

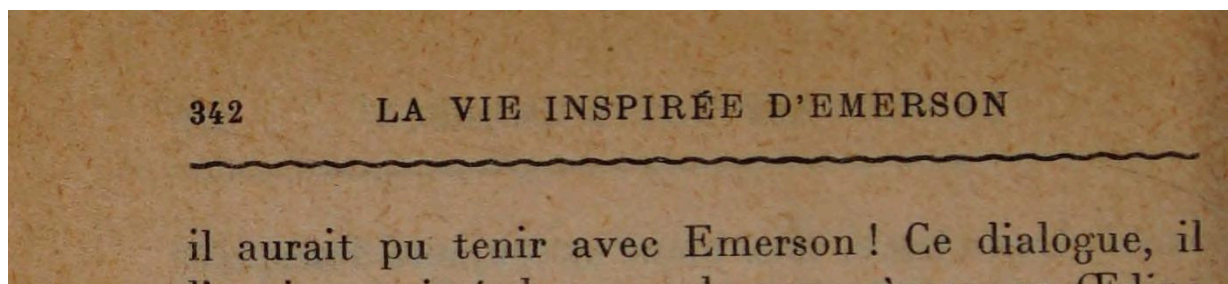


une fois de plus, au vieux Presbytère, asile de sa
jeunesse où il avait composé *Nature*. Dans le désarroi
de sa fuite, il se désole d’avoir oublié les sacs de
chocolat dans lesquels il serrait la *Cité antique* de
Fustel de Coulanges et la *Littérature anglaise* de
Taine. L’émotion a été rude pour un vieillard.
Emerson souffrait depuis quelque temps d’aphasie

cas ost ene tout é baad et ee dedesperes s toujours fidèle, et qui lui ouvre tout grands — ; les bras, qui le regarde gravement et qui leembrasse = en disant : « Je suis heureux de vous revoir dans la chair une fois de plus. » Malgré leurs divergences — de tempérament et de principes, ils communiaient : ee , jusqu'au bout dans l'idéal. La bouillie de mais dont Pp Emerson avait donné la recette A Teufelsdröckh en y joignant un baril de blé indien ne l'avait paz américanisé. Pendant la guerre de Sécession il n'avait © | pas ménagé ses sarcasmes aux Nordistes, mais Emer- _ /son avait pardonné. Il avait regu le dernier tome , des Giuvres complètes de son ami. Carlyle pourrait ceindre ja couronne aux grands jeux pan-saxons. La pauvre Jane Carlyle était morte, Teufelsdröckh était seul, « complètement, mais digneinent misérable, le vitable égal des dieux. » i Par Paris, Nice, Gènes et Naples, Emerson s'était == divigé vers l'Egypte, mais la terre des tombeaux , -n'était pas faite pour lui. Le mort ne V'intéressait ea pas. Il admire les temples colossaux qui écrasent 5 _ de leur masse tout ce qu'a fait le dix-neuvième siècle, mais ce désert de boue ne lui dit rien. Les arbres tu manquent, mais il a vu le lotus sacré. Il est -monté A ane, ila aperçu un crocodile. Au paysage il préfère les indigènes drapés & Vantique et qu'il 'compare aux anciens philosophes se rendant a : P Ecole d'Athènes. I] voulait voir la tombe «de celui qui dort & Philé» et ilremonte le Nilsurladahabieh == Aurore. Le voici A Assouan, & Thèbes, 4 Philé. Ta -manqué son entreyue avec le Sphinx. « Le Sphinx, ~ note-t-il, se moque des dnes, » mais quel dialogue _



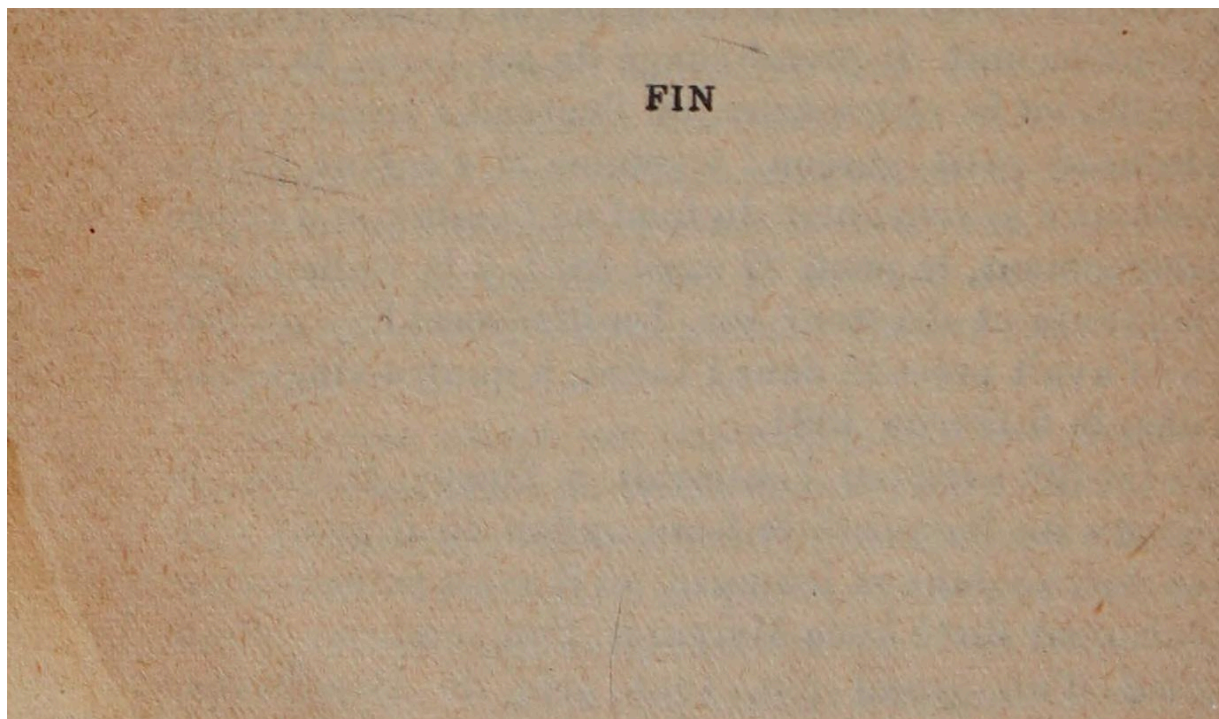
B3 4 40 ee Pavait esquissé dans un de ses poèmes, en (Edip optimisté et assez peu courtois, qui volatilisait Sphinx et niait l'énigme. Le Sphinx, c'est PEsp . la réponse, c'est la Nature. Une énigme résolue os 'donne la clef de toutes les énigmes... Emerson ét: _ devenu plus poli pour l'énigme & en juger d'après des. carnets que nous déchiffrions plus haut, et, sil Sahin Il y avait encore des énigmes... Au retour d'Egypte, il s'est arrêté A Paste ot SS rencontre Renan, Taine, Elie de Beaumont et -Tourgueneff. A Londres, il revoit Carlyle, Browning < Stuart Mill, Glasdton. A Oxford, il est requ pall -. Max Muller. Il assiste & une conférence de uel quill va voir chez lui, mais dont le pessimisme social lui répugne. Il fait un dernier pèlerinage chez le grand Will et reprend le bateau a Liverpool. Au retour une surprise l'attendait. Tout Concord était | i la gare. Les enfants des écoles font la haie, on le conduit chez lui en fanfare, sous un are de triomphe | ~ et il trouve sa maison rebAtie. Tout est en place, les livres, les manuscrits, le tableau des Parques, ae la statue d'Isis, les portraits... Encore dix ans de ah "sh vie. . Emerson classe ses papiers, publie ses derniers. - essais avec l'aide du fidèle James Elliot Cabot, son be mémorialiste, toujours heureux, toujours de bonne : humeur, s'intéressant de plus.en plus aux enfants. ~ Il a posé sa candidature au rectorat de l'Université de Glasgow, il a eu cinq cents voix, mais c'est Dis> i A



aéli, «le tr eee », la statue sans sclde qui ee ee Emerson n'aura été recteur que de err ersité de Concord ot une Ecole de philosophie s 'est genie sous ses auspices. I] a revu avec émotion Jet' maison d'Ellen & Concord, dans le New Hampshire, st e il lit Kant, il lit Hegel, il vante les inventions nou- — | yelles, les patente & vapeur, les chemins de fer, le _ télégraphe,, la photographie, le spectroscope... et -ouvre tout grands ses bras aux temps nouveaux... Le 16 avril 1882, il prend froid, mais refuse de 5 s'aliter. Il sort, il va s'asseoir & son bureau. A part git de courts moments de délire pendant lesquels il se eroit étranger dans sa propre maison, il garde toute sa lucidité. On l'entend parler tout seul la nuit de sa voix toujours profonde et musicale, comme s'il — lisait une conférence. Il reconnaît le portrait de Carlyle sur le mur. « Ah oui! Voila homme, mon homme. » La veille de sa mort, il tenait encore a -couvrir le feu dans la cheminée et a tout préparer pour la nuit. Il prend congé de ses amis, de sa fa-mille, on le voit sourire, on l'entend s'écrier : « Oh, iB 'le beau petit gargon! » comme si l'enfant Waldo venait A sa rencontre du fond de l'ombre,etilexpire doucement, le jeudi 27 avril 1882, ala veillede ses soixante et dix-neuf ans. Teufelsdroeckh — ay me! — l'avait précédé dans I' Infini, 4 quatre-vingt- cing ans, le 5 février 1881. bie! Le 30 avril en l'enterrait 4 Sleepy Hollow, le Creux du Sommeil, le beau vallon ot il avait rêvé et poétisé dans sa jeunesse, ow il avait transcendantalement flirté avec Margaret. Son tombeau est au pied d'un grand pin, tout près de Hawthorne, | |

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

‘ a afNA re. Fy oT a et a ee) FIN {art a, aa, Ay a pA wm. ©



CAVANT-PROPOS. 0000.60 eeeeeeeeeeeeeeeeeee teen ene e ee . ‘
: 1 aud PREMIERE PARTIE EN ROUTE VERS L’IDEAL MS ah ine — La
nouvelle Fleur de mai..... . — Chez la reine Mab. —- Emerson explore
les: vastes mondes.(.4jc:s/2/./. valesera’s’s 0.) — Un surhomme dans un
pensionnat de CLOMOISEH OS imeikicteree) «ele -e-srusg aa trey —
Platon, Calvin ou Channing?..... — La souris dans la poitrine. — Sous les
palmiers de Floride. — Licentia predicandi. — Un homme repréSewtAte sl
leona a ods Gee nee ee A VOTD fa als thet ale fo ath shas'e miata ap alot e a
.— La deuxième Eglise. — « Jeune | homme, vous ne savez pas votre
métier. » — L’homme contre le ciel. . — En Europe. — La terre des dieux.
— ae Un voyageur désenchanté. — Paris — la belle ville. — Perroquets et
oiseaux de paradis.....++eseeee ay — Teufelsdröckh ou la rencontre avec
— si: a PUMA. fe eye a tee ee, ! sy he, by DBE

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	1

PREMIÈRE PARTIE

EN ROUTE VERS L'IDÉAL

PREMIÈRE PARTIE

EN ROUTE VERS L'IDÉAL

CHAP.	I ^{er} . — La nouvelle Fleur de mai.....
—	II. — Chez la reine Mab. — Emerson explore les vastes mondes.....
—	III. — Un surhomme dans un pensionnat de demoiselles.....
—	IV. — Platon, Calvin ou Channing?.....
—	V. — La souris dans la poitrine. — Sous les palmiers de Floride. — <i>Licentia prædicandi</i> . — Un homme repré- sentatif.....
—	VI. — Ellen.....
—	VII. — La deuxième Église. — « Jeune homme, vous ne savez pas votre métier. » — L'homme contre le ciel.
—	VIII. — En Europe. — La terre des dieux. — Un voyageur désenchanté. — Paris la belle ville. — Perroquets et oiseaux de paradis.....
—	IX. — Teufelsdröckh ou la rencontre avec l'Infini.....

— La gcantrisane Vie d'Honoré de Balzac, var Rend te] _ -
 Bensamin. 2. — La Vie aventureuse ae Jean-Arthur Rimbaui ld, . : 5 par
 Jean-Marie Carre. x 8. — La Vie paresseuse de Rivarol, par Louis Bice _ 4
 — Le Roman de Francois Villon, par Francis CaRrco. | 5. — La Vie
 raisonnable de Descartes, par Louis Dien. _ 6. — La Vie douloureuse de
 Charles Baudelaire, ae pons François PorCHE. : 1. — La Véridique
 Aventure de Christophe Colamhay * _ par Marius ANDRE. 8. — Mon ami
 Robespierre, par Henri BEnaup. 9. — La très curieuse Vie de Law,
 aventurier hon- ; ae nète homme, par Georges Ouparp. : 10. — La Vie de
 Gharles-Joseph de Ligne, prince de | : VHurope française, par L. Dumont-
 WiLpenN. sd. — La Vie gaillarde et sage de Montaigne, par André ee :
 LAMANDE. 4 . yy 12 ae Desteabe du comte Alfred de Vigny, par Paul _
 aes | : RACH. 13. — La Vie chrétienne d'Eugénie de Guérin, par : Victor
 Grraup. : as 14. — La Vie orageuse de Mirabeau, par Henry pr JouvenEL.
 — 15. — La Vie de Jean Racine, par François Mauriac. | ES ae 16. — La
 Vie turbulente de Gamille Desmoulins, par — cen Raoul ArNnavp. = Poy
 17. — Monsieur Vincent, auménier des galères, pty ne Henri Lavepan, de P
 Académie française. ‘ 18. — La Vie de Manet, par Albert Firament, 2 --19.
 — La Vie harmonieuse de Mistral, par Marius ANDRE. 4 20. = La Vie
 glorieuse de Victor Hugo, par Raymond © ESCHOLIER. 21. — La Double
 vie de Gérard de Nerval, par René Bet. — 22. — La Vie héroïque et
 glorieuse de Carpeaux, par Georges LECONTE, 4 23. — La Vie de
 Mahomet, par Emile Derwencuem. 3 | 24 — La Vie de S. A. R. Madame la
 duchesse de Berri, par Armand Praviet. 25. — Ge bon Monsieur Danton,
 par Jacques Rovson. 26. — Monsieur Thiers, par Maurice Rectus. u 27. —
 La Vie illustre et libertine de Lully, par Henry ~ | PRUNIERES. 28. — La
 Vie de Pierre le Grand, par Georges Ouparp. ~~ 29, — La Vie martiale du
 bailli de Suffren, par Roger BoureT DE MONVEL.



The text on this page is estimated to be only 28.38% accurate

$$Ts \text{ ® } \} > \text{¥} \{ i \text{ e} < -"$$

